

IN PURSUIT . . .

Katherine MANSFIELD
ou, la Volonté d'écrire

Joanna FitzPatrick

à mon excellent James

Edition originale en anglais
Copyright © 2010 par Joanna FitzPatrick
Tous droits réservés
Publié aux Editions LA DRÔME PRESS

Edition française :
Copyright © 2014 par Joanna FitzPatrick
Numéro ISBN 978-2-7466-7042-6

Traduit de l'anglais par Brisou BUIS
Les Bastardons 26 220 TEYSSIERES

Imprimé par IMEAF 26 160 La Bégude de Mazenc - 041
Dépôt légal 2ème trimestre 2014

Peinture de couverture
Samuel Payne © 2008
Acrylique sur papier
"Northampton Clamp Scape"

ladromepress.com

"I live to write."

--- Kass Beauchamp, age 9, 1897

" . . . as you ought not to attempt to cure the eyes without the head, or the head without the body, so nei-ther ought you to attempt to cure the body without the soul'; and this said Zalmoxis is the reason why the cure of many diseases is unknown to the physicians of Hellas, because they are ignorant of the whole, which ought to be studied also; for the part can never be well unless the whole is well.

"And Zalmoxis added with emphasis, 'let no one, however rich, or noble, or fair persuade you to give him the cure, without the charm.' And therefore if you will allow me to apply the Thracian charm first to your soul, I will afterwards proceed to apply the cure to your head."

From the Dialogues of Socrates, 469-399 BC

*I know not how it falls on me,
This summer evening, hushed and lone;
Yet the faint wind comes soothingly
With something of an olden tone.*

*Forgive me if I've shunned so long
Your gentle greeting, earth and air!
But sorrow withers e'en the strong,
And who can fight against despair.*

Emily Brontë, 1818-1848

Avant-Propos

J'ai découvert Katherine Mansfield aux « Fleurs Bleues », une bien utile bouquinerie dans un village du sud de la France. En préparant mon voyage de retour vers les Etats-Unis, je cherchais quelque chose à lire. Vous voyez ce que je veux dire? Pas trop grand, ni lourd mais assez divertissant pour ne pas connaître l'ennui pendant le voyage.

Sur une étagère toute poussiéreuse de livres en anglais, je trouvais un mince fascicule aux bords effilochés intitulé *The Garden party and Other stories* par Katherine Mansfield.

Katherine Mansfield? Tiens, ce nom me dit quelque chose! Je me suis alors souvenue d'un article dans le journal de Virginia Woolf: « Katherine Mansfield créa la seule écriture dont j'aurais pu être jalouse. »

Je trouvais l'occasion bien bonne, j'avais six heures de voyage pour apprécier.

Et j'ai compris la jalousie de Madame Woolf. Chaque fois que je m'arrêtais pour reprendre mon souffle entre deux histoires, je percevais à quel point l'auteur était extraordinaire. De retour à New York, je lus un certain nombre de biographies la concernant ainsi que sa volumineuse correspondance. Au fil de mes lectures ma détermination grandissait quant à faire revivre ce personnage étonnant et transmettre mon enthousiasme.

Katherine Mansfield Beauchamp est née à Wellington en Nouvelle Zélande le 14 octobre 1888. Son père, Harold Beauchamp, Président de la banque de Nouvelle Zélande, croyait dur comme fer, en bon "Britannique colonial" qu'il était, que ses enfants ne pouvaient être bien éduqués qu'en Angleterre. A l'âge de quatorze ans, Katherine avec ses deux soeurs aînées,

furent envoyées au "Queens College" de Londres, une école moderne pour jeunes filles où, durant trois années, elles reçurent un enseignement artistique. Katherine y perfectionna les langues, la philosophie, la littérature et la musique. Elle étudia le violoncelle, participa à des concerts et fréquenta les musées et les galeries de peinture.

Quand ses parents vinrent la chercher, elle n'avait aucune envie de retourner dans sa Nouvelle Zélande provinciale, mais ils ne l'autorisèrent pas à rester à Londres sans un chaperon.

De retour au pays natal elle connut de grands moments exaltants avec un charmant joueur de cricket, forgeant ainsi sa réputation de femme sulfureuse et bohème à la fois. Elle connut de brèves histoires amoureuses avec des hommes, mais aussi des femmes, partit camper avec un Maoris et publia quelques nouvelles scandaleuses sous divers noms de plume. Sa justification personnelle quant à ses transgressions tenait dans une phrase : *Pourquoi posséder un stradivarius, si c'est pour le laisser dormir au grenier ?????*

Finalement elle persuada son père de lui payer le billet de retour vers Londres et de lui verser une petite allocation pour son quotidien. Son père, conservateur de la haute société, pensait peut-être que les difficultés financières ramèneraient Katherine au foyer. Mais c'était sans compter sur les ambitions de Katherine à devenir "artiste". Elle aurait fait n'importe quoi pour aller jusqu'au bout de ses convictions.

En juillet 1908, à 19 ans, elle embarqua à Wellington sur un bateau vers Londres pour ne plus jamais revenir vers la Mère Patrie.



ADIEU WELLINGTON . . .

Nouvelle Zélande, 1908

Katherine Mansfield Beauchamp a 19 ans.

J'EN MOURRAI, pensa-t-elle, en regardant par la fenêtre de sa chambre donnant sur le port, au troisième étage où elle demeurait. Voilà 18 mois, 15 jours et 6 heures que je suis de retour et je ne supporterai pas une minute de plus. Père avait promis d'en parler, il ne l'a pas fait. Mère dit: "Parlez-en à votre père". Jeanne, Chaddie et Véra refusent d'aborder le sujet avec un "Renonce, Père ne te laissera jamais retourner à Londres; il est trop effrayé par les dangers que tu pourrais y courir". Et mon cher petit frère Leslie sourit simplement et dit: "Père finira par te laisser partir, tu l'auras à l'usure!"

Oh! Si seulement Grand-mère Dyer était encore là. Pourquoi est-elle morte juste au moment où j'avais le plus besoin d'elle? Elle aurait été de mon côté comme toujours et aurait convaincu Père que je devais aller vivre à Londres. Et puis elle était la seule qui me comprenait vraiment. Je ne manquerai à personne. Je le sais. Ce n'est pas tout à fait vrai, je manquerai à Leslie pour nos promenades dans les bois et mes histoires, le soir avant qu'il ne s'endorme.

Maintenant Grand-mère est morte. Oh! Pourquoi a-t-elle disparu si soudainement? Je voudrais tant la revoir. Seuls les Trowell comprennent mon désir de devenir un écrivain célèbre comme ma cousine Elisabeth. Père doit comprendre que je n'y parviendrai jamais en restant ici. Avec tous les problèmes que j'ai provoqués depuis que je suis là, il devrait être convaincu de me laisser repartir.

Suite à l'histoire que j'ai écrite concernant les "enfantillages" de mon aventure avec Edith, probablement Mère, elle, n'est plus à convaincre. Me prenait-elle vraiment au sérieux? Oh! Oui, j'adorais Edith. Qui ne l'aurait pas aimée? Elle est belle, talentueuse, et elle m'adore. Mais après cette semaine seule avec elle, dans notre maison sur l'île, je savais que cela n'irait pas loin. Et Maata! Exotique Maata! Une véritable princesse Maori.

Je n'aurais probablement pas dû demander à la secrétaire de Père de taper ce texte, mais je l'avais avertie qu'elle pouvait en être scandalisée. Elle n'aurait pas dû le montrer à Père. Et, si tout ça ne l'a pas persuadé de m'éloigner et de m'envoyer à Londres, qu'est ce qui pourra le faire?

Ah! Et tu te prétends indépendante? Et comment pourras-tu survivre à Londres, si tu ne t'affirmes pas ici, maintenant, dans cette maison?

Son regard parcourut la chambre luxueuse. Les rideaux en dentelles, les poupées sur la table, le dessus de lit rose.

Je suis écoeurée de cette chambre. Je suis écoeurée de cette vie.

A ce moment là, elle entendit hurler la sirène du port et se précipita vers la fenêtre pour voir les passagers dire au revoir à leurs proches restés sur le quai, tandis que le grand navire s'éloignait.

Oh! Pourquoi ne suis-je pas sur ce bateau? Père m'avait tout d'abord promis que je pourrais y être, puis il a dit "non". Qu'est ce qui l'a fait changé d'avis? Qui l'a influencé?

Elle se dirigea vers la porte, prête à tourner la poignée et descendre dans le bureau de son père pour l'exhorter à réserver son billet sur le prochain bateau pour l'Angleterre. Mais elle laissa tomber sa main, et retourna à la fenêtre regarder le navire s'éloigner.

Lâche! Tu prévois un acte de bravoure mais tu n'es qu'une poltronne!

Elle regarda la photo de famille prise cinq ans auparavant à bord du "*Niwaru*" qui les emmenait vers le "Queens College" de Londres où leurs parents les avaient "languées".

C'est de leur faute! Ils ont été les premiers à m'envoyer en Angleterre pour y parfaire mon éducation. N'ont-ils pas réalisé que s'ils me laissaient trois ans à étudier et apprécier cette merveilleuse cité, je ne serais jamais heureuse ailleurs?

Qu'est ce qui ne va pas avec Véra et Chaddie? Pourquoi ne veulent-elles pas se rallier à moi? Sur le bateau de retour à la maison elles étaient

d'accord. Père n'aurait jamais dit "non" pour toutes les trois.

Peut-être arriverai-je à le convaincre pour que Leslie aille à l'école à Londres et que je sois son chaperon. Non, Mère ne le laissera jamais partir; Leslie est trop jeune. Quand je pense que je n'avais moi-même que quatorze ans quand je suis partie.

A cette époque, je n'étais qu'une "fille à papa", assise à côté de lui, sur les chaises longues du pont à regarder les étoiles. Mais pour le retour, après ce que j'appellerai "mon comportement scandaleux affiché" avec ce charmant joueur de cricket, j'ai passé le plus clair de mon temps dans ma cabine. Père ne m'a plus adressé la parole durant le reste du voyage.

Mais maintenant nous avons dépassé cela. Enfin presque! Ne m'a-t-il pas aidé pour mes premières publications dans *Natives Companions*? Il était fier de moi. Il a dit que je pouvais devenir un écrivain aussi célèbre que ma cousine Elisabeth. Je lui ai alors rappelé qu'elle ne connaissait le succès que depuis son retour des colonies.

Peut-être pourrais-je écrire à Elisabeth, et lui demander de parler à Père. Non, si je lui écrivais la première, elle ne répondrait pas. Elle n'a pas de temps à perdre avec sa stupide et naïve cousine de Wellington.

Je me suis même inscrite à un cours de dactylo et comptabilité dans cette horrible école technique, pensant que Père me laisserait partir si j'avais les moyens de subvenir à mes besoins à Londres. Mais non, il a affirmé que jamais cela suffirait pour maintenir le niveau de vie auquel j'étais habituée.

Il ne me comprend pas. Je ne suis pas attachée aux frivolités. Maintenant, j'en ai assez de ma garde robe futile, je vais me débarrasser de toutes ces idiotes robes du soir. Ma mère insistait pour que je ne porte jamais deux fois la même tenue. Ce que je ferai en les jetant par dessus bord retiendra l'attention de Père quand elles passeront devant sa fenêtre.

En colère, elle ouvrit la porte de sa garde-robe.

Mais cette mousseline argentée pour le bal de mon dix-neuvième anniversaire est réellement trop merveilleuse pour être "balancée!"

Peut-être ai-je juste besoin de quitter la maison pour ne pas suffoquer? J'irai voir Julia. Non, je ne peux pas faire ça. Nous n'avons plus rien de commun depuis qu'elle a entendu le discours de certaines personnes à propos de "la fille sauvage au comportement de pêcheresse". Je lui fais peur maintenant. Elle marche de l'autre côté de la rue.

Je pourrais rendre visite aux Trowell s'ils n'étaient pas définitivement partis pour Londres. Je ne pourrai même plus jouer du violoncelle avec quelqu'un maintenant que mon professeur, Monsieur Trowell, est parti. Et son fils Arnold, mon César! Il n'a jamais répondu à ma dernière lettre dans laquelle je lui avouais que je rêvais de ses étreintes.

Père les aida à payer leurs billets pour l'Angleterre, pourquoi ne ferait-il pas de même pour moi? Je pourrais donner mon propre bal de charité et collecter des fonds pour mon voyage . . .

Elle rit.

Mère me désavouerait si je faisais cela. Mais pourquoi Arnold n'écrit-il pas? Il disait que j'étais irrésistible. Oh, tout le monde s'en moque! A partir de maintenant je n'aimerai plus que moi.

Elle se regarda de biais dans le miroir.

Hum . . . Je suis grosse, je ne sors pas assez et je suis trop pâle . . .

Oh, je finirai bien par me suicider. Ils verront bien, oui, ça leur montrera ce dont je suis capable. Sauter! Immédiatement! Un geste de la main à Père, avant de me briser sur le sol, sous sa fenêtre. Mais avant toute chose, j'ai besoin d'écrire une lettre les rendant responsables de ma mort. "Si seulement vous vouliez me laisser partir pour Londres . . ." Mais non, ça n'ira pas.

Assez de gémissements et de plaintes. Descends tout de suite et parle à Père.

Elle toqua timidement à sa porte. « Père, puis-je entrer?

--- Oui Kass, mais j'ai une réunion dans une heure et je dois terminer ce rapport. Je n'ai pas le temps de parler. »

Par la baie vitrée elle pouvait voir le navire, maintenant en pleine mer. Elle s'approcha du bureau de son père.

« Père, avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier soir?

--- Vous voulez parler pour la centième fois de réserver votre billet pour Londres? » dit-il sans lever les yeux.

--- Oui.

--- Je n'ai pas eu un instant pour y réfléchir.

--- Oh, Père! »

Elle s'effondra en face de son bureau et ne le quitta pas des yeux.

Patience, patience. Tout le monde me dit d'être patiente. D'accord, je serai patiente! Je continuerai à tambouriner avec mes doigts sur son

bureau jusqu'à attirer son attention.

Enfin, il leva les yeux. « Oui Kass?

--- Je sais que je vous ai causé, à Mère et à Vous, beaucoup de problèmes depuis que je suis revenue à la maison. Je ne voudrais pas paraître désagréable ni ingrate après tout ce que vous avez fait pour moi, mais je suis malheureuse ici; de plus en dépit des quelques histoires que j'ai publiées, je reste complètement inconnue et le resterai si je ne peux pas retourner à Londres. Pourquoi avez-vous dit que je pourrais y aller pour changer d'avis par la suite? Pourquoi?

--- Votre récent comportement nous a montré, à votre mère et à moi-même, que vous ne pourriez être responsable de vous-même à Londres. Ici, je peux encore veiller sur vous, mais à Londres, dans quelles mauvaises situations allez-vous encore vous trouver? »

Bien, là il marque un point. Je pourrais montrer un peu de repentir.

« Je suis désolée, c'est seulement que je m'ennuie tellement ici.

--- Comment pouvez-vous vous ennuyer? Vous êtes toujours en train de vous amuser, de vous rendre à des fêtes. J'ai bien vu les factures de votre tailleur. Et aussi ces chapeaux que vous faites confectionner selon votre goût. Tout cela est vraiment très cher.

--- Ces factures ne sont pas seulement les miennes. C'est vrai que j'ai reçu beaucoup d'invitations, mais mes soeurs aussi. Vera et Chaddie sont plus proches de la mode et dépensent plus que moi. Regardez Père, si j'étais à Londres vous n'auriez aucune facture me concernant, puisque je publierais dans l'hiver et ne dépendrais plus de vous. En ce moment, je suis des cours de dactylographie. Jusqu'à ce que mes histoires soient publiées, je peux travailler et vivre avec un petit budget et pourrai vous rembourser tout ça le jour où je serai célèbre.

--- Kass, vous donner de l'argent ne me pose aucun problème. N'ai-je pas été généreux en toutes choses? »

Elle pensa qu'il était superflu de répondre à cette question et tourna son regard vers le navire qui n'était plus qu'un point à l'horizon. Combien de navires devra-t-elle voir disparaître depuis le quai, avant qu'elle n'en soit elle-même une passagère?

Elle se tourna à nouveau vers son père, les yeux plein de larmes et plaida encore sa cause.

« Mais pour quelles autres raisons ne voulez-vous pas me laisser

partir? Si c'est à cause de mon comportement, je peux vous promettre une bonne conduite. Vous n'entendrez plus de réflexions négatives à mon sujet.

--- Pensez-vous pouvoir rester tranquille et ne pas apparaître dans les pages des journaux à scandales?

--- Naturellement Père, les seuls mots à mon propos dans le journal seront les critiques de mes manuscrits. » Le navire avait complètement disparu.

D'un bond, elle se leva de sa chaise, courut vers lui et lui sauta sur les genoux.

« Père, je vous en prie, laissez-moi partir. Je vous promets d'être irréprochable. Je ferai mes preuves, c'est possible. Je vous écrirai tous les jours. Je rencontrerai Mr. Kay chaque semaine à votre banque à Londres. Il pourra vous dire que tout va bien.

--- Du calme Kass, lève-toi. Je dois m'occuper de quelques dossiers. J'ai écrit à ton oncle Henry en lui demandant un logement approprié pour une jeune femme, à Londres. Il a suggéré une pension qui reçoit des jeunes femmes, célibataires, principalement musiciennes, poursuivant une ambition artistique. Il semble qu'il y ait une chambre disponible pour une jeune femme sérieuse.

--- Oh, Père !!! » Elle sauta à nouveau sur ses genoux et l'embrassa.

« Arrête Kass, tu chiffonnes ma cravate.

--- Je vais écrire à Ida et aux Trowell et leur dire que j'arrive. »

Elle hésita à la porte.

--- Père, quand est-ce-que je serai à Londres? »

Il était retourné à son travail et ne répondit pas.

ELLE VOULAIT PARTIR TOUT DE SUITE, mais Mme. Beauchamp ne voulait pas que quelqu'un puisse penser qu'ils "expédiaient" leur fille parce qu'elle avait posé des problèmes. Il y avait eu ce bal officiel, donné par la fille du premier ministre, où Katherine avait été remarquée dans quelques mimes et chansons. Les colonnes du "Courrier de Wellington" évoquait les jeunes invités, parmi lesquels Mademoiselle Beauchamp, la manière dont

ils étaient vêtus, ce qu'ils avaient mangé . . .

Finalement, son père lui remit son billet pour un départ le 6 juillet 1908 en disant: « J'ai parlé au capitaine du navire et lui ai demandé de garder un oeil sur vous puisque vous êtes sans chaperon. »

Qu'est-ce qui pouvait être pire que d'être seule sur un bateau sans chaperon? Je ne dois pas lui montrer à quel point je suis excitée.

--- Merci père, je redoute de faire ce voyage toute seule. Peut-être Mère pourrait-elle venir avec moi? »

Katherine connaissait d'avance la réponse. Rien à faire, une interruption dans le calendrier mondain de sa mère l'aurait rendue irritable.

Sur le quai d'embarquement Mme. Beauchamp embrassa sa fille froidement. « Conduis-toi bien Kass, je ne veux rien lire dans le journal qui puisse être embarrassant pour notre famille et qui m'obligerait à aller te rechercher. »

Avec beaucoup d'excitation et de soulagement à la fois, Katherine fit signe frénétiquement à ses parents alors que le bateau quittait le port. Ils devinrent de plus en plus petits jusqu'à n'être que de minuscules points sur le quai. Katherine était déjà loin.

DECEMBRE 1918

La Maison Eléphant ---- LONDRES

*A moi le moment, le délicieux moment
Où j'attends de voir
D'autres bourgeons, d'autres fleuraïsons,
Et les nouvelles feuilles de l'arbre . . .*
La prière d'une petite fille ---- K M

TEL UN LEZARD SUR UN MUR de pierres sèches, la lumière du jour naissant se faufilait par la fenêtre, se répandait lentement et peignait tranquillement les murs de blanc. Jack était étendu auprès d'elle et fleurait délicatement le bouquet de jonquilles sur la table de nuit. Flattées, les petites fleurs jaunes s'ouvraient élégamment dans leur vase de cristal. Il sortit subrepticement du lit comme il y était venu. « Adieu Roméo! » murmura Katherine en se redressant sur les coussins.

Elle frissonna et ramena à elle sa liseuse jaune dont elle noua les rubans de soie blancs pour se protéger de l'air glacial de l'hiver. Trop enrouée pour demander un verre d'eau à LM, elle s'enroula dans l'édredon la gorge sèche et attendit le lever de soleil qui suivrait l'aube et réveillerait la maisonnée.

On entendait LM respirer profondément, le corps recroquevillé dans une attitude d'enfant trop grand pour ce fauteuil-loveuse.

Katherine rouspéta contre LM qui avait laissé le flacon de Laudanum sur le bureau; la "tentante bouteille" était hors d'atteinte sans traverser la pièce en boitillant. Mais elle oublia rapidement LM, se souvenant qu'elle lui avait demandé de la poser hors de portée pour la protéger de ses séduisants pouvoirs.

LM était l'abréviation de Lesley Moore. Son prénom de naissance était Ida mais Katherine l'avait transformé en LM lorsqu'elles s'étaient rencontrées à l'école, quinze ans plus tôt et étaient devenues des amies. Katherine l'appelait Ida seulement en public ou lorsqu'elle était en colère.

Ida aurait préféré le nom de jeune fille de sa mère Katherine Moore, mais à quatorze ans, Kathleen Beauchamp avait déjà adopté celui-ci en y accolant le nom de jeune fille de sa grand-mère, Mansfield. Dès ses premiers écrits son nom de plume fut *Katherine Mansfield*.

La vieille maison était endormie. Parfois Jack ronflait de l'autre côté du mur. Il avait déménagé dans la chambre d'amis expliquant qu'il ne pouvait plus partager le lit de Katherine jusqu'à ce qu'elle ait recouvré un peu de santé. Son travail était très exigeant et il ne pouvait avoir un sommeil réparateur s'il était parasité par la toux intempestive de Katherine.

Pour oublier le tic-tac monotone de la pendule sur la cheminée, elle se plongea dans les "Contes d'hiver" de Shakespeare. Une douleur perçante dans le dos la fit sursauter et plusieurs livres tombèrent au sol. Elle étouffa son cri dans l'oreiller et se glissa sous la couverture, se noyant dans une mer d'obscurité terrifiante qu'elle était arrivée à tenir à distance jusqu'à la fin de la nuit.

LA VOIX DE CANARI DE LM réveilla Katherine. « Bonjour ma chère, avez-vous bien dormi? » Le plateau du petit déjeuner, alourdi d'un service à thé complet avec une pile de tartines de beurre et de confiture cachait son visage. LM le déposa sur le lit et Charles, sortant de sa torpeur

se leva et étira son corps de fourrure épaisse noire et blanche.

« Zou! » cria LM, repoussant la chatte hors du lit juste avant que sa langue rose ne lape toute la crème.

« Ne la houspillez pas! A quoi vous attendez-vous quand vous laissez un pichet de crème sous son nez? Cela m'est égal qu'elle y goûte.

--- Elle est déjà assez grosse comme ça.

--- Viens ici Charles. Ne te laisse pas impressionner. »

La chatte sauta du lit, prit une autre lampée au pichet avant de décider de s'installer aux pieds de Katherine.

--- Elle est peut-être grosse; vous avez remarqué le gonflement de ses mamelles?

LM se détourna sans répondre. Encore une de ses manies agaçantes, pensa Katherine qui ne voyait que son dos.

--- Quelle magnifique journée d'automne! » dit LM, le regard absent tourné vers la fenêtre qui donnait sur les toits de Londres; une vue que Katherine pouvait à peine apercevoir de son lit. « Quel dommage que vous ne puissiez pas vous promener sur la lande. Cela vous ferait du bien, n'est ce pas chère Katie? »

Katherine ferma les yeux et pensa que LM était seulement en train d'essayer de l'aider. C'est moi qui ai pensé que nous pourrions vivre en harmonie tous les trois; c'est moi qui ai insisté auprès de Jack en disant que personne d'autre ne savait mieux que LM ce dont j'avais besoin; qu'il n'y avait personne de plus loyal, de plus dévoué qu'elle.

--- Faites attention ma chère, vous avez failli renverser le plateau » dit LM faisant écran tout-à-coup de son ombre massive à la chaleur du soleil. « Vous savez que vous ne devez pas lanterner aujourd'hui. Avez-vous oublié que vous aviez rendez-vous avec le Dr. Sorapure ce matin?

--- Non je n'ai pas oublié, répondit -elle en imitant la petite voix aigüe de LM et oubliant sa promesse d'être gentille.

--- Là-à-à !!!! ma chère, buvez votre thé tant qu'il est chaud.

--- Jack est-il levé?

--- Levé? Il est dix heures, Katie! Vous êtes la seule à dormir si tard dans cette maison. Il est descendu à l'entre-sol avec Richard et ils sont occupés à imprimer votre nouveau recueil.

--- Comment savez-vous que ce n'est pas son livre de poésie qu'il imprime?

--- Non, non. Il a dit ce matin que c'était votre nouvelle.

--- Mais quelle nouvelle?

--- Je pense que c'est celle que vous avez écrite à Bandol. Celle avec un titre en français que je ne peux jamais prononcer correctement.

--- "*Je ne parle pas français*"?

--- Oh! Oui, » dit-elle en riant de façon puérile. « C'est cela, pensez! Je ne pourrai jamais le dire aussi joliment. Merveilleux, non? Vous ne croyez pas? Mais qu'est ce que je disais? Oh, Oui ! Richard a conçu une couverture merveilleuse pour Jen-nee ---

--- Quoi? Vous l'avez vue avant moi? » Elle toussa dans son mouchoir et ajouta d'une voix rauque: « Ayez l'obligeance de leur faire savoir que je dois approuver la couverture avant qu'elle ne soit imprimée!

--- Allons Katie, calmez-vous. Vous ne voulez pas faire monter votre température? Si? Je ne l'ai pas vue, c'est seulement ce que Jack a dit. Il s'est très bien souvenu de votre colère quand les Woolf ont publié votre dernier recueil sans avoir discuté de la couverture avec vous. Je suis sûre que cela ne se reproduira pas. Vous voyez ce que je veux dire?

--- *Prélude*, Ida! *Prélude*, » dit Katherine. « Pour quelqu'un qui ne cesse de répéter que mes livres sont merveilleux, vous pourriez au moins vous souvenir de leurs titres.

--- Oh! Oui, comment pourrais-je l'oublier? » LM riait encore. « Vous savez bien à quel point ma mémoire est ridiculement défaillante. Mais comment pourriez-vous comprendre? Vous êtes si différente. Je me souviens, à l'école quand vous répertoriez les détails comme l'écureuil ramasse les glands. Oh! Mon Dieu, j'ai failli oublié de vous dire que Jack ne montera vous voir que pour le dîner.

--- Comme c'est gentil de sa part de prendre le temps de rendre visite à sa femme infirme.

--- Oh! Nous sommes de bien mauvaise humeur aujourd'hui? Mais là, je jacasse sans arrêt et vous empêche de prendre le petit déjeuner. Buvez votre thé ma chère, et après, voulez-vous que je vous brosse les cheveux? Cela vous apaise toujours lorsque vous êtes tendue. Vous voulez sans doute être présentable pour le Dr. Sorapure. Quelle robe voulez-vous que je prépare aujourd'hui? »

Katherine repoussa le plateau et remonta l'édredon. Charles sauta du lit et se faufila par la porte.

« Mais vous frissonnez? » Elle prit le châle sur le bras du fauteuil devant le bureau et en enveloppa les épaules de Katherine. « Voilà, nous ne voulons pas prendre froid. » Elle lui tendit sa tasse de thé. « Finissez votre thé et je vous aiderai à vous habiller. Qu'avez vous dit que vous vouliez porter?

--- Je n'ai rien dit. Je vous en prie, cessez de vous agiter autour de moi. Je suis trop fatiguée pour m'habiller. Je n'ai pas dormi de la nuit.

--- Encore un cauchemar? Je n'ai pas entendu le moindre bruit de votre côté. Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée?

--- Je voulais vous laisser un peu de répit dans "l'administration de ma personne".

---Oh! Katie, vous avez de ces tournures de phrases! Je ne suis pas votre *administrateur* ma chère, je prends soin de vous. Et puis-je rajouter que cela me fait plaisir de le faire.

--- Eh bien, je ne sais pas comment vous le supportez. »

Elle but une petite gorgée et immédiatement repoussa sa tasse vers LM. « Ce thé n'a pas de goût, et en plus il est froid. Quand me donnerez-vous une vraie tasse de thé? »

LM l'ignora à nouveau et se pencha pour attraper les oreillers tombés à terre pendant la nuit. « Oh! mais qui est là-dessous? Ah, c'est toi petite Rib, pourquoi te cachais-tu sous le lit? Katie n'est pas du tout en colère contre toi. » Elle attrapa la poupée russe en chiffon qui était tombée et la borda sous les couvertures, puis traversa la pièce pesamment, remit de l'ordre dans les médicaments et les bouteilles de lotion. Puis elle retourna à côté du lit, releva les quelques livres restés à terre qu'elle dépoussiéra avec son tablier.

Katherine culpabilisait et elle radoucissait le ton, usant de son sobriquet affectueux. « Jones, je vous en prie, pardonnez-moi. Je ne veux pas être désagréable mais je suis malade depuis trop longtemps. J'en oublie comment me conduire correctement. Apportez-moi la brosse. Je vais me coiffer. Vous pouvez descendre. Le Dr. Sorapure ne va pas tarder. »

Katherine était coiffée depuis cinq minutes quand elle entendit le pas léger du Dr. Sorapure, suivi de celui plus lent et lourd de LM.

« Laissez-nous Ida, » dit Katherine voyant qu'elle ne s'éloignait pas

après avoir fait entrer le médecin.

Le Dr. Sorapure ouvrit sa sacoche et posa ses instruments avec précaution sur la table de nuit. Un stéthoscope, un marteau pour les réflexes, un thermomètre et un petit carnet de notes noir. Non pour garder la trace écrite de fragments de conversation, souvenirs ou images détaillées comme elle en consignait elle-même dans son propre carnet. Mais plutôt pour des annotations médicales qu'il ajoutait et y faisait référence lors de ses visites répétées. Ses affaires sont bien différentes des miennes, pensa-t-elle. J'ai seulement besoin d'une plume, d'encre et de papier. Lui, porte son stéthoscope autour du cou.

« C'est nouveau ça? demanda-t-elle.

--- Oui, c'est une nouvelle marque. De bien meilleure qualité pour l'auscultation que le précédent. Et, regardez ceci --- il retira l'embout en caoutchouc --- ce dispositif anti-froid s'emboîte sur le stéthoscope. »

Quelques mois auparavant, pour son trentième anniversaire, un pneumologue lui avait dit: « Vous ne ferez pas de vieux os !!! » Puis était arrivée une procession "d'ausculteurs" avec leur stéthoscope. Elle avait perdu alors toute dignité et depuis n'était plus du tout gênée lorsqu'il fallait déboutonner son vêtement devant un médecin qui écoutait le crépitement de ses poumons infectés. Mais aucun d'entre eux ne savait soulager le feu brûlant de sa poitrine. Avec leur stéthoscope glissé entre leur col de chemise et leur double menton, leur sinistre apparence telle des pleureuses à une procession funèbre, ils dodelinaient de la tête en lui donnant une espérance de vie de quatre ans si elle ne se faisait pas soigner en sanatorium.

Cela l'étonnerait toujours qu'une légère infection de ses poumons, contractée après un rhume, puisse être le signe avant-coureur d'une fin précoce. Elle était trop jeune. Les journaux parlaient de la mort, suite à la tuberculose, d'un millier de personnes par semaine en Angleterre. Mais elle ne la tuerait pas, elle! Non, cela n'était pas possible. Elle venait à peine de commencer à écrire quelques nouvelles dont elle était satisfaite. Sans parler de toutes ces idées qui lui couraient dans la tête!

Le Dr. Sorapure fut le premier à comprendre sa détresse. Depuis le début elle faisait confiance à ses connaissances et à ses recherches scientifiques. Leurs conversations intellectuelles à propos de l'immensité et des miracles de l'univers, de l'incompréhensibilité de l'espace avaient

calmé ses élans morbides. Il reconnaissait aussi l'importance de son travail dont elle serait empêchée si elle devait séjourner dans un sanatorium. Il suggéra des soins à domicile qui lui permettraient de poursuivre son travail d'écriture.

Elle le regardait siphonner délicatement la teinture ambre et séduisante de la fiole d'opium, qu'il mêla goutte à goutte dans l'alcool d'une bouteille verte en verre de Bohême. C'était son cadeau. De crainte que LM ne la renverse ou ne la casse, elle lui avait formellement interdit d'y toucher sans sa permission.

Le Dr. Sorapure approcha sa chaise tout près de son lit, comme s'ils étaient de vieux amis, ensemble pour parler littérature. LM s'installa derrière lui, regardant par dessus son épaule.

« Ida, je vous ai dit que vous pouviez disposer. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

--- Ne puis-je pas rester?

--- Ida, vous pouvez partir. »

Elle s'en alla, cachant prestement son visage blessé mais Katherine s'en aperçut et se sentit coupable.

« Bien, Mme. Murry, comment allons-nous aujourd'hui?

--- Voyons! Mon dos hurle, ma tête gémit, je me traîne à travers la pièce pour rejoindre mon bureau et saisir mon stylo-encre trop lourd. Et, oh oui! Mon poumon droit me fait souffrir comme si quelqu'un y plantait une lame à chaque respiration. A part ça Docteur, je vais bien. » Elle préférait se moquer en exagérant ses symptômes. Ils étaient néanmoins assommants et elle en avait plus qu'assez de les entendre.

--- Voyons cela, voulez-vous?

Il avait raison; le nouvel embout en caoutchouc au contact de la peau ne la fit pas sursauter lorsqu'il le pressa contre sa poitrine. « Respirez profondément » dit-il.

Il la fit se retourner et tapota son dos à plusieurs reprises avec le marteau, écoutant des sons qu'il était seul à comprendre. Elle prit sa liseuse et se redressa contre ses oreillers pendant qu'il écrivait sur son carnet quelques observations. Il leva les yeux. « Vous êtes très fatiguée aujourd'hui. Avez-vous pris du Laudanum cette nuit, ainsi que je vous l'avais recommandé?

--- Non, je redoute de devenir dépendante. Il y a quelques années, l'addiction à ce médicament m'a causé bien des désagréments. Le manque était insupportable. Je ne veux plus jamais avoir à endurer quelque chose de semblable.

--- Vous devez me faire confiance quand je vous dis que vous pouvez prendre du Laudanum. Son dérivé d'opium soulage la douleur et vous aide à vous endormir. Je vous rassure, dès que la douleur aura disparu vous vous passerez aisément de cet amour de petite bouteille. » Il présentait la bouteille aux reflets du soleil.

--- Et quand la douleur disparaîtra-t-elle Docteur?

--- Je ne peux pas répondre à cela » dit-il, et enveloppant de sa douce main chaude son poignet, il compta mentalement. « Votre pouls est faible Mme. Murry. Vous devez me promettre de vous reposer. Vous ne pourriez pas supporter un nouvel accès de fièvre dans votre état de faiblesse. »

Ida jeta un coup d'oeil furtif par la porte. « Voulez-vous une tasse de thé, Docteur?

--- Oui, avec grand plaisir. Merci. »

Katherine lança un regard perçant à LM quand elle revint avec le plateau chargé de trois tasses. LM vit ce regard et n'en servit que deux. Elle emporta la troisième et ferma la porte derrière elle.

Lorsqu'ils furent à nouveau seuls, le Dr. Sorapure dit: « J' étudie votre dossier pour mieux comprendre l'origine de votre maladie, avant vos trente ans. Ainsi que la raison pour laquelle votre état de santé a tellement empiré avec vos rhumatismes.

--- Je pensais que l'origine de mes rhumatismes était la même que pour la fièvre rhumatismale de ma mère.

--- Je ne pense pas que ce soit tout-à-fait juste.

--- Ah bon! Et quel est votre diagnostic alors?

--- Premièrement, j'ai besoin de vous poser quelques questions. Questions que vous trouverez peut-être déplaisantes et sans doute embarrassantes. Mais je dois d'abord les poser pour pouvoir vous aider ensuite. Et sachez que ce que vous me direz ne sera consigné dans aucun dossier médical.

--- Le malade ne doit rien cacher à son médecin? Que voulez-vous savoir?

--- Depuis quand souffrez-vous de votre dos et de votre hanche?

--- Depuis mon opération.

--- Est-ce la cicatrice de votre opération de l'estomac sur votre côté gauche?

--- Oui.

--- Pouvez-vous m'en dire un peu plus? »

Katherine, inaccoutumée à rester sans voix, laissa pourtant planer le silence tandis qu'il ouvrait son carnet et attendait, la plume à la main, la fixant du regard. Elle se redit qu'il était là pour l'aider et commença.

« C'était il y a neuf ans. Avant Mr. Murry. J'avais quitté Wellington et étais revenue à Londres où je suivais des cours. Dès mon arrivée, je tombais amoureuse d'un jeune musicien. Son nom était Garnet Trowell. Nous devions nous marier mais ses parents brisèrent nos fiançailles pour des raisons que vous n'avez pas besoin d'entendre aujourd'hui. J'ai épousé mon premier mari, George, pour oublier Garnet et fis la plus belle bêtise de ma vie. Je réalisais ma terrible erreur et m'enfuis de l'hôtel, le soir de notre nuit de noce, sans avoir consommé notre mariage. »

Embarrassée, elle dirigea son regard par la fenêtre de la chambre et continua. « Ma mère m'emmena prestement à Bad Wörishofen, une station thermale en Bavière connue pour ses cures et traitements à l'eau froide pour les femmes hystériques. Les soins y étaient pratiqués par aspersion et même immersion dans l'eau glacée. Elle m'a laissée là.

J'étais seule au monde. Je rencontrais quelqu'un, très gentil avec moi. Il m'aida à oublier Garnet. Quelques mois plus tard, je compris que je n'aimais pas cet homme et retournais à Londres.

Sans argent, je demandais à George à revenir auprès de lui. Nous étions ensemble depuis peu quand je me réveillais une nuit, avec une terrible douleur à l'estomac. Il m'emmena à l'hôpital. J'ai peu de souvenirs de ces moments-là, sauf que je fus auscultée par un médecin fort déplaisant. Rien à voir avec vous. »

Elle but une gorgée de thé, avant de continuer. « Il me dit qu'il fallait m'opérer immédiatement. Je n'avais que vingt ans. Je ne pensais pas à poser des questions. Quand je revins à moi, quelques heures plus tard, la douleur était toujours là, mais plus sourde. Le médecin me dit que l'opération était un succès. »

Le Dr. Sorapure prenait quelques notes.

--- Il ne vous a rien demandé d'autre?

--- Si, si vous voulez savoir; il m'a posé une série de questions d'ordre intime que je trouvais choquantes. Je me suis mise en colère et lui ai dit de me "ficher la paix".

--- Je suis désolé, mais moi aussi j'ai encore une question à vous poser. Est-ce que le chirurgien vous a demandé si vous aviez eu des rapports sexuels hors de votre mariage avec Mr. Bowden? »

Katherine hésita encore avant de répondre. « Oui, il l'a fait. Mais pourquoi me demandez-vous cela maintenant? »

--- Parce que je veux trouver l'origine de votre pathologie, afin de pouvoir vous aider. Le chirurgien, j'en suis sûr, voulait aussi vous aider.

--- L'empathie lui faisait défaut.

--- C'est possible qu'un partenaire sexuel auparavant vous ait transmis l'infection qui aujourd'hui vous handicape. Probablement le chirurgien aura prélevé un échantillon de tissu de la région infectée et a trouvé que l'origine de vos douleurs abdominales était la bactérie "gonocoque".

Katherine se remémora tous ces souvenirs dérangeants: emprunter de l'argent à LM pour séjourner dans un élégant hôtel au dessus de ses moyens; les pertes blanches, les démangeaisons, l'aménorrhée, la douleur brûlante, l'odeur; trop pauvre et trop gênée pour demander l'assistance d'un médecin. Mentalement elle claqua la porte des souvenirs et revint vers le Dr. Sorapure.

« Docteur, n'avez-vous jamais lu Oscar Wilde? »

--- Je pense l'avoir lu à l'université.

--- Je l'ai lu adolescente, quand j'étais en Nouvelle Zélande. Tout ce qu'il a écrit. Je venais d'avoir seize ans quand j'ai lu "The picture of Dorian Gray." L'auteur dit: *"La seule chose à rechercher dans la vie est la beauté ainsi qu'une plus grande satisfaction des sens. Le seul moyen de se débarrasser de la tentation est d'y céder. C'est sous cette influence que je suis venue à Londres à dix-neuf ans en quête de cette vie de beauté et de satisfaction des sens. »*

Elle prit une gorgée d'eau pour s'éclaircir la voix. « Vous m'avez demandé si j'avais eu des rapports sexuels en dehors du mariage avec Mr. Bowden, je vous réponds, oui. »

Elle fut surprise de ne noter aucune marque de dédain sur son visage, lorsqu'il leva les yeux de son carnet.

« Quelle est ma part de responsabilité dans ma maladie, Docteur?

--- Aucune, Mme. Murry, aucune. Malheureusement les femmes ne reconnaissent pas les symptômes de la blennorragie, pas plus que leur médecin. Sur des hommes dépistés rapidement, le traitement évite que l'infection ne se propage. C'est parce que votre infection n'a pas été diagnostiquée, qu'elle s'est répandue. Je suis sûr que le chirurgien pensait pouvoir vous débarrasser de la bactérie, mais au lieu de cela elle s'est répandue dans votre réseau sanguin, et a infecté vos articulations et d'autres organes. Je crois que là est la source de l'infection et des douleurs que vous ressentez. Je suis désolé d'être porteur d'une si mauvaise nouvelle. Mais vous n'êtes pas plus responsable que votre médecin. S'il avait su ce que nous savons aujourd'hui, il vous aurait d'abord soigné avec des bactéricides et l'opération aurait été évitée. »

Il prit sa main et la garda. « Maintenant que je connais ce qui est probablement l'origine de votre maladie, nous pouvons essayer des injections d'un composé biologique pour tuer la bactérie.

--- Est-ce que ces injections mettront fin aussi à la tuberculose et feront cesser cette toux caverneuse?

--- On ne sait pas encore soigner cela, mais ça pourrait aider. Il vous faudra beaucoup de patience avec nous, médecins. Même ces injections sont expérimentales. » Il libéra sa main et se rassit dans le fauteuil. Il souriait. « Je pourrais vous conseiller de moins fumer, mais je sais que vous n'en ferez rien; je pourrais vous inviter à manger des fruits et des légumes au lieu d'oeufs brouillés et du vin pour le déjeuner. Je pourrais . . . »

Il fut interrompu par sa quinte de toux. Il lui tendit un autre verre d'eau. Elle en prit une gorgée et s'appuya sur les oreillers. Il prit la bouteille en verre de Bohême, versa une pleine cuillère à café du liquide ambré qu'il avait mélangé auparavant. « Prenez ceci. Cela vous soulagera. » Elle ouvrit la bouche et laissa glisser le liquide apaisant dans sa gorge.

« Vous êtes une femme de caractère Mme. Murry, mais vous ne vous débarrasserez pas de la tuberculose . . . Nous pouvons apporter quelques soulagements à vos douleurs paralysantes, ainsi vous ne resterez pas clouée au lit. Qu'en dites-vous?

--- J'espérais que de rester enfermée ici, avec des soins à domicile,

mon corps ne serait plus mon ennemi. Depuis tout ce temps il complotait contre moi et je ne l'avais pas compris.

Katherine regarda la chambre qu'elle avait peinte en blanc. Les fleurs dans leur vase, son bureau jaune où il était trop douloureux de s'asseoir, le stylo-encre devenu une vraie torture . . .

« Vous avez compris mon besoin d'écrire. C'est l'écriture qui me donne la force de vivre. Je ne sais pas combien de temps je tiendrai si je ne peux plus écrire. Suis-je idiot de croire en une guérison?

--- Rien n'est incurable, » dit le Dr. Sorapure. « C'est seulement une question de temps. Les expériences actuelles pourraient être le maillon qui permettra aux générations futures de comprendre. Chacun participe pour sa petite part à l'histoire du monde. Ce qui est incurable aujourd'hui, sera soigné demain et vous aurez contribué à cette réussite.

--- Peut-on dire de la même façon qu'il y a le ciel et la mer et toutes formes de lys d'une part et puis les maladies et la mort d'autre part. Les parasites et les bactéries, toujours plus fortes et qui tuent, puis sont tuées à leur tour?

--- Oui! » Il sourit. « Mais je préfère votre description poétique. Nous cherchons toujours davantage à guérir les maladies. D'abord il y a eu Pasteur, qui découvrit les bactéries. Et maintenant nous savons distinguer les bonnes des mauvaises bactéries, et les recherches continuent pour faire disparaître les mauvaises sans endommager les bonnes. »

Katherine vit que LM se faufilait dans la pièce.

« Voulez-vous que j'organise votre traitement et les injections avec l'hôpital?

--- Quelles injections? » s'insurgea LM.

Le Dr. Sorapure s'adressa à elle. « Nous avons pratiqué avec succès des injections d'organisme vivant pour combattre les bactéries. Si ça marche, une partie de la maladie de Mme. Murry sera guérie et elle pourra alors se déplacer et écrire sans douleur.

--- Si ça marche? » demanda LM.

Katherine regarda le médecin et rajouta: « Ida, ça suffit. J'ai confiance dans le Dr. Sorapure. En outre je ne suis qu'un simple rouage dans l'engrenage, c'est bien cela Docteur? »

Elle sourit faiblement. « Ces injections ne peuvent pas être pires que les électrochocs que j'ai subi pour mes rhumatismes. De toutes

façons, on peut s'attendre à guérir de tout --- il le faut, vous savez! »

Le Dr. Sorapure se leva pour partir.

« Ida, quand vous aurez raccompagné le Docteur, s'il vous plaît, revenez fermer les rideaux. Je veux dormir.

--- Mais Mme. Woolf va venir vous voir. Il est trop tard pour lui envoyer un message.

--- Dites-lui que je suis désolée, mais je ne suis pas bien aujourd'hui. Elle comprendra. » Katherine entendit sa propre voix faiblir: « Je ne veux voir que Jack. »

La teinture du Dr. Sorapure l'entraînait vers le sommeil, elle sombrait avec le liquide ambré et elle n'avait pas peur.

ELLE SE REVEILLA TREMBLANTE, se souvenant encore des soldats en uniforme blanc, avançant au pas, en direction du précipice au bord duquel elle se tenait, chancelante. A leur côté, la garde de leur épée et leurs médailles étincelaient au soleil. Les fourreaux vides des grenades claquaient contre leurs hanches, leurs regards creux l'imploraient et leurs grosses mains rugueuses étaient sur le point de l'atteindre avant que, les uns après les autres, les soldats ne tombent au plus profond d'une mer obscure.

Son défunt frère s'approchait portant un nouveau-né empaqueté dans du papier manuscrit d'encre noire qui dégoulinait comme de la glace fondue, sur l'uniforme immaculé des cadets, de son frère. Il lui tendait l'enfant, avant de sauter à son tour dans le précipice pour y rejoindre ses camarades. Elle tenait le bébé au dessus de l'abîme et se réveillait toujours avant de le laisser tomber.

Elle ne pouvait rien faire d'autre que rester là, allongée, respirant profondément, les yeux écarquillés.

2

Automne 1908

Les Trowell --- Londres

*Oh --- Que tout demeure ---
Sans que jamais ne pâlisse
La beauté d'une fleur ---
Même les moments de bonheur m'effraient . . .*

Carnet de notes --- KM

Dix ans auparavant . . .

LORQU'ELLE ARRIVA A LONDRES, les Trowell lui réservèrent un chaleureux accueil et l'appelèrent par son surnom de jeunesse, Kass. Elle trouvait cela naturel et les appela aussi Père et Mère comme des parents de substitution, avec lesquels elle partageait la même passion pour les arts.

Après plusieurs visites dans leur demeure de Hampstead, elle comprit que Arnold, alors âgé de vingt ans, la trouvait certes adorable, mais la considérait comme sa soeur. Sans se laisser abattre, elle posa son dévolu sur son frère jumeau Garnet, jeune homme grand et mince qui aimait la littérature autant que son violon. Et, tout aussi important, il était un Trowell, et elle voulait absolument faire partie de cette famille. Elle eut beaucoup de succès avec ce nouveau soupirant. En quelques semaines, ils tombèrent amoureux l'un de l'autre et firent de brillants projets d'avenir.

Un soir, avant le départ de Garnet en tournée d'hiver avec le "Moody Manners Opéra Company", Kass fut invitée à un dîner d'adieu. Dans une attitude spontanée mais cependant attendue de la part de ses hôtes, elle aida Mme. Trowell et leur plus jeune fille Dolly à la préparation du repas. Mme. Trowell avait les pires difficultés à joindre les deux bouts avec seulement le salaire de professeur de musique de son mari mais hésitait cependant à solliciter la fille du Président de la "Banque de Nouvelle Zélande" à les aider. Et c'est Kass qui la mit à l'aise lorsqu'elle déclara que c'est en participant aux travaux de la maison qu'elle se sentirait le plus comme leur fille.

Ce soir là, elle épluchait les pommes de terre de bon coeur, tout en écoutant Garnet au violon, accompagné d'Arnold au violoncelle et de leur père au piano, dans la pièce voisine. Ils apprenaient une nouvelle composition qu'Arnold venait juste de finir d'écrire. C'est ainsi que je veux vivre, pensa-t-elle, se redressant pour attraper une autre poignée de légumes à peler. C'est ma vraie famille. Les Beauchamp n'apprécient la réussite qu'en termes de richesse; ici, je suis parmi les artistes.

Elle leva les yeux vers Mme. Trowell, qui s'essuyait le front de sa main pleine de farine. « C'est étouffant ici, » gémit Mme. Trowell. « Ouvrez la fenêtre et mettez le couvert Dolly, et dites aux hommes que le repas est bientôt prêt. »

Après le dîner, Garnet se leva et lui dit tout doucement: « Kass, allons nous promener. » Elle se tourna pour inviter Dolly. « Non, seulement nous deux. J'ai quelque chose à vous dire, en tête à tête. »

Il saisit son manteau dont il couvrit les épaules de Kass, et emprunta celui de son frère pour lui-même avant de sortir subrepticement par la porte de derrière. Sous un lampadaire Kass dit: « Levez les yeux Garnet, voyez comme les branches de ces deux arbres s'étirent l'une vers l'autre, comme pour se tenir la main et lutter contre le vent glacial.

--- Permettez-moi de vous protéger du vent en vous prenant sous mon aile, » dit-il la serrant dans ses bras, « Epousez-moi Kass, » lui murmura-t-il à l'oreille, « Epousez-moi ma chérie. »

Ses jambes défaillirent sous elle; elle se lova contre lui. Il lui sourit. « Ne dites rien, faites seulement "oui" de la tête. »

Elle acquiesça et il approcha son visage du sien, l'embrassant tendrement sur les lèvres pour la première fois.

Elle regarda, vers la fenêtre du salon des Trowell, la couleur dorée du bois crépitant dans la cheminée, la place vide sur le canapé qui l'attendait. « Je suis tellement heureuse, » murmura-t-elle. Garnet la prit par la main et ils s'engouffrèrent à l'intérieur.

« Par tous les dieux! » s'exclama Mme. Trowell, « que faites-vous dehors par cette nuit glaciale? Entrez mes enfants, venez vous réchauffer près du feu. »

Les joues luisantes et aussi rouges que ses cheveux, Garnet annonça: « Kass et moi venons de nous fiancer. »

Mme. Trowell fut la première à réagir. Elle prit leurs mains dans les siennes. « En voilà une surprise! » Mr. Trowell se leva et les étreignit brièvement. Mais au lieu de s'éterniser en félicitations, il demanda à Katherine: « Votre père est-il au courant?

--- Non, pas encore. » Elle rit. « Garnet vient seulement de me faire sa demande.

--- Bien! Informez-le immédiatement. » dit-il et il quitta la pièce.

Arnold serra la main de son frère. « Tu as bien caché ton jeu. C'est donc ça que tu complotais? Félicitations mon vieux! Je dédicacerai ma nouvelle composition aux deux tourtereaux! Voyons, quel titre vais-je lui trouver? Ah! Je sais . . . *Amour clandestin*. »

Garnet et Katherine rirent bêtement et main dans la main s'affalèrent sur le canapé.

Kass vit Dolly, assise seule près de la cheminée jouant aux cartes et ignorant leur bonheur. Toute à sa joie, elle ne put cependant pas aller lui demander si tout cela était bien réel.

Le lendemain matin, Garnet partit rejoindre sa tournée musicale.

KASS APPORTAIT SON VIOLONCELLE à la maison plusieurs fois par semaine, pour une leçon avec Mr. Trowell et restait avec eux pour dîner. Puis, elle rentrait à "Beauchamp Lodge" et écrivait à Garnet, parfois deux à trois fois dans la même journée: *Mon bien-aimé --- bien que vous soyez si loin de moi, je sais que je suis "votre". Toute mon affection,*

toutes mes pensées vont vers vous --- Je me réveille le matin la tête encore pleine de vous --- Tout au long du jour, mon quotidien me semble bien ordinaire tandis que mon coeur gambade à vos côtés.

Elle attendait impatiemment sa réponse, toujours trop longue à venir à son goût. Pourtant Garnet lui avait expliqué ne pouvoir écrire que le dimanche, quand il voyageait en train entre deux spectacles. Le 14 octobre pour son vingtième anniversaire, un mois après leurs fiançailles, elle ouvrit sa lettre d'où tomba un anneau d'or, tout simple. Le soir même elle le montrait fièrement à toute la famille.

C'est à peu près à ce moment-là qu'elle se lia avec Margaret Wishart qui séjournait elle aussi à Beauchamp Lodge. Le père de Margaret se prit de sympathie pour Katherine et l'invita à se joindre à eux pour se rendre à un mariage à Paris. Elle accepta. Garnet ne serait pas de retour avant plusieurs semaines et le temps passerait plus vite à Paris.

Ce mariage fut un véritable conte de fées. Fort heureusement, elle avait apporté une robe du soir de Wellington. Katherine s'amusa et flirta même avec de jeunes hommes qui tournaient autour d'elle et l'invitaient à danser.

Dans le train de retour vers Londres, elle commença à douter de l'avenir avec Garnet. Levant les yeux vers la valise qu'elle avait dû emprunter, secouée par les mouvements du train, elle trouva déprimante l'idée qu'elle ne porterai jamais plus sa robe de soie verte. Maintenant qu'elle allait épouser un musicien pauvre, il n'y aurait plus de bals élégants. Garnet avait pensé qu'elle pourrait chanter dans les chœurs de l'opéra pour qu'ils restent ensemble pendant les tournées. « Mais comment pourrais-je chanter, si je reste pauvre et à la traîne? » Elle se souvenait avoir consigné dans son carnet qu'elle avait une voix splendide, mais aussi qu'*un beau plumage ne va pas toujours de pair avec un beau ramage.*

Cependant quand le train de Paris entra en gare de Victoria, elle avait déjà ranimé la flamme de son amour pour Garnet. La Moody Manners était une grosse compagnie d'une centaine d'interprètes, se produisant six jours sur sept. S'il n'y avait pas de place pour elle dans les chœurs, ses compétences pourraient être utilisées dans les coulisses; et quand il n'y aurait pas de travail pour elle, elle pourrait toujours relater leurs aventures.

Garnet rentra et ses parents lui demandèrent de rester à la maison

et prendre soin de Dolly, le temps pour eux d'une visite en famille dans le nord. Or, depuis qu'ils avaient annoncé leurs fiançailles, ils n'avaient guère eut l'opportunité d'échanges amoureux, tant les parents Trowell chaperonnaient leurs rencontres. Aussi dès le lendemain, elle emménagea dans la chambre de Garnet.

Lorsqu'elle en sortit au matin suivant, en chemise de nuit et qu'elle vit le visage ahuri de Dolly, elle se justifia par une pirouette. « Et bien Dolly! Pouvez-vous garder un secret?

--- Oui, naturellement.

--- Garnet et moi nous nous sommes mariés. Je ne voulais pas l'annoncer tant que je ne l'avais pas écrit à mes parents; mais nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas, et sur votre discrétion?

--- Kass, est-ce que cela veut dire que vous allez vivre avec nous, jouer aux cartes et me lire des histoires le soir avant de me coucher? »

Katherine se mit à rire et serra Dolly contre elle, « Oui ma chérie, bien sûr que oui. »

Puis les Trowell rentrèrent chez eux et Katherine retourna dormir à Beauchamp Lodge. Garnet fit encore une tournée musicale sans elle, lui promettant de demander au directeur artistique de la production de lui proposer une place dans les chœurs pour qu'elle se joigne à eux la prochaine fois. C'est à peu près à ce moment là que Kass remarqua un changement dans l'attitude de Mr.Trowell; celui-ci était devenu très distant et elle se demanda si elle en était la cause car il ne les avait pas encore félicités pour leurs fiançailles.

Kass et Mme.Trowell passaient souvent du temps ensemble dans la cuisine. Après que Dolly soit allée se coucher, elles buvaient une dernière tasse de thé avant que Katherine ne retourne à la pension de famille. Un soir, elle demanda à Mme. Trowell si elle avait fait quelque chose qui aurait pu heurter Mr.Trowell, qui ces derniers temps, semblait beaucoup plus réservé.

« Oh! Kass, je ne voulais rien vous dire mais vous êtes comme ma fille, aussi je peux vous parler. Il a des soucis financiers. Mr. Trowell est arrivé à Londres plein d'espoir, croyant qu'il aurait beaucoup d'étudiants grâce à la réputation de ses fils; mais cela n'a pas marché comme il l'escomptait. L'argent que les garçons ramènent à la maison ne suffit pas; il nous faut trouver une solution. Soit prendre des pensionnaires, ou alors

déménager dans une maison plus petite . . . ou encore rentrer à Wellington.

--- Oh! Chère Mère non! Il ne faut pas quitter Londres. Je serais perdue sans vous. Je pourrais être votre pensionnaire? Je pourrais loger dans une des chambres des garçons et vous régler le même loyer que celui que je paye à Beauchamp Lodge. Et je pourrais aussi en parler à mon tuteur, le père de mon cousin, oncle Henry. Il est professeur à l'académie de musique de Londres et pourrait trouver des élèves pour Mr. Trowell.

--- Vous feriez cela pour nous, Kass?

--- Je ferais tout pour rester auprès de vous ! Je n'ai jamais été aussi heureuse que durant le temps que j'ai passé avec vous et votre famille. »

HABITER CHEZ LES TROWELL signifiait pour Katherine avoir trouvé un lieu à Londres qu'elle pourrait appeler "Chez moi", où elle pourrait accrocher son chapeau où elle le voudrait. Quand Garnet ferait une pause dans ses tournées et reviendrait à la maison, elle se glisserait à la dérobée dans sa chambre, après que les parents se soient retirés. Et si Dolly la surprenait certains matins, Kass mettrait son doigt sur ses lèvres, sourirait, et rejoindrait sa propre chambre au fond du couloir sur la pointe des pieds. Ce secret les enchanterait toutes les deux.

Pourtant, Kass déchantait assez vite. Elle se rendit compte qu'être locataire chez les Trowell n'avait rien à voir avec le statut d'invité. N'ayant aucunement l'habitude de gérer un budget, elle payait souvent son loyer en retard comme quand elle était à Beauchamp Lodge. Et ces retards rendaient plus tendues les relations avec ses hôtes. Trop embarrassée pour avouer qu'elle n'avait pas d'argent, elle cessa de prendre le thé avec Mme. Trowell dans la cuisine et s'enfuyait dans sa chambre après le dîner, se privant de la sorte des soirées en famille et au coin du feu comme autrefois.

Cela la gênait beaucoup de demander une avance à Mr. Kay,

comptable de la Banque de Nouvelle Zélande sur Regent Street dont son père était le président. Elle devait s'asseoir et y être sermonnée comme une enfant, sur la valeur de l'argent. Il lui disait d'être plus pragmatique, et pour finir, insistait toujours pour l'inviter à déjeuner. Une invitation qu'elle se sentait obligée d'accepter.

Elle n'avait jamais dit à Mr. Kay qu'elle était pensionnaire chez les Trowell, sachant qu'il ne manquerait pas d'en informer Mr. Beauchamp dans un prochain courrier. Elle savait que son père n'approuverait jamais qu'elle habitât dans la maison de son professeur de musique. Pas plus qu'il ne permettrait qu'elle épousât un jeune musicien, à l'éducation duquel il avait contribué. Elle retarda le plus possible le courrier qu'elle avait promis d'envoyer à son père, lui demandant d'approuver ses fiançailles avec Garnet. Mais en fait, pourquoi donc devrait-elle le lui demander? N'était-elle pas une femme indépendante, qui pouvait choisir toute seule son mari?

Un matin, dans l'enthousiasme de retrouver ses vieux amis de Beauchamp Lodge pour le déjeuner, Kass donna à Mme. Trowell une pleine corbeille de linge à laver.

« Attendez, Kass! Me paierez-vous pour cette lessive?

--- Mais vous m'avez toujours proposé de le faire gratuitement.

--- C'était avant que vous ne deveniez notre pensionnaire. En outre, votre linge raffiné nécessite beaucoup d'eau chaude et nous n'en avons pas les moyens depuis que vous payez votre loyer en retard.

--- D'accord M--- », elle était sur le point de dire "Mère", mais comment pourrait-elle la nommer ainsi, quand Mme. Trowell l'humiliait de manière aussi flagrante, comme si elle était une moins que rien. Elle redressa la tête avec fierté et dit: « Mme. Trowell, je vous paierai dès que je reviendrai.

--- C'est ce que vous avez déjà dit à propos de la dernière semaine. Vous n'êtes plus la même jeune fille que celle que nous invitions naguère. Je ne vous crois plus. »

Kass était profondément blessée par les propos de Mme. Trowell, mais elle se détourna fièrement. Qu'allait-elle faire? Se mettre à genoux et mendier? Elle avait fouillé sa chambre du sol au plafond et n'avait trouvé qu'un seul shilling qu'elle faisait rouler maintenant entre ses doigts au fond de sa poche. Elle avait besoin de cette pièce pour prendre le bus de Hampstead Heath jusqu'au métro et de là, vers Regent street pour y

retrouver ses amis. Elle avait envisagé d'emprunter de l'argent à quelqu'un pour déjeuner, avant d'aller voir Mr. Kay qui lui ferait une avance sur son pécule.

« Je vais voir Mr. Kay cet après-midi et vous paierai ensuite. » Elle essaya de passer devant Mme. Trowell, mais celle-ci plus âgée croisait les bras sur son tablier; elle lui jeta un regard froid et lui bloqua le passage.

Kass reprit la corbeille de lessive et dit en colère: « Et bien, Mme. Trowell, je ferai ma propre lessive. » Elle monta bruyamment les escaliers et jeta la corbeille sur le lit. Dans sa hâte de quitter la maison, elle faillit renverser Dolly dans les escaliers mais ne s'arrêta pas pour lui présenter des excuses et claqua violemment la porte en sortant.

Ce soir là, elle régla à Mme. Trowell les loyers en retard sans un mot et monta dans sa chambre. Dolly la suivit dans les escaliers espérant une histoire avant d'aller se coucher, mais sa mère la rappela sévèrement.

La semaine suivante au retour de Garnet, Katherine se plaignit auprès de lui du changement d'attitude de ses parents envers elle.

« Votre mère ne veut plus de moi ici. Je ne fais rien de bien à ses yeux. Et votre père est toujours en attente d'un courrier du mien. Il menace même de lui écrire. Je crains de dire à votre père que je ne n'ai pas encore averti le mien.

--- Et pourquoi donc ne l'avez vous pas fait?

--- Garnet! Je pensais que vous comprendriez. Je ne demanderai pas à mon père la permission de vous épouser. Cela ne relève pas de sa décision. C'est la mienne. Nous lui en parlerons après notre mariage.

--- Kass, dois-je vous rappeler que je dépends financièrement de mes parents. Je ne perçois pas une indemnité comme vous. Je ne gagne pas assez d'argent pour emménager dans notre propre "chez nous" quand nous serons mariés. Nous habiterons ici, vous devez donc trouver une solution pour bien vous entendre avec mes parents. Ils ont fait de gros sacrifices pour que mon frère et moi puissions devenir musiciens. Si vous écrivez à votre père et s'il donne sa permission, mes parents seront soulagés. Ce n'est pas à mon père de faire cette démarche, ni à moi. Nous ne voulons pas que votre père pense que nous sollicitons encore son aide; il a été déjà plus que généreux. Je ne vois pas pourquoi vous vous entêtez de la sorte. »

Elle était affligée que Garnet prenne le parti de ses parents, mais elle ne dit rien. Au dîner, ce soir là, elle promit à Mr. Trowell d'écrire une autre

lettre puisque la première s'était certainement perdue en route. Elle n'était pas sûre d'avoir été suffisamment convaincante.

Elle poursuivit ses cours hebdomadaires de violoncelle. Pourtant quelque chose était cassé; ils ne partageaient plus les riches conversations d'antan sur les valeurs, l'art, les sacrifices qu'un couple d'artistes doit faire pour se réaliser. Elle envisagea arrêter les cours.

Garnet devait partir encore en tournée pour six semaines et avait été incapable de convaincre son directeur d'embaucher Kass. Elle ne pensait pas pouvoir supporter cette solitude maintenant que les parents de Garnet lui étaient hostiles. Quand elle sortait avec ses amis, Mr. Trowell veillait tard pour l'attendre et était fâché si elle rentrait plus tard que promis. Il se comportait comme son propre père envers elle et elle n'aimait pas cela.

La veille du départ de Garnet, toute la famille était installée, chacun à sa place habituelle, dans le salon. Mr. Trowell à son bureau, Mme. Trowell dans le rocking-chair, les livres rangés de part et d'autre de la cheminée, elle-même garnie de bûches rougeoyantes. Dolly jouait à la poupée aux pieds de sa mère. Le fauteuil d'Arnold était vide puisqu'il était en tournée. Garnet et Kass partageaient le canapé, tous deux lisaient les jambes serrées les unes contre les autres sous la couverture. Ils auraient bien espéré faire l'amour pour leur dernière nuit, mais les parents Trowell gardaient leur porte ouverte maintenant et les amoureux craignaient d'être surpris.

Contrairement à son habitude, Dolly avait été particulièrement tranquille durant le dîner et maintenant elle était assise, la tête penchée sur les genoux de sa mère. Kass l'invita à venir s'asseoir entre Garnet et elle pour lui lire une histoire avant d'aller dormir. Dolly refusa de la tête.

« Et si on jouait aux cartes? » Dolly ne bougea pas, croisa les bras sur sa poitrine comme le faisait souvent sa mère et laissa échapper d'un jet:

« Pourquoi ne le leur avez-vous pas dit, Garnet? Pourquoi en faites vous un secret? »

--- Leur dire quoi? demanda Garnet.

--- Leur dire que Kass et vous, êtes mariés.

--- Comment? » dit Mme. Trowell, regardant d'abord Garnet, puis Kass et enfin Dolly. « Que voulez-vous dire Dolly? Ils ne sont pas mariés, mais seulement fiancés.

--- Lorsque vous êtes partis en vacances, Kass m'a dit qu'ils étaient

mariés mais qu'ils devaient garder ce secret jusqu'à ce qu'elle en parle à ses parents. »

Mr. Trowell quitta des yeux la partition qu'il était en train d'étudier. En temps normal, quand il travaillait, rien ne l'interrompait. Il dit très calmement: « Kass, est-ce vrai? Etes-vous mariés?

--- Pas tout-à-fait.

--- Que voulez-vous dire par "pas tout-à-fait"? Vous et Garnet êtes-vous mariés, oui ou non?

--- Pourquoi ne pas le lui demander vous-même? » Elle se tourna vers Garnet qui s'était éloigné d'elle sur le canapé. « Garnet, votre père voudrait savoir ce que signifie " Pas tout-à-fait mariés ". »

Mme. Trowell se leva; la chaussette qu'elle était en train de reprendre tomba. La pelote de laine roula silencieusement et s'arrêta aux pieds de Kass. Elle se baissa, la ramassa et la rendit à Mme. Trowell, donnant ainsi une opportunité de parler à Garnet. Mais il n'en fit rien.

« Très bien, si vous ne voulez pas parler, je vais le faire. Garnet et moi sommes amants, » déclara-t-elle à la ronde.

Mme. Trowell s'asseyait à l'instant même où Mr. Trowell bondissait de son fauteuil. « Kass, étaient-ce aussi des mensonges quand vous me disiez avoir demandé à votre père la permission d'épouser Garnet ?

--- Je n'ai pas à le lui demander. Je peux épouser Garnet sans son autorisation.

--- Oh non! Il n'en est pas question, jeune fille! hurla Mr. Trowell. Comment avez-vous osé nous faire ça, à nous? Nous vous avons accueillie chez nous, nous vous avons considérée comme notre propre enfant, et en retour vous nous avez trahis. Les fiançailles sont rompues. Si ce n'était la gentillesse de votre père à notre égard, je vous renverrais chez vous ce soir même. »

Il se tourna vers Garnet et dit sévèrement: « Je m'occuperai de vous plus tard, mais pour le moment vous ne devrez plus avoir aucun contact avec Mademoiselle Beauchamp. » Garnet étudiait le plancher et ne releva pas la tête. « M'entendez-vous Garnet? »

Kass avait espéré qu'il se rallierait à sa cause pour son honneur, et tiendrait tête à son propre père.

Il ne la regarda même pas quand elle effleura son épaule.

Dolly éclata en sanglots.

Kass aurait voulu la prendre dans ses bras et lui dire qu'elle était désolée de lui avoir menti, mais Mr. Trowell s'interposa entre elles.

« Garnet et Dolly, regagnez vos chambres! » ordonna-t-il.

Kass regarda Garnet monter l'escalier suivi de Dolly.

« Garnet! s'écria-t-elle, Garnet! » Il ne se retourna pas.

Elle enfila rapidement son manteau, mit son chapeau et sortit précipitamment de la maison, persuadée que Garnet la suivrait. Elle s'arrêta de l'autre côté de la rue pour l'attendre. Mais elle vit que toutes les lampes de la maison étaient éteintes maintenant. Cette maison lui était désormais interdite. La bruine commença à tomber puis se transforma bien vite en averse lui imposant un pas plus rapide pour descendre la rue. Un bus s'arrêta et elle s'y engouffra.

Mr. PAON

« Pas du tout, chère Madame. Je suis seulement sous le charme. »

La fête de Mr. Réginald PEACOOK --- KM

SA FIDÈLE CAMARADE DE classe la fit entrer. « Ma pauvre chérie. Que s'est-il passé? Vous semblez perdue et vous êtes trempée! »

C'est sûr que je suis perdue, pensa-t-elle, mais elle était trop malheureuse pour dire à Ida qu'elle avait perdu toute sa famille et que Garnet l'avait trahie.

« Ma pauvre chérie! » répéta Ida, « venez près du feu, je vais vous sécher les cheveux. » Elle l'aida à quitter ses vêtements ruisselants. Katherine se pelotonna sur le canapé et sa seule amie au monde l'enveloppa dans un édredon.

Le lendemain de bonne heure, elle ouvrit les yeux sur une petite boîte nouée d'un large ruban rouge. Elle avait oublié que c'était la semaine de Noël. A l'intérieur se trouvait un châle Egyptien noir et argenté. Elle remercia Ida chaleureusement et promit de lui offrir un poème en retour. Elle lui emprunta un peu d'argent et retourna en toute hâte à Beauchamp Lodge espérant y trouver Garnet ou au moins un message de lui. Il n'y en avait pas cependant elle put y louer une chambre bon marché au rez-de-chaussée. Rien d'intime, ni de tranquille comme celle qu'elle avait auparavant à l'étage, en face du jardin. Mais elle ne pouvait vraiment pas prétendre à mieux, avec seulement un shilling en poche.

Les autres pensionnaires voulurent l'entraîner à se changer les idées mais elle s'isola et garda la chambre, voulant à tout prix être là lorsque Garnet ne manquerait pas de revenir la chercher. Elle trouva un peu de réconfort en relatant dans son journal cette nuit affreuse qui la hantait encore. Oui, elle avait menti aux Trowell et ce n'était pas bien. Pourtant quand elle avait dit la vérité --- Oui, Garnet et moi sommes amants --- pourquoi Garnet n'avait-il pas pris sa défense? Elle comprenait le comportement des Trowell, mais pas celui de Garnet. Comment avait-il pu l'abandonner, se soumettant à son père au lieu de la protéger?

Durant quelques jours elle garda la chambre, espérant à chaque instant que Garnet viendrait frapper à sa porte. Elle ressentit une terrible déception puisqu'il ne vint pas. Finalement elle se rendit à l'évidence, il ne reviendrait jamais.

Elle remplit son stylo et se mit à griffonner quelques idées sur son carnet, étoffant une histoire qu'elle avait commencée avant de quitter Wellington. Une histoire à propos d'une jeune fille pauvre, nommée Rosabel qui travaillait tout au long du jour dans une boutique et passait ses soirées dans une pension de famille miteuse et glaciale. Sa chambre morne et triste était d'autant plus lugubre qu'elle contrastait avec l'élégant magasin où elle travaillait en journée. Elle y servait une clientèle féminine de luxe, qui arrivait habillée et "bijoutée" pour acheter chapeaux stylés et doux gants de cuir souple. En général ces dames étaient accompagnées de galants messieurs qui, toujours, payaient la note. Certains, plus gentils que d'autres, lui laissaient un pourboire en sortant et lui adressaient un sourire entendu. De retour dans sa chambre, fatiguée, affamée et glacée, Rosabel s'endormait en regardant ruisseler la pluie sur les vitres et rêvant qu'un riche prétendant tomberait amoureux d'elle et qu'ils se marieraient bientôt.

Son écriture était fluide et elle noircit plusieurs feuillets avant d'arriver au dernier chapitre:

Elle dormait, rêvait et souriait puis tendit le bras pour sentir quelque chose qui n'était pas là. Et la nuit s'écoula. Bientôt, l'aube glaciale se posa sur sa main découverte. Une lumière grise envahit la triste chambre. Rosabel, le souffle court, frissonna et se leva. Grâce à un optimisme tragique, trop souvent le seul apanage de la jeunesse, elle sourit, à demi endormie, avec un petit tremblement nerveux au coin des lèvres.

Katherine aussi souriait, satisfaite du travail terminé. Elle contempla

son violoncelle, son seul bonheur négligé jusqu'alors, contre le mur. Et au douloureux souvenir de l'absence de Garnet, ses yeux s'emplirent de larmes. Plus de larmes, se dit-elle, et à voix haute elle rajouta: « Voyez ce que je peux accomplir sans vous. Je n'ai pas besoin de vous. J'ai tout devant moi sur cette table. » Elle pointa son stylo vers son violoncelle. « Un jour, je serai aussi célèbre que ma cousine Elisabeth. Vous verrez. Et vous le regretterez. Vous n'êtes qu'un lâche, Garnet. »

Avant de reposer son stylo, elle saisit une feuille blanche et écrivit: "*La Lassitude de Rosabel*" qu'elle déposa soigneusement au dessus du manuscrit. Et maintenant? se demanda-t-elle, qu'est-ce que je vais faire pour fêter ça? Un petit pain au lait tout chaud, dans un salon de thé serait certainement charmant et délicieux. Elle compta sa monnaie, il lui manquait un penny. Elle se dirigea vers son violoncelle, pinça les cordes grinçantes, le posa dans son étui de velours, et claqua le couvercle.

Dans sa malle de vêtements, elle regarda les jupes élimées, les vestes tristes et les chapeaux démodés. Plus question de les porter, pensa-t-elle, un écrivain accompli se doit de faire "bonne impression". Elle jeta un regard à son violoncelle, l'attrapa par la poignée, se saisit de son manteau et sortit.

Elle descendit Abbey Road, une rue qu'elle connaissait bien. Quand elle avait besoin de quelques shillings supplémentaires pour des cigarettes Abdullah à partager avec Garnet, ou d'un billet pour un concert au Queen's hall, ou d'un bouquet de fleurs fraîches, ou, comme aujourd'hui, d'un petit pain au lait chaud, dans un salon de thé, elle se rendait chez les prêteurs sur gages, et y échangeait quelques bibelots contre de l'argent.

Elle sortit de chez le second prêteur, sans son violoncelle. Après avoir mangé le petit pain au lait dans un salon de thé, elle entra dans un magasin pour y acheter la petite robe noire qui était dans la vitrine et qu'elle convoitait depuis une semaine, ainsi qu'un manteau violet, une jupe en velours bourgogne, un chemisier en soie jaune pâle et des chaussures vernies avec des bas vert vif. Entièrement satisfaite des achats de son après-midi, elle rentra à Beauchamp Lodge et disposa de nouvelles fleurs fraîches dans un vase.

Son porte-monnaie maintenant était vide et elle compta sur ses doigts le nombre de jours restant avant de percevoir l'allocation mensuelle de Mr. Kay. Elle s'assit et écrivit un courrier à Mme. Gladstone, qui tenait

salon, et chez laquelle elle avait déjà été invitée pour une soirée. Elle y avait alors chanté pour accompagner un autre invité au piano, comme elle l'avait si souvent fait dans les salons de ses parents à Wellington. Lors de cette dernière réception, Mme. Gladstone, de manière aussi discrète qu'inattendue pour Katherine, lui avait glissé un billet.

Mme. Gladstone répondit rapidement indiquant qu'elle se souvenait avec plaisir de Katherine et l'invita à une soirée qu'elle était sur le point de donner en fin de semaine.

Pour cette réception, Katherine revêtit sa nouvelle jupe en velours et son chemisier jaune. Sa colocataire Margaret l'accompagnait. Au cours de la soirée elle chanta pour une audience conquise qui apprécia également ses saynètes amusantes, un autre de ses talents qu'elle avait développé dans le salon de musique à Wellington. Les applaudissements qui s'en suivirent et les shillings que l'hôtesse glissa dans sa poche lui procurèrent un bref frisson de satisfaction.

Le frisson s'estompa trop vite et elle s'enfonça dans le canapé à côté de Margaret, auprès de laquelle elle déplora sa tentative de confier "Rosabel" à un éditeur du "Starand". Elle avait pourtant déjà publié plusieurs de ses récits en Nouvelle-Zélande mais les éditeurs lui avaient montré alors bien peu de respect. Ils lui avaient dit de revenir si elle souhaitait un poste de secrétaire et lui avaient littéralement claqué la porte au nez.

« Je veux écrire, mais aurai-je jamais ma chance si personne ne lit ce que j'écris? Je serais trop humiliée si je devais à nouveau frapper à la porte d'un éditeur. » Elle s'enfonça encore davantage au fond du canapé et médita en fixant dans sa coupe de champagne, les bulles dansant vers la surface.

« Margaret! » dit-elle se redressant vivement, faisant déborder le champagne de sa coupe, « je viens d'avoir une idée fabuleuse. Pourquoi ne lirais-je pas mes nouvelles moi-même aux auditeurs? Je vais louer une salle et y donner mes lectures en public. Je n'irais pas jusqu'à dire que je les divertirais, mais je pourrais commencer ainsi. Cela ne s'est jamais fait, ce serait une première.

--- Ce sera probablement difficile, » répondit Margaret, « mais si quelqu'un peut le faire, c'est bien vous! »

Katherine se sentait observée; elle leva les yeux vers un homme

élégant, pantalon gris, chaussettes assorties et cravate noire. Son visage lui sembla familier, et elle se rappela qu'il était celui qui riait et applaudissait le plus fort après ses saynètes.

« Connaissez-vous cet homme, » demanda-t-elle à Margaret.

--- Non! » Elle sourit. « Mais il ne vous a pas quitté des yeux de toute la soirée. Plutôt du genre vieux dandy, on dirait? Certainement beaucoup trop âgé pour vous. »

Avant que Katherine ait pu répondre, il se tenait debout devant elles et se présenta. Margaret vit un ami entrer dans le salon et laissa Katherine seule avec Mr. George Bodwen. Katherine trouva chez lui une oreille attentive et très vite il s'assit auprès d'elle; avec enthousiasme elle lui livra sa nouvelle idée.

« Imaginez! des éclairages tamisés, » dit-elle, « des fleurs partout --- l'ombre d'une lampe avec un abat-jour à pompons rouges --- et là, je suis assise dans un fauteuil de chêne à grand dossier, vêtue d'une simple mais magnifique robe de soie couleur de flammes, ou peut-être suis-je en noir, ou pourquoi pas, ce que je porte ce soir? » Elle déploya sa jupe de velours qui s'accordait parfaitement avec le brocard or du sofa, se tint très droite et récita le premier paragraphe de "*Rosabel*". Quand elle s'arrêta, inquiète à l'idée qu'elle aurait pu ne pas retenir son attention, il la rassura: « Non! Ne vous arrêtez pas. Quelle belle voix! Et vous décrivez cette pauvre Rosabel avec tant d'empathie! »

Katherine rougit. « Oh! Vous êtes trop aimable. » Elle se pencha vers lui en murmurant « Vous croyez vraiment que j'ai le pouvoir de captiver un public?

--- Pour sûr, moi vous m'avez captivé, » dit-il sur le ton de la confiance. « Vous avez un vrai talent et si je peux me permettre, le charme de la jeunesse. Je ne connais aucune jeune femme qui chante, déclame et mime comme vous le faites.

--- Je serais bien meilleure si j'avais un professeur. Je dois travailler encore ma voix.

--- Eh bien chère madame, dans ce cas, peut-être pourrais-je vous aider?

--- Vraiment Mr. Bowden! Comment pourriez-vous m'aider? »

Il se redressa, très droit, et Katherine pensa au spectacle du paon dépliant son plumage en roue. « J'enseigne la voix et l'élocution à

l'université de Londres, et je me targue aussi de faire de la mise en scène.

--- Oh! Mr. Bodwen! Si j'avais su que vous étiez un artiste professionnel, je me serais montrée plus réservée. Mais maintenant que je le sais --- dites-moi s'il est raisonnable de penser qu'il y aurait là une belle opportunité de proposer du sensationnel et de l'inédit avec ce projet de lecture en public. »

Il lui sourit et répondit avec un brin de condescendance « Ma chère, ce n'est pas stupide du tout; et je ne serai que trop heureux de vous enseigner à placer votre voix, si vous me permettez de vous aider.

--- Accepter que vous m'aidiez! Mr. Bodwen, j'en serais honorée! Mais avez-vous du temps pour cela? Je n'aurais pas trop les moyens de vous payer. »

Il rit. « Et si vous dîniez avec moi ce soir? Nous discuterions de vos leçons à venir. Bien entendu, si vous êtes libre, Mademoiselle Mansfield?»

--- Libre! » Elle hésita à regarder ses doigts nus, ayant enlevé seulement le matin même, l'anneau d'or de Garnet. Elle sourit. « Oui, je suis libre, monsieur --- Puis-je vous appeler George? Monsieur Bodwen est si formel.

--- J'en serais très heureux, ma chère!

--- Alors vous devez m'appeler Katherine. »

MAINTENANT QU'ELLE AVAIT LA PERSPECTIVE de soirées chaleureuses passées avec George, elle ne se réveillait plus le matin avec ce sentiment de faim et de solitude. Il l'emmenait dans un restaurant à la mode et lui disait qu'elle pouvait manger tout ce qu'elle voulait. Ils passaient la soirée ensuite dans un salon londonien en vogue, où elle n'avait jamais été invitée auparavant. Il semblait connaître tout le monde et être très apprécié par les jeunes femmes; elles étaient ses élèves, et commençaient à la jalouser.

Il lui donna trois leçons de voix et d'élocution par semaine, chez lui, et lui proposa qu'elle le paye en fonction de ses moyens.

Il commençait chaque leçon en lui enseignant à bouger ses lèvres tout en chantant de manière répétitive *moo-e-koo-e-oo-e-a-* devant le miroir.

Un après midi, fatigué par ses enfantillages, il dit sévèrement: « Katherine, je ne peux rien vous apprendre si vous riez tout le temps. Vous devez vous entraîner pour avoir les lèvres plus souples. Maintenant, tenez-vous droite. Vous êtes toute menue et sur scène, on ne vous verra pas si vous ne vous grandissez pas! D'accord, tournez-vous, face à moi. Ne soyez pas timide. Imaginez que je suis le public. Utilisez la profondeur de votre regard sombre pour attirer mon attention. N'ayez pas peur, vous êtes une belle femme et vous ne devez pas cacher votre beauté aux spectateurs. »

Elle fit ce qu'il lui demandait, s'efforçant de garder son sérieux, mais cependant bien consciente d'être chez lui, devant son miroir tandis qu'il la dévisageait. Si quelque fois son bras effleurait le sien, elle se rétractait. Pour sa part, il était patient, et comprenait qu'il était en train de l'appriivoiser. Et puis ils n'étaient jamais tout-à-fait seuls. Son vieux maître d'hôtel, Charles, lui apportait de temps en temps un verre d'eau quand elle avait la gorge sèche après tant d'exercices. La leçon terminée, George l'invitait à s'asseoir pour prendre le thé que Charles servait dans le salon bien agréable et chaleureux. Katherine s'attardait, ne voulant pas retrouver trop tôt sa chambre solitaire, et puis il l'invitait pour le dîner. Lorsque Lamont, le musicien qui partageait l'appartement avec George, rentrait tard, il se joignait à eux. Elle aimait l'entendre se réjouir et comparer leur appartement à un bien plus joyeux "chez-soi" où il faisait bon revenir le soir, quand elle était là.

Avec son maigre pécule, à peine suffisant pour couvrir le gîte et le couvert, elle se rendait bien compte que sa vie serait complètement ennuyeuse sans ces agréables moments passés avec George. Il lui apportait une échappatoire à la rude réalité de sa morne et modeste existence. Sous son regard toujours admiratif, elle s'épanouissait comme le bouquet arrivant pour elle chaque matin à la pension de famille et livré "à ma meilleure élève."

Il commença à lui envoyer des lettres passionnées, écrites d'une main élégante sur du papier vélin. D'abord elle s'amusa de ce flirt, lisant ses courriers à haute voix à ses amies de la pension. Mais en même temps, George devenait plus attirant. Il avait plus de trente ans, elle en avait à peine vingt; mais elle aimait cette relation avec un homme mûr qui pouvait prendre soin d'elle bien mieux que Garnet. Bien que George

soit un véritable Anglais, il ne la taquinait jamais quant à son petit côté colonial. Il se montrait très enthousiaste et était même fier de se montrer avec elle, surtout quand elle adoptait une attitude excentrique et s'habillait comme une gitane ou une princesse japonaise. Avec George à ses côtés, prêt à la défendre, elle pouvait tout se permettre.

Il la présenta aussi aux hôtes de cercles littéraires qui l'invitaient à se produire lors de leurs réceptions. Elle recommençait à croire en elle-même et entrevoyait son rêve de renommée littéraire, comme pouvant se réaliser.

Quand George rentra de l'hôpital où il avait subi une opération des amygdales, elle prit soin de lui, passant toutes ses journées à son chevet, l'aidant à se nourrir, le divertissant avec ses sketches amusants et lui lisant ses récits.

C'est la semaine suivante qu'en prenant le thé, il mit un genou à terre devant elle et lui déclara: « Chère Katherine, épousez-moi. Ensemble nous enchanterons le monde.

--- Je ne sais pas George, nous nous connaissons depuis si peu de temps.

--- Laissez-moi vous montrer les avantages de cette nouvelle situation. » Il lui prit la main et l'attira dans l'entrée. « Ce sera votre bureau; Charles vous aime bien et prendra soin de vous. Vous pourrez écrire à votre aise et quand votre travail sera prêt, je vous présenterai à des éditeurs de ma connaissance. Lamont, qui est installé à l'autre bout du couloir, partage mon avis. Il souhaite, lui aussi, que vous soyez des nôtres. Je vous en prie Katherine, laissez-nous prendre soin de vous! »

Il y avait un lit à une seule place dans la pièce et elle pensa à demander à George si cet endroit serait également sa chambre à elle, vu qu'elle n'était pas sûre de vouloir la partager avec lui --- du moins pas avant qu'ils ne se connaissent davantage.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il continua: « Nous ne nous connaissons que depuis un mois et je ne veux pas vous bousculer. Ceci pourra être votre chambre le temps que vous le désirerez. Pour l'instant, pensez que vous pourriez rejoindre deux célibataires et partager leur appartement. Notre mariage donnerait à cet arrangement la légitimité nécessaire et empêcherait les mauvaises langues de s'agiter. »

Voilà qui est amusant, pensa-t-elle, ce serait comme si nous partions

tous les trois en pique-nique. Je voudrais voir le visage de Garnet quand il apprendra ça! Oui! Épouser George, c'est la solution idéale qui m'empêcherait de retomber dans les bras de Garnet et de connaître plus de désordre que je n'en connais déjà. Et puis George a raison. Il m'est impossible de travailler dans cette pension avec toutes ces musiciennes qui jouent de leurs instruments toute la journée et je dois constamment m'interrompre pour trouver un peu plus d'argent pour vivre. Maintenant je pourrais réellement devenir un écrivain, et n'a-t-il pas dit qu'il connaissait des éditeurs?

Elle plongea ses yeux dans le regard admiratif de George qui attendait sa réponse: « D'accord George, je vous épouserai.

--- Merci Katherine. Vous faites de moi un homme vraiment heureux. » Très doucement il lui baisa les lèvres. Bien trop doucement, pensa-t-elle.

Sans attendre de faire la même erreur qu'avec le père de Garnet, elle écrivit immédiatement à son tuteur Oncle Henry, lui demandant si elle pouvait venir lui présenter son fiancé. Elle envoya aussi une lettre à ses parents leur annonçant ses noces, sans leur en donner la date, ne voyant aucune raison pour qu'ils fassent le voyage.

La fille de l'Oncle Henry, Elisabeth l'auteur célèbre, avait quitté son mari le Comte von Armin, et avec leurs cinq enfants elle était revenue à Londres. Elle était en visite chez son père lorsque Katherine arriva avec George pour le thé. Katherine aurait préféré être seule afin de pouvoir converser avec elle. Mais celle-ci ne montra aucun enthousiasme pour le projet de mariage de George et Katherine. Elle s'excusa poliment et sortit.

Elisabeth avait déjà publié plusieurs livres déplorant le manque de reconnaissance des femmes dans un monde dominé par les hommes. Katherine espérait bien avoir un jour l'indépendance financière de sa cousine, grâce aux revenus de son écriture. Mais pour le moment elle devait seulement compter sur la promesse de George pour mener à bien son projet. N'avait-il pas dit que leur mariage favoriserait son émancipation plutôt que de l'étouffer. Elisabeth aurait applaudi à cela.

Katherine informa son oncle qu'elle et George prévoyaient de se marier dans trois semaines, le 6 mars. Ce serait trop court pour organiser une réception et faire faire un si long voyage à la famille pour assister à une simple cérémonie à la mairie avec Ida pour témoin.

Elle se doutait que son oncle serait choqué par cette disposition et télégraphierait immédiatement à ses parents; mais elle savait aussi que rien ne pourrait l'arrêter.

Quelques jours plus tard, à la table du petit-déjeuner de Beauchamp Lodge, Katherine, debout, tapota sa petite cuillère contre son verre de jus d'orange. Une dizaine de jeunes filles relevèrent le nez pour l'écouter. Elle les amusait souvent avec les histoires extravagantes de ses aventures londoniennes. Elles ne savaient jamais si elles devaient la croire ou pas. « Je me marie demain! » déclara-t-elle.

La responsable de la pension de famille faillit s'étrangler:

« Mademoiselle Beauchamp, vous ne devriez pas plaisanter avec ces choses là. » Les filles se mirent à rire. « Mais je suis sérieuse Mme. Tate. Ceci est mon dernier petit-déjeuner à Beauchamp Lodge; demain je deviendrai Mme. George Bodwen. » Les filles se souvenaient combien elles s'étaient amusées des lettres d'amour enflammées de George, et continuèrent d'être secouées de rires, tandis qu'un murmure d'incrédulité faisait le tour de la table.

« Du calme Mesdemoiselles! Mademoiselle Beauchamp, si vous nous quittez maintenant vous ne pourrez pas revenir. » dit Mme. Tate. Vous savez cela. J'en ai assez de toutes vos manigances. Je ne veux plus vous voir aller et venir selon votre bon plaisir! C'est ici une respectable pension pour jeunes filles. » Et elle sortit d'un pas lourd de la salle à manger.

Après le petit-déjeuner, Margaret rejoignit Katherine dans sa chambre. « Alors, vous nous avez bien fait marcher? Sérieusement, vous n'allez pas épouser ce vieux dandy, si?

--- Si, si, je vais le faire! Il m'a offert de m'aider dans ma carrière littéraire.

--- Mais vous, vous l'aimez?

--- Non, mais il m'a dit que ça n'avait pas d'importance. »

Margaret fronça les sourcils. « Vraiment, ça n'a pas d'importance? Vous ne pensez pas qu'il vous épouse par bonté d'âme tout de même? Oh, Katherine! Vous êtes si naïve? Il attend que vous deveniez "sa femme aimante et obéissante". Si vous ne l'aimez pas, pourquoi agissez-vous ainsi?

--- Je viens de vous le dire. Il va m'aider. Il m'a promis de contacter

des éditeurs et il est en train de chercher où je pourrais organiser un spectacle avec mes lectures --- » Voyant que Margaret fronçait toujours les sourcils, elle cessa d'énumérer les avantages de ce nouveau projet. « Voyons les choses autrement, » dit-elle, « ça fera une bonne entrée en matière à une future petite histoire. » Elle riait. Mais Margaret, elle, ne riait pas.

« Oh, Margaret! Ne soyez pas si inquiète! C'est juste une plaisanterie!

--- Le mariage n'est pas une plaisanterie Katherine!

--- Je le sais. Mais j'en ai assez d'être pauvre et seule. Je ne veux pas devoir gagner mon pain en jouant les seconds rôles. Cela fait six mois que je suis à Londres et voyez dans quel pétrin je me suis embourbée avec Garnet. J'ai besoin de quelqu'un qui prenne soin de moi. » Elle sourit. « De plus George est divertissant. D'ailleurs, il vous faudra venir dîner très bientôt et vous verrez par vous-même. Il a un merveilleux appartement et même un maître d'hôtel nommé Charles; son colocataire est très agréable. Oui! c'est cela, vous viendrez dîner et verrez comme c'est amusant deux célibataires et moi. Oui, c'est tout-à-fait charmant! »

Le visage scandalisé de Margaret la coupa dans son élan sur les vertus de George. « Je lui ai donné ma parole. » rajouta Katherine et elle éclata en sanglots. Margaret la prit dans ses bras et la consola.

Katherine épousa George Bodwen le lendemain, avec Ida et l'employé de mairie pour témoins. C'était le 2 mars 1909, six semaines après leur première rencontre.

JUILLET 1919

La Visite de Virginia

*Y'a-t-il une autre vie,
Ou vais-je me réveiller et penser que ce n'était qu'un rêve?
Il doit y en avoir une autre.
On ne peut pas "être" que pour de telles souffrances.*

Correspondances--- John Keats

APRÈS AVOIR INSCRIT LES MOTS DE KEATS dans son carnet, elle posa son stylo et regarda la pièce autour d'elle. Chaque chose était à sa juste place comme les meubles et le décor qu'elle avait disposés avec la même attention qu'une enfant pour sa maison de poupée. Mais pour Katherine, sa maison de poupée actuelle était aussi sa cage et son probable cercueil.

Le Dr. Sorapure venait juste d'ausculter ses poumons qui ronflaient, et avant de partir il dit simplement: « L'hiver dernier, je vous ai conseillé de quitter Londres. Mais vous avez choisi d'y rester. Cette année, vous n'avez pas le choix ! Si vous y restez, vous ne finirez pas l'hiver. »

Le traitement expérimental avait été un échec. Les injections hebdomadaires de streptocoque, supposées la débarrasser de la bactérie qui infectait tout son corps, lui avaient fait garder la chambre,

languissante, avec de longues poussées de fièvre. Ses doigts étaient encore raides quand elle se mettait à écrire, elle avait besoin d'une canne pour se déplacer en boitillant dans la pièce. Il y avait aussi ces frissons glacés qui la pénétraient jusqu'aux os. Mais elle était encore plus effrayée lorsqu'elle regardait par la fenêtre et voyait les arbres et les lampadaires déjà enveloppés d'un linceul de brouillard. A la sombre perspective de l'hiver qui approchait elle se réfugiait sous l'édredon où elle essayait de se réchauffer.

Le laudanum lui procurait un grand soulagement durant la nuit, jusqu'à ce que son effet se dissipe; dans la journée elle lisait Tchekhov, mais aussi Dostoïevski, et Shakespeare. C'était vers Keats qu'elle trouvait la plus grande consolation puisque comme elle, il souffrait de phtisie. Elle le relisait et y trouvait un réconfort.

Elle avait rassuré le Dr. Sorapure en échafaudant le projet d'aller à San Rémo sur la Riviera Italienne pour sa chaleur et son soleil, sur la recommandation de sa grande amie Anne. Ce serait la seconde fois qu'elle serait séparée de Jack pour des raisons de santé.

Par la fenêtre, elle regarda deux étages plus bas Virginia qui se tenait au portail de fer de l'entrée. L'expression de son visage disait bien sa désapprobation du choix de Katherine à demeurer ici. La maison qu'ils avaient choisie avec Jack était naïvement appelée "La maison Eléphant" à cause de ses grands murs gris. Virginia la nommait plus commodément "L'Eléphant blanc" puisque trop volumineuse, trop massive et vraiment hideuse à ses yeux. Katherine imaginait Virginia disant à ses amis que le choix un peu colonial de l'Eléphant exprimait un certain manque de goût et concluait par un ". . . après tout, n'oublions pas que Katherine n'est pas née en Angleterre. La seule chose qui la sauve est qu'elle a été admise au *Queen's College* à quatorze ans, âge où l'on peut le mieux s'imprégner de la culture anglaise." Elle connaissait les rumeurs initiées par Virginia et, pratiquement tout ce qui se colportait dans le groupe Bloomsberry, finissait par revenir à ses oreilles.

Virginia plia son ombrelle, ajusta son chapeau et se redressa avant d'ouvrir le portail qui grinça. Elle fronça encore les sourcils. Katherine se souvint que, lors de sa dernière sortie avec Jack, le portail grinçait déjà. Elle avait oublié de demander à LM de le faire réparer. Une femme

qui se voulait parfaite comme l'était Virginia, fronçerait encore plus les sourcils au grincement d'un portail. Virginia leva les yeux vers Katherine avant que celle-ci ait pu se cacher derrière les rideaux et lui fit un signe de la main.

Katherine retourna sur le canapé et écouta la porte d'entrée se refermer après le coup de sonnette. Souvent elle s'amusait à imaginer ce qui se passait en bas à l'arrivée d'un visiteur. Elle pensait au corps démesuré de LM, qui lui avait valu le surnom de "La montagne de Katherine" par son ami Ottoline, occupant complètement l'entrée et écrasant Virginia de sa taille imposante. Celle-ci levait les yeux vers elle en disant: « Bon après midi, Ida!

--- Bon après-midi à vous Madame. » répondit LM de sa voix timide et si peu en harmonie avec son corps. Puis, avec la délicatesse d'un hippopotame, elle montait l'escalier d'un pas nonchalant, sans se saisir de l'ombrelle ni du chapeau de Virginia, la devançant maladroitement dans les escaliers, tandis que poliment, Virginia s'enquêrait de la santé de Katherine.

Les pas de Virginia étaient légers et hésitants, elle s'arrêtait à chaque marche pour regarder autour d'elle et voir LM qui avançait lourdement devant elle. Virginia pensait probablement que LM ne se comportait pas du tout comme une véritable gouvernante anglaise et elle avait raison. Elle n'en n'était pas une. Et peu de personnes savaient qu'elles étaient amies de longue date.

« Vous n'avez pas besoin de vous lever, » dit Virginia en entrant dans la pièce. Katherine, déjà très lasse, s'enfonça à nouveau dans les coussins du canapé. Virginia en avait le souffle coupé. Bien qu'elle ait souvent rendu visite à sa consoeur, cette première impression était toujours la même; et Katherine se demandait ce que pensaient les autres de la voir se recroqueviller et devenir diaphane. Elle se regardait tellement souvent dans le miroir qu'elle ne se rendait pas compte de son état, sinon de rares fois où elle s'effrayait elle-même de ne pas se reconnaître. Physiquement elle était à mille lieux de la jeune fille qui prenait des cours de diction devant le miroir chez George Bowden.

Virginia semblait vouloir tout voir mais évitait le regard de Katherine; elle porta son attention sur un bouquet de soucis.

« Comme c'est joli! » dit-elle.

« Oui, n'est-ce-pas! Je les ai cueillis dans le jardin, ce matin.

--- Mais alors, vous arrivez à sortir? »

LM approcha une chaise pour Virginia et demanda: « Voulez-vous que j'apporte le thé? » « Virginia? » demanda Katherine qui avait horreur de sa propre voix faible et rugueuse.

« Très volontiers! Merci Ida. »

LM acquiesça et sortit de la pièce.

Katherine s'enveloppa les épaules dans son châle espagnol noir, espérant que la soie brodée d'oiseaux et de fleurs de couleurs vives, pourrait rendre le sourire à Virginia qui la regardait avec pitié. Mais à ce moment là, le soleil glissa derrière un nuage et cette lumière terne accentua cruellement la pâleur de son visage, ce qui produisit une plus grande compassion chez Virginia.

« Pardonnez-moi, je n'ai pas changé de toilette pour votre visite. » dit-elle en fuyant cet éclairage.

« Je dois reconnaître que vous n'avez pas bonne mine, votre teint est de marbre, ma chère. »

Katherine sourit. « Une statue en marbre blanc, oui c'est exactement comme ça que je me vois quand je me regarde dans le miroir. » Elle souleva ses bras dans une pose de statue. Virginia se mit à rire. « Cela me surprend toujours que du sang circule dans ces veines. » dit-elle en laissant retomber ses bras. « Mais je vous en prie, ne me transformez pas encore en statue, même si moi-même j'ai l'impression d'en être une lorsque je m'assois à mon bureau et que je n'écris rien de bon.

« J'avais espéré avoir quelque chose à vous lire aujourd'hui. Quand je n'aide pas Jack à sélectionner ses articles pour le Journal, je travaille jusqu'à la dernière limite de mes forces, à mes critiques hebdomadaires. Le reste du temps je reste allongée, trop fatiguée pour ma propre écriture.

--- Oh oui, comme je le comprends, » dit Virginia. « Pas plus tard qu'hier, au milieu d'une phrase j'ai dû poser mon stylo, fermer les stores et aller me reposer avant que mon cerveau ne soit broyé par l'étau d'une terrible migraine. »

Katherine espérait que Virginia se dévoilerait davantage, mais cette dernière changea de sujet. « J'ai entendu dire que vous envisagiez de passer l'hiver à San Rémo? »

--- Ah! Je vois, notre chère amie Ottoline ne peut pas garder un secret.

--- Elle ne savait pas si Jack irait avec vous?

--- Non. Il ne fait confiance à personne pour s'occuper de son journal lorsqu'il est absent. Vous savez ce que c'est avec votre propre éditeur, l'urgence du dernier moment . . . Je ne sais pas comment cela se passe avec votre Léonard, mais la vie de Jack EST son journal. C'est pratiquement la mienne aussi puisque je le seconde et dois aussi rendre à temps mes critiques hebdomadaires. Je ne sais pas comment vous trouvez du temps pour écrire à la fois vos critiques et ... des nouvelles. Regardez ce tas de livres sur ma table, ils attendent que je m'en occupe. Quand j'en ai lu deux ou trois et en ai écrit les critiques dans la semaine, je dois recommencer la semaine suivante.

--- Vos critiques ont beaucoup de succès. Tout le monde les lit, moi la première.

--- C'est ce qui me motive. Ne pouvant pas écrire pour mon propre compte, au moins quand j'écris pour le journal, il y a des lecteurs enthousiastes. J'ai même reçu un courrier de votre collègue Lytton me disant quel plaisir il avait à me lire, alors que dans le passé, vous le savez bien, il n'était pas au nombre de mes admirateurs. »

C'était pourtant Lytton Strachey qui avait encouragé Virginia à rencontrer Katherine dont la personnalité l'intriguait. Pour sa part Katherine avait eu vent des propos de Lytton à son endroit comme *ayant un visage en forme de vilain masque impassible --- taillé dans le bois, des cheveux bruns, des yeux marrons très écartés --- et derrière ce masque une intelligence vive et excentrique teintée parfois de vulgarité*. C'était embarrassant que ces termes, énoncés en privé, au sein d'un groupe littéraire très fermé aient pu circuler d'une façon ou d'une autre et en aient réjoui plus d'un. Beaucoup avaient été blessés par de pareils commérages, mais la rumeur continuait. Katherine savait que Virginia menait la barque et alimentait même de tels propos, aussi elle devait faire très attention à ce qu'elle lui disait.

« Avez-vous déjà lu "*Eminent Victorians*" de Lytton? » demanda Virginia. « Cette parution a fait sensation parmi ceux qui souhaitent maintenir Florence Nightingale sur un piédestal. Lytton est allé chercher loin dans la vie de celle-ci, comme cela n'avait encore jamais été fait pour une biographie.

--- Je ne l'ai pas lu, mais j'espère avoir la chance d'en faire la critique.

Malheureusement, Jack donne trop souvent les livres sur lesquels je voudrais travailler à d'autres personnes de son équipe et me laisse avec quelques "Histoires de Femmes" dont certaines, à mon sens, n'auraient jamais dû être publiées en première page. Il ne semble pas se rendre compte que les critiques féminines sont tout aussi capables d'écrire tant sur un auteur féminin que masculin.

--- J'aurais certainement été très déçue si toute autre personne que vous avait fait la critique de mon *Kew Gardens*. Vous avez compris exactement ce que je voulais dire.

--- Je n'ai écrit que la vérité, Virginia. *Kew Gardens* est votre meilleur travail à ce jour. Ce fut un plaisir de le lire. Si moderne! Il n'y a rien de comparable. Votre écriture est si vivante --- » Une quinte de toux l'interrompt.

Virginia lui laissa le temps de se reprendre avant de dire: « Vous savez que cette histoire a germé lors de nos promenades dans le jardin, quand vous veniez nous voir à Asheham et que vous parliez de la nécessité de faire preuve d'originalité dans nos écrits. Ah! Mais je ne suis pas aussi courageuse que vous, » dit-elle en riant. « J'ai pris conscience de tout ça quand je travaillais tard dans la nuit, pour monter la typographie de votre "Prélude". J'ai étudié votre travail lettre par lettre, au fur et à mesure que les mots prenaient vie sous mes mains fatiguées et qu'ils racontaient une histoire merveilleuse. »

Katherine riait. « Eh bien, vos mains aussi ont fait vraiment un travail magnifique. J'étais très contente du résultat et fière que Léonard et vous m'ayez incluse dans votre première publication chez *Hogarth Press*, au même titre que l'oeuvre de T.S. Eliot.

--- Nous aurions dû vendre près des trois cents exemplaires que nous avons fait imprimer, » dit Virginia. « *Prélude* est un travail artistique. Il mérite et de loin plus d'attention qu'il n'en a reçu mais *Hogarth Press* n'a pas la structure pour ça, ni ne veut promouvoir ce que nous éditons. Au moins un manuscrit comme le vôtre qui, sans nous n'aurait pas été publié, pourra être lu par des connaisseurs. Mon travail non plus n'aurait pas été publié sans Duckworth, la maison d'édition de mon demi-frère. Après ce second roman je publierai tous mes livres chez nous, puisque je n'ai besoin de Léonard que pour corriger et approuver mes écrits avant qu'ils ne partent pour l'imprimerie. »

Un silence remplit la pièce, pas désagréable mais excellent pour

la réflexion.

« Vous allez seule à San Rémo, non? » demanda Virginia.

« Non, j'irai seule si je suis bien. J'aime l'excitation du voyage en solitaire. Cela m'est déjà arrivé lorsque j'ai pris le train en zone de guerre, seulement parce que j'étais passionnément amoureuse de Carco, un Français. J'ai aussi vécu quelque temps dans son appartement parisien; mais je suis revenue vers Jack, de loin le plus sensuel de mes amants. Plus tard, j'ai raconté mes aventures dans *The indiscreet Journey*. »

Gênée, Virginia prit la poupée de Katherine, Rib, couchée entre elles sur le canapé, elle lui ajusta son kimono de soie. Katherine la surprit rougissante. Virginia la regarda à nouveau. « Je n'ai jamais voyagé seule bien loin, mes parents ne l'auraient pas permis. Et maintenant c'est Léonard. Même aujourd'hui, il a essayé de m'empêcher de venir seule à Londres. D'ailleurs il m'a mise en retard et je n'ai pas pu apporter les fleurs que je vous avais promises. Je suis vraiment désolée. »

Katherine sourit intérieurement, satisfaite d'avoir eu un aperçu du fonctionnement intellectuel de son amie. Oui, elle prenait Léonard pour prétexte à ses oublis, comme pour cacher son embarras lorsque Katherine faisait allusion à sa propre vie sexuelle.

« Léonard vous envoie ses respects et espère que vous nous rendrez visite à Asheham. Il n'y a personne qui le divertisse comme vous avec vos imitations spirituelles. Je dois dire qu'il ne sera pas très content d'apprendre que Jack ne vous accompagnera pas en Italie.

--- Oh non! Chère Virginia. Vous ne m'avez pas très bien comprise. Jack m'accompagne, au moins pour la première semaine et peut-être plus. Après, quand je serai installée, il rentrera à Londres et Ida restera avec moi.

--- Ah bon, quel soulagement! Mais pourquoi Jack ne peut-il pas rester plus longtemps?

--- Je ne voudrais vraiment pas qu'il fasse cela. J'ai besoin de solitude pour écrire et lui, s'épanouit à la rédaction de la maison d'édition "*The Athenaeum*" --- Je ne voudrais pas être une entrave à sa liberté.

--- Et puis vous avez vraiment de la chance d'avoir Ida.

--- Oui, c'est vrai, j'ai de la chance. » Elle regarda le cartable de Virginia au pied de son fauteuil. « Avez-vous apporté quelque chose à lire aujourd'hui? »

--- Oui, c'est le dernier chapitre, » dit-elle avec un large sourire. « Je voulais en parler avec vous avant que Léonard ne le lise. Quelquefois, il ne comprend pas ce que j'écris. Voyez-vous, c'est mon second roman et --- »

LM entra avec le thé, interrompant leur conversation. Elle le versa dans les tasses, passa la crème, le sucre et les biscuits, puis se retira.

« J'envie votre capacité à travailler laborieusement sur un roman, » dit Katherine. « Mon carnet de notes est rempli d'esquisses et de grandes lignes, mais je n'arrive pas à les mettre en forme.

--- Je suis bien certaine que vous trouverez un fil conducteur dans ce roman, une fois que vous aurez un endroit propice pour travailler. Vous m'avez dit comme vous écriviez mieux quand vous étiez au milieu de la nature. Pour moi, c'est Londres. Marcher dans la ville me manque, c'est là où je trouve mon inspiration; mais Léonard insiste pour que nous vivions dans le Sussex.

--- J'espère que vous avez raison. Je ne sais pas pour vous, mais je deviens tout à fait nerveuse quand je n'écris pas. Et après la première excitation d'avoir terminé un ouvrage, je traverse un moment dépressif. Est-ce la même chose pour vous? »

Elle tenta d'amener Virginia à parler de son propre état dépressif, connu de tous et qui l'avait accablé, après qu'elle eût terminé son premier roman. Elle voulait en savoir plus à ce sujet. Mais le silence de Virginia ne l'incitait pas à continuer et elle changea de conversation; l'écriture était un sujet où toutes les deux étaient plus à l'aise.

« Mes personnages ne sont pas aussi consistants que les vôtres, » dit Katherine. « Leurs sentiments sont à peine ébauchés et parfois même, incompris du lecteur.

--- Je ne suis pas d'accord avec vous. Vous avez un talent particulier, avec peu de mots vous faites éclater la vérité --- c'est clair comme de l'eau de roche --- raffiné ... je dirais même, intelligent. Mes personnages à moi, baignent dans des paysages riches, des ambiances lourdes avant de se dévoiler.

--- Dans *Kew Gardens* ce n'est pas le cas. Vous découvrez un nouveau style d'écriture dans cette histoire et c'est bien ce vers quoi je tends dans mon propre travail. Ce bref instant, quand l'intrigue est partiellement révélée, puis quand le vent se lève et la recouvre de feuilles

et de fleurs; c'est si authentique, c'est tellement vrai. »

Virginia se pencha en avant et posa sa tasse de thé. « Comment saviez-vous que j'allais vous lire aujourd'hui, un passage qui développe ce même thème? Voulez-vous l'entendre?

--- Oui, s'il vous plaît. Je vais m'allonger et fermer les yeux, je vous écoute.

--- Etes- vous sûre de ne pas être trop fatiguée? »

Virginia paraissait déçue, Katherine se sentit obligée de sourire. « Non, je suis bien. J'apporterai toute mon attention même avec les yeux fermés. Votre lecture à haute voix est mélodieuse et je vous assure que tout votre texte me captive. Je ne dormirai pas. »

Virginia sortit le manuscrit de sa sacoche. « Oh, j'allais oublier, je vous ai rapporté quelques paquets de ces cigarettes belges, celles que nous fumions lors de ma dernière visite et que vous aimez tant. »

Elle ouvrit un paquet et en alluma une pour Katherine avant d'allumer la sienne. Elle prit son document et en lut le dernier chapitre qui se terminait ainsi: "*Des moments, des fragments, un éclair, des bourrasques pluvieuses . . . puis tant de souvenirs du chaos, le retour à la sécurité, la terre ferme, magnifique, étincelante au soleil.*"

Katherine avait écouté, attentive au poids des mots et à leur sens. Elle hésita, ne voulant pas offenser son amie et puis dit: « Si vous parlez de la fin de la guerre comme d'un retour à la sécurité, je ne pense pas que ce soit aussi simple. Nous ne pouvons oublier ce qui s'est passé. Trop de vie sacrifiées pour préserver cette sécurité. Notre monde tel qu'on le connaissait ne sera plus jamais le même. Moi, je n'oublierai jamais la perte de mon frère Leslie. Mais peut-être n'est-ce pas de cela dont vous voulez parler? Ma critique devra attendre que j'ai lu votre livre du début à la fin. C'est sûr, vous possédez pleinement l'art des mots, vos phrases sont belles et fluides. Cependant, gardez-vous de ne pas être "vieux jeu" .

--- Je ne pense certainement pas être "vieux jeu" mais je prendrai en considération vos remarques et pour sûr, vous serez une des premières à posséder un exemplaire de "*Night and Day*". J'espère que votre critique paraîtra dans "*The Athenaeum*". »

LM entra pour prendre le plateau et voyant le cendrier plein, elle le saisit du bout des doigts, le vida dans la corbeille, tout en montrant sa désapprobation, en dodelinant de la tête. Puis elle prit le sirop du

Docteur Sorapure.

« C'est l'heure de votre traitement, » dit-elle en présentant la cuillère au visage de Katherine. Celle-ci ouvrit la bouche et avala le sirop qui hydrata sa gorge desséchée par tant de conversation. « Madame Woolf, je vous en prie, ne fatiguez pas trop Katherine. » Elle remit la bouteille de sirop sur la commode et sortit de la pièce à reculons.

« Pourquoi, sort-elle à reculons? » demanda Virginia.

Elles rirent toutes les deux. « En réalité, je ne le sais pas, » dit Katherine, « C'est un drôle de personnage. Je trouve beaucoup de ses attitudes bizarres et je m'en sers dans mes romans; je pense qu'elle ne se reconnaîtra pas, sauf si je le lui précise. Disons qu'elle n'a pas encore découvert sa véritable identité. » Elle sourit et rajouta: « Peut-être parce qu'elle porte toute son attention sur moi? »

--- Comme c'est intéressant que vous parliez d'identité. C'est ce qui me soucie avec le personnage principal de mon nouveau roman, » dit Virginia, j'ai l'impression que le caractère de Katharine est encore flou, comme bloqué par quelques ombres.

--- Katherine?

--- Pas vous, bien sûr. Il n'y a pas de lien. J'aime beaucoup ce prénom et je l'écris avec un "a". Si elle devait ressembler à quelqu'un, elle serait plus proche de Vanessa que de vous.

--- Voilà qui est bien dommage! J'aurai préféré que vous écriviez sur moi. Et pour ce qui est de son caractère je suggère que vous ne fassiez qu'un seul personnage à la fois Katharine et ses ombres.

--- Mais oui, naturellement. Pourquoi n'y ai-je pas pensé? De six ans ma cadette et vous comprenez si bien cet art! Quand vous serez en Italie, je n'aurai plus d'interlocuteur tel que vous, avec qui je peux partager et dialoguer avec autant de facilité; cela me rend triste. J'ai compris combien nos conversations étaient importantes, lorsque je suis venue vous voir en décembre dernier; j'étais arrivée à l'heure, nerveuse à l'idée de vous parler et je me suis entendue dire par Ida que l'on ne pouvait pas vous déranger. J'étais furieuse d'avoir fait tout ce chemin depuis le Sussex et de ne pas vous rencontrer.

--- Ne vous ai-je pas présenté des excuses pour cela? Vous le savez bien, cela ne dépend pas de moi, d'être bien ou non lorsque j'attends une visite. Je suis sûre que tout le monde peut comprendre cela.

--- Je le comprends parfaitement. Et je vous ai bien vite pardonné lorsque vous m'avez dit plus tard que vous aviez traversé une terrible dépression. Vous ne m'avez jamais expliqué les raisons de ce si grand désarroi.

--- Et bien, je peux vous le dire maintenant. J'avais rencontré un nouveau et merveilleux médecin, le Docteur Sorapure; disons qu'il a levé le voile sur les origines de mes rhumatismes. Son diagnostic fut très éclairant mais aussi affreusement révélateur.

--- Et quelle était donc la source de votre mal? » demanda Virginia se penchant en avant comme pour mieux entendre l'intimité de son amie.

Katherine allait commencer à parler, mais se ravisa, sourit et dit simplement: « Attendez! Je pense que je ne vais pas vous le dire. »

Virginia se tassa dans son fauteuil.

« Je suis désolée Virginia, mais vous ne pouvez pas espérer mes confidences, après toutes vos médisances à mon endroit.

--- Que voulez-vous dire Katherine?

--- Ce n'est pas le moment d'en discuter. Je préfère vous parler d'autres nouvelles que je gardais secrètes. Murry et moi, ces derniers temps avons évoqué l'idée d'avoir un enfant. Et si c'est le cas, peut-être louerons-nous une maison de campagne dans le Sussex, pourquoi pas près d'Asheham. Ainsi, vous et moi pourrons nous promener dans le parc, ensemble avec nos enfants à venir et plus tard nos petits enfants. »

Virginia se leva et marcha vers la fenêtre, proposant d'aérer la pièce enfumée. A moins que ce ne soit pour faire diversion, pensa Katherine.

Elle changea encore de sujet de conversation. « Le docteur Sorapure m'a convaincue de rentrer en sanatorium. Savez-vous que la règle d'or du traitement est le repos et l'arrêt de tout travail. Les médecins pensent-ils qu'un écrivain puisse se reposer s'il n'a ni stylo ni encre à sa portée? Non, nous les écrivains, écrirons dans notre tête et deviendrons fous de ne pouvoir coucher les mots sur le papier. Ils sont vraiment idiots ces docteurs !!! »

Virginia retourna à son fauteuil sans rien dire, se contentant de hocher la tête, et ce fut tout.

Si seulement Virginia se livrait davantage, alors moi aussi je le ferais, pensa-t-elle et elle attendait la réponse de Virginia. Je voudrais lui parler de mes propres expériences avec les médecins et les sanatoriums mais

elle s'assoit tout simplement, bien droite, toute à ses propres pensées. Bien que je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi passionné et impliqué dans l'écriture, je suis déçue que nous n'ayons que cela à partager. Elle a montré un intérêt sincère envers moi par ses lettres chaleureuses mais n'a jamais vraiment manifesté quelque tendresse. Pourquoi maintenir une telle distance quand nous nous rencontrons?

Katherine s'interrompit dans ses pensées et dit: « Avez-vous du mal à nous imaginer, nous promenant dans le parc avec nos enfants sautillant à nos côtés? Que voulez-vous en premier, un garçon ou une fille? »

Virginia détourna la tête sans répondre.

« Virginia ne faites pas cela! Regardez-moi! J'ai besoin que vous croyiez en ma guérison, j'ai besoin que vous croyiez que l'avenir me sera favorable, qu'encore je sauterai dans les airs, que je danserai et que je courrai dans les bois --- » Une quinte de toux l'empêcha de continuer.

Virginia lui tendit un verre d'eau. « Je suis désolée, » dit-elle, « j'ai détourné la tête seulement parce que je n'ai pas l'habitude que quelqu'un me parle si ouvertement de sujets si intimes. Mais vous pouvez me faire confiance quand je vous dis que nous serons en concurrence l'une et l'autre dans les années à venir. Vous devez guérir, sinon qui sera ma rivale? »

Katherine prit la main de Virginia et elles échangèrent un regard intense, jusqu'à ce que Virginia regarde sa montre. « Oh! Ma chère, voyez comme il se fait tard! Je dois m'en aller. Il me faut retrouver Léonard à la gare Waterloo pour prendre le train et rentrer chez nous.

--- Vous avez beaucoup de chance d'avoir Léonard. » Katherine s'apprêtait à se lever.

« Vous n'avez pas besoin de me raccompagner. A la semaine prochaine comme d'habitude? »

--- Oui, je vous en prie, venez. Cela me fait du bien de vous parler. Nous faisons le même travail vous et moi, c'est très curieux et excitant que nous soyons toutes les deux, bien qu'éloignées l'une de l'autre, dans une quête sensiblement identique. Nous sommes vraiment dans la même démarche, nous sommes bien pareilles toutes les deux. »

Katherine s'agrippa aux lourds rideaux pour ne pas tomber, les pressant entre ses mains afin de rester debout avec difficulté et suivi par la fenêtre le départ de Virginia. Et pendant un moment elle fut Virginia. Elle

se vit marcher dans la rue, se sentit se redresser, se tenir bien droite et tendre le bras pour hélér un taxi.

Elle aussi était dans la voiture, enlevait son chapeau, disciplinait quelques mèches folles et prenait un mouchoir dans son sac pour essuyer ses yeux brûlants de larmes. Elle percevait chez Virginia cette nécessité d'arriver à la gare, de retrouver Léonard qui la prendrait dans ses bras, la protégerait, et la ramènerait chez eux.

Katherine relut les mots de Keats qu'elle avait consignés dans son carnet avant la visite de Virginia. Elle avait besoin de retrouver Jack. Elle ne pourrait pas attendre jusqu'au dîner. Il fallait qu'elle le vît tout de suite. Elle se rendait compte que le temps du bonheur s'enfuyait et avant qu'elle ait pu appeler Jack, la mélancolie s'empara d'elle et la plongea dans l'abîme des souvenirs du passé.

LONDRES ---- 1912

John "Jack" Middleton Murry

Il était une fois, un enfant.

Il venait jouer dans mon jardin;

Il était pâle et silencieux.

Je savais tout de lui lorsqu'il souriait;

Je savais ce qu'il avait dans sa poche,

Je savais la sensation de ma main dans la sienne,

Je savais l'intimité de sa voix.

Je l'emmenais par des chemins secrets,

Lui montrais la cachette de tous mes trésors.

Je le laissais jouer avec eux, chacun d'eux;

Je plaçais mes pensées mélodieuses dans une petite cage d'argent

Et je les lui donnais pour qu'il les garde.

Il était une fois, un enfant ---- KM

ELLE SE DECIDA POUR UNE ROBE du soir d'un gris tourterelle et scintillant dont la sensualité convenait bien à son corps si menu, drapa son cou d'un foulard de tulle de la même couleur, une simple rose de Noël épinglée sur son corsage et le front ceint d'un ruban de soie rouge sur ses cheveux courts. Elle aplatit avec un peu de salive ses mèches de cheveux châains sur son large front. Satisfaite du résultat elle sourit à son reflet dans le miroir. L'ensemble était tout à fait convenable pour un jeune auteur de trente trois ans qui venait de publier

"*Dans une Pension Allemande*" premier recueil de nouvelles brèves dont le Tout-Londres parlait. Elle se répétait ce qu'un grand critique avait dit à propos des leçons de diction chez Bowden: "sagacité pointue --- humour insatiable --- en pleine possession de l'art de l'écriture". Oui, c'est bien moi, pensa-t-elle tout en dessinant ses lèvres d'un rouge éclatant.

Elle admira sa robe encore une fois dans le miroir, avant de la couvrir à contrecœur d'un manteau embarrassant et démodé, mais la nuit était fraîche et elle ne voulait pas risquer de prendre froid à nouveau.

Elle arriva à la réception, les joues empourprées par sa course dans le vent et se précipita dans le salon faiblement éclairé, comme si elle était encore poursuivie par ses rafales et attira ainsi l'attention de chacun par son entrée époustouflante. Walter Lionel George, son hôte et auteur de *Harper's Magazine*, lui saisit le bras pour lui indiquer, à l'autre bout de la pièce, un jeune homme nonchalamment appuyé contre le manteau de la cheminée, comme s'il était chez lui et tapotant les cendres de son cigare dans l'âtre. W.L. murmura à son oreille: « C'est John Middleton Murry. Je suis sûr que vous savez qu'il vient de publier vos dernières "histoires courtes" dans son nouveau journal *Rhythm*; mais saviez-vous qu'il est expressément là, ce soir, pour vous rencontrer? Il est arrivé il y a peu en ville, peut-être pourriez-vous l'aider pour qu'il s'y sente plus à l'aise?

--- Moi, je le trouve déjà bien à son aise! » dit Katherine tandis qu'ils traversaient le salon en direction de John Middleton Murry.

« Bonsoir, dit-elle, je suis Katherine Mansfield.

--- Bonsoir, » répondit-il se redressant, mais pas trop, pour ne pas l'écraser de sa haute stature.

Mon Dieu, qu'il est séduisant! pensa-t-elle, le regardant dans les yeux, tels deux lacs vert pâle, ombragés d'épais cils noirs sous des sourcils fournis et séparés par un nez aquilin, bien aristocratique. D'un geste machinal, il passa la main dans la masse ondulée de ses cheveux noirs, repoussant une mèche rebelle qui lui tombait sur le front.

« Je m'appelle John ---

--- Je sais qui vous êtes. W.L. voulait que nous nous rencontrions; c'est pour cela que je suis venue. »

Tout en lui serrant la main, il répondit par un petit sourire craquant, ne relevant qu'un seul coin de la bouche. Bouche que Katherine trouva belle et effrayante à la fois. Elle esquissa un geste de la main pour

aller la toucher; mais elle se ravisa tout aussi rapidement pour ne pas paraître trop hardie, ce qui aurait pu l'effrayer.

Comme elle se détournait pour saluer d'autres invités, sa robe dévoila ses jambes et elle perçut le regard du jeune homme se promenant sur elle. Elle frissonna légèrement et se réjouit intérieurement de porter des chaussures à talons hauts qui laissaient voir ses fines chevilles et ses petits pieds.

Elle rejoignit le groupe qui discutait de *La Cerisaie* de Tchekhov, traduite par Constance Ganett et donnée actuellement au "Théâtre Aldwych". Katherine, passionnée de littérature Russe, ajouta son opinion avec plaisir, même si elle n'avait pas vu la pièce et oublia bientôt les séduisants lacs vert pâle de Mr. Murry. Mais lui, ne paraissait pas l'oublier. Elle sentit qu'il l'observait et écoutait attentivement la discussion sans y prendre part. Et lui, n'avait-il pas lu Tchekhov? Se demanda-t-elle, comment peut-on ne pas avoir lu Tchekhov?

A la fin de la soirée, il s'approcha de Katherine alors qu'elle attendait de reprendre son manteau dans le hall. « Miss Mansfield, avant que vous ne partiez, je veux que vous sachiez combien j'ai été impressionné par "*La Jeune fille du Magasin*". Je ne sais pas si beaucoup d'autres de vos nouvelles développent avec autant d'honnêteté les révoltes et les contradictions de la vie comme vous l'avez fait, et je veux espérer que vous me soumettrez encore bien des manuscrits comme celui-là pour *Rhythm*. Je crois fortement que votre style original s'accorde avec la mission de mon éditorial qui cherche les éléments intenses de la vie. Les portraits réalistes de *La jeune fille du Magasin* que vous faites sont à la fois purs et brutaux. »

Elle sourit. « Merci Mr. Murry. C'est toujours encourageant quand quelqu'un reconnaît ce que j'essaie d'accomplir. Mes lecteurs favoris sont les seuls qui voient mes personnages comme ... comment dire ... "vrais"? Il faudra venir prendre le thé un de ces jours et nous pourrons poursuivre cette conversation bien intéressante.

--- Ah, j'aimerais bien. Mais comment puis-je vous contacter? »

Le domestique s'approcha avec le manteau qu'il tendit à Katherine. Elle s'en couvrit les épaules et sortit en toute hâte sans répondre à Mr. Murry. Une semaine plus tard, elle appelait W.L et lui demandait l'adresse

de Mr. Murry; mais avant d'avoir pu lui envoyer une invitation pour le thé, elle prit froid; cela dégénéra en une sérieuse inflammation pulmonaire qui la faisait souffrir à chaque respiration. Son pneumologue diagnostiqua à nouveau une pleurésie et insista pour qu'elle quitte Londres sans délai, pour un climat plus favorable. Elle ne suivit pas cet avis, préférant rendre visite à une amie à Bruxelles plutôt que de rester désespérément seule dans un hôtel à l'étranger.

Début février, elle revint à Londres avec une légère toux. Elle fut reçue chaleureusement dans les cercles littéraires qui lui avaient tant manqué ces derniers temps. C'est lors d'une de ces réceptions que le nom de Jack Murry fut évoqué dans une conversation animée, relative au franc-parler de son journal "*Rhythm*". Le jeune éditeur rebelle publiait les artistes modernes et cela créait de l'animation dans les salons. Katherine se souvint de l'opinion favorable qu'il avait affichée pour son style et elle lui envoya un mot l'invitant à venir prendre le thé au 69 *Clovelly Mansions*, son appartement Londonien.

AU FOND D'ELLE MEME, ELLE LUI PARDONNA son retard, observant qu' il ne portait pas de montre, ce qui n'était pas une excuse puisqu'elle même était toujours à l'heure, bien qu'elle n'en portât point elle non plus. Elle le fit entrer dans le salon et rit quand il lui demanda: « Où est- ce que je peux m'asseoir, Mademoiselle Mansfield?

--- Pourquoi pas sur le rocking chair. » suggéra-t-elle, désignant le seul siège de la pièce à part celui en bois de son bureau. « Et ne soyez pas aussi formel, appelez-moi Katherine.

--- Entendu, Katherine. Alors je vous en prie, appelez-moi Jack. »

Elle alla jusqu'à la cuisine et en revint avec un plateau chargé du service à thé, bols, pain brun, beurre et miel. Influencée depuis peu par l'orientalisme, qui faisait fureur à Paris après la première des ballets Russes de Diaghilev, elle préférait les bols aux tasses, en harmonie avec son kimono rouge et jaune qui s'accordait si bien avec la porcelaine brillante. Elle s'assit en tailleur sur un coussin bleu et pourpre, un de ceux,

nombreux, aux couleurs éclatantes qui jonchaient le sol, prit une cigarette entre ses lèvres et se tourna vers son invité . . . Il alluma d'abord celle de Katherine, puis la sienne. Ils restèrent assis en silence, goûtant le plaisir de fumer ensemble.

Elle remarqua que ses yeux vert pâle, encore plus surprenants à la lumière du jour, s'attardaient sur les fleurs blanches brodées sur son kimono de soie; mais il évita de la regarder directement et elle éprouva quelques regrets d'avoir mis tant de soin aux préparatifs de sa toilette qui ne provoquait chez Jack que cette vague attention. Le thé infusait. Londres bourdonnait dans le lointain.

« On m'a dit que vous étiez diplômé d'Oxford.

--- Eh bien non, je ne le suis pas, » dit-il en s'éclaircissant la voix.

« Voyez-vous, je n'ai jamais passé l'examen final.

--- Oh, et pourquoi ça?

--- C'est plutôt compliqué.

--- Il n'ai pas dit que je trouve cela compliqué, moi. De plus j'aime entendre les gens me raconter leur vie.

--- D'accord, si vous insistez. L'année dernière j'ai pris quelques congés pour visiter Paris. A mon retour, je me suis retrouvé incapable d'étudier Aristote et Platon avec enthousiasme. Ils avaient perdu tout intérêt à mes yeux --- . Et maintenant avec "*Rhythm*" qui requiert toute mon attention, je n'ai ni le temps, ni l'envie de travailler pour cet examen. Je sais que c'est stupide, mais j'ai plutôt envie de tout laisser tomber.

--- Au contraire, ce serait judicieux.

--- Vraiment? » dit-il surpris.

« Vous avez tout bonnement des choses plus importantes à faire que passer vos journées dans des bibliothèques confinées. Comment pouvez-vous comparer Oxford à la vie trépidante de Paris ou de Londres? Et voilà combien il est plus excitant de créer votre propre journal littéraire que de lire Platon.

--- J'aimerais que mon père me comprenne comme vous semblez si bien le faire, » dit Jack en se renversant dans le rocking chair. « Il a fait, dirons-nous, des sacrifices et attend un retour d'investissements. Je suis supposé devenir un fonctionnaire comme lui. Il rejette avec véhémence ma carrière d'éditeur et pense que "*Rhythm*" est du temps perdu. Il se moque de moi quand je lui dis que je veux m'établir comme critique littéraire et

développer mes talents dans la poésie, les essais et même les nouvelles.

--- Votre père se comporte comme un vrai tyran. » dit Katherine, en lui tendant un cendrier.

Il y écrasa sa cigarette juste avant que les cendres ne tombent sur le fauteuil, ou pire sur le coussin. Elle servit le thé et lui en tendit un bol. Jack continua. « J'ai essayé de quitter Oxford plusieurs fois, quand j'ai compris que ces études ne correspondaient pas à ce que je voulais faire. Je suis un étudiant déclassé*.

Il ressemblait tellement à son petit frère Leslie quand il n'était pas content, qu'elle se prit d'une terrible envie de le prendre dans ses bras comme elle l'aurait fait avec son frère pour le reconforter. « "Déclassé", que voulez-vous dire?

--- Je suis boursier. Les autres étudiants avaient toujours un regard méprisant sur moi. Ils ne m'ont jamais accepté. Même dans le sport, j'étais rejeté.

--- Mais c'est affreux! Qu'allez-vous devenir?

--- Je ne sais pas. Je n'ai pas les moyens de vivre à Londres et je ne veux pas rester à Oxford. Vous n'avez certainement pas dû aller à Oxford pour devenir écrivain, n'est ce pas? »

Katherine rit. « Ai-je besoin de vous rappeler que les femmes ne sont pas admises à Oxford?

--- Sans cette soi-disant éducation traditionnelle, que vous n'aviez pas, vous avez prouvé que vous pouviez quand même publier dans "*The New Age*". Il n'y a qu'à bien écrire, comme vous le faites vous même. Je voudrais que mon journal soit aussi populaire que "*The New Age*". A.R. Orage reçoit les meilleurs écrivains. Puis-je vous demander de m'apporter votre dernier manuscrit plutôt que de le laisser chez lui?

--- Il ne l'a pas aimé. Il préfère mes récits plus satiriques et moins sympathiques.

--- Alors j'ai tout à y gagner, tant pis pour lui! »

Elle refoula un violent désir, bien peu fraternel, de toucher ses lèvres, quand il afficha son "petit sourire craquant", celui de leur première rencontre.

Il arrêta de se balancer dans son fauteuil et se pencha vers elle pour une autre tasse de thé. Elle lui tendit une tranche de pain, après l'avoir

* (en français dans le texte)

tartinée de miel puis se leva pour aller laver ses mains collantes. Quand elle revint, il était appuyé contre le manteau de la cheminée, tenant le Bouddha souriant au creux de ses mains.

La lumière des deux petites fenêtres éclairait ses traits fins. Elle aurait préféré qu'il tienne son visage à elle plutôt que la statuette au creux de ses mains et elle sentit un léger frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Il se tourna vers elle comme s'il savait ce qu'elle pensait et ils échangèrent un profond regard durant un court instant; assez long cependant pour qu'elle mesure combien son intérêt pour elle était plus que littéraire.

Ils se rassirent tous les deux, mais cette fois côte à côte sur les coussins. « J'ai vu que vous aviez trouvé mon Bouddha, » dit-elle. « La Nouvelle Zélande est bien loin et je n'ai pu emporter que quelques affaires avec moi quand j'en suis partie. Lorsque je deviendrai un écrivain célèbre, je pourrai vivre au milieu des objets que je trouve beaux; comme je l'ai fait avec ma maison de poupée quand je vivais encore en Nouvelle-Zélande.

--- Bon sang de bon sang! Comme j'aimerais avoir votre belle assurance! Je ne me projette jamais dans la réussite; j'hésite constamment et je n'avance pas. J'ai tellement peur que je n'arrive pas à prendre la bonne décision. »

Il s'affala sur les coussins, prit le Bouddha qu'il posa sur son ventre, croisa les jambes et ferma les yeux, donnant ainsi à Katherine le plaisir d'étudier son visage de près. Son expression lui rappela à nouveau celle de Leslie quand leur père lui disait qu'il n'aurait pas de gâteau tant qu'il n'aurait pas fini de manger ses légumes.

« C'est la vie, pas vrai? » dit-elle « Ces moments d'angoisse avant que nos projets n'aboutissent, mettre en place quelque chose sans en connaître les conséquences... moi je reste convaincue qu'il vaut mieux prendre le risque de ses propres choix, même s'ils ne doivent pas être couronnés de succès. Voulez-vous que je vous dise ce que je ferais si j'étais dans votre situation ?

--- Oui, je vous en prie, dites-le moi. » dit-il en se redressant.

« Osez! Prenez des risques! N'attachez plus d'importance à l'opinion des autres; oubliez toutes ces voix négatives comme celle de votre père. Agissez selon vos convictions, même si pour l'instant c'est la chose la plus difficile que vous ayez jamais faite. Ne restez pas un jour de plus à Oxford. Venez à Londres. "Rhythm" y est respecté sur *Fleet Street*. Vous

aurez des commandes j'en suis certaine.

--- Vous le pensez vraiment?

--- Bien sûr », dit-elle, puis pointant sa main en direction de ses carnets de notes soigneusement empilés sur son bureau elle rajouta: « mais maintenant, je dois faire le mien de travail. » Elle lui tendit une dernière tartine de miel. « Nous verrons-nous encore la semaine prochaine?

--- La semaine prochaine, puis --- » dit-il en se levant et trébuchant alors qu'il se rechaussait. Elle hésitait, la main sur la poignée, en attendant qu'il l'embrasse. Il semblait le vouloir lui aussi, mais il ne le fit pas et, déçue, elle lui ouvrit la porte.

JACK MURRY L'APPELA QUELQUES JOURS plus tard. Son ami d'Oxford, Frédéric Goodyear voulait la rencontrer. Il avait lu et admiré les esquisses de son "*New Age*". « Pourquoi ne pas manger ensemble tous les trois? On peut dîner pour "trois francs six sous" chez *Dieppe!* »

Elle accepta tout de suite et demanda cependant à Jack de prendre le temps de poursuivre leur conversation inachevée, devant un thé, avant ce dîner. Les idées foisonnaient dans sa tête et elle avait échafaudé des plans pour lui, comme pour elle.

Quand elle lui ouvrit la porte, elle s'attendait vraiment à un compliment sur sa tenue superbe, un ensemble de serge bleu nuit qu'elle avait choisi avec soin pour leur première sortie à Londres. Mais il n'en fit rien. A la place, la seule chose qu'il put articuler fut: « j'ai une commande! » Il sortit un chèque de son porte-feuille et fièrement le déplia. « Regardez ça! Une avance de cinq livres! Je peux vous inviter à dîner.

--- C'est merveilleux! » dit-elle en serrant dans les siennes la main qui tenait le chèque. « Mais entrez pendant que je prends mon chapeau et mon manteau. »

Il attendit ans le couloir pendant que, devant le miroir, elle épinglait un minuscule bouquet de fleurs séchées sur son chapeau de paille. Il continuait de parler avec enthousiasme, à propos de son nouveau travail de critique pour la *Westminster Gazette*, un petit hebdomadaire de

publications intellectuelles et revues littéraires, sketches et histoires brèves.

« Attendez! Ne me dites pas tout maintenant, » dit-elle en mettant son manteau, « vous me le direz pendant que nous boirons le thé. »

Sur le pas de la porte, elle s'arrêta. « Je ne vous ai pas fait visiter mon appartement n'est-ce-pas? » Il la suivit dans l'entrée, puis dans la cuisine où se trouvait une cuisinière, une table avec deux chaises et une large fenêtre qu'elle ouvrit. « C'est ma vue préférée! » remarqua-t-elle.

Ils regardèrent les cheminées serrées sur les toits avec au loin la haute flèche d'une église où se reflétait le soleil tardif du soir.

« C'est très beau, » dit-il. Ses yeux verts la regardèrent assez longtemps. Elle rougit et se détourna.

« Voici la pièce de musique. » Comme dans le salon, le papier peint était sombre et seuls un grand piano et un divan la meublaient. Plus tôt dans la journée, sachant qu'il allait venir, elle avait placé de la lavande fraîche sur le foyer de la cheminée, une douce fragrance se diffusait dans la pièce.

Elle s'accroupit et ramassa un coquillage géant qui tenait compagnie, sur le paillason, au lézard de bronze vert trempant dans une cuvette ovale. Il était assez long et sa queue plate, chatoyait dans l'eau. « J'ai rapporté ce coquillage pawa de chez moi. » Elle le retourna pour faire miroiter les couleurs irisées.

« Et voilà la salle de bain, » dit-elle, debout dans le couloir étroit où ils pouvaient à peine se tenir ensemble sans se toucher. En face il y avait la chambre minuscule --- presque un placard --- juste assez grande pour un lit de camp et une chaise. « Et là, c'est ma chambre. »

Elle revint vers l'entrée. « Vous aimez mon logement?

--- Beaucoup, dit-il. Mais n'est-ce pas terriblement cher d'avoir plusieurs pièces?

--- Oui, 55 livres par an. Mais je crois qu'il vaut mieux dépenser son argent dans un logement et faire des économies sur d'autres choses. Je préfère avoir faim mais vivre dans un endroit agréable, pas vous?

--- Là, je ne suis pas sûr d'être d'accord. Moi, je pense que je préférerais avoir à manger plutôt que de vivre dans un tel logement.

--- Nous devons y aller. Vous ne voulez pas faire attendre votre ami, et nous devons encore prendre le thé. »

AU SALON DU ISOLA BELLA, Katherine et Jack étaient assis le dos à la fenêtre, seuls clients de cette fin de journée.

« Maintenant, » dit-elle après qu'ils eurent commandé, « dites-moi ce qui s'est passé. Comment avez-vous trouvé ce travail aussi vite? »

Elle l'écouta décrire en détails et par le menu ce qui l'avait conduit au plus important --- le chèque dans sa poche. « Quand mon mentor d'Oxford comprit ma détermination à renoncer à mes examens, du moins pour le moment, il m'a recommandé auprès de l'éditeur J.A. Spender de la *Westminster Gazette*. Celui-ci m'a offert un travail indépendant de critique d'ouvrages Anglais et Allemand. Naturellement c'est temporaire, jusqu'à ce que *Rhythm* ait assez d'abonnés pour que j'aie les moyens de me consacrer entièrement à lui.

--- Laissez-moi voir encore ce chèque. » Elle le tourna dans tous les sens avant de rajouter: « Je ne pense pas avoir jamais autant aimé regarder un billet de cinq livres que celui-là.

--- Je pense que quelque part vous en êtes un peu responsable.

--- Moi?

--- Oui, c'est vous qui m'avez incité à bouger. Si vous ne m'aviez pas dit de prendre des risques, d'oser, de me moquer du "qu'en dira-t-on", ne serais-je pas toujours coincé au carrefour, sans savoir quel chemin prendre?

--- J'aime à penser que je vous ai aidé, » dit-elle, effleurant de ses mains gantées celles de Jack.

« Attendez Katherine, » dit-il, « je sais que c'est un peu prématuré, mais maintenant que je vais travailler à Londres, je voudrais savoir si vous pourriez m'aider à *Rhythm*?

--- Eh bien, je ne sais pas, qu'attendez-vous de moi?

--- Pas tout le temps; c'est juste un journal trimestriel. Vous avez votre propre travail à faire, mais peut-être pourriez-vous lire quelques-uns des manuscrits que l'on me soumet et m'aider à décider ce qui rentre dans la mission de *Rhythm*, afin de publier les meilleurs, les plus modernes. Je ne peux pas beaucoup vous payer, mais je pense que vous pourriez commencer par faire la critique de ce très beau livre de poésie dont je vous ai parlé, "*The triumph of Pan*" de Neuburg. C'est très controversé, mais j'aimerais en avoir une critique pour notre édition de l'été, et

j'aimerais que ce soit vous qui l'écriviez. » Il sourit. « Bien sûr dans la mesure où Orage ne me tiendra pas rigueur de lui kidnapper son meilleur élément. Il a la réputation d'être plutôt possessif. »

Katherine enleva ses gants, prit dans son sac un paquet de cigarettes et lui en offrit une. Ils se calèrent confortablement dans leurs fauteuils en jouant des volutes de fumée. « S'il vous plait, ne le dites à personne, » reprit-elle, « mais Orage et moi nous cherchons un nouvel accord quant à mon travail. Je veux que mes lecteurs réfléchissent aux personnages auxquels ils s'identifient, ceux qu'ils trouvent authentiques. Mais Orage me demande de rester dans la satire, c'est ce que je fais de mieux, dit-il, et qui convient bien à *New Age*.

--- Je pense qu'il se trompe, » dit Jack « ce qui a donné ce caractère exceptionnel à *"La jeune femme du Magasin"* c'est bien cette profonde empathie avec votre personnage féminin; de plus, vous avez créé un inoubliable personnage plein de vérité et vous l'avez fait avec une telle économie de mots! Vous avez un vrai talent, Katherine. Ne laissez personne vous dire le contraire. » Son sourire était charmeur. « Pas même l'extraordinaire *Orage*. »

Katherine était touchée par sa passion revigorante pour l'art de l'écrit et plus particulièrement pour le sien. Il la comprenait, lui, comme peu y parvenaient. A ce moment-là, elle sut qu'elle allait partager avec lui cette mission dont elle s'imprégnait déjà depuis leur première rencontre --- *chercher les éléments forts de la vie --- que ce soit dans la pureté ou dans la brutalité, pourvu que ce soit authentique*. C'était une vision noble et moderne à laquelle elle pourrait contribuer de tout coeur. Si Orage ne voulait pas publier ses récits à venir, Jack le ferait.

« Oui Jack, j'aimerais vous aider aux éditions Rhythm. » Elle le regardait intensément dans les yeux et ressentit un soudain désir de le prendre dans ses bras, de l'embrasser. Ce qui serait dangereux, mais quelle belle bouche!

Embarrassée, elle baissa les yeux. « Oh! Le temps passe vite! Hâtons-nous, sans quoi, nous serons en retard. »

FREDERICK GOODYEAR ETAIT BEL HOMME, aîné de Jack de trois ans, plus grand que lui, il était également plus sophistiqué, joyeux et montrait une belle confiance en lui. Il salua leur arrivée d'un « Mais où donc avez-vous rencontré cette ravissante jeune femme? » et ce furent les premiers mots que Katherine l'entendit prononcer.

Suite à un dîner très animé, criant pour être entendus, dans la foule du *Dieppe*, ils s'attardèrent dehors. C'était un adorable soir de printemps et personne n'avait envie de rentrer.

Katherine suggéra d'aller à pied jusqu'à Piccadilly Circus. Freddie trouva cette idée excellente, il prit Katherine par le bras. Jack leur emboîta le pas.

Après une course autour de la fontaine, ils s'écroulèrent sur un banc pour fumer une cigarette et profiter de la tiédeur du soir, chacun dans ses pensées. Jack rompit le silence. « Cela ne va pas être facile de trouver une chambre à Londres pour dix shillings par semaine, mais désormais je ne pourrai pas y mettre plus. »

Katherine bondit et se tint face à eux. « J'ai une idée merveilleuse!

--- Oui! Allez-y. » dirent Jack et Freddie en même temps, levant les yeux vers elle.

« Je vais vous louer la salle de musique de mon logement. Il faudra que j'enlève le piano pour faire de la place pour le lit, d'autant que je l'ai à peine utilisé depuis que j'ai arrêté les leçons de chant. Nous partagerons la cuisine et la salle de bains. Et je ne vous demanderai pas dix shillings, parce que j'aurai deux pièces et vous une seule. Est-ce que sept shillings et demi ça vous irait? Je pense que ça pourrait vous convenir puisqu'on ne trouve rien à moins de dix shillings. »

Jack la fixa du regard, incrédule. Freddie prit la parole le premier: « Ne restez pas assis comme ça, comme un idiot. Dites "oui", ou faites un petit signe de la tête pour que Katherine sache que vous acceptez son offre généreuse. » Jack la fixait toujours. « Bien, je vais vous laisser tous les deux régler cette affaire, » dit Freddie, « puis-je vous dire Katherine que c'était une soirée merveilleuse et j'espère vous revoir prochainement. » Il l'embrassa sur la joue, serra la main de Jack et s'en alla en disant « Bonne nuit! »

Katherine se rassit sur le banc et alluma une autre cigarette. Jack

sortit sa pipe et l'alluma avant de dire: « Vous parlez sérieusement à propos de la chambre?

--- Mais bien sûr! »

La cendre de sa pipe scintilla quand il tira une longue bouffée.

« J'aimerais beaucoup cela.

--- Bi----en! » dit-elle en imitant la flûte. « Quand ?

--- Je ne sais pas, qu'est ce que vous en pensez?

--- Lundi prochain je pense --- à l'heure du thé. Aimez-vous les oeufs? »

Avant qu'il ait pu répondre, elle lui tendit la main en disant: « Auf wiedersen» et elle traversa Piccadilly Circus en courant et tenant son chapeau de paille pour ne pas le perdre.

LE JOUR DIT --- LE 11 AVRIL --- JACK ARRIVA sur le pas de la porte avec deux valises cabossées. Katherine était habillée pour sortir et très vite elle le conduisit dans sa chambre. Elle ne lui dit pas que le piano avait été vendu pour éponger des dettes croissantes. Sous la fenêtre elle avait disposé une table avec une nappe d'un bleu lumineux. Elle avait vidé les étagères de l'armoire pour qu'il puisse y ranger ses livres et ses affaires.

Elle lui tendit un jeu de clefs et lui dit: « J'ai un rendez-vous, vous ferez votre thé. J'ai rempli le placard de provisions et vous trouverez tout ce dont vous avez besoin. J'aime cuisiner mais je n'ai pas le temps. Au revoir ! »

Le lendemain matin Katherine mit la table avec le pain complet, le beurre, le miel et un bel oeuf brun dans le coquetier. Elle mit la bouilloire sur la cuisinière et griffonna un mot sur une demi-feuille de papier: « C'est votre œuf, il n'est pas cuit. KM » Elle déposa son message entre l'oeuf et le coquetier. Comptant la monnaie sur ce qu'elle avait emprunté à LM, elle abandonna quelques shillings dans un sucrier vide et le recouvrit avec une autre information: « A utiliser en cas de besoin. » Elle contempla sa bonne action et sourit.

En sortant elle lui cria: « L'appartement est à vous toute la journée. Vous trouverez le petit déjeuner dans la cuisine. »

Une semaine se déroula ainsi. Ils allaient séparément dans la journée ou bien travaillaient chacun dans leur chambre . Jack put payer son loyer en écrivant pour la revue *Westminster Gazette* tandis que Katherine écrivait de brèves histoires et des poèmes qui seraient publiés dans *Rhythm* lors de sa sortie trimestrielle, en juin prochain. Puis à minuit, Katherine en kimono et Jack en peignoir sirotaient un thé sur les coussins et parlaient pendant des heures de leurs projets pour *Rhythm*, décidant du contenu du journal pour le numéro de l'été . Au moment de se retirer, ils se serraient la main en échangeant des:

« Bonne nuit, Mansfield!

--- Bonne nuit, Murry! »

Et cela les amusait énormément.

ELLE FIT UNE RECHUTE DE LA PNEUMONIE dont elle avait souffert en début d'année. Cette fois, elle resta chez elle. Jack venait s'asseoir à son chevet mais dormait ailleurs invoquant mille et une raisons idiotes quand elle avait ses accès de toux. En fait, il était terrifié par la phtisie; il savait qu'elle pouvait débiter par une infection respiratoire, comme par un coup de froid sur la poitrine; il en avait peur et c'est ce qui le faisait fuir.

Katherine demanda à LM de venir les après-midi prendre soin d'elle, comme elle l'avait déjà fait souvent par le passé. LM lui préparait des bouillons, lui rafraichissait le front avec un linge humide, regonflait ses oreillers et parfois même la veillait la nuit quand elle était très fiévreuse et ne pouvait dormir.

En dépit du dur travail de critique que Jack fournissait pour la *Westminster Gazette*, celui-ci était rarement accepté. C'est à peine s'il gagnait une livre par quinzaine et Katherine devait gérer avec la plus grande prudence son allocation annuelle de cent livres. Pour joindre les deux bouts, ils mangeaient dans l'appartement la soupe qu'ils faisaient

eux-mêmes, ou de temps en temps commandaient une portion de tourte grasse à l'épicier du coin. Ils en couvraient le goût à l'aide d'une bière, au pub local dont la propriétaire s'était prise d'amitié pour le jeune couple. Après qu'ils eurent payé leur boisson elle insistait toujours pour leur en offrir une autre.

C'est lors d'une de ces soirées que Jack avoua: « Je ne vous en ai jamais parlé, mais mon travail à la *Westminster Gazette* était soumis à une condition. Je me suis engagé à passer mon examen final à Oxford. Je voulais le faire ces dernières semaines mais n'arrivais pas à m'y mettre avec la prochaine sortie de *Rhythm*; maintenant que tout est prêt pour l'édition, je pense que je devrais passer cet examen. Ainsi mon père ne m'en parlera plus.

--- Pourquoi ne pas m'en avoir informée avant ?

--- Cela ne me paraissait pas important.

--- Mais si ça l'est! Ce qui est important, c'est que nous soyons sincères et pas seulement dans notre travail, mais aussi l'un vis à vis de l'autre. » Ils fumaient leur cigarette en silence, jusqu'à ce que Katherine éteigne la sienne et déclare: « J'irai avec vous. »

« Vraiment? Vous viendriez avec moi à Oxford et y resteriez jusqu'à ce que j'aie terminé?

--- Pourquoi pas? » Elle sourit. « Ce n'est pas si loin et je ne suis jamais allée à Oxford. Ils ne vont tout de même pas nous jeter dehors sous prétexte que nous partageons la même chambre! » dit-elle, le taquinant.

« Nous ne pourrons pas rester ensemble Katherine, vous devez le savoir. Je resterai sur le campus et nous prendrons une chambre dans le village. »

Puisqu'elle n'était pas admise à la bibliothèque d'Oxford parce qu'elle était une femme, elle étudia avec Jack dans le salon de la pension de famille. Il n'obtint pas de mention, mais il fut reçu à la licence.

Sur le chemin du retour à Londres, ils s'arrêtèrent dans la famille de Jack pour leur annoncer la bonne nouvelle. Les parents, très contrariés par le fait que leur fils se présente avec une compagne, restèrent très froids envers elle. Jack emmena Katherine très vite en oubliant de donner à ses parents ce qui, pensait-il, leur ferait le plus plaisir, c'est à dire son diplôme durement acquis. Il le posta depuis Londres et espéra que son père ne serait pas trop offensé de ses notes moyennement honorables.

Dès leur retour, ils allèrent dans leur pub préféré, y célébrer la réussite de Jack. De retour à la maison, ils s'installèrent sur un parterre de coussins pourpres. Katherine se leva, diminua la lumière du gaz et alluma quelques bougies. Jack était étendu sur le dos, les jambes croisées se souvenant de ce premier après-midi où il était venu prendre le thé avec elle. Ce soir, il était beaucoup plus à l'aise. Il rajouta un coussin sous sa tête et tira sur sa pipe.

Katherine refoula une forte envie de lui demander pourquoi, après tant de nuits passées ensemble, il n'avait jamais montré aucun désir de lui faire l'amour comme n'importe quel autre homme l'aurait fait? Elle ne se sentait pas "désirée" par Jack et cela la blessait.

Sèchement elle laissa échapper: « Pourquoi ne faites- vous pas de moi votre maitresse?

--- Katherine, ce n'est pas drôle! » dit-il en s'asseyant. Un peu de cendre chaude de sa pipe tomba sur le sol. « Mon grand respect pour vous ne me permettrait pas de faire une chose pareille. Pourquoi risquer de détruire une si belle amitié? N'êtes vous pas contente que les choses soient ainsi ?

--- Et bien non, pas du tout, » dit Katherine en se levant. « Mais bon sang, pourquoi tant de convenances? Est-ce parce que je suis encore mariée avec George? C'est ce qui vous arrête? Ou bien est-ce que vous avez peur que je devienne une autre Marguerite? » Marguerite était une prostituée que Jack avait rencontrée à Paris. Ils étaient devenus amants et se méprenant sur les intentions de Jack, elle lui avait demandé de l'épouser. Effrayé à l'idée de lui avouer qu'il ne l'aimait pas suffisamment pour ça, il avait fait ses valises un jour qu'elle était absente et s'était échappé furtivement pour rentrer à Londres. Il se sentit coupable de l'avoir abandonnée mais n'essaya jamais de la recontacter.

Il se leva et prit le visage de Katherine dans ses mains. « Vous représentez beaucoup plus que Marguerite pour moi. »

Elle l'embrassa sur la bouche mais il la repoussa.

Elle entra alors dans sa chambre et claqua la porte derrière elle.

Le lendemain matin, elle ne lui adressa pas la parole et pour quelques nuits, s'installa chez LM. Elle revint chez elle pour changer de vêtements, Jack l'attendait.

Il l'attira vers lui avant qu'elle ait enlevé son chapeau et la pressa

contre le mur en l'embrassant. Ils se mirent à rire et tombèrent sur les coussins, roulant l'un contre l'autre sur le sol. Chaque fois qu'ils arrêtaient de rouler, ils s'embrassaient, puis roulaient à nouveau jusqu'à s'étourdir. Leurs baisers enfantins se transformèrent vite en baisers passionnés et leurs rires puérils en cris de plaisir.

Plus tard, elle écrivit dans son carnet:

" Et nous nous sommes embrassés

Et passionnément nous nous sommes enlacés --- Tout le passé

S'était enfui de ma mémoire ---

Je savais que j'avais enfin trouvé l'amour!"

QUELQUES SOIREEES PLUS TARD, alors qu'ils prenaient leur repas composé de pain trempé dans un bol de soupe, sur la table de la cuisine, Katherine proposa:

« Jack! allons à Paris.

--- A Paris?

--- Oui! Allons à Paris !

--- A Paris? Mais nous vivons d'une assiette de soupe et de pain.

Comment aurions-nous les moyens d'aller à Paris?

--- Nous pouvons utiliser mon allocation. Maintenant que *Rhythm* est lancé il va y avoir certainement plus d'argent qui rentre. Oh! Jack, je suis fatiguée d'être économe.

---Et bien c'est entendu, si vous pensez que nous en avons les moyens, allons-y! » Il afficha "son petit sourire craquant", « Alors nous dirons que c'est notre lune de miel! »

6

SEPTEMBRE 1919

SAN REMO, ITALIE

*Mon Amour, Mon Amour!
Comme je te fais peine!
Réprimande-moi, gronde-moi --- en larmes
Soumets-toi! Tu ne dois pas te battre!
Que dois-je faire alors? Me laisser mourir?
Comme j'ai horreur de ces lits trop sages!
Comment puis-je être encore là?
« A vos marques,
Prêt!
Partir !!! ou mourir? »*

L'ombre de la mort --- KM

KATHERINE VERIFIAIT LE CONTENU des malles fatiguées, afin d'être sûre que LM n'avait rien oublié de la liste pour cette longue cure de repos à San Rémo. Elle souriait à l'idée de ce que pensait son amie en préparant ce voyage. LM avait apporté tant de soins aux bagages, comme si c'était ses propres affaires, faisant son possible pour ne rien casser.

Je dois être plus gentille avec Jones, pensa-t-elle, ma loyale et fidèle compagne qui n'a jamais cessé de croire en ma guérison totale. Et Jack? Je

ne sais pas s'il croit au bénéfice de ce séjour. C'est plus facile pour lui de rêver à notre avenir quand il ne m'entend pas tousser.

Elle remarqua sa poupée japonaise, Rib, qui jetait un coup d'oeil furtif à travers le châle dans lequel elle était lovée dans la malle. « Non, Rib, tu ne viens pas. » Elle l'installa bien droite sur sa table de travail. « Je veux que tu restes ici pour saluer Jack quand il reviendra dans quelques semaines. La maison sera vide. Il sera content de voir que je t'ai laissée là pour lui tenir compagnie quand je suis loin. »

Entendant le bruit des pas pressés de Jack, elle marcha vers la fenêtre et s'éloigna de la porte, prétendant chercher quelque chose dans sa mallette. Elle était agacée de le voir rentrer si tard mais ne voulait pas le montrer, d'autant que d'ici peu, elle n'entendrait plus son pas dans les escaliers.

« Oh! Oh! Vous avez déjà fermé les malles! » dit-il, jetant un regard aux valises. Il s'avança vers Katherine. « Vous êtes en avance sur moi; je n'ai pas commencé. » Il se tint derrière elle, les bras entourant sa taille et l'embrassa dans le cou.

« Vous ne vous attarderez pas à San Rémo, » dit-elle incapable de retenir une note d'amertume dans sa voix. « Vous ne faites que me déposer, souvenez-vous? »

--- Katherine, ne dites pas ça. » répondit-il la retournant face à lui. « Je n'ai pas l'intention de vous abandonner. Je serais bien resté plus longtemps si j'avais pu; mais vous savez ce que c'est, je ne peux pas demeurer loin du journal plus de deux semaines à la fois. J'en suis tout aussi malheureux que vous, mais peut-on faire autrement? »

--- Voyez comme ce monde est injuste, quand je dois partir loin de vous, ou mourir, alors que vous devez rester ici pour gagner de l'argent. »

Elle sentit la chaleur de ses bras l'envelopper, l'attirant vers lui. Elle posa sa tête contre sa veste de tweed et entendit son coeur qui, à ce moment précis, ne battait que pour elle. Elle adora cet instant dont elle se souviendrait quand elle serait seule et si loin de ses bras qui ne pourraient l'atteindre. Elle leva les yeux vers lui et sourit: « Il se fait tard. Allons une dernière fois en promenade, voulez-vous? »

--- Je ne sais pas si c'est bien raisonnable de faire cela, » dit-il, l'embrassant sur le front; il relâcha son étreinte. « De grandes rafales de

vent font tourbillonner les feuilles mortes sur la Lande.

--- Le Docteur Sorapure insiste pour que je fasse une promenade au grand air, chaque jour, par tous les temps, même si c'est seulement quelques minutes. » Devant le miroir, elle enfonça son chapeau cloche sur ses mèches et se pinça les joues. « Savez-vous que les femmes trouvent très attrayant de se poudrer le visage pour être aussi pâle que ce que je le suis au naturel. Dans quel monde vivons-nous? Un monde où, pour être à la mode il est bon d'avoir l'apparence moribonde de la phtisie. »

Elle boitilla à travers la chambre vers son armoire et nota le regard désapprobateur de Jack. « Ne soyez pas inquiet mon cher, je porterai ma fourrure.

--- Ah oui, votre merveilleux vieux manteau, » dit-il, l'aidant à s'habiller. « Un de ces jours, je dois vous en acheter un autre.

--- Mais j'aime celui-ci, » dit-elle se souvenant du moment où, dix ans auparavant, LM l'avait surprise en lui offrant ce manteau expliquant qu'elle voulait la protéger des hivers anglais rigoureux et humides. Avait-elle eu un pressentiment à ce moment-là, se demanda Katherine. Elle-même en arrivait à redouter cette saison avant que les arbres ne soient dépouillés de leurs feuilles par les vents d'automne.

LA LANDE SAUVAGE DE HAMPSTEAD accueillit leurs pas sur les chemins déserts de ses collines ondulantes. A l'époque, lorsqu'ils s'étaient installés dans la *Maison Eléphant*, Katherine s'était crue capable de les sillonner en courant, ces collines. Mais aujourd'hui, une petite année plus tard, toussant discrètement dans un mouchoir qu'elle cachait dans le poignet de sa manche, elle était contrainte de s'arrêter plusieurs fois en chemin pour reprendre son souffle.

« Huit mois! Jack, » dit-elle désespérée. « Je ne sais pas si je peux supporter d'être loin de vous aussi longtemps.

--- Mais vous dites vous-même que vous voulez pouvoir travailler sans aucune distraction.

--- Je sais, mais huit mois, c'est très long sans aucune distraction. » Jack aménagea un siège en face d'un très vieux et large tronc de

chêne qui, pensait-il, la protégerait du vent. Il n'avait pas remarqué que l'arbre était creux et laissait passer un vent glacial s'engouffrant dans son cou. Katherine s'emmitoufla dans sa fourrure et se tourna vers Jack pour lui dire qu'elle avait froid. Mais il était perdu dans ses pensées et elle aurait pu crier, sa plainte n'aurait pas eu plus d'effet que le gazouillis des hirondelles agrippées dans les hautes branches des arbres.

Elle se récita mentalement quelques lignes de son poème: *L'ombre de la Mort* publié dans *The Athenaeum* la semaine précédente. *"Deux routes blanches s'étirent sous la lune, en chemins opposés. L'un si étroit, l'autre à la frondaison des arbres . . . Lequel est vôtre, lequel est mien?"*

Qui a-t-il de vrai dans tout ça? Katherine devrait bien le savoir.

Le regard de Jack revint vers elle; il regarda le coucher de soleil et dit: « J'ai encore un peu de travail à finir avant notre départ de demain.

--- J'ai besoin de vous demander quelque chose.

--- Cela pourrait-il attendre que nous soyons rentrés et assis au coin du feu? » Il posa son regard dans celui de Katherine et usa de son "petit sourire craquant" comme à son habitude.

« Non, cela ne peut pas attendre. Croyez-vous vraiment que nous vivrons un jour dans "la maison Heron"? Nous passons le plus clair de notre temps à en parler et à la meubler en imagination.

--- J'ai dit cela déjà et je le redirais encore. Je suis absolument certain que dès que vous serez guérie, nous trouverons notre *Heron* dans le *Sussex* et nous y emménagerons. L'Italie est la clef de votre guérison et de notre avenir ensemble. Nous devons ne pas nous départir de cette conviction. Ça ne vous ressemble pas de mettre en doute notre avenir. Vous avez l'habitude d'être celle qui est, de nous deux, la plus tenace, celle qui n'est jamais ébranlée. Pourquoi pas cette fois?

--- J'ai perdu ma belle confiance en moi et ne sais comment la retrouver, c'en est fini! Vous me voyez accablée et je doute qu'un jour les dés me soient favorables.

--- Ce ne sera pas toujours ainsi, vous devez utiliser ce temps pour vous guérir. Profitez de ce séjour en Italie pour prendre soin de vous. Ainsi en mai, nous nous retrouverons, ensemble à nouveau. Ne travaillez pas trop ---

--- Qu'en sera-il des critiques pour *Athenaeum*?

--- Je ne parle pas des critiques. Vous continuerez à les écrire, naturellement. Elles sont un supplément très apprécié dans le journal. Ce n'est pas cela qui vous épuise. C'est plutôt l'écriture de vos nouvelles que vous devez arrêter. Il sera temps plus tard. »

Katherine donna un violent coup de canne aux pieds de Jack. « Vous le premier, devez comprendre qu'écrire, pour moi, est ce que je dois faire avant toute chose. C'est pourquoi, Dieu merci, je ne suis pas dans un sanatorium. C'est l'écriture qui me conserve et qui me sauve. Plus tard, sera *trop tard!* » Elle fut prise d'une quinte de toux et attrapa son mouchoir.

Jack attendit jusqu'à ce qu'elle reprenne sa respiration puis l'aida à se lever.

« Je vous aime à la folie, Bogey » dit-elle se cramponnant à lui. « J'ai trop peur de vous quitter.

--- Katherine, je vous en prie, j'ai besoin que vous soyez forte. Le mois de mai reviendra et vous serez guérie. Nous rentrerons ensemble à la maison et ne serons plus jamais séparés. Nous ne réussirons qu'en restant fermes dans nos projets. »

Elle appuya son bras sur le sien et ensemble ils marchèrent vers la maison.

Le lendemain matin Katherine rangea sur le dessus de la pile des autres carnets, celui qu'elle avait rempli durant la nuit et sur lequel elle avait déjà griffonné une chronique de sa vie. Elle ferma sèchement le couvercle de la petite malle. Dès son arrivée à *La Maison Eléphant* elle avait déplacé ces mêmes carnets et les avait déposés sur sa table de travail, fraîchement peinte en jaune, en face de la fenêtre, donnant sur la lande.

Que d'espérances! Toutes ces premières semaines, chaque matin elle s'asseyait à sa table pour écrire de petits sketches, puis retournait se coucher, épuisée. Dans les semaines qui suivirent, elle devint trop faible pour se lever et de fait rangea tout son matériel d'écriture autour de son lit. Mais elle était si souffrante qu'elle ne pouvait pas plus le quitter des yeux que de se mettre à l'ouvrage.

Et maintenant, alors qu'elle était cloîtrée dans cette maison depuis près d'une année, un taxi allait arriver; il les emmènerait avec LM et Jack à *Victoria Station* où ils prendraient le train de nuit pour San Remo.

Elle s'assit, prit son stylo, le trempa dans l'encrier et écrivit affectueusement à Jack:

"Mon aimé,

Je laisse cette lettre à l'office de Monsieur Kay, dans le cas où je "casse ma pipe" soudainement sans avoir eu les moyens ni l'opportunité de parler avec vous, avant.

Voyez, si j'étais vous, je vendrais tous les meubles et partirais pour un long voyage en mer sur un cargo. Ne restez pas à Londres. Changez d'horizon! Trouvez un autre bel endroit!

Tout l'argent que je possède vous revient, naturellement. J'imagine qu'il y en aura assez pour mes obsèques. Je ne veux pas être incinérée, je ne veux pas d'une pierre tombale ou toute autre chose de ce genre. Si c'est possible, choisissez un endroit tranquille, je vous en prie. Vous savez comme j'ai horreur du bruit.

Je vous laisse tous mes manuscrits, bien sûr.

Voilà, et que personne ne me pleure; les choses sont ainsi, c'est tout."

Elle s'arrêta pour remplir à nouveau son stylo. Par la fenêtre, la lumière du soleil ruisselante, accrocha la pierre bleue incrustée de perles irisées qu'elle portait. Jack la lui avait glissée au doigt lors de leur "lune de miel" à Paris, en promettant de l'épouser dès que le divorce d'avec George, serait prononcé. Il lui avait fallu sept ans pour honorer sa promesse.

Quand ils se marièrent, le 3 mai 1918, Katherine n'avait rien de la mariée traditionnellement rosissante, mais ressemblait plus, sous le regard de Jack, à une pâle inconnue, désolée, les yeux cernés et fiévreux, méconnaissable de la jeune fille à laquelle il avait fait l'amour à *Clovelly Mansions*.

Elle aurait dû le libérer de sa promesse, mais elle n'en avait pris conscience qu'une fois les serments échangés devant Frieda et David Lawrence, leurs témoins. Elle avait eu une quinte de toux au moment où Jack se penchait vers elle pour l'embrasser. Il se recula vivement mais non sans qu'elle ait remarqué la frayeur dans ses yeux vert pâle qu'elle aimait tant. Elle termina sa lettre.

"Je pense que vous devriez vous remarier et avoir des enfants. Si vous le faites, donnez à votre fille la bague à la pierre bleue."

Elle glissa la lettre dans une enveloppe et l'adressa à Monsieur Kay, à l'agence de la banque de Nouvelle Zélande à Londres, sans oublier de noter l'instruction principale de la remettre à Jack à son décès.

Elle sursauta quand on frappa fermement à la porte. LM introduisit un

jeune chauffeur de taxi qui salua Katherine d'un geste à sa casquette, sourit et emporta la malle sur son dos comme si elle n'était pas plus lourde qu'une plume. Elle tendit l'enveloppe cachetée à LM et lui demanda de la poster.

Katherine donna un dernier et silencieux coup d'oeil à la chambre et murmura un "au revoir". Elle s'était de plus en plus attachée à cette maison de poupée lumineuse et gaie avant qu'elle ne devienne sa cage dorée. Elle s'agrippa à la rampe et prudemment, descendit l'escalier aidée de sa canne.

En arrivant sur le palier, elle vit le taxi dehors et l'excitation monta en elle comme chaque fois qu'elle partait en voyage. Chaque nouvelle aventure apportait son lot de nouvelles possibilités et peut-être, cette fois la guérison. Sa confiance soudainement retrouvée, elle voulut déchirer la lettre pour Jack, mais LM l'avait déjà donnée à la servante pour la poster. C'était pas une affaire! Jack ne la recevrait et ne l'ouvrirait que si elle mourrait et elle n'avait pas l'intention de mourir, du moins pas tout de suite, pas encore.

Jack attendait sur le pas de la porte. L'ombre de son chapeau de feutre souple noir sur les yeux, mais elle n'avait pas besoin de les voir. C'était seulement son précieux "petit sourire craquant" qui la fit avancer. Ensemble, ils se dirigèrent vers le taxi.

KATHERINE ETAIT SOULAGÉE DE POUVOIR s'installer confortablement dans le train pour San Rémo; ce voyage n'avait rien de commun avec ceux qu'elle avait effectués pendant la guerre.

Maintenant que l'armistice était signée et que la paix était de retour, passer les frontières était plus facile. Les affres de la grande guerre étaient encore apparentes et ils traversèrent des terres ruinées d'immeubles dévastés par les bombes.

A l'hôtel, LM enregistra leur arrivée, pendant que Jack et Katherine attendaient à côté de leurs bagages. Les Italiens plus que n'importe quels européens, craignaient beaucoup les maladies contagieuses et plus particulièrement la phtisie. Tout étranger, pour peu qu'il soit franchement pâlot, surtout s'il toussait par quintes, devenait immédiatement suspect.

Katherine avait évité d'utiliser sa canne dans le hall de l'hôtel et s'était plutôt appuyée sur Jack; elle avait gardé la tête baissée jusqu'à ce qu'ils arrivent dans leurs chambres: une suite pour Jack et elle, ainsi qu'une chambre simple mais attenante pour LM.

Katherine dit à Jack qu'elle souhaitait prendre ses repas dans la chambre. Elle redoutait que les autres clients puissent la fuir, ou pire, décident qu'elle était contagieuse et lui disent de s'en aller puisqu'elle était une menace pour leurs familles. Jack lui rétorqua que c'était idiot et que de toutes façons, il convenait de ne pas en faire cas. Il ne comprendrait jamais avec quelle force elle se sentait le point de mire de toutes ces personnes qui la scrutaient, la jugeaient et pouvaient la mettre au ban.

« Mon Dieu, Jack, » dit-elle, « Je n'ai que trente ans et je boiteille comme une vieille femme. » Mais il insistait; il voulait montrer sa merveilleuse femme, le célèbre écrivain.

Elle mit sa plus jolie robe, traça un trait noir autour de ses yeux, elle se poudra de blanc le visage, peignit ses joues creuses en rose et posa du rouge sur ses lèvres sèches.

Quelques regards se posèrent sur elle quand elle entra dans la salle de restaurant, puis ils passèrent leur commande. Tout se passa très bien jusqu'à ce qu'elle tousse. Alors tous les yeux furent sur elle, la dévoilant sous les lumières aveuglantes. C'est à peine si elle toucha son repas. Après cet épisode douloureux, elle prit ses repas dans sa chambre, accompagnant seulement Jack sur les sites touristiques de San Remo. Au grand air, ils se reposaient et passaient des vacances heureuses, loin de Londres, loin des responsabilités de *The Athenaeum*, tout à sa convalescence.

Leur bonheur fut de courte durée. Quelques jours seulement avant le départ prévu de Jack pour Londres, ils furent appelés au bureau par le directeur de l'hôtel anglais, Mr. Vince. Il leur dit poliment mais fermement que certains clients s'étaient plaint du fragile état de santé de Katherine.

« Je suis désolé, mais vous devez partir, » dit Mr. Vince. « Nous ne pouvons prendre le risque que quelqu'un tombe malade.

--- Et si mon médecin vous faisait un certificat qui vous rassurerait et vous expliquerait que ma phtisie est à un stade où je ne suis pas contagieuse? »

Il secoua la tête. « Cela ne suffira pas, malheureusement. Si vous ne

partez pas, je vais perdre plusieurs de mes clients. Je vous en prie essayez de comprendre ma position et partez sans faire de remue-ménage.

--- Partir? » dit Katherine. « Vous nous mettez dehors? Mais où voulez-vous qu'on aille Mr. Vince? Que suggérez-vous? Nous avons retenu dans votre hôtel pour plusieurs mois.

--- J'ai pris en compte cela. Je sais une petite maison vacante près du village d' Ospedaletti, à moins de cinq kilomètres d'ici; une belle vue, des commodités et agréments, ainsi que tout le confort, y compris les toilettes. Je sais que vous apprécierez.

Katherine ne savait pas si sa colère contre Jack, qui n'avait pas tenu tête à Mr. Vince, était plus violente que celle relative à l'augmentation de la facture; ils avaient dû payer pour faire nettoyer et aseptiser la chambre comme s'ils avaient été de la vermine. Elle voulu faire baisser le prix, mais Jack argumenta du contraire. « Pourquoi vous embarrasser? » dit-il, « N'est-il pas mieux de garder notre fierté et d'avoir un petit trou dans notre porte-monnaie?

--- Quelle fierté, Jack? Vous devez parler de la vôtre parce que moi, je n'en n'ai plus. Pourquoi ne prenez-vous pas la défense de votre femme quand sa santé précaire la fait passer pour une vermine dangereuse. Et qu'en est-il "du petit trou dans notre porte-monnaie?" Dois-je vous rappeler qu'il s'agit de "mon" porte-monnaie, et que ce n'est pas un "petit" trou.

--- Maintenant Katherine, calmez-vous. Cela aurait été inutile de vous défendre contre les accusations de Mr. Vince. Les clients ne risquent pas de changer d'avis. Vous savez comme les gens sont ignorants à propos de la tuberculose. Ils la redoutent parce qu'ils ne la connaissent pas. Il n'y a rien que vous puissiez faire contre cela.

--- Le fait est que vous n'avez rien dit pour me défendre. Vous avez accepté qu'il me juge et c'est ce qui me blesse. J'ai perdu toute fierté à l'idée que vous aussi, vous puissiez imaginer que je suis de la vermine.

Casetta Deerholm --- Ospedaletti

C'est une colline sauvage et pentue, couverte d'oliviers et de figuiers avec des herbes hautes et de grandes fleurs jaunes. En bas, la mer --- l'océan entier --- à perte de vue. C'est le vacarme tout au long du jour contre les rochers. Derrière ... les montagnes. De nombreux lézards se prélassent sur les murs du jardin et à la nuit tombée, les minuscules tambourins des crickets emplissent l'air du soir!

Lettres --- KM

LA COLERE DE KATHERINE S'ESTOMPA puisqu'elle n'avait plus à se tenir à l'abri des regards dans sa chambre d'hôtel et qu'elle s'installerait bientôt dans une maison privée. Quelques jours plus tard, ils se trouvaient dans une cariole tirée par des chevaux qui les emportait, eux et tous leurs bagages, vers *Ospedaletti*, un petit village le long de la côte rocheuse italienne.

« Regardez Jack, » cria Katherine, comme la cariole s'arrêtait devant la pancarte de "*Casetta Deerholm*". « Quelle merveille! » Elle aurait voulu courir dans ce paysage fleuri et sauvage, mais craignit d'attrister Jack avec sa toux et elle descendit lentement sur le chemin pavé, à l'ombre de vieux oliviers et de figuiers. LM indiqua au chauffeur chargé des bagages le chemin vers la petite villa rose au bord d'un précipice au dessus de la mer.

« Quelle vue étourdissante! » dit-elle; elle se tenait sur la vaste véranda et distinguait très nettement en contrebas l'écume blanche des vagues se jeter contre les rochers. Une douce brise lui caressait le visage avec tendresse et le ciel au dessus d'elle lui réchauffait le coeur. Elle prit la main de Jack. « Je reprends confiance. Je vais aller beaucoup mieux, ici. Et, pensez donc, je vais en abattre du travail, assise dans cette véranda.

--- Le travail, Katherine? Ne parlez pas de travail --- du moins pas tout de suite. »

Elle respira l'air méditerranéen doux et tendre sans ressentir la moindre douleur dans la poitrine et silencieusement remercia le Dr. Sorapure de l'avoir tenue éloignée, hors les murs d'un sanatorium. Seulement trois semaines sur *La Riviera* et déjà, elle se sentait bien mieux. Elle sourit à Jack et lui pressa la main. « Vous souvenez-vous à Bandol, quand je vous lisais les poèmes d'*Emilie Brontë*: "*Je ne sais pourquoi cela m'arrive.*"

--- Bien sûr, je me souviens. Je me souviens de tout ce qui s'est passé à Bandol, depuis les petites gorgées de camomille dans le jardin, les soirées au coin du feu à lire, discuter, ou écrire, jusqu'aux vagabondages au bord de la mer et la cueillette des fleurs sauvages dans les collines ... »

Pardonnez-moi de vous avoir ignoré, vous la Terre et l'Air

Qui m'accueilliez magnifiquement!

Mais le chagrin flétrit même les plus grands

Et qui lutterait avec détresse dans l'âme? récita-t-elle, puis rajouta « Comme à Bandol, je lutterai contre mon chagrin et je vaincrai! J'espère seulement que vous serez témoin de mon rétablissement, et pas uniquement ma "Très Fidèle" qui s'en octroierait tout le mérite.

--- Ce que je souhaiterais vraiment, serait de renvoyer votre "Très Fidèle" à Londres, tandis que moi, je resterais ici et prendrais soin de vous. Rien que nous deux, seuls comme à Bandol! J'aurais le temps d'écrire ma deuxième nouvelle. Je la remets toujours à plus tard, de même que mon recueil de poésie qui n'est lui non plus pas terminé. Mais *The Athenaeum* ne peut pas être édité sans moi. Vous savez que je dois m'en aller. Et quand le mois de ---

--- Je sais, Jack. Quand le mois de mai sera là --- »

Un violent fracas, venu de l'intérieur fut suivi de jurons.

« Oh! Mon Dieu, qu'a-t-elle encore cassé? » Ils suivirent le bruit dans la cuisine et découvrirent la théière brisée sur le sol et LM, accablée, ramassait les morceaux à terre.

« Je la tenais fermement sous le robinet en attendant que l'eau coule, mais rien ne se passait. J'ai heurté le robinet avec la théière et elle m'a glissé des mains. Vous pouvez croire cela? Il n'y a plus d'eau, comment est-ce que je vais faire du thé?

« Tout ça n'est pas bien grave, » dit Katherine. « J'ai oublié de vous dire que Mr. Vince nous avait avertis que cela prendrait quelques jours avant que nous ayons l'eau courante. D'ici là, il faudra descendre à la fontaine du village. C'est Jack qui le fera.

--- Mais il part demain! Et regardez la cuisinière, si on peut appeler ça une cuisinière; comment vais-je l'allumer? »

Katherine regarda le poêle antique.

« Regardez Jack, » dit-elle sans être intimidée par LM, « c'est le même qu'à Bandol. »

Elle trouva une boîte d'allumettes sur la paillasse de la cuisine, et souleva les rondelles du dessus pour l'allumer. Jack prit un seau dans l'évier et sortit en précisant qu'il allait revenir.

« Nous boirons le thé que vous nous avez promis, dans la véranda, avant le coucher du soleil. » dit Katherine en prenant les tasses à thé sur l'étagère du garde-manger.

« Mais ce n'est pas possible, il n'y a plus de théière.

--- Ida, s'il vous plaît, ayez un peu d'imagination. Il doit y avoir quelque chose dans la cuisine qui fera office de théière. Regardez dans le placard, il y a certainement ce qu'il faut. Sinon, nous nous priverons de thé, et nous irons promener jusqu'au village pour acheter une nouvelle théière. Mais, de grâce, calmez-vous! »

LE LENDEMAIN DE LEUR INSTALLATION à *Casetta Deerholm*, Jack installa son chapeau mou de velours feutré sur le porte-manteau de l'entrée. Il y attendrait son retour en mai. Il dit au revoir à Katherine, l'embrassa et avec sa valise à la main, passa la porte et descendit la rue

vers la station des bus. Là, il en prendrait un qui l'emmènerait vers San Remo d'où partait son train pour rejoindre "Londres la lointaine".

Elle remonta péniblement les escaliers, se dirigea vers la fenêtre de sa chambre et y agita frénétiquement un linge blanc, espérant que Jack la verrait et lui ferait un signe en retour. Mais Jack prit le bus sans se retourner. Elle s'effondra sur son lit, épuisée d'avoir trop fait semblant d'être vivante et heureuse.

Plus tard dans la journée, elle s'aventura sous la véranda et remarqua le fauteuil en rotin dans le jardin, sous un très vieil olivier. Elle s'assit pour écrire à son très cher ami K.K.Kotelianski, un immigrant Russe qui leur avait été présenté par les Lawrence, quand ils étaient proches voisins à *Chesham* pendant la guerre. Plus tard, ils furent colocataires avec quelques autres artistes de Londres, logeant tous ensemble par mesure d'économie.

Katherine et Kot avaient construit une intimité amicale et épistolaire, tant ils partageaient les mêmes intérêts littéraires. Lui, gagnait difficilement sa vie en traduisant la littérature Russe. Il lui avait récemment demandé de travailler avec lui à la traduction des lettres de Tchekhov que *the Athenaeum* voulait publier. Il comptait sur elle pour défroisser sa grammaire anglaise rugueuse et corriger ses maladroites de sens.

Toujours grande admiratrice de Tchekhov, elle avait plaisir à lire les traductions de Kot. Aujourd'hui elle était bouleversée par les angoisses que Tchekhov avait ressenties lorsque, en tant que médecin, il avait compris que sa tuberculose l'empêcherait d'achever son oeuvre littéraire. Il était pourtant persuadé que seul le travail le maintenait en vie.

Elle reprit son stylo et raconta à Kot "La Casetta" suspendue à *la colline sauvage et pentue, couverte d'oliviers et de figuiers, avec des herbes hautes et de grandes fleurs jaunes.*

Il faisait assez chaud pour rester dehors. Elle termina le courrier pour Kot et se plongea dans son Shakespeare bien usé. LM l'interrompait souvent, lui posait des questions ridicules comme: "Vous ne seriez pas mieux à l'intérieur? Ou "Vous voulez de la compagnie, ma chère?" ou encore "Est-ce que je peux savoir à qui vous écrivez?" Agacée par ces interruptions incessantes, elle rajouta un postscriptum à sa lettre pour Kot: « *Le pire n'est pas d'être malade, mais bien de devoir supporter des gens*

autour de soi avec lesquels il faut se bagarrer pour arriver à garder une certaine distance. »

Ses pensées allèrent vers Jack dans le train. Elle l'imagina, fatigué et affamé, avec une grande envie de dormir, enveloppé dans son manteau. Cependant, ça n'aurait pas coûté beaucoup plus cher de réserver une couchette. Se balançant dans le fauteuil, elle ferma les yeux et rêva à leur maison *Heron*, un nid d'amour au toit de chaume, avec deux . . . non trois enfants jouant dans le jardin . . . le petit garçon ressemblerait tant à Jack, avec le même regard vert pâle. Elle rouvrit les yeux pour voir le soleil plonger à l'horizon de la Méditerranée et écrivit dans son carnet: "*trente huit semaines*", marquant ainsi les jours qui la séparaient des retrouvailles avec Jack.

Au cours du dîner, Katherine établit une sorte de dispositif routinier et quotidien que LM devrait suivre et respecter. LM la réveillerait à 10 heures précises, avec le plateau du petit déjeuner. Il ne faudra pas qu'elle la dérange avant 10 heures parce que, peut-être, Katherine serait en train d'écrire. Les après midi seront silencieux. Elle fixerait elle-même l'heure du dîner, si elle avait faim. Elle lirait ou écrirait dans la véranda, ou si elle était trop fatiguée, remonterait s'allonger sur son lit puisqu'il n'y avait pas de canapé au rez- de- chaussée. Le salon, attendant à la cuisine était la seule pièce autre que les deux chambres de l'étage; elle en fit son bureau. La porte fermée serait le code pour LM qui ne devait la déranger sous aucun prétexte. Katherine avait préparé pour LM des menus puisés dans ses propres recettes. LM devait éviter de poser des questions auxquelles elle pouvait répondre toute seule depuis le temps qu'elles étaient à *Casetta*, y compris ce qu'il fallait acheter au marché, à présent qu'il n'y avait que peu d'argent et de fait, devrait éviter les extravagances.

« Si vous suivez mes instructions, je pourrais écrire. Cela nous permettra de rester ici toutes les deux. » Puis elle rajouta: « Je suis trop sous pression à cause du calendrier de l'éditeur et je ne veux pas avoir le souci du quotidien. C'est votre partie!

--- Je comprends, Katie. Je tâcherai de ne pas vous ennuyer, mais je pensais que nous étions là pour nous reposer et non pour travailler. C'est bien ce que Jack a dit?

--- Mais Jack --- de quoi croit-t-il que nous allons vivre? Ai-je besoin de vous rappeler que les seuls revenus que je reçois de mon mari ne me

parviennent que lorsque je lui ai livré les nouvelles et les critiques pour *The Athenaeum*. En attendant que je reçoive une avance pour ma prochaine collection, nous serons à court d'argent. Je n'ai encore rien déterminé pour ça; quand les choix seront faits. Je devrai me mettre sérieusement au travail.

--- Oh! J'espère vraiment que vous y inclurez *Bliss* dans cette collection. C'est mon préféré pour le moment et si je souviens bien, il vous a bien rapporté celui-là.

--- Oui, j'espère bien. » Katherine sourit. « En fait, je considère *Bliss* comme le titre d'une anthologie. » Elle entendait encore les propos de Virginia Woolf qui se plaignait "de voir sa propre réputation ruinée par cet ouvrage". Elle le lui avait jeté à la figure puisqu'il s'était beaucoup mieux vendu que tout ce que Virginia avait déjà publié. Non, ce n'était pas son meilleur travail mais il avait du succès. Ses lecteurs l'avaient bien aimé, ainsi que les critiques, après sa publication dans le *English Review*. Virginia ne comprendrait jamais qu'ils étaient quelques écrivains à gagner leur vie grâce à leur métier et ils ne pourraient jamais offrir au public leurs meilleures productions sans une compensation financière. Virginia avait le privilège d'écrire seulement pour elle-même, ou pour une élite.

AU PREMIER COURRIER, ELLE RECUT un paquet de quatre nouvelles de Jack, qui nécessitaient une critique immédiate pour la prochaine parution de *The Athenaeum*. Elle fit ce qu'il lui demandait, mais quand elle eut fini ses corrections, elle y ajouta une lettre déplorant que ces écrits ignoraient tout de la guerre qui avait eu lieu et que cela lui paraissait absurde. La guerre avait tout changé, il fallait affronter cette réalité et non l'ignorer. Elle s'étonnait d'une part, qu'il lui demande de faire la critique de livres inconséquents et, par ailleurs, qu'il fasse rééditer *Middlemarch* de George Eliot par l'un de ses assistants.

LM s'affairait dans la cuisine rustique, essayant de préparer à manger, mais souvent le plus simple des repas restait une grande difficulté, la conduisant à interrompre Katherine et ce, en dépit de la promesse qu'elle lui avait faite. Katherine l'entendait jurer et pester derrière la cloison et,

régulièrement, le fracas de quelques assiettes ou verres brisés la contraignait à aller voir ce qui se passait.

Katherine s'étonnait quant à la réelle capacité de LM à remplir le rôle qu'elle lui avait attribué. Elle était une bien piètre maîtresse de maison, devant toujours se battre avec la cuisinière pour l'allumer, trop embarrassée pour demander de l'aide, ne pouvant que rarement préparer un repas qui ait du goût et qui soit prêt à temps, tardant à apporter le plateau du thé . . . Sans doute sa grande taille et ses mains massives étaient-elles ses principaux atouts quand il s'agissait de rapporter de grands seaux pleins d'eau de la fontaine du village. Les dépenses de nourriture étaient une difficulté supplémentaire pour un budget strict. Chaque jour, LM demandait un peu plus d'argent pour les courses au village ou d'autres marchandises à San Remo. Elle disait qu'elle était au régime et ne touchait guère à son assiette pendant le repas qu'elles prenaient ensemble. Mais où donc allait toute cette nourriture? On savait que LM donnait à manger à tout ce qui respirait ou passait par là, mais même comme ça, il aurait dû y avoir des restes.

C'est ce à quoi pensait Katherine quand elle vit par la fenêtre de sa chambre, LM remonter avec peine du village, chargée de deux seaux pleins dont l'eau débordait. Katherine ne se souvenait pas de LM aussi lourdaude et maladroite à l'époque où elles étaient étudiantes.

LM AVAIT ÉTÉ LA PREMIÈRE ÉTUDIANTE que Katherine avait rencontrée au "Queens College". Quand elles arrivèrent de Wellington avec ses soeurs, elles s'installèrent dans un dortoir. Katherine s'empressa de s'octroyer le lit dans un angle de la pièce, comme si cela était tout à fait légitime. Mais pourquoi? demandèrent ses soeurs. Et bien parce que, depuis la fenêtre à encorbellement, elle, elle saurait mieux que tout le monde, apprécier les averses ou admirer les fleurs en boutons et les étoiles tombées du ciel. De même, elle se précipita depuis son lit auto-attribué, par la porte accédant à une salle de bain géante dans laquelle il y avait,

pour on ne sait quelle étrange raison mais pour son plus grand bonheur, un piano à queue. Peut-être, y'en avait-il dans la salle de bains de chaque maison de Londres, un grand piano à queue?

« Kathleen! » hurla Véra, sa soeur aînée. « Vous n'êtes pas très polie. Ida a pris soin de monter vos malles sur trois étages et attend de vous que vous lui disiez où vous voulez qu'elle les dépose.

--- Je préfère que vous ne m'appeliez pas par ce nom là. » répondit-elle en réapparaissant dans l'encadrement de la porte. Ses deux soeurs, élégantes, étaient vêtues de leurs chapeaux à plumes et de leurs longues jupes traînant à terre, comme c'était la mode en Nouvelle Zélande. Mais son attention fut attirée par une grande et forte jeune fille, vêtue de manière quelconque, jupe et chemise anthracite. Ses longs cheveux blonds étaient séparés par une sévère raie en leur milieu et serrés par une barrette les tirant en arrière et retombant dans le dos. Si elle n'avait pas été aussi grande, elle aurait pu être la Jane Eyre de l'une des soeurs Brontë.

Ida avait le regard fixe, qu'elle détourna timidement, non sans que Katherine n'y aperçût une lueur de tristesse. J'en ferai une esquisse dans mon journal, pensa-t-elle. « Là! Apportez mes malles ici! » ordonna-t-elle, indiquant le côté de son lit. Ida s'exécuta et attendit comme si elle ne savait que faire sans autres instructions.

« Kass! » l'appela son autre soeur Marie. « Ida n'est pas votre domestique; elle est une monitrice de l'école à laquelle il a été demandé de nous montrer nos chambres ainsi que l'université. Je pense que vous devez vous excuser de votre grossièreté et la remercier d'avoir porté vos bagages. »

Kass n'apprécia pas du tout la manière avec laquelle ses soeurs lui disaient ce qu'elle devait faire; elle leur tourna le dos et tranquillement s'adressa à Ida: « Merci. » Ida fit une délicate révérence qui, compte-tenu de sa taille, était tout à fait gracieuse.

Katherine lui tendit la main. Ida l'accepta et dit: « Bonjour, Ka---

--- Non, ne m'appellez pas Kass. Pas plus que Kathleen d'ailleurs. Seules mes soeurs peuvent le faire ou mes amis à la maison. Ce sont les noms de notre enfance. Ici à Londres, vous pouvez m'appeler Katie.

--- Bonjour, Katie.

--- Et vous, rappelez-moi votre nom.

--- Ida. Je m'appelle Ida. » Cette créature avec une voix d'enfant haut perchée en contraste avec sa taille, surprit Katherine. C'est sûr, je dois écrire sur ce personnage, pensa-t-elle.

--- Ida? Et Ida comment?

--- Ida Baker.

--- Hummm! Cela ne vous gêne pas si je change votre nom? Je pense que "Ida" ne vous convient pas du tout. Je suis excellente pour donner un nom aux gens. Je le fais constamment dans les romans que j'écris.

--- Vous êtes écrivain? » s'exclama Ida, se réveillant soudain.

« Oui, mais je veux devenir une musicienne professionnelle. Et vous? Quelle est votre ambition? »

Ida rougit. « Ambition? Je ne sais même pas si j'en ai une. J'étudie le violon.

--- Excellent. Mon instrument est le violoncelle. Nous pourrions jouer en duo.

--- Je ne suis pas très bonne. » rajouta doucement Ida, en se retournant pour quitter la pièce.

« Maintenant, je sais comment vous appeler. Ce sera aussi votre nom de scène, Lesley. C'est aussi le nom de mon frère, et je l'aime beaucoup.

--- Je ne sais pas. J'ai l'habitude qu'on m'appelle "Ida". Et si je dois changer de nom, je préférerais le choisir moi-même; Katherine est le nom de ma mère.

--- Bien, mais cela n'est pas possible. Mon nom de plume est Katherine. Cela créerait beaucoup de confusion si nous avions toutes les deux le même prénom, vous ne pensez pas?

--- D'accord, » dit Ida. Elle se leva pour partir et se retourna en disant: « Si vous le voulez, je peux revenir quand vous aurez défait vos paquets et je vous montrerai l'école.

--- Pourquoi attendre? Je veux tout voir maintenant! »

KATHERINE ETAIT RETOURNÉE S'ALLONGER sur son lit, après avoir observé LM monter la colline vers Casetta. Elle revint à la lettre qu'elle était en train d'écrire. Jack et elle s'étaient promis de s'écrire chaque jour. Elle commença par lui raconter qu'elle aurait préféré que ce soit lui qui remonte l'eau et qu'il lui aurait offert le brin de géranium rouge qu'il aurait caché dans son gilet. Par la fenêtre ouverte, elle entendit le murmure des vagues . . . "Boge" . . . qui venaient se jeter contre les rochers en contrebas et écrivit:

Mon très cher Boge, vous êtes le plus grand amour de ma vie, sur cette terre.

8

OCTOBRE 1919

31ème Anniversaire

*Maintenant c'est la solitude et non le sommeil
Qui vient avec la nuit, s'assoir à côté du lit.
Comme une enfant lasse, allongée, je l'attends.
Je la regarde souffler la lampe doucement.
Sans qu'elle ne se détourne, ni de droite, ni de gauche,
De guerre lasse, elle tombe de fatigue.
Elle aussi est vieille. Elle aussi, la bataille a gagnée,
Couronnée maintenant de guirlande de lauriers.*

Solitudes --- KM

SON TRENTIÈME ANNIVERSAIRE ARRIVA sans tambour ni trompette. Jack lui envoya une délicate petite cuillère en argent pour leur future maison *Heron*. Une lettre de son père aussi, mais sans aucune allusion à son anniversaire. Katherine savait qu'il avait donné de l'argent à ses soeurs pour leurs anniversaires et fut blessée qu'il ait ignoré le sien.

Assise, soutenue par ses oreillers, en colère contre LM qui tardait à apporter le plateau du matin, elle inscrivit dans son journal: *199 jours*, se motivant elle-même à ne pas perdre espoir. *Rester ferme* comme dirait Jack.

LM entra, radieuse. « Bon anniversaire Katie! » Elle posa fièrement le plateau, café fumant, bol et, un bouquet lumineux qu'elle avait cueilli dans le jardin.

« Je ne pensais pas qu'on pouvait trouver ce café au village. » dit-elle en guise de réponse grognon. Mais si elle ne pouvait pas plaisanter le jour de son anniversaire, qui d'autre allait le faire?

« Je n'ai pas dit que je n'en trouverai pas. J'ai dit qu'on ne pouvait pas se l'offrir. Mais ce matin j'ai découvert dans un petit magasin pittoresque des sacs de café à un prix tout à fait abordable.

--- Combien?

--- Oh! Pas trop cher, si on considère le nombre de grains serrés contenus dans le paquet.

--- Combien, Ida?

--- Dix lires.

--- Comment? Mais c'est presque aussi cher qu'une visite chez le médecin. Vous savez que nous n'avons pas les moyens pour cela. Vous savez que Jack et moi, économisons pour la maison *Heron*. Et que faites-vous pour nous aider? Non seulement vous cassez la vaisselle que je mets de côté, mais de plus vous dépensez l'argent avec frivolité, pour votre plaisir. Je déduirai donc ce café en grains de votre salaire. Maintenant emportez-le. »

LM garda un sourire forcé jusqu'aux oreilles, ce qui la faisait ressembler à une citrouille.

« Voilà une belle journée d'anniversaire ma fille! Déduisez cela de mon salaire si vous le voulez. Bien que je n'ai aucune idée de ce qu'est mon salaire. Mais maintenant que je sais que j'en ai un, je peux l'utiliser à ma guise pour vous faire un cadeau d'anniversaire. Contente! » Avant que Katherine ait répondu, LM avait tourné les talons et disparu.

Les arômes de la cafetière fumante étaient irrésistibles. KM s'en versa une tasse. C'est à ce moment-là qu'elle vit le petit flacon de son parfum favori derrière le vase. "Oh! Jones, c'est si

gentil de penser à moi!" Elle bu une gorgée. "Oh! Quel délice". Elle se tamponna le poignet de parfum et pensa qu'elle était une personne vraiment détestable. "Mais pourquoi reste-t-elle? C'est pour rester près de moi qu'elle ne s'est jamais mariée et n'a pas fondé de famille. Pourquoi tant de sacrifices pour moi? Pourquoi est-ce que je tolère cela?"

Katherine retourna lire un livre qui l'ennuyait profondément, mais qu'elle devait terminer. Elle avait un article à écrire et à envoyer pour *the Athenaeum*, avant la date butoir. Jack lui envoyait des livres souvent au dernier moment et c'est à peine si elle avait le temps de les lire et d'en écrire la critique. Il ne semblait pas se rendre compte que ce travail était long. Le manque de temps la rendait nerveuse.

Un accident dans la cuisine la fit sursauter. « Je ne pourrai jamais travailler tant qu'elle sera dans la maison. » dit-elle à haute voix, oubliant bien vite le sentiment de culpabilité qu'elle venait de ressentir à l'égard de son amie de jeunesse. Elle se couvrit précipitamment et descendit.

Dans la cuisine, LM courbée, balayait pour ramasser tous les éclats de verre brisés.

« Qu'avez-vous encore cassé?

--- Juste ces stupides verres à Brandy. De toute façon, ils étaient trop fragiles. Ils n'auraient pas beaucoup servi. Je sais que ce n'est pas une bonne excuse, mais c'est la vérité. Oh! Katie, ne soyez pas en colère, vous savez comme je suis maladroite. Vous devez me laisser le temps de m'habituer à travailler dans cette cuisine.

--- C'est déjà ce que vous disiez à Londres. Nous n'avons pas plus d'éléments *fragiles* pour vous entraîner. En une semaine, vous avez cassé le thermomètre ---

--- C'est injuste. Il est tombé accidentellement de la table de nuit lorsque j'y ai posé votre verre de lait. »

Katherine continua: « Une assiette, la soucoupe ---

--- Ils étaient fragiles eux aussi. Et n'est-ce pas un peu comme à la maison, quand il vous arrive de briser un objet ou un autre?

Un fou rire la secoua et elle se releva avec les morceaux de verre cassés et luisants dans la main. Katherine claqua la porte, retourna à son travail et pensa: "Si seulement cette jeune domestique du village,

menue et joyeuse n'était pas partie sans préavis. Les deux jours qu'elle a passés avec nous furent paisibles. Si elle était restée, j'aurais dit à LM de faire ses paquets aujourd'hui même."

Elle venait à peine de s'asseoir à sa table de travail que LM entra de manière intempestive, brisant une fois de plus les règles de vie mises en place il y a peu.

« Mais vous n'avez aucun scrupule, » cria Katherine. « Vous ne voyez donc pas que je travaille. Je vous en prie, laissez moi seule!

--- Oh! Désolée Katie, je ne pensais pas vous déranger dans votre travail.

--- C'est pour ça que la porte est fermée.

--- Je voulais vous dire que je pars faire des courses. Avec votre permission, j'achèterai quelques côtelettes de mouton que j'ai vu chez le boucher, avant que quelqu'un d'autre ne les prenne et puis nous avons besoin d'oeufs. Vous ne voudriez pas quelques figues ma chère, pour votre anniversaire?

--- Vous pensez que je n'ai qu'à écrire dans ce carnet pour que l'argent apparaisse comme par magie. Vous avez déjà fait les achats nécessaires. Mais où donc passe toute cette nourriture? Certainement pas dans *mon* estomac.

--- Ni dans le mien. Vous avez remarqué mon appétit d'oiseau? »

Katherine savait que LM se leurrerait. Elle ne voulait pas le lui montrer mais elle l'avait un petit peu espionnée et dernièrement elle l'avait surprise à se gaver d'une miche de pain italien, alors qu'elle croyait Katherine endormie.

KATHERINE PASSA LE RESTE DE L'APRÈS-MIDI à lire dans la véranda. LM revint voir si tout allait bien et s'étonna: « Katie, que se passe-t-il?

--- Que voulez-vous dire par *que se passe-t-il?*

--- Regardez vos jambes. »

Elles étaient rouge vif et avaient doublé de volume. « Oh! Mon Dieu! Qu'est-ce que c'est? »

LM couru chez le voisin chercher de l'aide.

Le voisin jeta un coup d'oeil et déclara, « Pa-pet-e-chi-kos! »

--- Che cosa sono "Pa-pet-e-chi-kos" ? » demandèrent-elles en coeur.

Le voisin haussa les épaules et elles l'entendirent rire en partant, trouvant si amusantes ses voisines étrangères.

LM chercha le mot dans le dictionnaire italien et le lu à haute voix pour Katherine,

« De minuscules moustiques mortels et invisibles.

--- Que voulez-vous dire par "mortels"?

--- Je ne sais pas, mais nous devons faire dégonfler ces jambes. Je vais chercher de la glace.

--- Ida, nous n'avons pas de glace!

--- Oui, c'est vrai! Bon, c'est trop tard ce soir, mais j'irai à la pharmacie demain à la première heure. Signor Mario saura ce qu'il faut faire. »

Le lendemain matin elle fut réveillée par la lumière des bougies qui étaient disposées dans la chambre. LM avait aussi accroché une moustiquaire autour de son lit.

« Qu'avez-vous fait? Et pourquoi toutes ces bougies allumées?

--- Signor Mario a dit de faire ainsi. » LM prit un flacon dans son sac et le montra à Katherine. « Il conseille de rajouter cette solution à votre bain.

--- Qu'est ce que c'est?

--- Je ne sais pas. Il parle très vite et je n'ai pas compris toutes ces explications. »

LM retira les fleurs fraîches de leur vase.

« Mais! Où les emmenez-vous?

--- Il a dit " Pas de fleurs dans la maison. Les *papetechikos* se nourrissent de leur nectar."

--- Ne touchez pas à ces fleurs!

--- Mais Katie ---

--- Reposez les tout de suite. Que vous a-t-il dit d'autre?

--- "Garder les fenêtres fermées la nuit, asperger le sol avec de

l'eau" mais je n'ai pas compris en quoi cela était efficace et, ah oui! le mieux que je puisse traduire est: "Tenir le coup jusqu'après la saison des fruits."

--- Et c'est quand?

--- D'ici quelques mois. »

Dans l'air chaud et immobile des jours suivants, l'assaut des pa-pet-e-chi-kos continua. Les insectes passaient à travers le tulle de la moustiquaire, pour se repaître implacablement.

DÉBUT NOVEMBRE, UN MOIS APRÈS LEUR arrivée à Casetta, Katherine avait perdu tout espoir de guérison. Elle devenait nerveuse et déprimée. Elle comptait sur les lettres de Jack pour l'empêcher de renoncer totalement, mais ces dernières étaient vraiment trop espacées. Sa solitude passait inaperçue puisqu'il n'était pas là pour l'entendre pleurer.

Tous les après midis, elle écrivait à sa table de travail en attendant que LM rentrât de la poste. Bien que le courrier soit distribué tous les matins à Casetta, elle espérait toujours qu'une lettre aurait pu ne pas être apportée. Même lorsqu'elle entendait la porte d'entrée se refermer bruyamment, elle se retenait quelques secondes de plus avant d'appeler LM. Puis la pression se faisait trop pesante, elle hurlait: « Ida, y' a-t-il du courrier? »

Le plus souvent la réponse était: « Non, pas aujourd'hui. »

Naufragée dans les ténèbres avec l'impossibilité de se contenir, elle écrivait des lettres à Jack à propos des stupidités de LM et d'autres à ses amis, quant au manque d'égard à son endroit de la part de Jack. Elle fouettait alors du verbe les deux personnes qui prenaient le mieux soin d'elle. Le pire était pour LM qui était là, présente auprès d'elle. Et régulièrement, Jack qui auparavant était

parvenu à éviter ses blessures, devenait sa victime bien ciblée par ces lettres venimeuses. Mais Katherine ne pouvait s'empêcher de les écrire même si elle savait pertinemment qu'il ne fallait pas le faire.

A la fin d'une de ces après-midi, attendant que LM revienne de la poste, elle corrigeait la dernière lettre de Tchekhov, arrivée dans un précédent courrier de Kot. C'était une lettre à son épouse dans laquelle il essayait d'expliquer ses ressentis en tant que tuberculeux.

Tout mon être est affaibli par la maladie et je suis comme un enfant; tantôt je prie Dieu, tantôt je pleure, tantôt je suis heureux.

Les larmes lui montèrent aux yeux à la lecture de ces mots qu'elle aurait pu elle-même écrire. Elle savait que c'était la phtisie qui la rendait incontrôlable d'humeur changeante. Alors, que pouvait-elle faire? Comment pouvait-elle combattre les idées noires qui la submergeaient tout au long du jour. Elle aurait voulu dormir et échapper à son désespoir, mais il n'y avait plus de laudanum, prescrit par le Dr. Sorapure.

Elle reprit son stylo pour répondre à la dernière lettre de Jack dans laquelle il se plaignait d'un rhume. Elle recopia une phrase clé de Tchekhov:

"Les gens adorent parler de leur maladie, bien que ce soit la chose la plus inintéressante de leur vie." Puis elle poursuivit avec ses propres mots. "Voyez-vous mon cher, la raison pour laquelle je ne vous parle pas de mon mauvais état de santé et de mon moral en berne, c'est bien parce que c'est assommant. Aussi, je vous en prie, ne m'ennuyez pas avec toutes vos maladies. Nous avons, et de loin, des sujets bien plus passionnants à échanger, tel que la prochaine édition de The A., ou l'endroit où vous allez trouver notre Maison Heron --- avez-vous cherché un peu? Ou êtes-vous trop abattu et découragé, comme moi aujourd'hui? Au point que cette maison que nous espérons tant, devienne inaccessible, avec toutes ces choses ennuyeuses que je choisis de ne pas aborder maintenant."

La cloche de la porte tinta encore et encore. « Ida! » hurla-t-elle.

« J'arrive, j'arrive. » Elle pu suivre le pas pesant de LM,

comme les sabots d'un cheval sur un plan incliné en bois.

LM fit entrer Mr. Vince dans le bureau de Katherine. « Bon après-midi, Mme Murry. » La salua-t-il en essuyant la sueur de son front, puisqu'il était monté à pied depuis Ospedaletti. « Je passais dans le quartier et j'ai pensé venir voir si vous étiez bien installées, ici toutes les deux. Y'a-t-il de l'eau au robinet?

--- Oui et c'est bien mieux pour la salle de bain. Maintenant, s'il n'y a rien d'autre --- sur le chemin du retour, arrêtez-vous à la cuisine, Ida vous servira quelque chose à boire.

--- Et bien Mme Murry, en fait il y a autre chose ---

--- Oh, vous allez me donner des nouvelles d'Augusta? Son attitude m'a peinée. Elle semblait heureuse, pourtant elle n'a travaillé que deux jours ici, quand brutalement elle est partie sans rien dire. Est-elle malade?

--- Je lui avais dit de vous expliquer... mais elle était très embarrassée et m'a demandé de le faire. »

Katherine attendait la suite et comme il se taisait, elle le sollicita poliment:

« Oui?

--- C'est à propos de votre maladie Mme Murry. Il y a des com-mérages. Vous savez ce que c'est dans les petits villages. Sa mère lui a dit qu'elle ne pouvait pas travailler pour vous. Augusta était déçue, mais les jeunes filles doivent obéir à leur mère, n'est-ce pas? Cela est bien regrettable. Et puis, j'étais en souci pour vous, vous sachant seules toutes les deux. J'ai pensé que ceci pouvait être une bonne idée. . . »

Il sortit un revolver qu'il plaça sur le bureau, avec une boîte de cartouches.

« C'est pour quoi faire? » demanda LM en reculant.

« Je suis inquiet. Vous sachant seules ici, toutes les deux, alors que ce n'est que la fin de la guerre, que les hostilités étaient contre nous, que Mr Murry est reparti et que vous êtes restées, enfin vous voyez ce que je veux dire . . . et puis, vous êtes malade . . . alors, je pense que vous avez besoin d'être protégée.

--- Auriez-vous eu des problèmes Mr Vince? » Il avait vécu à San Remo avant la guerre et y était revenu après mais il était toujours un

Anglais, un étranger et pendant quatre longues années, un ennemi.

« Bonté, non! Mme Murry, pas à San Remo. Nous sommes nombreux ici. C'est une vieille et fidèle colonie Britannique. Mais là, dans la campagne, qui sait si jamais quelqu'un a besoin de protection dans cet endroit reculé. Je pense que ceci est une bonne précaution. »

Katherine prit le revolver, le manipula, apprécia son poids. Elle ressentit alors simultanément autant de terreur que de fascination. Elle le reposa.

« Merci Mr. Vince pour votre sollicitude. C'est vrai que la sonnette de la porte d'entrée a retenti la nuit dernière mais personne n'a répondu lorsque nous avons appelé. Je n'y ai pas attaché trop d'importance.

--- C'est ce que je craignais. Ces Italiens ne se rendent pas compte que nous ne sommes plus leurs ennemis. Notre présence est un rappel fort de leur défaite. Ils ne réalisent pas que nous ne voulons pas occuper leur pays. Nous trouvons seulement agréable de vivre ici. De toute façon, je me sentirai toujours rassuré sachant que vous gardez cette arme. Puis-je vous montrer comment on s'en sert?

--- Mais certainement.

--- Katherine! Vous seriez capable d'en faire usage? » interrogea LM, choquée.

« Mr. Vince ne nous aurait jamais apporté ce revolver s'il avait pensé que nous n'aurions pas à l'utiliser. »

Elle se saisit à nouveau du pistolet.

« Est-il chargé Mr. Vince? »

--- Non, je vais vous montrer comment le manier et vous ferez quelques exercices sur une cible.

--- Vraiment, » dit LM. « Est-ce bien nécessaire? »

--- Y' allons nous, Mr. Vince? » dit Katherine se dirigeant vers la cour.

« Vous venez ma chère? Vous devez vous entraîner, vous aussi.

--- Non merci. Mon père m'a appris à me servir d'un fusil en Rhodésie. J'en sais plus que souhaitable à ce sujet. »

Dans le jardin, il chargea le pistolet pour Katherine, le lui mit dans les mains et lui montra comment presser la détente. Elle s'entraîna à quelques tirs après son départ et aima la sensation de pouvoir que cela lui

procurait, de même que le plaisir de sentir LM ennuyée. Puis elle le rangea dans le tiroir de la table de l'entrée en face de la porte, déchargé, mais avec la boîte de cartouches tout proche.

Le lendemain matin LM apporta le plateau du petit déjeuner et lui rappela qu'elle prendrait le bus pour aller à San Remo en visite vers des amis.

« Êtes-vous certaine de pouvoir rester seule toute la journée?

--- Oui, oui. Et en réalité je m'en réjouis d'avance. »

« POURQUOI LM NE REMET-ELLE JAMAIS en place ce qu'elle a utilisé? » Dans le jardin, Katherine, s'interrogeait à haute voix, quand elle trébucha sur un râteau. Elle s'assit sur le fauteuil en osier pour profiter de la douceur de l'air telle de la soie sur sa peau. En contre bas, elle distinguait les nageurs dans les eaux claires de la méditerranée.

Les voiliers et les bateaux à vapeur glissant au fil des vagues la ramenèrent à Wellington, lorsqu'elle y regardait le port depuis la fenêtre de sa chambre. Au loin, les trainées d'écume blanche éclataient à l'horizon, à chaque nouveau rouleau de vagues. "Cette lumière nette et distincte, ce moment de vérité, subtil et révélateur, c'est exactement ce que je veux exprimer par mon écriture, mais quand y arriverai-je?" se demandait-elle, presque en colère.

Chacun de ses instants était pris par les critiques des nouvelles, les traductions de Tchekhov, la relecture de ses histoires brèves pour son anthologie. Elle n'avait rien écrit de nouveau. Elle n'utilisait ni son esprit fourmillant d'idées ni ses carnets pleins de notes.

Elle se cala confortablement dans le fauteuil en osier pour lire une lettre de Kot. Au dernier paragraphe, les larmes lui montèrent aux yeux:

Votre indomptable volonté vous gardera debout cette année. Je suis absolument certain que vous irez mieux et que vous verrez aboutir votre rêve de réussite.

D'un geste de la main, Katherine essuya ses larmes. Elle regarda la mer au loin pour se consoler, tout en respirant la brise douce et tiède qui s'attardait sur ses lèvres, lui procurant le même plaisir qu'un grand cru.

Le soleil passa brièvement derrière un nuage blanc pour apparaître à nouveau et la réchauffer ainsi que les géraniums en fleurs d'un rouge-orangé. Elle sortit son stylo et écrivit avec des forces vives dont elle ne soupçonnait même plus l'existence.

Oui Kot, vous avez raison. Je guérirai ici à Ospedaletti, dans cette maison de conte de fée, même si je dois la partager encore avec Ida mon Albatros. Et bientôt, j'écrirai à nouveau.

Elle reposa son stylo, heureuse et ravigotée par les propos généreux de Kot.

Elle pensa au prochain roman qu'elle écrirait et dédicacerait à son loyal et cher ami qui lui, ne l'avait jamais abandonnée. Ce nouvel optimisme l'accompagnait encore lorsqu'elle rentra travailler dans son bureau.

En revanche, cet élan s'évapora totalement cette nuit là. Elle se réveilla dans son lit, sous la moustiquaire, croyant être dévorée vivante. Elle hurla pour appeler au secours avant de se cacher sous les couvertures. LM arriva en courant. Le reflet de la lune sur le coton blanc de la tête de lit mettait en évidence un énorme moustique digérant un copieux repas. Katherine sortit de dessous les couvertures pour voir LM prendre le monstre dans ses grandes mains, se diriger vers la fenêtre, l'ouvrir et jeter la bête dehors.

« Vous lui rendez la liberté? Vous ne l'avez même pas écrasée?

---La pauvre petite chose. Je ne pouvais pas la tuer, Katie. » dit-elle en fermant la fenêtre. « Savez-vous qu'elle est obligée de se nourrir puisqu'elle est pleine d'oeufs? »

Katherine sauta hors de son lit et ré-ouvrit la fenêtre.

« Maintenant, laissons-la ainsi. De cette façon, ce qui reste de la salle de maternité peut venir se régaler sur ma personne. Nous ne

voulons certainement pas exterminer toute leur population à cause de mon égoïsme odieux. Quel dommage, ma chère Griselda, que ce ne soit pas votre sang qui excite leur appétit, vu que je suis certaine que vous êtes bien mieux disposée que moi à un tel sacrifice pour leur progéniture.

--- Maintenant Katie, vous n'allez pas vous mettre dans des états pareils! Calmez-vous! Nous ne voulons pas avoir de la fièvre, n'est-ce-pas? C'est vrai que je préférerais qu'ils s'attaquent à moi. Seulement voilà, ils vous trouvent à leur goût. On ne va pas en faire une hécatombe pour autant. Retournez dans votre lit et laissez moi vous couvrir avec la moustiquaire. »

Katherine se saisit de son verre sur la table de nuit et le lança vers LM.

« Sortez! Et ne m'adressez plus la parole jusqu'à ce que je vous en donne la permission. Ne croyez pas que je ne vois pas clair dans votre pitoyable auto-sacrifice. Je sais ce que vous voulez... Vous êtes bien comme tous les autres, vous voulez me dévorer! Vous pensez que je suis idiot n'est-ce pas? Vous croyez que je ne le sais pas, que vous êtes Albatros qui revient pour se venger. Je vous ai volé votre vie, à présent vous voulez m'assassiner. Admettez-le Albatros! Mais je ne vous laisserai pas faire. J'ai un pistolet maintenant pour me protéger. Mr. Vince ne savait pas que l'ennemi était à l'intérieur de ma maison, et non dehors.

--- Katie, arrêtez! Vos paroles dépassent votre pensée. Vous les regretterez plus tard.

--- Sortez! Et ne m'appellez pas Katie. Je suis Mme Murry pour vous. Vous entendez, Mme Murry! »

Katherine cogna l'oreiller de son poing. « Et vous Jack, soyez damné! Pourquoi m'avez vous abandonnée dans cet endroit oublié de Dieu, avec ce monstre? Vous prenez bien plus soin de votre diable de journal et de vos ambitions personnelles que de moi. Elle est là, la vérité! »

Terrassée par une quinte de toux, elle tendit le bras vers le verre, oubliant qu'elle l'avait lancé à la figure de LM. Elle retourna se coucher, la gorge desséchée.

Dans son rêve, elle se tenait dans le jardin, visant avec son revolver

une cible, puis le dirigeait vers LM souriante, qui s'avançait vers elle avec le plateau du thé. Elle appuyait sur la détente et regardait au sol, le corps de LM taché de thé et de sang mêlés, se transformer en un albatros aux plumes blanches et au corps rebondi, dont les ailes brisées s'étaient étalées dans l'allée.

Elle se réveilla, pensant . . . que cela ne ferait pas l'affaire. Le corps mort d'une femme de la taille de LM serait trop difficile à faire disparaître. Trop lourd à traîner dans le jardin et à jeter à la mer. Pourtant, comme elle aimerait être débarrassée d'elle une bonne fois pour toute! Et puis non, ça non plus ne ferait pas l'affaire . . . Comment survivrait-elle sans LM?

NOVEMBRE 1919

Je suis dans la salle à manger. Par la porte d'entrée filtre un souffle d'air froid et salé. Je suis enveloppée dans ma robe de chambre pourpre et ma couverture Jeager, avec une bouillotte et une brique chaude. Sur la table ronde, un coquetier sale et plein d'encre, ma montre (à l'heure Anglaise, soit une heure en retard) et sur un plateau de bois, un manuscrit nommé "Eternité". Il semble éclaboussé de gouttes de pluie telles les plus belles larmes qu'aurait versé un triste mortel. Il y a aussi une paire de ciseaux --- on dirait d'horribles cisailles --- et deux mouches qui vont, viennent et argumentent sur la ratification du traité de paix, relatif à l'esprit de nos relations publiques avec "La République des Insectes Volants".

Lettres ----KM

KATHERINE POSA SON STYLO, FERMA SON carnet et sortit sous la véranda pour regarder ce qui avait bien pu métamorphoser ces derniers jours une étendue turquoise et baignée de soleil en une mer traîtresse et sombre. Un autre orage allait s'abattre et Casetta Deerholm n'était plus le havre de paix qu'elle avait espéré, tant le vent glacial fouettait et fragilisait le promontoire sur lequel se tenait

Katherine. Elle n'était pas assez vêtue en dépit de sa robe de chambre pourpre, mais elle n'en n'avait cure. La seule qui prenait soin d'elle, LM, était partie à la rencontre du Dr. Bobone à l'arrêt de bus.

N'importe quel médecin, avait dit Katherine, n'importe lequel avec un stéthoscope autour du cou. Non pas parce que Katherine se sentait particulièrement malade, au contraire elle ne s'était jamais aussi bien sentie depuis qu'elle avait quitté Londres, mais parce qu'elle avait besoin d'un avis médical quant à ce mieux-être. Elle avait besoin d'entendre confirmation que l'enfermement qu'elle supportait avec LM, privée de la compagnie de Jack, valait la peine d'être vécu --- confirmation qu'elle était vraiment mieux. Dans le passé, il lui était arrivé de se sentir bien contre l'avis médical. Si souvent elle avait diagnostiqué toute seule qu'elle allait mieux, seulement pour ne pas être déçue par l'avis d'un professionnel.

Elle voulait la confirmation de la bouche d'un médecin que sa maladie était en veille, voire évanouie. Que le futur était, pour elle et Jack, envisageable. Que sa conviction en sa propre guérison cette fois, n'était pas d'un optimisme déplacé, pas plus que son refus d'une mort prochaine. De plus, le renouvellement de la médication du Dr. Sorapure pour éloigner ses terreurs nocturnes et apaiser sa toux était nécessaire. Le flacon de sirop qu'il lui avait donné était vide. Sans lui, elle restait éveillée toute la nuit.

LE Dr. BOBONE PRESSA LE STETHOSCOPE contre sa poitrine. Elle était attentive à la manière dont il écoutait. Etaient-ce les bûches dans le fourneau ou bien ses poumons qui crépitaient? Il ne dit rien.

Elle lui demanda à nouveau s'il ne voulait pas consulter son dossier médical avant de donner son avis.

Il répondit avec désinvolture, « Ce n'est pas nécessaire. Mon oreille entend tout. Le lobe supérieur gauche est infecté, Fräulein. »

Katherine le regarda. Il avait les yeux comme des billes rouges, tel un taureau en train de charger. Elle recula de crainte d'être piétinée.

« C'est ce que nous devons soigner, Fräulein. » dit-il. Elle sentait ses

deux doigts martelant sa poitrine comme les lourds sabots de l'animal. « Du soleil, du repos. Je vous avertis: si vous avez de la fièvre, c'est la mort assurée! »

Elle se détourna de lui afin qu'il ne remarquât pas la terreur qui l'envahissait et elle se rhabilla. « J'ai terminé le sirop que mon médecin en Angleterre m'avait donné pour dormir. Pouvez-vous m'en prescrire un autre flacon?

--- Si vous pensez au Laudanum, non, je ne peux pas. » répondit-il en sortant un vilain petit flacon de sa sacoche, avant de la refermer d'un coup sec. « Nous devons d'abord guérir les causes de votre maladie pour que vous retrouviez le sommeil. Avalez ceci Fräulein, donnez des forces à vos poumons.

---Je dois demander à mon médecin si c'est prudent. » Elle parcourut l'étiquette.

« Ne soyez pas inquiète, Fräulein, ça ne vous fera pas de mal. Soit vous irez mieux, soit il ne se passera rien. »

Katherine remit sa robe de chambre pourpre et régla la consultation en pensant que le coût en était bien élevé.

Dès qu'il fut parti, elle couru vers la véranda. Sa robe de chambre se gonfla sous l'effet du vent de l'orage. Elle s'agrippa à la rambarde et imagina qu'elle était sur un bateau la ramenant en Nouvelle Zélande. Le Dr. Bobone n'était qu'un personnage, un taureau dans un mauvais rêve.

Au loin, un bateau était violemment ballotté contre l'horizon d'écume blanche, telle une tache d'encre sur une feuille immaculée. Elle ressentit comme un coup de couteau lui transpercer la poitrine, là même où "le taureau" avait tambouriné de ses sabots. Elle sut, à ce moment-là, que la tache noire au loin était la marque indélébile sur son poumon.

L'orage tonna et on entendit le fracas tout au long du jour. Katherine se mit au lit et écrivit à Jack, lui demandant de voir le Dr. Sorapure immédiatement et de lui envoyer les herbes nécessaires à la préparation qu'elle ferait faire à l'apothicaire, ici. Elle lui donna le nom de la potion du Dr. Bobone, précisant qu'elle n'en prendrait même pas une goutte sans l'assurance du Dr. Sorapure.

Elle posa son stylo et jeta un regard dans la chambre si sobrement meublée. Un petit fourneau à charbon sifflait et crépitait. A peine de quoi la

réchauffer. Elle frissonna. Toute la petite maison accrochée au dessus du précipice grelotait. Elle attrapa sa couverture Jaeger, s'y emmitoufla bien serrée et glissa ses pieds dans des manchons de fourrure. Mais en dépit de toutes ces précautions, le vent pénétrant s'infiltrait par les murs en miettes de Casetta et l'enserrait de ses bras de glace.

LM entra et lui apporta un verre de lait chaud sur un plateau. Après quelques jours de silence, Katherine lui avait donné la permission de parler.

« Ceci vous aidera à dormir, » dit-elle, posant le plateau sur le lit. « Oh, la, la! ne me dites pas que vous avez froid, chère Katie. C'est seulement qu'il n'y a pas assez de graisse sur ce petit corps menu. J'ai mis dans le fourneau le dernier sac de charbon, il y a une heure. Avez-vous vraiment si froid? »

--- Oui, j'ai vraiment très froid. » répondit-elle en claquant des dents.

« Prenez votre température. Nous ne pouvons pas être trop prudente, n'est-ce-pas? Souvenez-vous des paroles du Dr. Bobone: "Bas de vièvre, vous pas bourir!" LM riait de l'accent allemand du Dr. Bobone, mais elle arrêta tout net quand elle vit que cela n'amusa pas du tout Katherine. « Oh la, la! Votre bouillotte est gelée. Je vais la mettre près du feu pour la réchauffer. »

Elle introduisit fermement le thermomètre entre les lèvres serrées en "cul de poule" de Katherine. Dans le crépuscule évanescent, les grands bras dodus de LM tels d'immenses ailes déployées, ses yeux noirs tout rond, écartés, ses seins minuscules et stériles, sa bouche de bébé . . . le bec courbe et charnu de l'albatros. N'était-ce pas une miette ou deux du pain d'un marin, au coin de sa bouche orangé?

"Je deviens un monstre, pensa-t-elle, et je n'ai aucun contrôle la dessus." Elle ferma les yeux et ainsi enfouie l'image de sa garde-malade transformée en albatros.

LM reprit le thermomètre. « Grâce à Dieu, pas de fièvre. Mais il faudra que je vous installe en bas où il fait meilleur. Et vous aurez le feu de bois pour vous réchauffer.

--- Dois-je vous rappeler, qu'en bas il n'y a rien pour s'allonger, » dit Katherine en la regardant d'un oeil vide.

« Oh! Vous n'avez pas besoin de me le rappeler. Je demanderai à

Mr. Vince de transporter le lit au rez de chaussée. Maintenant, buvez votre lait tant qu'il est chaud. »

Katherine regarda le verre que lui présentait LM et elle l'imagina, dans la cuisine, y versant quelques gouttes d'arsenic. Elle demanda: « Voulez vous, s'il vous plait, y goûter la première. Je ne veux pas me brûler la langue. »

LM en bu la moitié puis le lui tendit en ajoutant: « Il est chaud et délicieux »

UNE QUINZAINE DE JOURS S'ÉTAIENT écoulés quand elle reçut la réponse de Jack avec les herbes du Dr. Sorapure qui étaient arrivées le matin même. LM les prit pour les porter à l'apothicaire de San Remo qui préparerait la potion dans le flacon vert émeraude.

Jack disait que sa dernière lettre l'avait déprimée, qu'elle ne devait pas faire confiance à ce stupide charlatan de Dr. Bobone. Il lui conseillait de garder courage, comme il le faisait lui-même quand il était obligé d'assister à certaines fêtes nocturnes sans elle. Elle éclata de rire à la démonstration de ce courage-là et souhaita vivement "souffrir" elle-même à des fêtes d'une telle monotonie. Pauvre, pauvre Jack!

Elle retourna à ses écritures et relecture de son précieux *Athenaeum* jusqu'à ce que la cloche métallique de la porte d'entrée l'interrompe. Elle contourna la table pour y prendre le revolver dans le tiroir, hésita, se résonna quant à l'utilité de cette arme. C'était le milieu de l'après midi et les voleurs et les assassins venaient seulement dans la nuit sombre. En outre elle était déjà à moitié morte et elle ne possédait rien qui vaille la peine d'être volé.

La porte s'entre-bailla, laissant apparaître un homme courbé en avant qui bondit à l'intérieur comme un chat aux yeux brillants. Choquée, elle recula. « Vous désirez? » demanda-t-elle en français, espérant être débarrassée de lui au plus vite.

« Dr. Ansaldi, » dit-il, portant la main à son chapeau de paille. « Me

voici, puisque vous m'avez fait demander sauf erreur, me semble-t-il!

--- Oh, oui. » Elle avait oublié que Mr. Vince lui avait offert de lui envoyer un spécialiste des maladies respiratoires, avant qu'elle eut contacté le Dr. Bobone.

Le Dr. Ansaldi suggéra de l'examiner dans la cuisine chauffée. Elle le regarda se pencher et rajouter une bûche dans le fourneau. Il se tourna vers elle. « Vous devez rester au chaud, durant cet hiver exceptionnellement glacial sur la Côte Italienne. Ce n'est pas ce que vous espériez, n'est ce pas? Pas la météo promise dans les guides touristiques qui vous font venir, vous les Anglais. »

Il sortit de sa sacoche moderne un stéthoscope qui l'était tout autant et encore plus sophistiqué que celui de Bobone, avec un marteau d'auscultation. Avant qu'il en fit l'observation, sachant très bien que ce serait sa demande, elle enleva la couverture Jaeger et les couches multiples de lainages et écharpes dont elle était vêtue.

« Voilà qui est très bien, vous portez des vêtements chauds, » dit-il en regardant les lainages entassés sur le sol. Il lui demanda d'inspirer et d'expirer lentement, tandis qu'il écoutait et tapotait dans son dos avec son marteau. Il lu attentivement le rapport médical du Dr. Sorapure, étudia les diagrammes et jeta quelques notes dans un journal semblable à celui du Dr. Sorapure. Elle commençait à lui faire confiance. En prenant le thé, il donna son opinion.

Quand il fut parti, elle rajouta une bûche dans l'âtre, déjà incandescent et se servit une autre tasse de thé. Elle voulu remettre à plus tard l'écriture d'un courrier à Jack, tant elle voulait savourer les paroles du Dr. Ansaldi, mais trop excitée pour attendre une minute de plus, elle écrivit:

Mon poumon s'assèche. Il n'y a plus qu'un point sur le lobe gauche. L'autre aussi a une petite tache en son sommet, mais cela s'améliore. Elle bu son thé à petites gorgées et mangea une figue, juste pour faire durer le temps de la bonne nouvelle. Le médecin a dit: " Cela prendra deux années pour que je guérisse, mais j'irai bien mieux d'ici le mois d'avril." Oui, Jack! Le Dr. Ansaldi a dit que je pourrai vivre normalement.

Se souvenant des recommandations des Dr. Ansaldi et Bobone de rester au chaud, elle demanda à Jack de lui envoyer une de ses grandes écharpes de laine à s'enrouler plusieurs fois autour du cou pour échapper

à la froidure.

Après s'être préparée pour la nuit, elle se mit à la fenêtre et regarda le ciel étoilé. Elle frissonna, non de froid mais d'une sensation de joie peu familière. D'autant moins familière qu'une soudaine et irrésistible envie de bondir dans les airs l'accompagnait. Il y a bien longtemps que cela ne lui était pas arrivé de bondir dans les airs et cela aurait dû l'effrayer. "Et si je tombe? Et si le Dr. Ansaldi ne m'avait pas dit la vérité? Et si mon coeur s'arrête?" Elle ignora la voix du doute et marcha vers le centre de la pièce, parfaitement droite. Elle prit une profonde respiration, ferma les yeux et sauta une première fois. Et puis elle sauta encore et encore et toujours plus haut.

Son coeur battait vite, elle se tint en face du miroir pour voir si elle remarquait une différence, jeta un coup d'oeil furtif à l'éclatant visage plein de vie dans lequel elle avait du mal à se reconnaître. Grimant sur son lit elle se cala dans les coussins et confia à Jack:

Qu'est ce que le présent s'il n'y a pas de perspective de futur, quand ma vie est hantée non par la mort inéluctable, mais par son ombre qui me submerge? Mais je le dis maintenant, "Au diable les ombres maléfiques! Et ne revenez jamais! Je vivrai dans le présent et ne craindrai plus le futur. Cinq mois et demi, mon très cher et plus jamais ne ne serons séparés.

LM entra et apporta le flacon de potion de la bouteille vert émeraude du Dr. Sorapure tout en agitant une petite cuillère. « Regardez ce que j'amène, Katie!

--- Je n'aurai besoin que d'une petite cuillère. » répondit-elle, sachant que cette nuit elle ne ferait pas de cauchemars.

SON PERE VENAIT DE SEJOURNER longuement à Londres avec ses soeurs et avant de repartir chez lui en Nouvelle Zélande, il lui écrivit qu'il avait promis de rendre visite à sa cousine, dans sa villa d'hiver à Menton, en France. Katherine lui répondit qu' Ospedaletti était tout près, de l'autre côté de la frontière, à une simple excursion d'une journée.

Inquiète à l'idée qu'il pourrait ne pas venir la voir, parce qu'effrayé par le risque de contagion de sa maladie, elle rajouta: "*Je vous en prie Pa, venez! Je vais beaucoup mieux. Je ne tousse plus.*"

Elle fut surprise et ravie quand il lui répondit qu'il acceptait son invitation. Il viendrait avec sa vieille cousine, Miss Connie Beauchamp, accompagnée de son amie de toujours, Miss Jinnie Fullerton. Les deux femmes, maintenant retraitées, avaient créé une maison de soins à Londres et actuellement invitaient leurs anciens patients anglais durant l'hiver, à la Villa Flora, leur résidence de Menton surplombant la mer.

Katherine espérait une belle journée ensoleillée pour les recevoir et ce fut le cas. La Casetta semblait bien délabrée à côté des fastes de naguère, pensa-t-elle, debout dans la véranda où elle attendait l'arrivée de son père. Une extravagante voiture blanche à moteur grimpait la colline, conduite par un chauffeur en uniforme. Elle courut au portail.

« Pa, je suis tellement heureuse que vous soyez là. Entrez! Entrez! Bonjour Connie. Oh! Vous devez être Miss Jinnie. Bienvenue! Bienvenue à Casetta Deerholm. » Deux imposantes personnes, l'une grande et l'autre corpulente, la cinquantaine ou peut-être un peu plus et son robuste père dans un complet d'excellente facture qui lui rappela le roi Edouard, la suivirent dans l'entrée. Une entrée, pas du tout à la hauteur de ses invités de marque.

« Mais c'est une maison de poupée! » s'exclama Jinnie. Apparemment charmées par le salon, elles cherchèrent des yeux une armoire pour y pendre leurs fourrures et leurs sacs. Ne le trouvant pas elle posèrent le tout dans un coin. La seule place éventuellement disponible aurait été son bureau, mais il était déjà dressé pour le déjeuner.

Personne d'autre que Katherine ne sembla remarquer que les oignons étaient coupés grossièrement, les pommes de terre brûlées et le rôti trop cuit. LM rayonna de plaisir lorsque Jinnie la remercia pour ce délicieux repas et la complimenta pour cette adorable "mise de table". « Vous avez une telle variété de porcelaine colorée. » dit-elle. LM avait utilisé toutes les assiettes craquelées et ébréchées qu'elle avait trouvées dans le placard.

Les invités s'étaient arrêtés en route pour acheter quelques babioles et avait trouvé particulièrement amusant un magasin qui vendait des lunettes. Ils en avaient acheté plusieurs paires chacun, qu'ils avaient échangées entre

eux pour les essayer. Seule, la paire de Katherine était restée dans sa poche et comme si Connie le savait elle lui donna la paire à monture d'écaille venant de son grand-père en précisant qu'elles étaient très particulières. Katherine fut touchée de cette attention.

Son père lui proposa une promenade en voiture, elle s'enveloppa d'une couverture de fourrure et s'installa près de lui. Elle s'appuya contre les coussins de velours de l'automobile et se blottit contre le manteau de fourrure de son père. Dans son désir d'indépendance, elle avait fui l'opulence, la trouvant suffocante, mais maintenant ce luxe la séduisait. Pourvu que cette ballade en voiture s'éternise, que le moteur ronronne, que les bras de son père l'entourent et la protègent des affres de ce monde!

Il raconta une histoire de porte feuille volé sur Bond Street à Londres. Il disait que les dix livres qu'il avait perdues ce jour-là n'étaient rien comparé à la honte de s'être laissé berné.

Katherine eut envie de lui dire, "Dix livres! Ce n'est rien pour vous? Alors que je pourrais vivre pendant un mois avec cette somme!" Mais elle avait appris à tourner sa langue dans sa bouche avant de répondre à son père lorsqu'il lui faisait une remarque déplacée, tout comme elle-même le faisait avec Jack. Ni l'un ni l'autre n'avait idée de la lutte qu'elle devait mener pour gérer un budget serré, duquel était exclu tout spectacle et autre promenade en automobile. Elle préférait de loin cette façon d'agir plutôt que s'humilier à dévoiler son indigence en tendant la main. Elle ne reconnaissait jamais ni envers l'un, ni envers l'autre le sentiment d'abandon qu'elle avait ressenti, ici au fin fond de l'Italie, loin des yeux, loin du cœur.

Mr. Beauchamp distrait "ces dames" en s'adressant au chauffeur par la corne de la limousine, en Maori, sa langue maternelle en Nouvelle Zélande. Il était sûr que le chauffeur italien ne comprendrait pas; les colonies étaient loin d'ici et les Maori n'avaient jamais posé le pieds sur le sol italien, du moins le pensait-il. Le chauffeur s'arrêta au sommet de la colline d'où ils pouvaient admirer les falaises. Connie et Jinnie partirent faire une petite promenade. Pa quitta ses gants de cuir fourrés et les glissa aux mains nues de Katherine. Il lui parla avec douceur, la nommant par son surnom d'enfant.

« Kass, je suis très inquiet pour vous. Vous êtes bien trop pâle pour

quelqu'un en convalescence. » Comme Jack il ne nommait jamais sa maladie par son vrai nom. « J'ai eu du mal à vous reconnaître à notre arrivée. Vous êtes trop maigre.

--- Vous n'avez pas besoin d'être inquiet. Je vais mieux. Je vous ai rapporté les propos du Dr. Ansaldi.

--- Mais je suis vraiment inquiet. Vous m'aviez dit vouloir quitter Londres, sous peine de ne pas y survivre un hiver de plus. Pourtant ici, cette saison me semble tout aussi humide et horriblement froide qu'un hiver londonien. Votre Casetta n'est absolument pas protégée du vent et vous non plus. Une bonne isolation lui fait également défaut. » Il ne lui laissa pas le temps de répondre.

« Je ne comprendrais jamais pourquoi Jack manque à tous ses devoirs envers vous. Mais, certainement il ne vous aurait pas abandonné ici, s'il avait su les terribles conditions de votre habitation. Et puis, c'est si isolé. Que se passera-t-il s'il y avait une urgence?

--- Oh, Pa! Vous exagérez. Je ne suis pas tout à fait seule; Ida est là. » Elle ne fit pas mention du pistolet que Mr. Vince lui avait donné en cas de nécessité. « Mais Jack a bien vu la Casetta et l'a approuvé entièrement et sans réserve. A propos de l'isolement, je préfère écrire dans un lieu naturel, loin de tout. Maintenant que je vais mieux et que je me sens mieux, j'ai beaucoup de travail qui m'attend. J'espère seulement que cela ne reviendra pas trop cher de chauffer Casetta. Et puis, il y a les honoraires du Dr. Ansaldi . . .

--- Mais enfin, pourquoi Jack n'est-il pas là?

--- Il a promis de venir me chercher en mai et puis nous déménagerons dans une maison de campagne dans le Sussex, où nous serons installés confortablement. Tout ce que j'ai à faire, c'est de me débrouiller pendant les cinq mois à venir et de complètement me rétablir.

--- Kass, tout ceci n'est qu'illusion! Un mari ne doit pas laisser sa femme, en particulier quand cette femme est de santé précaire, dans un pays étranger, sans famille ni amis. J'ai l'impression que vous ne me dites pas tout. Pourquoi Jack n'est pas ici?

--- Il doit s'occuper de sa carrière. Vous pouvez bien comprendre ça. Ce ne serait pas raisonnable qu'il quitte son poste de nouvel éditeur à *The Athenaeum* et je ne lui demanderai pas de le faire. Pourquoi

souffririons-nous tous les deux de ma maladie? En outre nous n'avons pas le choix. Mes nouvelles se vendent, mais il reste les dépenses médicales. »

Son père se détourna et regarda la mer. Elle espérait que quand il entendrait le montant toujours plus élevé de ses soins, il offrirait d'augmenter son allocation.

Il se retourna vers elle et dit: « Si vous étiez ma femme, je vous emmènerai loin d'ici aujourd'hui même. Jack est vraiment trop égoïste, je l'ai toujours pensé. Il ne prend pas ses responsabilités envers vous s'il pense que vous pouvez vivre comme un ver à soie sur son murier. Mais où est donc le sens du devoir du gentleman?

--- Il fait de son mieux, » dit-elle en lui rendant ses gants et gardant ses mains au chaud sous la couverture. Elle était résignée maintenant, sachant qu'il ne ferait pas un geste de plus tant que Jack ne subviendrait pas davantage à ses besoins. Il appela le chauffeur pour les ramener. Jinnie et Connie s'assirent à l'arrière et comblèrent le silence gêné en papotant. Elles comparèrent leur merveilleux Menton à Ospedaletti: « La vue est adorable ici, mais attendez de voir la nôtre. Vous devez venir très bientôt et rester avec nous, Katherine! »

De retour à Casetta, son père retrouva son exubérance naturelle. Il admira le jardin, y cueillit un bouquet de pâquerettes avec un lys et le donna à Katherine. L'invitation à venir s'installer à Menton fut renouvelée. Ida aussi était invitée.

Avant de se séparer, il ajouta: « Je n'ai pas à vous dire ce que vous devez faire Kass, jamais je ne l'ai fait. J'espère que vous accepterez l'invitation de Connie et Jinnie et que vous quitterez cette maison très bientôt. Cet endroit est dangereux pour vous et plus vite vous vous en éloignerez, mieux ce sera. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire, je vous en prie, écrivez-moi.

---Vous avez déjà beaucoup fait, Pa »

Il la prit dans ses bras, « Ma toute précieuse, prenez soin de vous, petite Merveille! Je vous retrouve comme naguère, semblable à votre mère. »

Katherine promit à ces dames de leur rendre visite dès le printemps et après les avoir saluées d'un geste de la main, elle admira le bouquet de son père, le mit dans un vase et le déposa à côté du cadeau qu'il

avait mis sur le bureau: cinq cigarettes "three Castle". Elle fut émue de cette marque d'affection inhabituelle. Maintenant que son père était veuf, peut-être comprenait-il mieux la solitude et la nostalgie que procure l'absence de l'être aimé.

ON ETAIT FIN NOVEMBRE, elle se dépêcha d'envoyer une lettre à Jack avant la fermeture de la poste:

"Jack, vous n'allez pas me croire mais j'ai pris trois kilos en mangeant tous les jours un bol de macaroni baignant dans du beurre, des légumes frais et des fruits. La balance du magasin où je vais de temps en temps, affiche 51 kilos contre 48 la semaine dernière. N'est-ce-pas merveilleux? C'est de bonne augure pour nos projets à Heron. De plus, la potion a le meilleur des effets. Très puissant." Elle regarda le flacon du Dr. Sorapure. "Extrêmement efficace. Même par nuits d'orage." Son humeur changeait quand elle sentait la pièce vide et silencieuse.

Tout à coup affaiblie par la tristesse et le désir, elle rajouta: *"Je voudrais tant que vous soyez près de moi, Jack. Je ne sais pas combien de temps je pourrai encore tenir dans cet épisode de notre vie, toute seule."*

Ses yeux se remplirent de larmes et elle sortit marcher dans le jardin et se consoler avec les fleurs tardives et resplendissantes, en respirant la douceur de l'air. La mer imprévisible était calme maintenant, sans un souffle d'air pour sécher ses yeux embués.

Elle déposa sa lettre sur la table de l'entrée pour que LM la poste et rejoignit sa chambre en se récitant le poème qu'elle avait écrit lorsqu'ils séjournaient ensemble avec Jack, à Bandol:

*Que nous ayons cinquante ans, que nous en ayons cinq,
Si douillettement proches, si bien ensemble!
Sous la table de la cuisine
Nos genoux se pressent l'un contre l'autre.*

Décembre 1919

Le nouveau mari

*Quelqu'un vint vers moi et me dit
Oublie, oublie que tu fus mariée.
Qui est cet homme qui t'abandonne
Malade et gelée dans un pays lointain?
Qui est ce mari --- cette pierre
Qui peut laisser une enfant comme toi, toute seule?*

Le nouveau mari ----- KM

A MINUIT, LE PREMIER DÉCEMBRE, un vent violent secoua la Casetta jusque dans ses fondations. Katherine s'agrippa à la colonne du lit, craignant d'être emportée dans les tourbillons de la mer, où même la potion du Dr. Sorapure n'aurait pu la sauver des griffes des abysses.

Au matin l'orage était passé et la mer reconnaissant avait retrouvé sa tranquillité. Katherine s'enveloppa dans son manteau Jaeger et installa son fauteuil devant la fenêtre pour admirer le calme et le bleu de la Méditerranée, dorée d'un pâle soleil orangé.

"Si je n'étais pas toute seule ici, le froid ne serait pas une affaire,

pensa-t-elle. Ospedaletti est si simple et en dehors de toute mode, qu'aucune influence parasite ne peut y prendre racine, car rien ne peut y satisfaire une quelconque cupidité. C'est le plus bel endroit que je connaisse, encore plus beau que Bandol. Mais là-bas Jack était avec moi. S'il était ici, maintenant, pour voir ces merveilles, il renoncerait à Londres, il renoncerait à *the Athenaeum* et reviendrait à sa propre écriture. Ensemble ici, nous accomplirions tant de choses."

QUINZE JOURS PLUS TARD, comme promis, le Dr. Ansaldi examina Katherine une seconde fois. Dès qu'il fut parti, elle fit les cent pas dans la véranda. "Tous des menteurs. Fièvre, mélancolie et colère, comme elles s'alimentent bien les unes et les autres," pensa-t-elle ramenant ses mains glacées sur ses joues écarlates, "et comme j'en reconnais bien les signes." Effrayée à l'idée de prendre froid, elle rentra, espérant qu'écrire à Jack lui permettrait de surmonter le triste moral qui l'accablait.

Elle trempa sa plume dans l'encrier et écrivit:

Le Dr. Ansaldi est venu aujourd'hui et je ne serai pas guérie avant deux ans. En vérité je ne guérirai jamais. Comprenez-moi bien, Jack! Plus de Heron pour nous. Jamais. La vérité est que mes poumons ne vont pas mieux et sont même dans un pire état qu'avant mon départ de Londres. Rien n'est changé pour nous. L'autre possibilité revient au même. Vous ne pouvez pas quitter The Athenaeum pour venir assister votre femme invalide, et moi je mourrai si je rentrais à Londres.

Ansaldi est un charlatan. Après m'avoir tâté par-ci, par-là avec son stéthoscope et battue avec son marteau, il a déclaré catégoriquement que je ne pouvais pas passer l'hiver prochain en Angleterre, ni les suivants, puisqu'il me faut du soleil et de la chaleur. Pouvez-vous imaginez mon sourire poli à l'entendre?

Je lui ai demandé si c'était la phtisie qui me rendait neurasthénique à tel point que même la potion du Dr. Sorapure ne pouvait y pallier. Il a dit, "Oui, la mélancolie est une toxine générée par votre maladie. Mais il y a aussi le fait que vous soyez seule "zan berzonne" près de vous qui vous

aime et vous chérisse. Mais où est donc votre mari, Fräulein?"

Elle posa son stylo. Le poêle Terra Cotta était brûlant et pourtant ni la fièvre ni le feu ne pouvaient réduire le profond froid intérieur qui l'envahissait. Où était donc le châle que Jack lui avait promis? Celui qu'il lui avait acheté pour s'envelopper les épaules en attendant que ses bras aimants puissent le faire? Il disait le lui avoir envoyé, il y a des semaines. Où était-il?

Elle sécha la plume de son stylo qui fuyait sur l'essuie-plume. Il avait la forme d'un cochon au dos en soies tissées, cadeau de son père avant qu'elle ne quitte Wellington. Elle continua:

Pourquoi n'adopterais-je pas un petit garçon? Une infirmière pourrait prendre soin de nous deux pour le même prix. Seriez-vous d'accord Jack? Naturellement tous les frais seraient à ma charge.

Je ne peux pas rester seule ainsi. Je n'ai rien écrit depuis que j'ai quitté Londres. Je n'ai personne à qui parler, personne qui me prenne dans ses bras. Mais si j'avais un enfant adopté à chérir, je jouerais avec lui et je pourrais supporter de vivre seule.

Ecrire à Jack ne la calmait pas. Les idées noires qu'elle tentait de maintenir à distance l'oppressaient, la poussant vers des abysses redoutables. Cependant elle continua d'écrire:

C'est l'isolement qui affaiblit mon coeur, écrase mon souffle. Vous ne vivez avec moi que dans une perspective d'avenir où nous aurons notre maison de conte de fées, Le Heron. C'est cruel d'échafauder ainsi des projets qui n'aboutiront jamais. C'est déloyal de votre part de faire semblant d'y croire. Vous devez regarder la vérité en face; je ne serai jamais en assez bonne santé pour vivre avec vous en Angleterre. Nous devons prendre d'autres arrangements. Oui, il faut faire des projets et non des rêves. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est de la franchise mutuelle.

Si je dois passer le prochain hiver à l'étranger, je ne peux l'y passer seule. Et non Jack, je ne veux pas que vous démissionniez de The Athenaeum, ni que vous empruntiez de l'argent à mon père pour venir ici remplacer Ida et prendre soin de votre femme malade. Vous n'avez pas le tempérament d'un garde-malade. Cela briserait notre union.

Adieu chéri, je serai toujours à vous . . .

Elle saisit une autre feuille blanche.

*Quelqu'un vint vers moi et me dit
 Oublie, oublie que tu fus . . .
 Sa plume grattait le papier tandis que les vers se bouscuaient.
 J'avais reçu ce même jour,
 Sa lettre à lui, qui disait
 Que dans six mois --- espérait-il --- peut-être moins
 Je serai bien mieux et plus forte.
 Qu'il fermerait ses livres et viendrait,
 Rayonnant. Il me ramènerait à la maison.*

A part la plume crissant sur le papier, seul le bruit des vagues caressant les rochers en contre bas, lui parvenait par la fenêtre. Comme elle écrivait en toute hâte encore quelques lignes, le gargouillement de ses poumons, la douleur mordante de ses hanches et le sourd battement de son coeur, s'apaisèrent. Son sentiment de solitude aussi, semblait s'estomper.

*Ha! Ha! Six mois, six semaines, six heures
 Parmi ces palmiers et ces fleurs scintillantes . . .*

Elle s'arrêta et leva les yeux, pensant entendre des pas, mais il n'y avait personne.

*Ainsi, je devins la fiancée de l'étranger
 Et chaque instant, aussi fugace fut-il,
 Nous le vivons comme s'il était le dernier!*

Epuisée, elle laissa tomber son stylo. Les vers incertains qui avaient hanté ses pensées depuis la dernière visite de son père, étaient maintenant couchés sur le papier. Elle inclut le poème à la lettre pour Jack, lui demandant de le mettre en sécurité dans son coffre jusqu'à ce qu'elle ait le temps de le revoir avant sa publication. Après avoir déposé l'enveloppe sur la table de l'entrée pour que LM la poste, elle monta se coucher.

LE LENDEMAIN MATIN, LM trouva Katherine tremblant de façon incontrôlable sous de multiples couvertures de laine. « Trouvez-moi un médecin! Et pas un de ces charlatans de Bobone et Ansaldi. Un vrai médecin, pas un imbécile. Ou bien, envoyez-moi au Diable! »

A cet instant, la sonnette de l'entrée retentit et LM dut redescendre précipitamment. C'était Ellen Turner, une de ces nombreuses Anglaises fortunées qui s'était installée à San Remo et occasionnellement rendait visite à Katherine par curiosité, pour savoir comment vivait un écrivain célèbre. Dès que LM lui eut expliqué dans quel état était Katherine, elle tourna les talons pour revenir avec son propre médecin.

« Votre poumon gauche est sérieusement atteint par la tuberculose. Le droit n'est pas touché, » dit le Dr. Foster après avoir soigneusement remplacé ses instruments. Mais j'ai une bonne nouvelle Mme. Murry, ce n'est pas la phtisie galopante qui vous donne cette forte fièvre, vous souffrez d'une pneumonie bronchique dont vous allez guérir en restant couchée, simplement. »

Elle chuchota d'une voix enrouée: « Comment savez-vous que la tuberculose n'est pas la cause de ma fièvre?

--- Le stéthoscope! Mme. Murry, le stéthoscope. La pneumonie bronchique bouche les voies respiratoires de vos poumons. Cela génère un son bien différent que le crépitement de la tuberculose. Une fois cela établi, il me fallait simplement tapoter votre poumon, jusqu'à ce que je trouve l'infection. C'est là que vous avez poussé un cri. Le poumon infecté est plein de pus, c'est ce qui provoque la douleur. Par bonheur, un seul poumon est infecté.

--- Je ne vais pas mourir?

--- Non, certainement pas, même si vous en avez l'impression. » Il jeta un coup d'oeil à ses notes. « Vous présentez tous les symptômes d'une pneumonie ou d'une grippe. Si vous restez au lit, bien au chaud, en buvant beaucoup et en mangeant correctement, vous vous remettrez. Je voudrais bien faire quelque chose pour vous soulager mais nous ne connaissons aucune prescription qui puisse tuer la bactérie. Du moins pour le moment. » Il sourit en apercevant le paquet d'Abdullah sur la table de nuit. « Mme. Murry, vous fumez ma marque favorite préférée. Je n'en n'ai pas vu depuis bien longtemps. »

Il se tourna vers LM qui se tenait près de la porte. « Il serait bon d'installer Mme. Murry au rez de chaussée. Elle doit rester au lit jusqu'à ce qu'elle soit hors de danger, et cette chambre est glaciale. » Avant de partir, il prit sa main et chercha son pouls tout en la regardant dans les yeux.

« Dans une semaine tout au plus, vous vous sentirez bien mieux. Je vous le promets. »

MR. VINCE ARRIVA ET AVEC L'AIDE D'UN voisin ils installèrent le bureau dans la cuisine et transformèrent le salon en chambre.

Quatre jours plus tard, la température avait chuté. Son corps n'avait pas lâché, il n'était pas son ennemi, elle allait revivre, elle aurait du temps pour écrire, pour continuer son oeuvre. Elle entendit LM s'activer dans la cuisine et l'appela pour qu'elle lui apporte une tasse de thé avec le petit déjeuner.

« J'ai mis ça de côté, jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux, » dit LM en lui tendant une liasse de courrier. « Il y a un télégramme de Jack et plusieurs lettres de vos amis. Vous voyez, chère Katie, que vous n'êtes pas seule et puis vous m'avez moi, toujours. » Elle posa le plateau du thé sur les genoux de Katherine.

« S'il vous plaît, informez Mr. Vince, que nous aimerions que le lit remonte à l'étage, ainsi mon bureau redeviendra ce qu'il était.

--- Je ne sais pas si c'est bien sage, votre fièvre vient juste de tomber ---

--- Ida, faites ce que je vous demande . . . s'il vous plaît. » LM dodelina de la tête et retourna dans la cuisine.

Katherine ouvrit le télégramme de Jack en premier:

8 DECEMBRE 1919: ARRIVERAI POUR LA SEMAINE DE

NOEL. STOP. EXPLICATIONS PAR LETTRE. STOP. JACK

« Oh non! » s'exclama-t-elle, voyez ce que j'ai provoqué. Je n'aurais jamais dû envoyer cette lettre et ce poème. Je suis désolée, Jack.

« Ida! » cria-t-elle. « Apportez-moi ma plume et du papier à lettre. Pourquoi ne pas m'avoir donné ce courrier plus tôt? »

Elle demanda à Jack de se souvenir du temps où ils habitaient avec D.H. Lawrence, lequel avait souffert de fortes fièvres qui provoquèrent une récurrence de tuberculose. Puis rajouta qu'elle aussi avait la fièvre quand elle lui avait écrit et craignait une phtisie galopante surtout depuis les propos du Dr. Ansaldi. Mais elle n'avait plus peur. Ce n'était qu'une infection pulmonaire, pas de quoi s'inquiéter. LM prenait soin d'elle.

Elle terminait par ses mots:

C'est moi qui vous ai entraîné là, je ne veux pas être un vampire. Nous devons nous en tenir à nos projets. En mai, j'irai encore mieux. Tout sera différent. Et surtout il n'est pas nécessaire que vous veniez maintenant. NE VENEZ PAS! NE VENEZ PAS!

Inquiète qu'il n'ait pas ce courrier à temps, elle lui envoya un télégramme.

9 DÉCEMBRE 1919: VOUS IMPLORÉ DE NE PAS VENIR.
STOP. VOUS AI ÉCRIT. STOP. ÉCARTEZ CETTE IDÉE
TOUT DE SUITE. STOP. PLUS MONUMENTALE DES
ERREURS. STOP. BIEN MIEUX AUJOURD'HUI.

Craignant qu'il ne la croie pas, elle en envoya un autre:

10 DÉCEMBRE 1919: INSISTE VIVEMENT. NE VENEZ
PAS. STOP. COMPLÈTEMENT INUTILE. STOP. VOUS
SUPPLIE D'ATTENDRE MAI. STOP. ENVOIE UNE
LETTRE D'EXPLICATIONS.

Quatre jours passèrent avant qu'une lettre de Jack n'arrive avec ses explications à lui. LM la monta à Katherine. Son lit avait été remis à sa place et elle s'y reposait. Elle déchira l'enveloppe.

12 Décembre 1919

Ma chérie à moi,

J'ai reçu votre lettre de jeudi, avec les vers intitulé "Le nouveau mari". Je vous ai télégraphié aujourd'hui pour vous dire que je venais pour Noël.

Je ne pense pas avoir reçu de coup plus dur que votre lettre et ces vers --- cela ressemblait à la terrible morsure d'un serpent.

Son coeur battait si vite, qu'elle en posa son stylo et demeura la tête sur l'oreiller avant de pouvoir poursuivre la lecture.

Elle attendit jusqu'à ce que LM apporte le plateau du thé, puis elle lut entièrement la lettre de Jack. C'était terrible --- une moitié était un décompte des maux qu'elle lui avait causés et l'autre parlait de ses dettes. Elle se força à sortir de son lit et descendit à sa table de travail. Une bûche crépitait dans le Terra Cotta. Elle en rajouta une autre avant de s'asseoir. Elle décida de répondre, pied à pied, un paragraphe après l'autre, sinon ce serait écrasant.

Après l'avoir accusée d'être un serpent, il continuait:

Mais c'est gentil de votre part de me dire ce que vous ressentez, bien mieux de mon point de vue, que de garder tout cela pour vous. Vous portez un bien lourd fardeau, mais suis-je capable, moi-même, d'assumer le mien? Je ne le sais pas. Nous verrons quand je serai auprès de vous.

Elle répondit:

Bien que je sois malade, vous l'êtes davantage. Bien que je sois faible, vous l'êtes encore plus --- incapable de supporter votre sort. Vous faites de moi quelqu'un de si cruel que . . . je ne vous crois pas capable de m'aimer, ne serait-ce qu'un peu. Mais non, je ne suis pas un serpent. Etes-vous juste en me punissant de la sorte? De tout mon être je me refuse à recevoir vos terribles accusations, car elles me tueraient.

Elle lut le paragraphe suivant:

Ce qui est certain, c'est que ça ne peut plus durer --- quelque chose doit changer. Je crois que si je venais vous voir quelques temps, cela vous ferait de bien. Mais je ne comprends pas comment. J'ai le sentiment que tout dépend de moi, que je dois faire quelque chose de définitif et très vite. Mais je ne sais pas quoi . . . J'aimerais être un homme. On dirait que j'ai grandi, que je suis même devenu chauve, sans jamais devenir un homme. Et j'ai énormément de mal à maîtriser cette situation.

Elle répondit:

La vérité est qu'avant que je sois malade, personne n'a jamais exigé de vous d'être un homme --- et ce n'est pas votre rôle. Quand vous disiez que je devrais vous garder, vous disiez vrai, je le sais. Je suppose que cette crise couve depuis que je suis malade, alors que soudain, terrassée par la souffrance, je devrais pouvoir n'être qu'une femme et m'appuyer sur vous. Eh bien voilà, c'est maintenant le cas. La crise est finie --- Croyez-le bien! Elle ne reviendra pas. C'est fini pour de bon. Je ne compterai plus sur vous.

Elle s'arrêta pour regarder le feu crépitant et reprit la lecture de la lettre de Jack:

A présent, j'essaie de rembourser ce qu'il me reste de dettes de l'année dernière. Jusqu'à ce que tout soit réglé, je resterai fidèle à The Athenaeum. Je suppose que vous trouverez cela cruel, mais je ne peux faire autrement. Vous savez dans quelle situation je me suis trouvé lors d'une faillite précédente. Je ne laisserai plus de dettes impayées. Et une fois que nous serons solvables --- si tout va à peu-près bien, ce devrait être le cas en avril --- je ferai tout ce que je pourrai. Mais je sais que couper les ponts maintenant avec le journal, avec peu d'argent à disposition, et beaucoup de dettes nous mènerait au désastre.

"Je n'en n'avais pas idée," pensa-t-elle avant de reprendre le fil de son écriture:

Jack, pourquoi m'avoir tenue dans l'ignorance? Avez-vous des créanciers qui vous poursuivent? Quelles sont ces dettes terribles? Vous devez m'en parler. Vous y faites seulement allusion, pour ensuite dire que je manque de compassion. Tous n'êtes pourtant pas indigent; vous touchez 800£ par an et contribuez à mon entretien à hauteur de 50£ tout au plus. Vous écrivez comme si vous deviez subvenir à mes besoins, aux vôtres, le tout pour environ 300£. Je sais que vous avez payé les honoraires de mes médecins et que ma maladie vous a coûté cher. CELA NE VOUS COUTERA PLUS RIEN. Je n'accepterai plus jamais votre argent et dès que j'irai mieux je travaillerai pour gagner beaucoup, afin que vos dépenses soient moindres. Mais votre lettre m'inquiète pour vous --- je pense que votre esprit est dominé par tous ces soucis d'argent.

Et oui, je sais votre position lors d'une précédente faillite. Ai-je besoin de vous rappeler que nous avons utilisé mon allocation pour payer

ces dettes?

Lisant le paragraphe suivant, elle perçut que la colère faisait place à la résignation.

Et si j'étais persuadé que ma venue auprès de vous changerait les choses en mieux d'ici mai, rien n'aurait plus d'importance. Mais je ne peux pas faire semblant d'avoir des certitudes auxquelles je ne crois pas. Nous devons juste laisser les choses suivre leur cours et attendre.

Les larmes de Katherine se répandaient sur la lettre de Jack et en maculaient l'écriture. Elle essuya ses yeux du revers de la main.

"Pourquoi me déchire-t-il le coeur? Non, je ne me laisserai pas attendrir sur son sort. Pas cette fois." En colère, elle souligna les "je" dans ce courrier et se demanda comment quelqu'un pouvait écrire une lettre avec cinquante cinq "je". Il avait rajouté de "délicats supplices" à d'autres "traits d'ironie" comme s'il écrivait une tragédie, prenant des notes sur lui-même, héros-martyr de l'édition à venir, quand elle l'aurait quitté.

Elle réfléchit à la tournure qu'elle voulait donner à la fin de sa propre lettre. Qu'attendait-elle vraiment de lui? Il n'y avait pas de réponse claire. Ce qu'elle savait en revanche, c'est que sans Jack elle n'avait personne à aimer. Une vie stérile, solitaire, n'était pas envisageable. Elle n'en supporterait pas la vacuité. Face à cette redoutable vérité, elle écrivit:

Enterrons le passé --- allons et reprenons-nous --- Nous le devons. Notre seule chance maintenant est de ne pas perdre l'Espoir et de ne pas renoncer l'un à l'autre. Votre dévouée, à vous éternellement, Votre femme.

Elle voulait croire que ce qu'elle avait écrit ferait la différence, que leur mariage pouvait être sauvé, mais elle ne pouvait éloigner la crainte que quelque chose était profondément brisé entre eux et serait peut-être irréparable, malgré la force avec laquelle elle se cramponnait à lui.

Elle griffonna sur l'enveloppe de la lettre qu'il lui avait envoyée: *Vous avez tué quelque chose en moi et je n'ai désormais plus peur de la mort.* Elle replia cette lettre et la rangea dans le tiroir du courrier à classer. Elle confia sa réponse à LM qui la posterait. Katherine espérait qu'elle arriverait à Londres avant que Jack n'en fut parti. Mais peut-être serait-il mieux qu'il vienne après tout?

Jack ne répondit pas à son premier télégramme, mais après avoir reçu le second, il écrivit une courte missive:

Ce n'est pas la peine, vous savez. J'ai décidé de venir.

Il allait même jusqu'à dire qu'il regrettait amèrement ce qu'il avait écrit le 12 décembre et lui demandait:

Oubliez, brûlez cette lettre. Elle n'a rien à voir avec moi, mais avec un autre moi, harassé et un moment enclin à jeter l'éponge. Mais ma décision prise, je suis un autre homme et ne pense plus qu'au pur bonheur d'être avec vous.

J'ai Tué l'ALBATROS

*Et un bon vent du sud surgit de l'arrière,
L' Albatros planait,
Et chaque jour, pour manger ou jouer
Il venait et les marins il saluait!*

*Dans la brume ou les nuages, sur les mâts, sur les haubans,
Il était perché même tard dans la nuit,
Blanc clair de lune,
Luisant au travers des vapeurs blanches de brouillard.*

*« Que Dieu te sauve, Vieux Marin,
Des démons qui te tourmentent!--
Pourquoi me regardes-tu ainsi? » --- C'est qu'avec mon arbalète,
J'ai tué l'ALBATROS.*

Poème du vieux marin
--- Samuel Taylor Coleridge

LA MAISON ÉTAIT DÉSORMAIS TROP petite pour eux trois. LM dormait à San Remo tout proche, chez une amie dont elle avait fait la connaissance en allant en ville faire les courses. Pour palier son absence, le Dr. Foster avait trouvé une domestique. Il avait dû auparavant étouffer les rumeurs prétendant que la Casetta était un endroit sombre et néfaste, habité par deux femmes, l'une géante et l'autre phtisique.

Un soir, une tempête retint LM à la Casetta et elle cuisina un dîner tout particulier, inspiré d'une recette de Katherine. Cette dernière trouva le résultat admirable et espéra que Jack dirait quelque chose d'aimable. Pourtant, ayant souffert tout le jour de névralgie celui-ci ne voyait pas au-delà de la douleur mordante de son visage et de ses mains.

« Oh! Vous ne savez pas à quel point c'est insupportable, je suis au supplice. » se plaint-il à table. LM leva les yeux au ciel et lança un regard à Katherine; comme s'il ne savait pas que Katherine, elle-même, était experte en matière de "supplice".

« Allons vers le Terra-Cotta faire une partie de "Demon". Cela vous aidera à oublier et nous y serons bien plus au chaud. » suggéra Katherine.

« Vous ne faites guère preuve de compassion à mon égard. La névralgie est extrêmement douloureuse et ce n'est pas un jeu de société qui va m'en distraire. » gémit-il, se prenant la tête à deux mains.

« J'essaie seulement de vous aider à vous sentir mieux. Je sais d'expérience que la distraction soulage de la douleur. Elle ne devient insupportable que si l'on ne peut s'en évader. Vous vous en rendrez compte en jouant. »

LM se leva pour faire la vaisselle. « Non Jones, s'il vous plaît, jouez avec nous. Si je me souviens bien vous avez un jour joué et battu Jack au "Démon". Il en a été très mécontent, il voulait nous prouver qu'il pouvait gagner grâce à son grand pouvoir de concentration et par conséquent son jeu étant indécis dans ses déplacements, vous l'avez battu par le vôtre, rapide, spontané et d'une pure hardiesse. Voyons si vous pouvez le défier à nouveau ce soir et à nouveau être victorieuse.

--- C'est déloyal de votre part Katherine, de me taquiner. » dit Jack. « Vous savez très bien que je ne peux relever ce genre de défi quand je suis malade.

--- Oh! Allez Jack, essayez au moins. » Avec LM, elles échangèrent un sourire, puis ensemble elles disposèrent les trois jeux de cartes, à contre-cœur, Jack joua. Perdant chaque partie les unes après les autres, il finit par jeter ses cartes sur la table et se retira dans sa chambre.

Dès qu'elle l'entendit ronfler, LM se glissa dans la chambre de Katherine chargée de ses couvertures et de ses oreillers. Elle les arrangea dans son coin habituel et s'endormit facilement.

Katherine ne voulait pas que Jack apprenne que LM dormait dans sa

chambre. Elle ne voulait admettre devant personne, que ce soit lui ou elle-même d'ailleurs, à quel point elle était dépendante de LM. Couchée dans son lit, écoutant LM s'installer dans le sien, elle réfléchit à ce qui différenciait ses deux "aides-soignants". Si elle toussait, LM accourait lui offrant un verre d'eau ou un mouchoir propre, alors que Jack trouvait toujours une excuse pour quitter la pièce. LM était plus que zélée dans son attention à reconnaître les symptômes quotidiens, alors que Jack ne prenait jamais des nouvelles de sa santé, ne s'informait jamais sur sa maladie qu'il ne nommait même pas, comme si c'était un sujet tabou entre eux. Elle sourit intérieurement, se glissant dans le sommeil, pensant que sans doute, le garde-malade idéal n'existait pas.

Pendant le séjour de Jack, les moments les plus agréables étaient ceux où elle faisait semblant de ne pas être malade. Ces jours-là, assis en tailleur par terre comme des enfants, ils échafaudaient leur avenir ensemble. La vapeur montait du Terra-Cotta où crépitaient les bûches qui s'y consumaient. Jack esquissait les grandes lignes des plans pour le "Heron", la bibliothèque, la pièce où Katherine écrivait. Dans cette maison de poupée, née de leurs illusions partagées, elle disposait les porcelaines, les meubles et toutes ces babioles qu'ils avaient récoltées, pour leur future vie ensemble --- quand elle serait guérie.

Ils veillaient tard dans la nuit, parlant de Dostoïevski, de Tchekhov et d'autres auteurs, ou de leurs travaux respectifs qu'ils voulaient voir aboutir dans l'année à venir. Jack prenait des notes pour un prochain livre traitant des "styles littéraires" et Katherine projetait d'écrire plusieurs nouvelles et même de reprendre la rédaction de son roman. Elle n'aurait pu avoir ce genre de discussions avec personne d'autre à Ospedaletti, à moins que Virginia ne la rejoigne pour boire une camomille.

L'état de ses poumons s'étant considérablement amélioré, le Dr. Foster avait autorisé Jack à l'emmener dans de courtes promenades. Ils avaient visité les antiquaires et les échoppes de curiosités. Puis un après-midi, seize jours après son arrivée, Jack était reparti pour Londres. Katherine retourna se coucher, épuisée d'avoir tenu le rôle de la femme forte dans le seul but de préserver Jack. La franchise aurait dû être la règle du jeu, mais elle avait si peur de le perdre qu'elle s'était livrée à cette mascarade prétendant sa maladie sans importance. Leur relation était désormais basée sur un mensonge et dans ses heures les plus obscures,

elle savait que leur amour n'y survivrait pas.

Lors d'une de ces mauvaises nuits, elle regarda de son lit le ciel étouffé par de sombres nuages. Alors que le tonnerre se déchainait, la foudre frappait et le vent mordait le toit, arrachant même quelques tuiles. Le fracas du ressac contre les rochers rendait le sommeil impossible. Elle ferma les fenêtres, tira les lourds rideaux contre ces attaques et se cacha sous l'édredon.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, elle fut soulagée de s'apercevoir qu'elle pouvait bouger ses mains, car juste avant l'aube, elle avait été réveillée par les cris de quelqu'un qui l'appelait à l'aide et qu'elle ne pouvait secourir. Ses bras et ses jambes étaient ligotés et sa bouche bâillonnée.

S'étirant sur son lit dans la lumière du soleil, elle savait qu'il ne s'agissait que d'un rêve mais la sensation physique d'être piégée, incapable de porter secours à quelqu'un qui l'implorait, la hanta toute la journée. « Qui a besoin d'être sauvé? » se demandait-elle, « Qui m'a attachée, puis libérée? Ou pire, je deviens folle. »

La mélancolie qu'elle avait tenue en échec pendant le séjour de Jack, la submergeait et trop affaiblie pour résister elle sombra dans des états d'âme encore plus sombres. Elle en connaissait la raison.

Elle ne travaillait plus qu'aux critiques hebdomadaires pour *The Athenaeum*. Cela lui demandait des heures de lecture et hormis quelques-uns, la plupart de ces romans n'auraient jamais dû être publiés. Elle en conclut que la lecture pour la vaste majorité --- pour le public lecteur --- n'était pas une passion mais un passe-temps et qu'écrire, pour le plus grand nombre des auteurs modernes, n'était qu'un passe-temps et non une passion. Kot lui offrit un moment de répit en lui faisant parvenir les traductions des carnets de Tchekhov, dont elle devait diriger la publication. Le paquet contenait aussi une lettre personnelle de Kot, l'encourageant à garder espoir. Il était parmi les rares qui croyaient encore en elle.

Les écrits de Tchekov aussi l'encourageaient. Malgré la tuberculose, le médecin qu'il était continuait à soigner, tandis que l'écrivain continuait d'écrire et de publier. Tchekhov citait Daudet que Katherine lisait aussi.

« *Pourquoi tes chansons sont-elles si courtes?* » demanda-t-on à l'oiseau.

« *Est-ce parce que tu manques de souffle?* »

Et l'oiseau répondit,

« *Je connais beaucoup de chansons et aimerais les chanter toutes.* »

"C'est, pensa-t-elle, ce que Tchekhov aurait répondu, et moi aussi."

Dans ses carnets, Tchekhov donnait un diagnostic simple de sa maladie. S'il n'y avait ni fièvre, ni toux et si on continuait à prendre du poids, l'état était stationnaire. De même que les taches de sang dans un mouchoir n'étaient pas l'annonce d'une mort imminente. Aussi Katherine arrêta-t-elle de vérifier le sien chaque fois qu'elle toussait. Tchekhov avait craché du sang durant des années avant de mourir et n'avait pourtant jamais arrêté de travailler. Il avait été déterminé à aller aussi loin qu'il le pourrait, à apprécier chaque moment de vie, sans se soucier de son destin. Oui, pensa-t-elle, de la dangereuse ortie, préservons la fleur de la sécurité.

Voilà pourquoi, je dois arrêter les critiques pour le journal de Jack. Ce travail épuise ce qu'il me reste de vigueur. Et puis, même si Lytton Strachey dit que ma rubrique est fort bien écrite, ou que Jack prétend que le journal perdrait des abonnés si je cessais d'y écrire . . . Qu'en est-il de mon propre travail qu'il me faut sans cesse laisser de côté? Est-ce là le souvenir que je souhaite laisser de moi? Celui d'un critique littéraire? Juste ciel, Non! Je ne le fais que pour l'argent et pour Jack. Ma vraie source de revenus devrait être mon travail personnel. Ce serait autre chose que les petits chèques de *the Athenaeum*.

Elle prit sa plume et nota dans son journal:

Ne puis-je vraiment m'imposer comme une force à part entière? J'ai eu des expériences que d'autres n'ont pas connues. J'en sais sûrement plus long que quiconque, j'ai plus souffert, plus enduré. Je sais combien d'aucuns sont en quête de bonheur, à quel point sont précieux une atmosphère d'amour et un climat serein. Je dois cultiver mon propre jardin, et le faire dès maintenant. C'est moi qui doit être sauvée et il n'y a que moi qui puisse le faire.

Un matin, toute excitée à l'idée d'être allée toute seule à l'épicerie du village, sans LM ni sa canne, elle se pesa et nota qu'elle avait prit une livre. D'un pas alerte elle rentra à la Casetta mais s'arrêta soudain quand l'idée d'une nouvelle histoire lui traversa l'esprit. Sans son carnet pour y

griffonner son inspiration, elle se hâta vers la maison.

A son bureau, elle coucha sur le papier les grandes lignes de l'histoire de cette courageuse jeune femme, qui venait d'apprendre qu'elle était enceinte. Si la possibilité l'en avait effrayée, la certitude la rendait tout-à-fait heureuse tant elle se sentait en harmonie avec le flot de vie qui l'envahissait. Elle savait que ce serait difficile mais elle pourrait surmonter cette épreuve même si son ami Roy ne partageait pas son enthousiasme. Oh, Oui! Il lui avait suffisamment répété qu'il l'épouserait si elle voulait bien de lui. Mais elle était consciente qu'il ne le pensait pas vraiment. Elle décida de ne pas lui en parler. Le médecin accepta de mentir par omission et de dire à Roy qu'elle était très fatiguée et avait besoin d'un séjour au bord de la mer. Oui, elle pourrait manger des sandwiches au caviar et boire du champagne --- le danger était passé.

Maintenant qu'elle reprenait le chemin de "son écriture" Katherine demanda à rester seule. LM prévoyait une excursion à San Remo promettant de rentrer en fin de journée. Pourtant elle hésitait encore à la dernière minute et Katherine la poussa vers la porte en disant: « Ne vous inquiétez pas, je m'en sortirai très bien. »

Elle travailla tout l'après-midi à son nouveau sujet et y mettait la touche finale en écrivant la page titre "Le Dernier Printemps", quand elle prit conscience que son coeur battait à grands coups. Elle pressa sa main contre sa poitrine pour le ralentir. Du regard, elle chercha le cognac. Elle s'extirpa de son fauteuil, haletante et grinça: « Jones! Le cognac. »

Elle atteignit l'escalier. Son coeur s'emballait. Elle se sentit basculer dans l'abîme.

Elle rouvrit les yeux sur un visage flou penché sur elle. Elle murmura: « Jones? »

Elle ne savait pas pourquoi elle était sur le sol, ne pouvant plus bouger. Son coeur la faisait plus souffrir que son dos. Oui, pensa-t-elle, c'est mon coeur.

Elle se sentit soulevée par de vigoureux et robustes bras, qui la montèrent dans sa chambre et l'installèrent dans son lit, la couvrant tout doucement et la bordant. « Mère, est-ce vous? »

--- Tout va redevenir normal. Dormez chère amie.

--- S'il vous plait, ne partez pas, » rappela-t-elle alors que la main douce et rafraîchissante quittait son front.

« Il me faut aller au village pour téléphoner au Dr. Foster à San Remo.

--- Pourquoi? Que se passe-t-il? » dit-elle en essayant de relever la tête mais sans en avoir la force.

--- Vous avez perdu connaissance. Maintenant reposez-vous. Je vais revenir très vite.

--- Je vous en prie, ne me laissez pas seule. Est-ce que je vais mourir?

--- Juste Ciel, non! » LM lui versa un verre de cognac et lui soutint la tête pour l'aider à boire.

« Mes pieds sont si froids.

--- Je vais aller chercher vos bouillottes » dit LM en reposant le verre vide.

Katherine lui saisit la main.

« Je vous le promets Katie, je serais de retour bien vite. »

Elle s'assoupit et ne fut réveillée que par le doux massage de ses pieds. D'habitude, elle supportait mal que LM la touche, mais à ce moment précis, cela la réconfortait.

LM plaça les bouillottes à ses pieds.

« Merci Jones, je ne vous remercie jamais assez n'est-ce pas? Que serait-il arrivé si vous n'étiez pas rentrée à la maison? Je ne sais pas pourquoi vous restez avec quelqu'un qui vous traite aussi cruellement. Je me suis comportée comme un monstre.

--- C'est votre maladie qui vous fait agir de la sorte. Je ne le prends pas personnellement et puis ces orages toutes les nuits qui vous empêchent de dormir . . . ce sont eux qui vous mettent de méchante humeur. Voilà pourquoi vous n'êtes plus vous-même. Puis-je appeler le Dr. Foster maintenant?

--- Non, je vous en prie. Je veux bien un autre cognac et prenez-en un avec moi, vous avez dû avoir bien peur vous aussi.

--- Laissez-moi descendre allumer le Terra-Cotta pour qu'un peu de chaleur monte jusqu'ici. Le feu a dû s'éteindre depuis votre malaise. Ensuite je prendrai un verre avec vous. »

Jones ne veut que ce qu'il y a de mieux pour moi, pensa-t-elle. Comme l'Albatros de Coleridge qui *chaque jour, pour se nourrir ou pour jouer, suivait loyalement le bateau du Vieux Marin*. Et le Marin l'a abattu.

Je souffrirai comme le Marin si je ne change pas mes intentions et mes attitudes. Sans Jones, je serai encore étendue sur le sol, sans doute morte si elle ne m'avait trouvée.

LM la rejoignit sous la couverture, comme lorsqu'elles étaient au collège, puis après leur cognac, Katherine s'assoupit.

Elle se réveilla avec la lumière du petit matin. LM avait dû se lever plus tôt pour rallumer le poêle et lui apporter le thé, comme elle le faisait déjà à la pension. Katherine sourit, au souvenir de la première fois où elle lui avait demandé d'être son amie.

ELLE NE L'AVAIT PAS CHOISIE D'EMBLÉE et s'était fait d'autres amies, ne parlant à Ida que quand elles pratiquaient leurs instruments de musique. Elle la trouvait maussade, plutôt lente à la réflexion et se demandait comment elle avait pu gagner la bourse tant prisée des "President Scholar" qui lui permettait de payer les cours au Queen's College.

Ida était née en Angleterre mais avait été élevée en Rhodésie où son père était médecin. Quand la famille revint à Londres, LM et sa soeur May suivirent les cours du Queen's College comme externes. Leur maison étant toute proche, les deux soeurs venaient à l'école à pied. May souffrait d'une infirmité due à la poliomyélite et comptait beaucoup sur sa soeur.

Ida avait quatorze ans lorsque leur mère fut atteinte de la fièvre typhoïde et elle l'assista au cours des crises de délire et de fièvre de plus en plus fréquentes jusqu'à sa mort, un mois après les premiers symptômes. Tout de suite après les funérailles, le Dr. Backer ferma la maison et emmena May et son frère vivre dans leur maison de campagne. Il disait ne plus pouvoir demeurer à Londres où le souvenir de sa femme bien-aimée était toujours vivace. Il organisa l'accueil d'Ida au Queen's College comme pensionnaire. Inconsolable, elle se replia sur elle-même, évitant ses amies et préférant rester seule. Puis elle rencontra Katherine qui elle, arrivait juste de Nouvelle Zélande.

Un après midi, à la sortie des classes, Katherine trouva Ida dans sa

chambre, lisant un poème qu'elle avait laissé sur sa table de nuit. Ida sursauta quand elle entra et très vite reposa la feuille.

« Désolée, je suis venue vous apporter une lettre et ---

--- Tout va bien, j'aime que mes poèmes soient lus.

--- C'est vous qui avez écrit cela?

--- Oui.

--- C'est très bon.

--- Merci. Vous êtes poète vous aussi?

--- Juste ciel! Non, Je ne peux rien écrire. Mais j'ai beaucoup d'estime pour ceux qui le peuvent. »

A partir de ce moment-là, Ida rendit visite à Katherine, dans sa chambre, en soirée. Elles s'asseyaient ensemble sur le sol et Katherine lisait. Ida écoutait, sans jamais critiquer.

Mais elle n'était pas toujours aussi timide et complaisante. Toutes deux faisaient partie d'un groupe de discussions et Ida était très douée pour argumenter et défendre des idées, y compris contre Katherine pourtant excellente dans ce genre d'exercice et peu accoutumée à rencontrer de la résistance.

Les élèves de Queen's College étaient chaperonnées dans leurs promenades à Regents Park, respectant la règle strict et imposée de marcher deux par deux. Il était hors de question de sortir du rang, sous peine de réprimandes.

Lors d'une de ces excursions, Katherine ressentit ces émotions profondes qui la submergeaient au contact de la nature, lui donnant désespérément envie de courir librement sous les arbres. Elle fut très surprise de voir Ida, habituellement si docile, poursuivre les feuilles d'un chêne géant arrachées par les rafales de vent. Alors que les feuilles dorées tombaient sur le sol, elle tendait vers elles ses mains maladroites, les ramenant doucement vers sa poitrine. Ida vit Katherine qui l'observait et sourit pour la première fois. Katherine s'en souvenait encore. Elle ne s'attendait pas à ce qu'Ida partage les mêmes joies qu'elle face à la beauté fugace de la Nature.

Katherine invita d'un geste Ida à la rejoindre et elles s'assirent sur un des bancs dans le parc. Ida hésita. « Allons, idiotie. Venez et asseyez-vous avec moi. » Ida s'assit, serrant encore dans ses bras les feuilles de chêne.

« Soyons amies, » dit Katherine.

Ida se recroquevilla sur elle-même et déclara dignement: « On ne devient pas amies simplement en se le disant, Katie. L'amitié est une affaire très sérieuse. On devient amies avec le temps, à force de loyauté et de respect. »

La double-file se reforma pour le retour vers l'école et Katherine ne réitéra pas sa requête, presque offensée par la réponse de Ida. Déjà plusieurs étudiantes la trouvaient trop audacieuse dans ses émotions et excusaient son étrange comportement en la surnommant La Petite Colonialiste de Nouvelle Zélande. Pourtant, elle s'attendait à ce que Ida accueille favorablement son amitié.

Elle attendit que Ida soit assise en face d'elle, lors du thé de l'après-midi, pour lui dire: « Bien, et maintenant que nous nous sommes promenées ensemble et que nous avons partagé une théière, pouvons-nous nous considérer comme amies? »

Ida éclata de rire. Puis elle tendit sa grande main vers celle de Katherine, tellement plus menue qu'elle la recouvrait entièrement et dit: « Oui, amies. Amies pour toujours! »

LM APPORTA LE PLATEAU DU MATIN en retard, mais Katherine se mordit la langue plutôt que de se plaindre. LM regonfla les oreillers et aida Katherine à s'asseoir.

Elle regarda les sombres nuages livrer leurs larmes qui ruisselaient sur les fenêtres. En entendant le Dr. Foster grimper les escaliers, elle sécha ses pleurs et se redressa. Elle le salua d'un sourire alors qu'il arrivait hors d'haleine.

Après l'avoir examinée, il s'assit au bord du lit, prit son poignet dans sa main et contrôla son pouls à l'aide de sa montre gousset.

« Vos pulsations sont encore bien faibles.

--- Je n'en suis pas surprise. Il est épuisé. Je ne veux plus jamais entendre mon coeur battre de la sorte. Vous savez, j'ai eu peur de mourir.

--- Les gens disent souvent que les palpitations leur font cet effet. Pour nous médecins, c'est un avertissement sévère à nos malades de

mieux prendre soin d'eux-même. Votre attaque a été provoquée par un épuisement nerveux aigu. La vérité Mme. Murry, est que vous êtes trop isolée ici et que ces tempêtes d'hiver sont redoutables pour une femme dans votre état de faiblesse. Vous vous êtes vaillamment battue, mais il ne vous reste plus beaucoup de force. Vous avez besoin de gens dans votre maison qui prennent soin de vous. Ida ne peut pas tout faire. Elle est épuisée aussi et pourrait tomber malade à son tour.

--- Mais vous avez dit que je n'étais pas contagieuse?

--- Oui, et si elle n'est pas encore contaminée, il y a peu de chance qu'elle le soit. Mais il y a d'autres maladies que la phtisie.

--- Je suis bien consciente de tout ça, Docteur.

--- Depuis combien de temps Ida est-elle à votre service? »

Katherine rit. « Elle n'est pas à mon service. Nous sommes amies depuis nos années de collège, il y a seize ans de cela. Après que j'aie été diagnostiquée phtisique, elle a emménagé chez nous; elle est ma dame de compagnie et ma gouvernante. C'était il y a un an. Avant aussi, elle prenait soin de moi quand j'étais malade, mais elle n'a jamais été ma domestique.

--- Vous avez beaucoup de chance. Il y a peu de Griselda dans ce monde, pour consacrer leur vie au service des autres sans rémunération en retour.

--- Ah! Vous avez lu Chaucer? »

Il sourit. « Oui, mais il y a très longtemps. » Il approcha une chaise de son lit. « Mme. Murry, vous devez sérieusement songer à déménager vers un endroit où le temps sera plus tempéré et où on vous dispensera les meilleurs soins.

--- Pensez-vous à une clinique privée, Docteur?

--- Oui, en effet. Vous devez être au repos complet jusqu'à ce que votre coeur reprenne des forces.

--- Une clinique pour tuberculeux?

--- Non, pas forcément. Pour le moment, je ne suis pas inquiet pour vos poumons. C'est votre coeur qui est menacé. »

Après son départ, Katherine écrivit à Connie et Jinnie à Menton, demandant leur aide. Quelques jours plus tard elle recevait leur réponse. Une chambre était disponible à l'Ermitage, une clinique de Menton. Ce n'était pas trop cher et près de chez elles à la Villa Flora. Il y avait aussi un travail pour Ida dans une autre clinique toute proche, ce qui permettrait de

couvrir quelques frais. Ida pourrait loger chez elles à la Villa Flora et une fois qu'elle irait mieux Katherine les y rejoindrait.

Dans ce même courrier, il y avait une lettre de sa soeur Chaddie, annonçant qu'à son retour à Wellington, leur père avait épousé Laura Bright, la meilleure amie de leur mère. Katherine s'étonna que son père ne lui ait pas parlé de ses intentions lors de sa visite à San-Remo. Il devait bien avoir pris sa décision, alors. Elle ne fut pas surprise de ce remariage. Depuis la mort de son épouse l'année précédente, il était profondément malheureux de vivre seul. Katherine s'attendait à ce que Jack fasse de même. Une fois qu'elle ne serait plus là, lui aussi trouverait rapidement quelqu'un pour s'occuper de lui.

Elle imagina Laura, debout sur le quai de Wellington au moment où le bateau accostait et alors que son père descendait la passerelle, elle ressentait la chaleur et la sécurité de son étreinte.

Elle griffonna une scène semblable, sur un quai similaire. Il y était question d'un mari attendant son épouse sur le quai. Le bateau était en retard parce que . . .

APRÈS UN DERNIER EXAMEN, le Dr. Foster dit: « Votre pouls est encore bien faible. Avez-vous réfléchi à mon conseil de quitter Ospedaletti?

--- Oui, bien sûr. Ma cousine a trouvé une clinique à Menton. Elle et sa compagne, résident dans une villa toute proche.

--- Excellent! Vous êtes une femme de décision. Avec Ida et votre cousine pour s'occuper de vous, en sus des professionnels d'une clinique et la maison de repos, je pense que vous vous remettrez complètement.

--- Un rétablissement, Docteur? Même pour mes poumons? »

Il hésita. « Je n'aime pas donner de faux espoirs à mes patients. Comme vous le savez bien, il n'y a pas de remède contre la tuberculose, de même qu'il n'y a pas de médicaments contre la pneumonie. En attendant, mon travail est de vous encourager à partir et le vôtre est de vous reposer, jusqu'à ce que votre coeur retrouve sa force. »

ELLE ÉVITA DE PARLER À JACK de son attaque cardiaque, comme de son projet de quitter Ospedaletti dès que son coeur pourrait supporter le voyage. Elle voulait éviter ce qui s'était passé la dernière fois qu'elle lui avait avoué la vérité sur son état de santé et ses émotions et qu'il avait sauté sur son blanc destrier volant à son secours. Le Dr. Foster parti, elle reprit sa plume et réfléchit prudemment avant d'écrire.

Maintenant Mon Précieux, s'il vous plait, pardonnez ce que j'ai à dire. N'oubliez pas être venu ici pour rien, ou quelque chose de pareillement épouvantable --- Il s'agit juste de mon destin particulier qui ne me lâche pas --- Il faut que je vous en parle, mais cela n'implique rien de votre part --- rien qui ne doive vous causer le moindre souci. Je ne demande ni votre aide, ni quoi que ce soit d'autre et Dieu me préserve de vous causer encore plus de tracas. Continuez comme si de rien n'était et de mon côté je réglerai ce que j'ai à régler.

Elle lui parla de la clinique de Menton et lui dit que LM ferait le voyage avec elle. Puis elle lui expliqua brièvement ce qui s'était passé après son départ.

C'est difficile à croire --- elle n'est sortie qu'un jour, cette semaine --- j'étais seule. C'était en soirée. J'ai eu une attaque cardiaque dans ma chambre et voyez-vous, il n'y avait personne que je pouvais appeler . . . N'allez pas croire que cela signifie que je regrette votre absence. Ce n'est pas le cas --- ce que cela signifie, c'est que je ne dois pas rester seule.

Griselda

*Il n'y a rien, et que Dieu sauve mon âme,
 Que tu puisses imaginer me déplaisant;
 Il n'y a rien que je souhaite posséder,
 Ni rien que je craigne de perdre, si ce n'est toi;
 Ce désir est en mon coeur, pour à jamais y demeurer.
 Ni le temps, ni la mort n'y pourront rien changer
 Ni faire que ma passion n'en soit détournée.*

Canterbury Tales --- Geoffrey Chaucer

LE LUNDI PRÉCÉDENT LEUR DÉPART, fin janvier, on annonça une grève de la poste, avec pour conséquence un plus grand délai dans la distribution du courrier entre l'Italie et la Grande Bretagne. L'Italie manifestait son ressentiment envers les alliés qui ne lui avaient pas accordé ce qu'elle demandait à Versailles --- La Côte Adriatique --- et ne s'étaient pas montrés respectueux à l'égard de son premier ministre durant les négociations du traité de paix. Dans les rues, les Italiens commencèrent à tourmenter de leurs sarcasmes les touristes Anglais.

Le matin de la grève, LM fut prise à partie lors de son retour du marché, par un groupe d'hommes quelque peu exaltés: « Vous feriez mieux de "remballer vos cliques et vos claques et de vous tailler". Nous ne voulons plus d'Anglais ici. Vous allons vous faire "dégager". »

Si seulement ils avaient pu imaginer avec quelle hâte et quel plaisir Katherine accueillait leurs ordres "de remballer ses cliques et ses claques et

de dégager", avec quel enthousiasme elle projetait cet exode. Ce qu'elle ne pouvait anticiper était la réaction de Jack quant à son projet de quitter Opedaletti avant le mois de mai! Ce n'était pas ce qu'ils avaient prévu.

Une fois couchée, cette nuit-là, elle repensa à la lettre prudente qu'elle avait faite parvenir à Jack évoquant son accident cardiaque et son proche départ. Elle était contrariée à l'idée d'avoir censuré ses propres ressentis, dans le seul but de ne pas alarmer Jack. Mais pourquoi devrait-elle souffrir seule? Incapable de dormir, elle ramena sur ses genoux son écritoire de bois blond, prit une plume dans un des compartiments et rédigea enfin ce qu'elle s'était retenue jusqu'alors de lui écrire: "*Ces jours-ci sont les pires de toute ma vie.*"

Elle souffla la lampe à gaz et se laissa tomber dans ses oreillers espérant trouver refuge dans le sommeil. Mais une idée germa dans son esprit et jusqu'à ce que la nuit laisse la place au jour, elle se développa en une histoire dont elle entendait les personnages parler et visualisait même les détails.

Dès qu'elle entendit LM s'agiter, elle l'appela: « Jones, apportez-moi mon thé, » en oubliant d'ajouter "s'il vous plait!"

Toute la journée elle écrivit, sur son écritoire, dans son lit, ne s'arrêtant que lorsque LM lui apporta le thé et les sandwichs aux oeufs de l'après-midi. LM insista pour que Katherine mangea et cette dernière mit alors son travail de côté. Tard dans la soirée, elle raya le titre "*L'Exil* " sur la page de couverture, le remplaçant par "*L'Homme sans Tempérament*". C'était le mari qui en était désormais le héros et non plus sa femme. Elle plaça la page-titre sur le dessus de la liasse. Elle y narrait l'histoire de cet homme qui prend deux années de congé, pour se retirer avec son épouse dans un hôtel du sud de la France, où elle suit une convalescence suite à une grave maladie. L'épouse sait qu'elle est un fardeau pour lui et essaie de ne pas le solliciter personnellement. La maladie l'a rendue invalide et elle a besoin de toutes les attentions de son mari. Pourtant celui-ci n'accepte pas la femme pâle et émaciée qu'elle est devenue. Il se détourne d'elle, se réfugiant dans un passé où elle était belle et passionnée. Les autres pensionnaires de l'hôtel trouvent inhumain cette sorte d'état de transe et son regard distant et reptilien. Les enfants le craignent et seule sa femme sait lui pardonner son manque de compassion.

Épuisée par son travail, Katherine essaya de dormir alors qu'une nuit orageuse ébranlait la Casetta et que la mer se déchaînait. Elle chercha les allumettes et raviva la flamme de la lampe à gaz pour écrire dans son journal:

J'ai pour règle de vie de ne jamais rien regretter et de ne jamais regarder en arrière. Les regrets sont un épouvantable gaspillage d'énergie et quiconque à l'intention de devenir écrivain ne peut s'y complaire. On ne peut leur donner forme, ni s'en servir pour bâtir quoi que ce soit, on ne peut s'y vautrer.

Elle écrivit cela afin d'éviter de perdre pied dans la mare sombre de ses propres regrets, qui menaient tout droit vers cette vie secrète qu'elle évitait soigneusement. Mais dès qu'elle fermait les yeux . . .

Elle se retrouvait, debout devant cette pension Bavaroise si familière, la main sur la poignée de la porte . . . « N'ouvre pas cette porte, » prévenait-elle. Son estomac se crispait. Ses mains tâtèrent les draps moites et collants. Elle hurla: « Non! »

LM l'entendit crier et courut à son chevet. Comme elle l'avait souvent fait par le passé, elle la prit dans ses bras et la berça jusqu'à ce qu'elle cesse de trembler et que ses terreurs nocturnes se dissipent.

Katherine fut réveillée par LM apportant le plateau de thé accompagné de toasts et de confiture. « Je ne supporterai pas un jour de plus au lit. S'il fait assez bon dehors je veux terminer mon roman sous la véranda. Ne me regardez pas comme ça. Donnez-moi ma canne.

--- Le Dr. Foster ne vous a-t-il pas dit de rester au lit?

--- Je n'ai pas dit que j'irai me promener. Je vous promets de faire de tous petits pas bien prudents. »

Elle s'installa dans un fauteuil en osier jusqu'à ce que le vent vif la contraigne à rentrer. A sa table de travail, tout près du Terra-Cotta crépitant, elle écrivit la fin de sa nouvelle.

Quoique lasse, elle remplit à nouveau son stylo, l'essuya sur les poils du petit cochon en cuivre et écrivit à Jack:

J'envoie aujourd'hui à "Arts et Lettres" par courrier recommandé, une nouvelle intitulée "L'Homme sans tempérament". Le manuscrit que j'envoie en est le seul exemplaire.

Elle avait décidé que si A&L n'en voulait pas, elle leur demanderait

de faire suivre le manuscrit à Jack. Si au contraire, ils étaient intéressés, ils pourraient renvoyer l'original et les premières épreuves à Jack, afin qu'il puisse les comparer et en corriger les erreurs avant que le tout parte à l'impression.

Elle demandait à Jack de faire faire une copie de l'original par un professionnel, qu'elle paierait de ses propres deniers *puisque'il ne me reste pas suffisamment d'énergie pour en écrire un autre. J'espère que ce n'est pas trop vous demander. Si c'était le cas, pardonnez-moi, mais vous savez ce qu'éprouve un parent pour son enfant --- et en ce moment, c'est terrible. J'ai l'impression de livrer mon pauvre chéri aux fauves. J'ai le sentiment que je ne pourrais rien changer, ne serait-ce qu'un mot ou une virgule.*

LA SONNETTE DE LA PORTE D'ENTRÉE tintait avec insistance. LM, craignant la récente attitude hostile des Italiens envers les Britanniques, dormait toute habillée. Elle courut à la fenêtre, jeta un coup d'oeil et informa Katherine que plusieurs hommes erraient en titubant sous les fenêtres. Même si la pleine lune éclairait suffisamment, elle n'avait pu distinguer que leurs silhouettes. Le fracas persistant de la sonnette couvrait leurs rires rauques.

« Ne vont-ils pas s'arrêter?

--- C'est qu'ils n'ont peur de rien, » dit Katherine. « Nous n'avons pas de téléphone et quand bien même, nos voisins sont trop loin pour que nous les appelions à l'aide. Ils nous tiennent. » Dans un murmure elle ajouta: « Allez chercher le pistolet. »

LM hésita, secouant vivement la tête. Katherine chuchota encore, « Allez chercher le pistolet! » LM sortie de la pièce sur la pointe des pieds et revint, serrant le pistolet dans son poing crispé. Depuis la fenêtre, elle lança un avertissement, « Partez avant que je tire! » La sonnette de la porte d'entrée se tut. En bas, les hommes se disputaient. Le fracas repris, ainsi que les rires. LM visa vers l'extérieur. Un coup de feu retentit suivi de cris et de pas précipités se perdant dans la nuit.

Katherine regarda avec étonnement la stature imposante de LM se découpant dans la fenêtre au clair de lune, toute habillée à minuit, le doigt encore sur la détente. Elle éclata de rire.

« Katie, ce n'est pas drôle. Et si j'avais touché quelqu'un et qu'il soit blessé ou moribond?

---J'en doute. Mais certainement vous leur avez fait une peur bleue. » Elle riait encore. « Oh, Jones! J'aurais voulu que vous vous voyiez appuyer sur la détente, vous avez été intrépide. Vous nous avez sauvé de Dieu sait quoi! »

LM porta la main libre devant sa bouche et eut un petit rire nerveux.

« Je pense que nous méritons un verre de cognac après cet acte héroïque. » dit Katherine.

LM posa délicatement le pistolet et servit deux verres. Elle rejoignit Katherine sous l'édredon et toutes deux savourèrent ce moment paisible après tout le vacarme et l'agitation.

C'est Katherine qui brisa le silence. « Je dois vous avouer que dans cette ambiance insensée et dans l'état de folie qui est le mien ces derniers temps, j'ai récemment imaginé que vous essayiez de me tuer. En empoisonnant mon lait par exemple! En vous voyant prendre ma défense ainsi, cette nuit, je me rends compte à quel point ces fantasmes sont ridicules. »

LM secoua la tête, mais doucement cette fois. « Mais comment avez-vous pu m'imaginer capable d'un tel crime? Je me tuerais plutôt que de vous faire du mal. Qu'ai-je donc pu faire pour que vous pensiez cela?

--- C'est que vous semblez vous délecter de mes fièvres, comme si elles étaient une bénédiction, un signe que je me rapproche de la mort et vous de votre libération. Car bien sûr, vous ne me quitterez jamais de votre propre initiative.

--- C'est difficile de savoir quelle attitude adopter avec quelqu'un d'aussi critique, comme vous l'êtes envers moi; ce qui est certain c'est que vos fièvres ne me procurent aucune jouissance. » LM se leva pour servir un autre cognac. « Que je sois silencieuse, fâchée ou aimable, vous fronchez les sourcils et me regardez avec cet air accusateur, comme si j'étais coupable ou vous faisais du tort. Quelques soient mes efforts pour vous plaire, j'ai toujours l'impression d'être à contre-courant. Mon seul objectif pourtant est que votre vie soit aussi confortable que possible, afin que vous

puissiez continuer de travailler --- »

LM n'était pas accoutumée à parler avec autant de fluidité. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, avala une gorgée de cognac et se rallongea sous les couvertures.

« Je suis désolée, Jones. Il ne doit pas être facile d'aider quelqu'un qui ne le souhaite pas. Le Dr. Foster a dit une chose qui m'a fait prendre conscience de la manière détestable dont je vous traite. Il a cru que vous étiez ma domestique. J'ai démenti immédiatement bien sûr Mais il devait bien avoir ses raisons pour penser cela. Je vous en prie, pardonnez moi. Si seulement vous réagissiez lorsque je vous traite avec aussi peu de considération. Quand il a su que vous n'étiez pas ma domestique, il m'a déclaré que j'avais beaucoup de chance d'avoir Griselda qui prenne soin de moi.

--- Qui est Griselda?

Katherine sourit. « Je suis sûre que vous avez appris qui était Griselda à l'école. Nous avons tous lu et récité "*les contes de Canterbury*". Chaucer a créé Griselda. Elle était l'épouse du roi. Elle lui avait voué sa vie, était prête à lui sacrifier ses propres enfants si tel était son désir. Tout le monde remarque à quel point vous m'êtes dévouée. Il n'y a personne d'aussi constant que vous ma chère Jones. Aussi affreux que soit mon comportement à votre égard, vous ne m'abandonnez pas, tout comme Griselda n'a jamais quitté son mari. Il avait même ramené une autre femme au château et chassé Griselda, mais jamais elle n'a faibli dans sa résolution de lui rester fidèle.

--- Comme c'est merveilleux que le Dr. Foster me compare à Griselda. Je ne pourrais être personne d'autre.

--- Oh, non! Vous vous méprenez. Chaucer voulait inviter les femmes à ne pas suivre le chemin de Griselda:

*Allons, suivez l'Echo qui ne connaît pas le silence,
Et répondez toujours, quand bien même à l'envers;
Ne vous laissez pas tromper, bien qu'encore innocente,
Mais reprenez "la main", vous n'en serez que plus honorable.*

Katherine tendit sa main menue et la glissa dans celle bien plus grande de LM. « Je veux que vous "reprenez la main". Je ne veux pas que vous soyez ma Griselda. Vous n'êtes pas mon épouse, vous n'êtes pas ma

domestique mais ma chère et loyale amie, comme vous l'avez promis quand nous étions étudiantes.

--- C'est vous et Chaucer qui ne comprenez rien ni à Griselda ni à moi. » dit LM, fâchée et quittant à nouveau le lit. « Je me suis toujours dévouée aux autres. C'est mon art à moi, ma profession et peut-être en est-il de même pour Griselda. J'ai grandi en prenant soin de ma soeur, puis de ma mère lorsqu'a débuté cette terrible maladie et après ce fut mon père qui eut besoin de moi. Si je ne l'avais pas laissé seul en Rhodésie, peut-être n'aurait-il pas mis fin à ses jours. » Elle suffoquait et se détourna.

« Jones, je suis navrée. Je ne savais pas que votre père était mort ainsi. Vous n'avez jamais voulu en parler. »

LM lui fit face avec le même regard triste qui avait frappé Katherine lors de leur rencontre à l'école. « Si je ne prenais pas soin de vous, ce serait de quelqu'un d'autre. C'est ainsi. Je ne suis pas aussi indépendante que vous. C'est vous qui devriez faire l'effort de mieux me comprendre.

--- Je vous prie, revenez vous coucher. Vous frissonnez. » LM s'assit sur le bord du lit, Katherine l'enveloppa de l'édredon et lui donna un mouchoir.

« Je m'efforcerai de mieux vous comprendre, » dit Katherine, « Mais je ne crois pas que quiconque doive sacrifier sa vie au bénéfice de quelqu'un d'autre. Il ne serait pas juste que je vous demande de le faire simplement parce que je veux être libre de me consacrer à mon travail.

--- Mais votre travail compte plus que tout ce que je pourrais faire. Voyez-vous, c'est ma destinée que de vous aider. »

Le silence emplit la pièce avant que Katherine reprenne la parole. « Est-ce-que Jack vous est antipathique? Vous êtes parfois très critique à son égard mais aussi envers ses attitudes. Quelquefois j'imagine que vous préféreriez nous voir séparés.

--- Et bien, Jack EST Jack! Irréfléchi et terriblement imbu de sa personne, pas vrai? » dit LM sèchement. « Il vous distrait de votre travail et considère que le sien est le plus important. La voilà la vérité! » Elle était gênée de sa déclaration intempestive.

Katherine rit. « Oui, c'est la vérité mais il est aussi mon mari et j'accepte ses défauts comme je vous demande d'accepter les miens. Un de ces jours, quand nous vivrons tous à *The Héron* ---

--- Je pensais que vous ne voudriez pas que je me joigne à vous lorsque vous emménagerez à la campagne. » l'interrompt LM. « C'est pour ça que je ne me suis jamais sentie vraiment à l'aise à la Casetta. D'ailleurs je n'ai jamais complètement défait mes malles. Je suis consciente que vous pouvez me renvoyer d'une minute à l'autre.

--- Oh, mon Dieu, je suis sans coeur, n'est-ce-pas? Mais considérons que cela est le passé. Je vous demande de partager un présent difficile, dans l'espoir que vous pourrez aussi partager un futur plus heureux. Et après ce qui s'est passé ces dernières semaines, je ne peux pas imaginer que vous ne restiez pas avec moi. Vous viendrez, n'est ce pas?

--- Oui, oui. Naturellement je viendrai. » répondit LM sans hésiter.

« Mais vous devrez essayer de vous entendre avec Jack, ne serait-ce que pour moi. » Elle se tut et sourit. « Mais sentez-vous libre de le battre au Démon quand vous le voulez. Cela lui fait du bien de trouver "à qui parler" de temps en temps. »

ELLE REMIT DE L'ORDRE DANS son écritoire et empaqueta ses carnets, l'encre et les stylos. Elle décida d'emballer en dernier ses compagnons de voyage, l'amusant casse-noix en forme de crocodile et le cochon-buvard en cuivre. Tout ce petit monde ferait la longue course en taxi par delà la frontière italienne, vers Menton en France.

Elle s'assit et relut quelques lettres de Jack avant de les ranger dans sa malle. Le ton de ces lettres l'inquiétait. Elle ouvrit son carnet et nota pour elle-même:

Je sais maintenant que je ne peux écrire que lorsque je suis dans le présent et que pour moi, il n'y a qu'écrire qui compte vraiment. Il faut que j'écrive! Mais comment faire comprendre à Jack que s'il ne peut pas vivre dans le présent avec moi, il vaudrait mieux que nous nous séparions.

Se recentrer sur son propre travail lui avait redonné de nouveaux espoirs. C'était l'absence de projets, le vide de son existence qui l'avait plongé dans la dépression. L'écriture était sa "médecine" et il en avait toujours été ainsi. Elle ouvrit un autre carnet et nota:

Un vieille femme est assise dans son salon et tricote. Elle regarde une procession funéraire qui passe sous ses fenêtres. Elle est surprise et effrayée à la fois, en la voyant s'arrêter. Un homme saute du corbillard et se dirige vers sa porte. Elle pose son ouvrage en tremblant, pensant qu'il doit s'agir d'une erreur.

Le premier jet achevé elle soupira, sûre qu'elle le peaufinerait une fois installée à Menton, plaça son carnet avec un signet. Oh, Menton, pensa-t-elle, comment un mot peut-il être aussi doux à entendre?

Elle écrivit à Jack une dernière lettre et la posta avant leur départ, espérant que la grève ne la retarderait pas trop.

Mon très cher Bogey,

Depuis ma dernière crise --- depuis que je suis malade --- mes sentiments envers LM ont complètement changé. Non seulement la haine a disparu mais quelque chose de positif est là, qui ressemble à de l'amour pour elle. Elle m'a enfin persuadée, malgré tous mes arguments, qu'elle essaie de faire tout ce qui est en son pouvoir pour m'aider --- et que tout ce qu'il y a en elle de dévouement se résume à une seule idée (je vous en prie, pardonnez mon égoïsme) qui est de me voir à nouveau en bonne santé . . . Je me suis départie de ma haine --- elle a quasiment disparu. C'est comme une malédiction qui se serait dissipée. LM a traversé l'orage avec nous, je la veux près de moi dans l'accalmie --- qu'elle tienne la place qui était celle de Marie dans notre maison de campagne. Etes-vous d'accord? Je crois que désormais je ne pourrai plus me passer d'elle. C'était seulement quand je refusais de reconnaître ceci --- l'importance qu'elle avait pour moi --- que je la détestais. Maintenant que j'en suis capable je peux être sincère et lui faire confiance et elle, naturellement percevant la différence, est devenue une autre personne. L'estime qu'elle peut avoir d'elle-même est revenue.

Vous devez comprendre que maintenant que nous sommes en paix, je ne suis plus exaspérée, elle ne m'agace plus. Je me sens libre pour travailler et pour tout autre chose.

Puis elle écrivit à Richard, le frère de Jack qui lui avait envoyé une copie reliée de cuir de sa nouvelle "Je ne parle pas Français" qu'il avait faite parvenir à la maison d'édition de Jack, *The Heron*, celle pour les plus petites publications. Elle voulait le remercier du beau travail qu'il avait accompli pour les illustrations.

Elle lui raconta à quel point elle était impatiente d'oublier les journées et les nuits horribles passées dans le climat détestable d'Ospedaletti. Et elle terminait son courrier par *Il y a néanmoins des moments, voyez-vous, où après une sombre journée vient un coucher de soleil --- ces merveilleuses et splendides lueurs du ciel, avec lesquelles on oublie tout, face à tant de beauté --- ce sont les moments où j'écris vraiment. Quoiqu'il adviene, j'ai profité de ces instants parfaits, qui valent d'être vécus. J'ai cru, en quittant l'Angleterre, qu'il me serait impossible d'aimer écrire plus que je ne le ressentais alors. Aujourd'hui, je sais que je n'avais pas compris ce qu'est "être écrivain", jusqu'à ce que je vienne ici.*

Janvier 1920

L' Ermitage --- Menton, France

*Un abîme de silence nous sépare l'un de l'autre
 Je demeure d'un côté --- toi de l'autre
 Je ne peux te voir, ni t'entendre --- mais je sais que tu es là.
 Quelque fois je crie ton petit nom d'enfant
 Et prétends que l'écho de mes appels est ta voix.
 Comment faire un pont au dessus de l'abîme?
 --- Sans hâte et sans se toucher.
 Un jour, j'ai pensé le combler de nos larmes
 Aujourd'hui, je veux qu'il résonne de nos rires.*

L'Abîme --- KM

E LLE OUVRIT LES YEUX SUR UN bouquet de bleuets, jonquilles et romarin disposé dans un vase en cristal sur sa table de nuit. Par la fenêtre ouverte elle entendait le chant des oiseaux matinaux, tandis qu'une brise tiède et douce lui apportait un agréable parfum de mandarines tinte de muscade. Sous la caresse chaude de la couverture d'agneau, sa main parcourut les fins draps de lin qui avaient couvert son corps fatigué et endolori toute la nuit. *Je dois rêver*, pensa-t-elle. En entendant frapper à la porte tout doucement, elle se releva sur les coussins duveteux.

« Entrez, » dit-elle s'attendant à voir apparaître une bonne fée. Une jeune fille vêtue d'un uniforme jaune d'or avec un tablier blanc amidonné et noué autour de sa taille minuscule, s'avança d'un pas léger dans l'encadrement de la porte. Elle fit une révérence et dit en français: « Bonjour Madame. Bienvenue à l'Ermitage. Je m'appelle Marie. Souhaitez-vous prendre votre petit déjeuner au lit ce matin? »

Katherine regarda, émerveillée, cet ange sans aile. Marie déposa un plateau d'osier blanc chargé d'un service à thé de porcelaine bleu de chine accompagné d'une pile de tartines de pain grillé, d'un pot de miel, d'une épaisse plaque de beurre et d'un bouquet de violettes. Katherine la remercia et lui demanda si elle pouvait disposer d'un journal anglais. Marie fit encore une révérence et répondit qu'elle allait voir ce qu'elle pouvait faire.

Le regard de Katherine papillonna dans la pièce immense, laissant courir son imagination depuis le canapé fleuri aux sièges couverts au point d'aiguille, jusqu'à la grande table de travail avec un encrier de verre ciselé, où elle avait hâte d'aller s'asseoir très bientôt.

Elle plissa les yeux et les rouvrit pour être certaine qu'elle ne rêvait pas. *Hier, j'étais une femme démunie et en détresse, engloutie par des flots rugissants et regardez-moi aujourd'hui, pensa-t-elle, si je ne peux guérir ici, je ne guérirai jamais.*

Cette surprenante comparaison entre Ospedaletti et Menton lui rappela une aventure vécue à Wellington quand elle avait dix neuf ans juste avant de venir à Londres. Elle avait dormi à même le sol et joué avec de jeunes Maoris. Elle leur avait posé mille questions et avait noté toutes les réponses dans son carnet. Plus tard elle avait écrit de rapides scénettes sur la rude et pauvre vie des habitants du nord de l'île qu'elle avait utilisées dans "*La Jeune Fille du Magasin*", le récit qui avait attiré l'attention de Jack. Il l'avait publié dans son journal littéraire "*Rhythm*". Cette partie de camping avait été une grande et passionnante aventure et c'est avec soulagement qu'elle était rentrée à Wellington. De la même manière, aujourd'hui elle était soulagée de se sentir entourée d'un tel confort après la rudesse du séjour à Casetta Deerholm.

Sur la table de nuit il y avait une lampe électrique avec un abat-jour de soie couleur or. Elle l'alluma puis l'éteignit, riant de bon coeur. Terminées les lampes à gaz et les allumettes qu'elle ne trouvait jamais

lorsqu'elle voulait lire!

S'étant glissée hors du lit, elle prit avec précaution une tasse de thé et alla vers la fenêtre grande ouverte, celle qui lui avait apporté l'air chaud et l'avait réveillée avec les fragrances matinales de mandarines. Une première fenêtre donnait sur des bosquets d'oliviers avec la mer au loin. Elle l'appela "la vue bleue" puis lentement, se dirigea vers l'autre fenêtre qu'elle baptisa "la vue verte" puisqu'elle donnait sur les collines couvertes de pins. Le ciel n'avait jamais été d'un bleu plus profond. Elle se sentie trop fragile pour faire quelques pas sur le marbre du balcon mais su qu'elle adorerait le faire dès qu'elle aurait retrouvé ses forces.

Elle venait juste de se recoucher quand elle entendit à nouveau frapper à la porte et se retournant, elle vit deux bonnes fées mettant en scène leur entrée. Jinnie Fullerton, grande et majestueuse accompagnée de Connie Beauchamp, matrone corpulente. Toutes deux élégamment vêtues, faisant preuve d'une effervescence charmante et maternelle.

« Bienvenue, chère enfant. Comment allez-vous? Avez-vous besoin de quelque chose? Ne vous levez pas. »

Katherine sourit en se ré-appuyant contre ses oreillers. « Beaucoup mieux, merci. Ida n'est pas avec vous? »

--- Elle est restée à la clinique de cardiologie où elle a trouvé un emploi pour le temps de votre séjour ici. Elle est très bien installée et m'a demandé de vous dire qu'elle était venue hier soir et vous avait trouvé endormie.

--- Nous avons pensé qu'il vous serait agréable d'avoir quelque chose à lire, » dit Connie, plaçant sur son édredon quelques magazines anglais et deux brochures chrétiennes gravées d'une croix d'or. Katherine ne fut pas surprise par les brochures. Son père l'avait avertie que sa cousine tenterait de la convertir au catholicisme.

« Comment saviez-vous que ces fleurs étaient mes préférées? » dit-elle désignant Jinnie qui formait un bouquet de jonquilles en bourgeons dans un vase de cristal.

--- Un petit ange nous l'a dit » dirent-elles en même temps, ce qui provoqua leur fou-rire. « Nous ne resterons pas trop longtemps, ma chère. Mais ne vous faites aucun souci pour les prochaines semaines. Laissez vous soigner! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez

Marie et nous vous l'apporterons lors d'une prochaine visite.

--- Et bien, il y a une chose, » dit-elle en souriant, « je vous en prie, dites-moi que ce n'est pas un rêve. Vous êtes bien debout, ici avec le soleil ruisselant derrière vous. Dites-moi que je ne vais pas me rendormir pour me réveiller dans mon lit à Casetta. M'en suis-je vraiment échappée?

--- Oui ma chérie, vous êtes en sécurité maintenant, avec nous.

--- Ah! C'est trop merveilleux! »

Dès qu'elles furent sorties, elle se servit du plateau de lit pour écrire à Jack les bonnes nouvelles. Il n'y aurait plus de misérables lettres écrites de sa main.

Après une semaine durant laquelle elle garda la chambre, elle s'aventura vers le rez de chaussée pour manger avec les autres résidents de la maison de repos. La jolie salle de restaurant avec ses décorations élégantes, ne parvenait pas à cacher la douleur et la souffrance des personnes effondrées sur leur siège. Certains avaient une infirmière particulière qui nourrissait à la petite cuillère leur bouche relâchée d'où dégoulinait sur leurs vêtements une purée verte, qui restait là. D'autres, lovés dans leur fauteuil roulant, semblaient seulement à moitié vivant. Les seuls qui souffraient de cette toux sèche et spasmodique étaient en quarantaine, dans un renforcement de la pièce où une chaise lui avait été réservée avec son nom inscrit sur une carte. Elle voulut dire qu'il y avait sans doute une erreur, qu'elle était là pour guérir de sa maladie de coeur et non pour ses poumons. Mais elle fut prise alors d'une quinte de toux, qui lui rappela qu'elle ne souffrait pas d'une seule pathologie.

Elle garda le nez dans son assiette pendant tout le dîner, incapable de croiser le regard de ses compagnons de table; regards creux, pleins de fièvre et du reflet de la tuberculose. *Est-ce que j'ai l'air aussi folle? Aussi émaciée? Aussi vieille? Ou bien est-ce la phase finale de la maladie qui donne cette apparence?* Se demanda-t-elle en se faisant violence pour saisir sa fourchette et se forcer à manger.

Elle était depuis deux semaines à "l'Ermitage" et un soir qu'elle retournait vers sa chambre après le dîner, elle fut enchantée d'y trouver une liasse de courrier qu'on lui avait fait suivre d'Italie ainsi que d'autres lettres adressées directement à Menton. Immédiatement elle ouvrit une lettre de Jack. Elle était en attente de sa réponse, relative à un des

premiers courriers qu'elle lui avait adressés. Dans celui ci elle avait listé toutes les dépenses qui lui incombait à l'Ermitage et avait expliqué combien elle était à court d'argent. Elle disait qu'elle voulait même lui envoyer sa nouvelle collection d'histoires pour un montant de 20 £, dans la mesure où il pouvait la payer tout de suite. Elle trouvait trop humiliant de lui demander directement de l'aide. Elle espérait qu'il prendrait cela à sa charge, tout en sachant que Jack n'était que peu enclin à ouvrir son portefeuille. Quelle ironie que les deux seuls hommes auxquels elle pouvait demander une aide financière, en l'occurrence Jack et son propre père, soient renommés pour leur pingrerie. Alors que LM qui avait beaucoup moins de moyens qu'eux, était toujours généreuse.

Quel abominable égoïste, conclut-elle en parcourant pour la seconde fois le courrier de Jack. Il ne parle que de promenades dans le Sussex: "Un jour de pur bonheur . . . Ivre de magnificence . . ." Ne comprend-t-il pas ce qu'est la vie ici, en compagnie de gens malades? Et moi qui me demande si je serai comme eux! La dernière ligne de sa lettre est la plus aberrante! "Et l'argent? Est-ce que ça va?" N'a-t-il pas lu ce que j'ai écrit? Pourrais-je être plus claire sans ressentir l'humiliation de devoir demander de l'argent à mon mari?

Plus le temps passait, plus ses sentiments se tintaient d'amertume. Mais elle remit à plus tard sa réponse en espérant qu'une lettre plus compréhensive et compatissante ne tarderait plus.

Un matin, alors qu'elle regardait par la fenêtre "vue bleue" en attendant l'arrivée du facteur, Marie frappa à la porte et entra, encore une fois les mains vides. Katherine prit donc sa plus belle plume et coucha sur le papier la lettre qu'elle avait si souvent ressassée dans sa tête avec, chaque fois, l'espoir secret de ne jamais devoir l'écrire.

JE VOUS EN PRIE, LISEZ CECI JUSQU'AU BOUT, écrivit-elle en lettres grasses en haut de la page.

Mon cher Bogey, vous m'avez profondément blessée. Si vous réfléchissiez un instant vous comprendriez peut-être combien votre "et l'argent? Est-ce que ça va?" m'a sonné. Ne vous ai-je pas dit toutes mes dépenses depuis que je suis ici? Les factures à régler, la location de la voiture, le vol de mon manteau, la chambre plus chère et les extras tel que les goûters, les frictions, LM à entretenir . . . Oui, je vous ai dit toutes ces

choses. J'ai imaginé que vous alliez immédiatement m'envoyer 10 £. J'ai imaginé que vous écrieriez "C'est divin de savoir que vous êtes bien à Menton et que vous allez un peu mieux tous les jours. Ne soyez pas inquiète. Naturellement, je vous enverrai 10£ par mois pour vos dépenses." Mais non, rien! Au contraire!

De plus je comptais sur vos sentiments de sympathie et de compréhension. Le fait que vous ayez "failli" est de loin pour moi le plus difficile à accepter. Je me demande vraiment Bogey, si même vous lisez ce que je vous écris.

Donc maintenant, je serai directe . . . Je vous demande de contribuer à mes dépenses à hauteur de 10 £ par mois.

C'est cruel de votre part de me mettre en situation de vous demander cela --- terriblement cruel. Néanmoins, je suis déterminée à guérir. Je ne me laisserai pas abattre par quoi que ce soit --- pas plus que par votre lettre que j'ai reçue en Italie, dans laquelle vous m'invitiez à me souvenir ". . . COMBIEN je serais seul, SI vous ne m'aimiez pas autant." Ah! Si vous aviez lu ça dans un roman, qu'en auriez-vous pensé? Et bien, Dieu merci, j'ai lu cela ici et non à Casetta.

Je n'ai plus rien à vous dire Bogey. Je suis trop "abîmée". Je ne vous écrirai plus.

Votre femme.

Leurs lettres se croisèrent. Quand le lendemain elle en reçut une seconde de lui et qu'un chèque de 20 £ en tomba, elle ressentit une profonde culpabilité. A la lecture du courrier qui l'accompagnait, elle comprit que tout cela n'était pas l'expression de l'amour généreux d'un mari aimant, bien au contraire. Il lui offrait 20 £ comme l'aurait fait un "agent" au titre d'avance sur sa prochaine collection d'Histoires Brèves. Il rentrerait dans son argent et probablement elle aussi, dès que l'affaire serait bien engagée.

Dans sa lettre il discourait sur le paysage extraordinairement beau du Sussex et sur la manière dont il allait encore "battre la campagne" la semaine suivante à la recherche de leur "Heron".

La troisième lettre arriva promptement. Il écrivait: *Bien qu'à court d'argent je vous enverrai un autre chèque de 20 £ demain. Vous me le rendrez quand vous percevrez le revenu de votre parution.* Et puis au courrier du soir, il retirait son offre car il ne disposait que de 10 £.

Elle resta devant la fenêtre à regarder les bateaux sortis en mer, balloter d'avant en arrière. Elle s'étonnait que Jack ait utilisé les mille livres de son salaire annuel, sans participer en aucune manière à l'entretien de son épouse.

Elle s'assit à sa table et reprit sa plume:

En ce qui concerne l'avance d'argent, je préférerais attendre de le recevoir en règlement de mon livre, plutôt que vous me le prêtiez. J'en ai BESOIN pour m'acheter un manteau, régler les frais courants à la maison et ne veux certes pas vous l'emprunter. Peut-être n'ai-je pas été assez claire? Peut-être est-ce que je vous DERANGE pour 10 £ par mois --- mais j'ai dit "PAS de prêt!"

Si vous pouvez m'accorder une allocation de 10 £ par mois pour mes dépenses ici, je considérerais qu'il s'agit d'un versement partiel pour les deux premiers mois. Je pourrais parfaitement comprendre que votre budget soit serré si je n'avais pas la tuberculose, un coeur fragile et une névrite chronique?

Puis elle poursuivit avec:

Il ne sert à rien que j'écrive chaque jour. Je ne peux le faire. J'ai l'impression que vous ne lisez pas mes lettres --- au lieu de cela je préfère m'attacher à faire mon propre travail. Il y a quelque chance que vous le lisiez, lui, un jour --- Quoique, je n'en sois pas certaine!

Elle se souvint qu'elle devait maintenant corriger les épreuves de *L'Homme sans tempérament* puisque Jack qui vivait à toute allure à présent, n'aurait sans doute pas le temps d'en faire une re-lecture correcte. Anxieuse à l'idée que le manuscrit puisse partir à l'édition sans qu'elle ait pu le relire une ultime fois, elle rajouta à sa missive:

Chaque mot a son importance. Je choisis chacun d'eux et on ne peut en mettre un à la place d'un autre. Je ne peux me permettre une erreur. Je vous en prie, répondez à ma requête dans votre prochain courrier.

* * *

LES BRUITS DE FOND DE LA MAISON de repos, des malades, infirmières et domestiques allant et venant dans le vestibule, l'empêchaient de travailler. Elle s'en plaint et fut déplacée dans une autre chambre, mais ce n'était pas mieux. Les trois semaines de résidence à l'Ermitage l'avaient convaincues qu'elle ne guérirait pas mieux ici que dans un sanatorium. En outre elle ne pouvait même pas travailler. Les voix, les mots, les allées et venues la rendaient folle.

Elle avait du retard dans la critique des ouvrages qui lui avaient été confiés ainsi que dans une des Histoires Brèves qu'elle voulait inclure dans le second volume, avant qu'il ne parte à l'imprimerie. Elle l'avait intitulé "*La Seconde Tournée*" et trouvait que c'était un bon titre de collection. En temps ordinaire elle aurait demandé l'opinion de Jack et il était toujours favorable quand il s'agissait de son travail. Mais elle n'était plus en confiance avec lui en ce moment. Comment aurait-elle pu l'être quand il se montrait aussi distant vis-à-vis d'elle? Il ne parlait que de Ses ennuis financiers, de Son journal et de Ses "promenades de torture" à travers la campagne en quête de "The Heron", où elle ne vivrait jamais d'ailleurs.

Elle s'était reposée quelques temps mais n'avait pas encore assez de force pour sortir longuement dans les jardins de l'Ermitage. Elle prenait le temps de faire quelques pas et choisissait le plus petit des parcours, s'émerveillant devant les violettes pâles de l'hiver et surtout auprès d'un adorable palmier qu'elle admirait souvent depuis la fenêtre et dont les légères frondes s'agitaient gentiment. Ah! Tomber amoureuse d'un arbre!

Elle retourna dans sa chambre, déterminée à finir "*La Seconde Tournée*". Seule l'écriture apaiserait sa mélancolie. A la fin de la journée, elle avait fini. Contente d'elle, elle ouvrit une page blanche de son carnet et y nota:

Le travail me sortira de là, seulement si je peux m'y donner à fond.

Il vaincra envers et contre tout.

La lettre suivante de Jack la tranquillisa car il y faisait une réponse qui montrait clairement qu'il avait lu chaque mot de son courrier. Si elle voulait lui envoyer "*La Seconde Tournée*" disait-il, il le taperait lui-même. Qu'elle lui envoie "sans faute" le manuscrit de "*Un Homme sans Tempérament*", il le lirait et le lui retournerait sans y changer une seule virgule. Jack demandait qu'elle lui écrive tous les jours. Elle s'assit

et écrivit une lettre dont les accents de vérité venaient du fond de son coeur, négligeant qu'il puisse souffrir de sa franchise. Elle devait être vraie.

Mon chéri, je ne peux pas écrire tous les jours --- je vous aime, mais quelque chose en moi est mort --- ou plutôt non --- je ne peux pas expliquer cela. Les explications restent si futiles --- et vous ne les entendez JAMAIS, savez-vous? --- Je rechigne à essayer à nouveau. M'en laisserez-vous le temps? Je me relèverai de cela --- je me relève de tout, mais ça prend du temps. Mais chéri . . . chéri, ceci n'altère pas l'amour que j'ai pour vous --- Je vous aime --- et voilà le trouble abominable qui m'habite!

Après lui avoir envoyé ces mots angoissés, elle traversa quelques mauvais jours avec de violents maux de tête. Les médecins de l'Ermitage insistèrent pour qu'elle garde le lit, mais elle n'avait plus "grand-respect" dans leurs conseils médicaux. Ils se mirent en colère quand elle refusa le somnifère Véronal, mais elle tint bon. Elle s'était détachée de l'addiction au Bavaria et avait juré de ne jamais plus y retoucher.

Quelques jours passèrent et elle reçut une réponse de Jack. Avant de décacheter l'enveloppe, elle s'assit à la fenêtre ouverte sur la "vue verte" et se prépara mentalement.

Elle chercha dans les lignes de Jack une sorte d'évocation passionnelle telle que celle connue et partagée il y avait encore peu de temps. Mais Jack y tenait le discours de l'agent littéraire, l'informant, sans autre forme bienveillante, qu'il était d'accord pour une avance de 40 £. Cette froideur lui saisit le coeur. *A-t-il oublié pourquoi je suis dans le sud de la France et non à la maison avec lui? Sinon comment pourrait-il parler seulement "affaires"? Pourquoi tant de compliments pour "Un Homme sans Tempérament" quand il s'extasiait avec des "Etonnement bon, personne n'écrit comme vous. C'est extraordinairement beau"? Je ne veux pas de vos compliments. Je veux que vous lisiez ce texte, peut-être comprendrez-vous mieux notre histoire à nous deux!*

Il terminait son "courrier d'agent" en lui recommandant de décider quels récits seraient inclus dans la très prochaine édition du deuxième tome. Il n'y avait pas d'amant caché entre ces lignes. On pensait qu'il écrivait à un client. « Où est mon mari? » se demanda-t-elle tout haut, cherchant des yeux son amoureux dans cette belle mais solitaire chambre. Pourquoi n'avait-il pas écrit « Ma chérie, je ne peux demeurer loin de vous

plus longtemps quand je sais de quelle manière vous souffrez d'isolement, de solitude et de maladie. » Comme elle se serait volontiers jetée dans ses bras et lui aurait tout pardonner. Mais non, rien de tout cela!

La seule note chaleureuse avec laquelle elle pouvait réchauffer ses frêles épaules fut dans sa signature: *A vous toujours, Boge.*

Elle hurla dans son carnet de notes:

"C'eut été la moindre des chose que de manifester à mon égard un peu de sympathie, de compréhension et de me demander UNE SEULE FOIS si j'allais bien!

N'imaginant absolument pas en rester là, elle télégraphia, simulant être "Wig", un de leur deux chats et attendant un réponse de "Wing" le second.

LETTRE ARRIVÉE JEUDI. STOP. DITES A WING DE
ME TÉLÉGRAPHIER IMMÉDIATEMENT. STOP. VOTRE
FROIDEUR ME TUE. STOP. WIG.

"Wing" répondit:

TÉLÉGRAMME BIEN ARRIVÉ. STOP. TOUT VA BIEN.
STOP. IL VOUS AIME DÉSESPÉREMENT. STOP. IL
NE PEUT PAS FAIRE PLUS. STOP.

Plus tard elle reçut une autre lettre.

« J'ai attendu une minute, fumé une cigarette. Je dois être calme. D'une manière ou d'une autre et en dépit de moi-même, notre destin oscille sur le fil du rasoir. Jusqu'alors je vous ai écrit avec trop de détresse et j'ai aggravé vos blessures par moi-même infligées. Je dois rester calme.

Ma chérie, mon coeur, mon aimée qui me révèle à moi-même, cette nuit je me sens au bout du rouleau. Quelques forces aveugles anéantissent tous mes espoirs. Je jure sur l'amour que je vous porte, que tout ce que j'ai fait depuis que je suis rentré d'Italie, l'a été avec une seule pensée --- mon amour, pour vous. Et au lieu de nous rapprocher, cela nous a séparé.

Il y a, Wig! Une certaine dose d'insensibilité chez moi. Je crois que

c'est prouvé maintenant. Je dois seulement l'accepter. Je hais cela et tente de l'effacer. Mais le fait demeure, je ne me suis jamais rendu-compte combien vous souffriez à Ospedaletti, ni de votre grande anxiété lorsque vous manquiez d'argent à Menton. Voilà les deux choses que vous aviez raison d'attendre de moi, votre amoureux et qui montrent, sans aucun doute, comment j'ai échoué sur les deux tableaux.

Voyez-vous ma chérie, il n'est pas bon pour nous d'être séparés. Et il est bien là le noeud du problème. Vous savez comprendre ma dureté, ma noirceur, mes habitudes de silence. Quand vous êtes près de moi, vous prenez tout en considération. Lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, cela devient impossible alors que c'est plus que jamais nécessaire.

La seule chose qui compte est que vous guérissiez. Guérissez ma chérie et mettons fin à ces temps de torture. Votre voix est douce et la mienne discordante quand nous nous appelons de si loin.

Laissez-moi vous prendre dans mes bras. Finissons-en avec cet épouvantable cauchemar. A vous toujours, Boge.

Katherine laissa échapper un sanglot. Finalement, il avait entendu ses appels. Alors . . . elle sentirait encore ses bras autour d'elle. Son écritoire sur les genoux, elle répondit:

Votre courrier de samedi soir est arrivé avec ses explications. N'y rajoutez rien. Mettons cela de côté, voulez-vous? Oui, à Ospedaletti j'ai pensé que vous refusiez de comprendre et que vous vous détourniez de moi depuis que j'étais à l'étranger. Vous vous êtes éloigné de moi complètement.

Mais finissons-en avec tout ça. Ce qui est passé, est passé! Sans vouloir paraître intellectuelle, il me semble que j'ai toujours à apprendre quelque chose au risque de ma vie --- mais j'apprends. A présent, restons sages, vrais et amants.

Entrons dans "The Heron" dès aujourd'hui --- dès cette minute précise je me réjouirai pour vous. Alors, si ce n'est pas un trop gros effort pour vous --- cher amour --- essayez de vous réjouir pour moi.

C'est l'heure du déjeuner. Je suis dans mon lit, je dois filer. Ma plume ne veut plus rien entendre --- elle doit pourtant encore écrire que je vous aime et vous aimerai éternellement. Amen ---

Février --- Avril 1920

Villa Flora, Menton

Aujourd'hui Jinnie vint en voiture avec des couvertures de fourrure et des coussins de soie. Elle m'emmena dans leur villa . . . Une chaise longue dans le jardin --- un minuscule plateau avec du café noir servi dans un pot d'argent, du Grand Marnier, des cigarettes et un petit bouquet de violettes. Leur villa est un rêve --- couvre-lit de soie d'Espagne, porcelaine italienne, la sérénité, des domestiques en minuscules tabliers de mousseline, voletant au dessus des tapis . . .

Carnet de notes --- KM.

JINNIE ET CONNIE L'ENVELOPPÈRENT dans des couvertures de fourrure. Pour la première visite dans leur villa, LM, qui logeait tout près, se joignit à elles pour le thé, dans le salon. Katherine lui montra sa chambre d'argent avec balcon et vue sur la mer.

« Nous voulons que vous veniez vivre avec nous. Vous verrez, c'est très tranquille. Vous pouvez être seule toute la journée, si vous le voulez. Nous sommes certaines que vous irez bien mieux quand nous prendrons soin de vous. C'est ce que nous voulons depuis notre invitation à Ospedaletti. » dit Jinnie d'un ton terriblement inquiet. « Mais nous devons prendre en considération nos autres invités. Nous avons indiqué votre venue à Mr. Davis, qui a été très généreux avec nous. Il était un petit peu

soucieux, étant de faible santé lui-même, quant à la possible contagion de votre maladie. Nous ne voudrions pas qu'il nous quitte à cause de vous, n'est-ce pas très chère?

--- Bien sûr; mais si le Dr. Rendall donne un avis favorable sur mon état de santé, pourrais-je venir?

--- Rien ne nous ferait plus plaisir que vous soyez à l'abri chez nous, avec toute notre attention, » dit Jinnie étreignant chaleureusement Katherine. « Nous allons prier le Dr. Rendall de vous trouver mieux. »

A quelques jours de là, Katherine reçut dans une liasse de courrier, une lettre de D.H. Lawrence. Naguère ils avaient connu l'un et l'autre des moments intimes et elle le considérait encore comme un ami proche. Même si elle n'avait plus de nouvelles de sa part depuis longtemps, elle espérait toujours voir cette amitié renaître.

A la lecture du courrier, elle éclata en sanglots.

Je vous hais. Vous me révoltez à mariner dans votre tuberculose. Vous êtes un reptile écoeurant --- J'espère votre mort prochaine.

Dans sa chambre triste, elle hurla, « Lawrence! Pourquoi? Qu'est-ce que cette volte-face? » Elle resta sur le balcon quelques minutes, jusqu'à ce que sèchent ses larmes. Elle essayait de comprendre. Qu'ai-je bien pu faire pour que vous ayez une telle rage envers moi, au point de désirer ma mort? Je pourrais vous pardonner si vous aviez écrit cela en pleine crise de folie. Peut-être m'avez-vous crue capable de dire des choses ignobles, mais je ne les ai jamais dites, soyez-en certain, même quand j'avais la fièvre. Je n'ai jamais rien pensé d'aussi exécrationnel que cela.

Elle retourna à son écritoire pour confier à Jack les propos de Lawrence, sans omettre qu'il l'avait appelée "sale petit vermisseau". Elle lui demandait également s'il était homme à garder son amitié envers un être capable d'une telle "trahison", ou bien s'il reverrait la question de l'investissement de son collègue à *The Athenaeum*.

"Gardons notre fierté!" écrivit-elle. Elle voulut demander à Jack de ne pas hésiter à frapper Lawrence en plein visage la prochaine fois qu'il le rencontrerait, mais elle fut interrompue dans son élan par quelqu'un qui toquait à la porte. « Entrez! » grogna-t-elle, simulant encore du poing le geste de violence qu'elle souhaitait voir faire à Jack contre Lawrence.

Le Dr. Rendall avança portant sa sacoche de médecin.

« Bonjour Mme. Murry. Seriez-vous un peu grognon, aujourd'hui? »
Il souriait.

« Pardonnez-moi Dr. Rendall. Je viens de recevoir des nouvelles consternantes.

--- Je suis désolé. Je peux revenir plus tard si vous voulez.

--- Non, non, tout va bien. C'est seulement une question d'honneur. »
Elle sourit. « Je vous en prie, entrez! »

Il déposa sa mallette. « Et qu'est-ce que je peux faire pour vous aujourd'hui?

--- J'ai été invitée à la villa Flora par ma tante Miss Beauchamp et son associée Miss Fullerton, mais seulement sous réserve qu'après que vous m'ayez examinée, vous puissiez confirmer que je ne suis pas contagieuse.

--- Et bien, nous allons voir ça. »

Après l'avoir auscultée avec stéthoscope et petit marteau, elle attendait, angoissée, qu'il écrivît dans son carnet.

Le temps paru interminable avant qu'il ne redresse la tête et lui dise: « Vous êtes un peu fiévreuse mais c'est normal dans votre état. Votre toux est sporadique et sèche. Les bronches sont dégagées. Je ferai savoir à Miss Beauchamp que vous n'êtes pas un danger pour les autres invités de la villa. »

A ce moment précis, Katherine se serait bien jeter à son cou. Mais il était bien trop Anglais et aurait été gêné par une aussi grande démonstration d'émotion. Si elle s'était penchée vers lui, il se serait reculé. « Merci. Ce sera un grand soulagement pour moi de venir m'installer dans cette maison si tranquille dans laquelle je pourrai travailler sans être interrompue. Et maintenant, j'ai besoin que vous me disiez quand pensez-vous que je pourrais rentrer chez moi?

--- Chez vous?

--- Oui. Voyez-vous mon mari achète une maison dans le Sussex, où nous pensons habiter d'ici six mois environ.

--- En Angleterre? Mais, votre mari se rend-t-il compte des risques que cela représente pour vous?

--- Il est persuadé qu'une maison dans le Sussex, plus ensoleillé, avec des températures plus douces que dans le reste du pays sera sans danger dès que mon coeur pourra le supporter.

--- Malheureusement il se trompe. Je crains fort que sous le climat froid et humide de l' Angleterre vos rhumatismes chroniques ne vous empêchent de marcher et de vous promener. Vos poumons tuberculeux, qui sont en rémission sous un climat sec comme à Menton, ne le seront plus dans l'air anglais pluvieux. Je vous déconseille vivement ce choix. »

La gorge serrée, Katherine se leva et fit quelques pas vers le balcon.
« Est-ce que ça va, Mme. Murry? »

Elle retourna vers sa chaise.

« Pardonnez-moi. C'est seulement que mon mari a besoin de me voir guérie. Et si je lui annonce ce que vous venez de me dire, il sera au désespoir. Voyez-vous, il n'acceptera rien de moins que ma guérison. Son bonheur dépend seulement de cela et donc le mien aussi.

--- Mais sait-il que vous souffrez d'une maladie chronique?

--- J'essaie de ne pas trop me plaindre auprès de lui. Il veut juste entendre que je vais bien et que je vais rentrer à la maison.

--- Je vois. Peut-être y a-t-il une autre possibilité. Ne m'avez-vous pas dit que Mr. Murry était écrivain lui aussi?

--- Oui, pourquoi?

--- Peut-être pourrait-il quitter Londres temporairement et venir travailler ici quand le climat y est le plus favorable pour votre santé.

--- Qu'entendez-vous par "*temporairement*"?

--- Oh, probablement deux années.

--- Deux ans! Non, cela ne se pourra pas! Il en serait trop contrit. Et pour moi Docteur, en sera-t-il toujours ainsi?

--- Mme. Murry, je ne peux pas prédire votre avenir. Je peux seulement vous donner un avis médical. Puis-je être encore plus direct?

--- Oui, je vous en prie. Je dois connaître la vérité.

--- Avec beaucoup de repos votre coeur reprendra de la vigueur. Votre tuberculose est stationnaire pour votre poumon droit, mais le gauche est endommagé de façon permanente. La bactérie qui s'est installée dans votre poitrine peut s'activer encore et n'importe quand. Vous ne respirez qu'avec un seul poumon et ça représente une fatigue énorme pour votre coeur. »

Elle se leva à nouveau et marcha vers le balcon, ravalant ses larmes. Elle ne voulait pas qu'il pense qu'elle se plaisait à mariner dans sa phtisie. Elle prit une grande respiration et s'adressa à lui. « Merci Dr. Rendall. Vous avez bien éclairci les choses pour moi. Je n'ai jamais

aussi bien compris ma situation. Mais maintenant je crois que je dois garder cela pour moi, sans n'en rien dire à mon mari. Je crains qu'il n'en souffre déjà que trop et ne soit pas en capacité de supporter la vérité.

--- Alors peut-être votre mari devrait-il prendre en considération votre santé avant la sienne. »

Quand il eut quitté la pièce, Katherine s'assit au bord du lit, prit sa canne et y appuya son menton. Cette canne était le seul bien ayant appartenu à sa mère et que son père lui avait donnée au décès de celle-ci. Sa mère s'en était longtemps servie quand elle gardait la chambre après avoir contracté la fièvre rhumatismale. Tout comme Katherine aujourd'hui. À la différence près cependant que, dans la douleur, Mme. Beauchamp était accompagnée de son mari, de sa famille et de ses amis.

Qui reste près de moi? se lamenta Katherine intérieurement. LM? Jack? Certainement pas Lawrence qui me trouve écoeurante. Mes seuls compagnons sont mes correspondances et les personnages de mes histoires. Et je ne peux pas les serrer dans mes bras.

LE LENDEMAIN MATIN Jinnie entra précipitamment dans la chambre. « Désolée de vous brusquer de la sorte, mais nous n'attendrons pas une minute de plus.

--- Qu'y-a-t-il Jinnie? » Katherine se réveillait et remettait en ordre son lit dont les couvertures s'étaient éparpillées durant la nuit.

« Je viens vous chercher pour rentrer à la maison. Le Dr. Rendall vient juste de nous dire les bonnes nouvelles. Je suis tellement heureuse de savoir que je peux vous apporter un peu de paix, ma chérie. Vous serez en sécurité avec Connie, moi et le Bon Dieu qui vous protège. Connie serait bien venue avec moi, mais elle prépare votre chambre. »

Katherine était submergée par l'émotion et appréciait la gentillesse de cette femme généreuse qui ne pensait qu'à la soulager. Jinnie lui tendit son mouchoir de dentelle, parfumé au lilas.

« Merci, mais je ne voudrais pas salir votre mouchoir.

--- C'est sans importance chérie, il est à vous maintenant, » observa

Jinnie qui, levant les yeux vers ciel et lui pressant les mains, rajouta: « Dieu vous a remise entre nos mains et je prie le ciel pour que vous guérissiez. » Son regard revint sur Katherine. « Je demanderai l'aide de Marie pour faire les malles. Nous devons nous hâter, la voiture nous attend. »

Katherine jeta un dernier coup d'oeil à ses carnets de notes empilés, qu'elle avait à peine ouvert depuis son arrivée à l'Ermitage et se dit, ce qu'elle ne dirait jamais en face de ses bienfaitrices, *j'ai besoin d'écrire pour guérir, pas de Dieu.*

À LA VILLA FLORA, Katherine s'installa dans une vie luxueuse, telle qu'elle l'avait connue enfant en Nouvelle Zélande. Chaque chose était faite pour elle et pour que son état de santé s'améliore. Elle fut complètement séduite par toutes ces gentillesses et ces adorables attentions, les promenades en voiture dans les collines de Menton, les pique-niques au Champagne et cet intérieur si élégant . . . L'état d'esprit de ses hôtes, par rapport à la religion, lui laissa même considérer sérieusement la possibilité de se convertir au catholicisme. Mais cette idée qui était en train de naître dans ses pensées, la gênait. Aussi Katherine s'en ouvrit-elle à son amie LM dans une lettre où elle lui faisait également promettre de n'en parler à personne.

Elle savait qu'elle avait besoin de croire en quelque chose. Elle était allée à la messe, avait lu la Bible et entendu les paroles persuasives de Jinnie. Pour l'encourager à aller de l'avant, Jinnie lui donna *The imitation of Christ* à lire. Lorsque Katherine lut « C'est une grande et belle chose d'être dans un état d'obéissance, de vivre soumis à un être supérieur dans lequel on reconnaît son maître » elle écrivit dans la marge: *Non Sens!*

Un soir, rentrant d'un charmant pique-nique et d'une promenade sur les collines autour de Monte-Carlo, Connie et Jinnie l'invitèrent au salon pour partager une dernière coupe de champagne. Katherine, installée au fond du canapé de soie jaune, regardait les bulles monter puis éclater au bord de son verre.

« Souhaiteriez-vous vous entretenir avec notre prêtre? » demanda Jinnie très gentiment. C'était la première fois qu'elle abordait ce sujet de conversation avec Katherine aussi directement.

Katherine posa son verre de Champagne sur la table d'acajou. « Vous êtes toutes les deux très chères à mon coeur et votre adorable gentillesse a dissipé mon désespoir. Grâce à vous je vais aujourd'hui vers de nouvelles espérances. C'est aussi pour cette raison que j'ai pensé un moment que je pourrais rejoindre votre foi. Mais je ne peux pas faire cela.

--- Ma très chère, » rajouta Jinnie en prenant sa main dans la sienne, « nous ne serons pas toujours là pour prendre soin de vous, il y aura encore des heures sombres. Avec la foi pour vous soutenir, vous verrez la lumière, et vous n'aurez pas peur.

--- Oui, je comprends que j'ai besoin de croire, mais je sais aussi que ça ne peut pas être un Dieu rien que pour moi.

--- Vous ne voulez pas d'un Dieu qui vous aime énormément et attend patiemment pour vous soutenir de Son bras?

--- J'ai du mal avec cette idée, Jinnie. C'est difficile de se fier à Dieu qui permet autant de malveillance dans le monde. Après la guerre, beaucoup avaient perdu confiance en Dieu qui avait autorisé tant de douleur et de mort. Pour ceux d'entre-nous qui avons survécu à la guerre, Il n'est plus là maintenant.

--- Katherine! dit Connie, Je crains pour vous lorsque vous parlez de la sorte. Vous devez apprendre à ouvrir votre coeur à Dieu et peut-être trouver Le chemin.

--- Je suis navrée, mais ce n'est pas à Dieu que je dois ouvrir mon coeur, c'est au genre humain. »

Elle s'avança et les regarda toutes les deux. Katherine s'attendait à ce qu'elles comprennent ce qui avait pris de la valeur à ces yeux ces derniers mois. « Je veux vivre dans un esprit d'amour. Je veux voir les choses en profondeur et dans leur authenticité comme je veux vraiment les aimer. Voyez-vous, nous devons aimer et nous devons le faire en toute conscience de nos fragilités, de nos péchés et de nos sournoiseries envers les autres. Mais ce n'est pas Dieu qui nous le fera faire car il n'est plus là pour nous. Aimer c'est se reconnaître dans l'autre. Nous devons avoir le sentiment d'être reconnu, que nos coeurs soient reconnus comme Dieu nous connaissait autrefois. Je ne pense pas l'amour de manière habituelle. Aimer

aujourd'hui entre amoureux n'est pas seulement humain, c'est aussi divin. Aimez l'autre pour ce qu'il est, pour tout ce qu'il fait et votre amour deviendra religion. Cela ne peut pas être moins que ça. L'amour ne peut pas être "à moitié" puisqu'il est un acte de foi, puisque c'est croire l'un en l'autre.

--- Oh! Katherine, » releva Jinnie visiblement déçue, « Vous lancez vraiment un défi à Dieu. Que la Vierge Marie vous pardonne! »

Katherine était décontenancée. N'avaient-elles pas compris ce qu'elle venait de dire? Elle s'enfonça dans le canapé, résignée à ne pas se faire entendre. « Et qu'est-ce que j'ai bien pu faire à la Sainte Vierge?

--- C'est la façon dont vous la décrivez dans un de vos récits. Je ne sais pas si toutes vos histoires sont comme celle-ci, mais là, je ne peux vraiment pas aller dans votre sens. Pourquoi écrivez-vous de tels blasphèmes? »

Katherine prit son verre, en but une gorgée pour ne pas rire impoliment. Elle avait écrit le premier jet de cette nouvelle alors que la guerre n'était pas encore finie et qu'elle empoisonnait tout, même son esprit. Cette histoire était son cri contre la corruption. Un cri qui venait du plus profond de son être, un cri de désespoir contre toutes ces destinées. Les personnages cyniques qu'elle y mettait en scène, reflétaient bien l'absurde de ces destinées brisées. Elle repensait à tout ça tandis que ses gracieuses hôtesse attendaient sa réponse.

« Vous voulez parler de *Je ne parle pas Français?* » Et elle récita: « *Qui n'aurait pas été surpris, quand la porte s'entrouvrit, laissant paraître la Vierge, montée sur son âne, les mains docilement croisées sur son gros ventre?*

--- Oui Katherine, c'est exactement ce passage là. » dit Connie de plus en plus offusquée. « Je dois vous dire que j'en ai parlé avec votre père. Il a trouvé ce récit très gênant. Après en avoir parlé avec Jinnie, j'ai aussi demandé à votre père s'il l'avait lu entièrement. Il m'a dit ne pas l'avoir trouvé très habile et l'avoir jeté dans la cheminée. »

Katherine sentit son coeur battre de plus en plus fort. Ne voulant rien laisser paraître de la blessure ressentie, elle détourna son regard vers les bulles surgissant de sa coupe de champagne. Elle avait donné à son père une copie de tous ses textes. Il n'avait jamais fait aucune remarque aussi désobligeante à leurs propos. Au contraire, il l'avait

encouragée à devenir écrivain. Elle avait compris "un écrivain célèbre", comme sa cousine Elisabeth et pas un écrivain anti-conformiste, qu'elle était devenue. Maintenant elle comprenait pourquoi il n'avait jamais fait aucun commentaire sur son style et cette vérité la blessait profondément.

« Je me sens un peu fatiguée dit-elle. Je suis désolée si je vous ai déçue. Je voulais rejoindre votre foi, je ne peux pas le faire si je ne crois pas en Dieu. Il ne faut pas que vous soyez au désespoir par ma faute. » Elle se leva toute seule de son fauteuil. Avec toute la dignité qu'elle pouvait rassembler, elle s'appuya sur la canne de sa mère et salua ses hôtes d'un « Merci pour le Champagne, c'était délicieux! »

LE 27 AVRIL, APRÈS TROIS SEMAINES à l'Ermitage et deux mois à la Villa Flora, Katherine et LM quittèrent Menton et rejoignirent Londres en train. Ce retour avait été programmé en compagnie de Jack, mais ce dernier avait été incapable de prendre le temps de venir les chercher.

Il avait trouvé une maison de campagne parfaite --- *The Heron* dans le Sussex, telle qu'ils en rêvaient depuis longtemps. Le locataire actuel pourrait le libérer dans une année. Elle décida de ne pas mentionner dans leurs conversations, les propos du Dr. Rendall. Il serait toujours temps d'en parler plus tard, quand elle serait rentrée. Et puis, elle espérait encore que le Dr. Rendall se soit trompé.

Connie et Jinnie allaient déménager dans un autre villa sur la baie opposée à la Villa Flora. Peut-être pour ne pas "être au désespoir par sa faute" elles avaient offert à Katherine un bail à long terme pour le mois d'octobre dans une petite maison indépendante sur la propriété. Katherine, qui était complètement sous le charme de Menton, n'hésita pas à accepter. LM y reviendrait avec elle.

Katherine espérait que Jack se joindrait à elles. Elle souhaitait qu'il fasse cette démarche par lui-même et pour lui-même, et non parce qu'elle le lui aurait demandé. S'il devenait comme "*l'homme sans tempérament*", sacrifiant sa vie pour prendre soin de son épouse handicapée, cela détruirait leur amour.

15

Mai 1920

La Maison Éléphant --- Londres

Attendez que je sois rentrée, c'est le mieux. Nous serons seuls avec toute la maison pour nous, la table dressée parfaitement, de nouvelles tasses avec leurs soucoupes parsemées de fleurs et de fioritures. La fenêtre sera ouverte --- vous serez vêtu de vos vêtements de campagne et moi, plus élégante et féerique, presque transparente. Nos chats Wig et Athy --- tel un fruit dans nos assiettes italiennes --- Un pur BONHEUR, un pur bonheur! Je serai capable de prendre votre main --- regardez moi --- embrassez moi! Je vous dirai "Mon BOGE à moi" vous répondrez "oui" Nous nous regarderons et nous rirons --- Wig fera un clin d'oeil à Athy qui fera semblant de jouer du violon. Oh! Je vous aime. Je t'aime. Wig

Lettres --- KM

«**J**ACK! JACK! JE SUIS LÀ!!!» Katherine appela en ouvrant la porte du 2 Portland Villas. Violette, leur gouvernante s'avança vers elle.

« Mme. Murry. Est-ce bien vous? Mais... mais vous êtes... magnifique! Laissez-moi prendre votre manteau. Mr. Murry ne vous attendait pas si tôt. Je l'appelle au journal. Je suis si contente de vous voir de nouveau à la maison. Et vous aussi, Miss Baker.

--- Non, ne l'appellez pas, » dit Katherine. « Je veux me reposer avant de le voir.

--- Le temps ne peut pas être plus agréable pour votre retour. Je pense que vous serez très contente du jardin. » Katherine remarqua le bouquet de soucis sur la table de l'entrée avec une pile de courrier. « Il n'y a rien pour vous, Madame, » dit Violette, « j'ai mis le vôtre dans votre chambre comme d'habitude.

--- Merci Violette. Est-ce Mr. Murry qui a cueilli ces fleurs?

--- Oh, non! Madame. Il n'a de temps pour rien d'autre que le journal. C'est moi qui m'occupe du jardin.

--- J'aimerais planter quelques légumes cet été. Peut-être m'aidez-vous? » Violette sourit et se chargea de leurs manteaux.

Elle retrouva avec plaisir le papier peint d'un doux gris qu'elle avait choisi pour la cage d'escalier et s'arma de courage pour grimper jusqu'à l'étage. « J'y arriverai, » dit-elle en ignorant le bras offert par LM.

"Je ne me souvenais pas de cette entrée aussi sombre," pensa-t-elle en s'arrêtant devant la porte de sa chambre.

« Est-ce que j'apporte le thé? » demanda LM.

« Non, pas tout de suite. Attendons que Jack arrive.

--- Etes-vous certaine de ne pas avoir besoin de moi pour vous déshabiller, ou pour défaire vos ---

--- Ida! Je ne suis pas une enfant! Laissez moi. »

Elle actionna la poignée et entra dans la chambre, soulagée de constater que rien n'avait bougé. L'endroit était comme elle l'avait laissée. Quelques lettres jonchaient le sol puisque Violette avait aéré la pièce et laissé la fenêtre ouverte. Elle les ramassa en s'attardant à noter leur provenance: Kot, Lady Ottoline et quelques courriers de Virginia. Elle déposa sur son bureau cette loyale correspondance épistolaire qui la suivait dans tous ses déplacements.

Elle caressa de ses mains gantées l'écritoire couleur du soleil sur lequel elle avait écrit huit mois auparavant les instructions pour Jack, "à n'ouvrir que si . . ." et qui étaient toujours en sécurité dans le coffre de la banque. "N'ayons pas peur des mots," pensa-t-elle, "c'est à n'ouvrir que si je mourrai" Elle plaça son carnet sur la table en se faisant la promesse d'écrire quelque chose de nouveau chaque jour, même si ce ne sont que quelques mots.

Elle relut la dernière lettre que Jack lui avait envoyée à Menton.

C'est un endroit où nous pourrions être ensemble, où toute ma haine de la vie disparaîtra et que toute la noirceur de mon âme que vous haissez, et moi aussi, s'envolera. Nous pourrions y vivre comme nous l'avons toujours désiré. J'y pense tout au long de la journée, simplement parce que je ne peux pas m'en empêcher. Cela me ramène à vous et ainsi nous sommes ensemble. Je ferme la porte et nous voilà dans les bras l'un de l'autre. Votre mari, Boge.

ELLE ÉTAIT REVENUE À LA MAISON depuis un mois et il devenait douloureusement évident que les espérances qu'elle s'était forgées avec la dernière lettre de Jack et les projets qu'ils avaient échafaudés ensemble "... quand mai sera là", y compris "les vacances à la campagne" étaient nuls et non-avenus.

Aujourd'hui, mai était venu et était fini. Le soir, comme tous les soirs, elle guettait les pas de Jack dans les escaliers. Elle avait beau s'enfouir dans les coussins, sa colère restait incontrôlable. Je dois regarder la vérité en face, se disait-elle, il n'est pas fiable et je ne peux dépendre que de lui.

Oui, la rédaction des hebdomadaires pour *The Athenaeum* retenaient toute son attention dans la journée. Mais le soir aussi! Et puis il avait trouvé d'autres distractions. Depuis qu'elle était partie et avait séjourné à Menton, il jouait au tennis avec leur amie commune Brett.

Brett avait écrit à Katherine, lui rapportant les "orgies" qu'elle fréquentait avec Jack. Offensée par les détails croustillants employés par Brett, Katherine avait alerté Jack quant à sa consommation d'alcool. Il s'était contenté de répliquer que Brett exagérait, qu'ils n'allaient pas dans des "orgies" mais tout simplement dans quelques "insupportables fêtes" auxquelles il se devait d'assister pour *Athenaeum* et dans lesquelles il entraînait Brett pour ne pas y aller seul.

Elle entendit son pas, alluma la lampe et attrapa le livre le plus proche. « Vous êtes encore debout? » demanda-t-il gaiment.

« Pourquoi rentrez-vous si tard?

--- Désolé. Je ne vous l'ai pas dit? Je suis resté au bureau pour finir un article avant la dernière ligne droite de demain. Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

--- Rien.

--- Quel dommage! Mais écoutez-moi, ce soir, j'ai eu une idée sur le chemin du retour. » dit-il en s'asseyant sur le bord du lit. Comme il est beau et heureux, pensa-t-elle. « Pourquoi n'écririez-vous pas une fiction mensuelle pour *The Athenaeum*?

--- Mais le journal ne publie pas de fiction!

--- Pas encore, mais vu que je suis son éditeur je peux changer cela. Aucune revue ne publiait de nouvelles avant que vous n'en n'écriviez. Et voyez le succès obtenu! Ce sera limité à une colonne mais je pense que nos lecteurs vont aimer. Cela augmentera certainement le nombre d'abonnés et le plus important est que ça vous permettra de publier vos écrits. »

Elle sentit la chaleur de sa main recouvrant doucement la sienne et sa colère fondit en même temps que ses craintes de se voir abandonner.

« D'accord, je commencerai dès demain.

---Bien! » Il se pencha et effleura sa joue de ses lèvres. « Bonne nuit mon amour.

--- Ne venez-vous pas vous coucher?

--- Non, enfin je veux dire oui. Et je voudrais vous dire quelque chose à ce propos. Je pense que vous vous reposeriez mieux si je dormais là-bas. » Il pointa de la main le canapé dans l'alcôve. « Je serai très bien ici, si vous avez un cauchemar. Au fait c'en était un mauvais, la nuit dernière?

--- Je ne m'en souviens pas. » mentit-elle.

Le lendemain matin quand elle se leva, LM l'attendait avec le plateau du petit déjeuner. « Où est Jack? » demanda-t-elle.

« Brett est venue tôt ce matin. Ils sont allés jouer au tennis. Ne vous l'a-t-il pas dit?

--- Si, naturellement il l'a fait. J'ai seulement oublié. »

Elle termina son petit déjeuner et s'installa à sa table de travail où elle coucha sur le papier un sketch auquel elle avait déjà réfléchi. A sa grande satisfaction, elle avait terminé "*Révélations*" le jour même, à temps pour la

sortie de *The Athenaeum* de mi-juin. Jack avait eu raison de lui faire cette suggestion, pensa-t-elle, avoir des échéances allait l'aider. Comment pourrait-elle douter de son amour?

Une après-midi, Jack l'invita à venir au bureau. « Vous avez une très grande influence sur les décisions que je prends au journal. Je veux que tous vous rencontrent. Ne sera-t-il pas excellent pour vous de sortir et de prendre l'air? Vous êtes si pâle, ma chérie. Je ne voudrais pas que quelqu'un puisse penser que je ne prends pas soin de vous. Venez, et mettez donc un peu de couleur sur ces jolies joues. »

Elle hésita. C'est vrai qu'elle avait besoin de sortir et il serait bon de partager une ballade en voiture avec Jack. Justement ce matin elle avait regardé par la fenêtre de sa chambre, les violettes brillantes de rosée dans le jardin et avait pensé que la journée serait magnifique pour une promenade.

« Entendu Jack, laissez-moi prendre mon chapeau et mon manteau. »

"Elle est encore pire que ce à quoi je m'attendais" semblait être écrit sur tous les visages quand elle entra dans le bureau de *The Athenaeum*. Ils essayèrent pourtant de se rattraper avec des: « Mme. Murry, quel plaisir de vous voir. Vous avez bonne mine aujourd'hui! » Mais elle savait que H.G.Wells qui travaillait ici et beaucoup d'autres pensaient en réalité "Pauvre Jack, voilà un saint homme qui arrive à vivre avec une femme moribonde."

Après cette visite à *The Athenaeum* elle ne ressortit que rarement et demanda plutôt à ses amis de venir à la "Villa Éléphant" s'ils voulaient la voir.

La première nouvelle du volume "*Révélations*" connut un succès immédiat. Jack lui demanda d'en écrire une autre pour le mois de juillet. Elle en eut des crampes dans les doigts à force d'écrire avec son stylo. Jack lui prêta sa machine à écrire, un petit modèle noir avec des touches rondes qui s'agitaient comme des bras. Cela rendait son travail plus aisé et elle n'eut plus de crampes. Elle fut ainsi capable d'écrire plusieurs histoires tout en assurant les critiques pour la revue.

Quand elle ne travaillait pas dans sa chambre, elle descendait au rez de chaussée pour recevoir ses invités comme Virginia qui partageait avec elle de précieuses heures de conversation littéraire. Ces moments avaient

beaucoup manqué à Virginia et celle-ci le confia à Katherine. Ni l'une ni l'autre ne mentionnèrent jamais les critiques que Katherine avait pu faire quant à "Nuit et Jour" de Virginia.

Elle reçut à dîner T.S.Eliot qu'elle souhaitait rencontrer et son épouse Vivien. Elle se savait moyennement appréciée par Eliot, mais elle-même n'appréciait pas vraiment Vivien.

Elle avait espéré qu'avec Brett, qui n'habitait pas très loin, elles renoueraient une amitié née de leurs échanges épistolaires. Mais Brett semblait très occupée.

Avec Jack, ils avaient rencontré Brett à Garsington, une propriété de 750 hectares à l'est de Londres, appartenant à Lady Ottoline. Celle-ci ne se prenait pas pour une artiste mais elle les aidait en les invitant à résider dans divers logements de sa propriété. C'était une oasis comparée à la ville de Londres bombardée. Son mécénat la réjouissait et lui permettait de réunir des artistes encore "clandestins" tels que Jack, D.H. Lawrence ou Katherine, mais aussi avec ceux du "dessus du panier", comme les riches intellectuels de la classe moyenne qui n'avaient pas besoin de leur art pour gagner leur vie.

L'honorable Dorothy Brett surnommée Brett était membre du "dessus du panier" de par sa fortune personnelle et donc de ce groupe "Le Bloomsberry". Son père était avocat mais aussi conseiller juridique de la reine. Brett, comme Lady Ottoline, tendait vers un style de vie assez bohème comme les "clandestins" et à l'instar de Katherine et de Ottoline elle-même, Brett entretenait une amitié particulière avec D.H.Lawrence. Plus tard d'ailleurs, elle le suivra dans une colonie artistique au Nouveau Mexique.

Katherine et Brett avaient une passion commune pour l'impressionnisme. Katherine, influencée par les peintures impressionnistes dans leurs formes, détaillait ses nouvelles en sketches morcelés. Brett avait étudié cet art et peignait des natures mortes et des portraits que Katherine qualifiait . . . d'agréables.

Brett, aînée de Katherine de cinq ans, a été presque sourde la moitié de sa vie. Elle était appareillée d'un cornet baroque, en cuivre, en forme de trompette, qu'elle nommait Tobey. Katherine lui criait ses idées, souvent interrompue par ses quintes de toux et Brett ne pouvait que lui répondre:

« Quoi? » . . . « Quoi? »

Une après-midi Brett arriva à l'heure du thé, juste comme Katherine terminait "Escape", sa nouvelle pour le numéro de juillet. L'écriture en était bonne et elle était toute excitée à l'idée d'en parler. Perdant patience en attendant que Brett déballe son appareil acoustique et le place à ses oreilles, elle cria: « Lorsque vous peignez des pommes, ressentez-vous dans votre poitrine et vos genoux ce que deviennent les pommes, vous aussi? »

Le visage de Brett s'empourpra et Katherine su que Brett avait bien entendu sa question.

« Vous pensez que je dis n'importe quoi, n'est ce pas? »

Brett répondit "Non" en secouant la tête vivement.

« Je suis sûre que ce n'est pas ça. Quand j'écris à propos des canards, je jure que je suis un canard blanc aux yeux ronds tachés de jaune, flottant à la lisière de l'étang et lançant de temps à autres un coup d'oeil furtif à mon propre reflet dans la mare. En fait le processus complet pour devenir un canard me donne le frisson et je ne peux plus respirer rien qu'en y songeant. Bien que tout ça soit assez éloigné de ce que ressentent la plupart des gens, c'est bien la seule "entrée en matière" qui me paraisse appropriée. Suivent alors ces moments où vous devenez un canard ou une pomme, ou même Natacha, puisque aucun de ces objets ou de ces personnes ne peut être réalité. C'est là que commence, à partir de rien, le vrai travail de l'artiste. »

Avant que Brett ait pu répondre, Jack arriva pour le thé. Il présenta ses excuses pour le retard et tous les deux s'assirent en face de Katherine qui servit le thé.

Jack relata leur dernière partie de tennis en double. Brett quitta ses cornets auditifs et se lança dans une description enthousiaste sur la manière dont ils avaient battu leurs adversaires. Katherine se sentit exclue et reléguée au rôle d'observateur. Elle nota combien Brett rougissait quand Jack lui parlait à l'oreille pour être sûr qu'elle entende bien ce qu'il disait. « C'est grâce à votre jeu serré que nous avons gagné la partie! »

Quelques jours plus tard Katherine remarqua une lettre ouverte, déposée sur le bureau de Jack. Reconnaisant l'écriture de Brett, elle la lut comme elle aurait lu n'importe quel courrier de Jack, oublié avec insouciance dans la maison. Ils avaient toujours été très ouverts quant à

leur correspondance respective. Pourtant, elle s'effondra dans le fauteuil le plus proche, "Mon Dieu, Brett! Quelle ambivalence! Mais Bon Sang! De quoi parle-t-elle? "... *courir dans le champ de maïs ... devoir donner une tape sur la main*" --- des menaces de l'inonder de larmes jusqu'à ce qu'il soit trempé. Pauvre diable! Elle a trente-sept ans, elle est hystérique et dit qu'il l'a "*réveillée*". Mon Dieu!"

Elle évita de parler de cette lettre à Jack, se croyant partiale dans cette affaire. Jack mettrait bientôt fin à la folie de Brett et elle, Katherine, ne voulait surtout pas entrer dans la peau d'une épouse jalouse. Au début de leur rencontre ils avaient convenu de ne pas empêcher l'autre de vivre une liaison extérieure. Jack était libre, comme elle l'était elle même de partager une autre relation amoureuse. Mais avec Brett? Cela lui semblait totalement ridicule.

SEPTEMBRE APPROCHAIT ET AVEC LUI le départ pour Menton. Ainsi que le Dr. Rendall l'avait présagé, son état cardiaque avait empiré dans l'humidité londonienne et Katherine craignait maintenant la froidure de l'automne. Connie et Jinnie, restées en contact avec elle, avaient retenu une splendide petite villa qui n'attendait plus que l'arrivée de Katherine. L'affection exubérante qu'elles témoignaient à son égard lui faisait d'autant plus chaud au coeur qu'elle se trouvait ici, à Londres, bien démunie de tendresse. Jack était déterminé à rester à son poste afin d'y garder le journal dans une position optimale de production.

Tous deux mettaient la dernière main aux articles de la prochaine édition de *The Athenaeum*. Depuis qu'ils travaillaient ensemble pour le magazine *Rhythm*, Jack comptait beaucoup sur les conseils de Katherine. Satisfaits de leur travail, ils sirotaient leur thé.

« Je ne peux pas croire que vous alliez bientôt nous quitter. Vos conseils éclairés vont me manquer. Vous avez été un précieux secours pour moi. »

Katherine souriait: « Ce ne sera guère différent de la dernière fois. Nous correspondrons à propos des articles et je vous enverrai mes

nouvelles et mes sketches pour la colonne des fictions.

--- Oui, bien sûr, mais ce n'est pas la même chose que lorsque vous êtes ici, avec moi. Vous ne semblez pas vous rendre compte que sans vous, cette maison est bien grande et vide. C'est une énorme responsabilité que de la gérer tout seul. La vérité est que je ne pense pas que je pourrai supporter un autre hiver ici, tout seul. Je pense que je vais la sous-louer.

--- Mais où vivrez-vous?

--- Brett m'a proposé une solution pratique.

--- Brett?

--- Oui, elle m'a invité à habiter chez elle. Elle a une chambre d'amis.

--- Dois-je comprendre que c'est un peu plus qu'une *simple amitié*?

--- Je n'ai aucun sentiment pour Brett si c'est ce que vous sous-entendez.

--- C'est pour cette raison que vous vous attardiez tout en embrassant sa joue ou en caressant son bras.

--- C'est seulement naturel avec une amie chère qui compatit à ma situation. Mes rapports avec Brett sont intéressés et j'attends de vous, plus que de quiconque, que vous compreniez cela. Si j'accepte son invitation, je pourrai louer la "Maison Éléphant" et me décharger ainsi d'un fardeau financier important.

--- Alors pourquoi discuter de cela avec moi, si vous avez déjà décidé? » demanda-t-elle en posant sa tasse de thé.

« Brett m'a demandé de le faire.

--- Brett? Encore! Comme la voilà pleine de bonnes intentions! » Elle ravala un goût amer dans sa gorge. « Dites-lui bien de ne plus s'inquiéter. Notre mariage ne vous a jamais privé de liberté.

--- Pas plus qu'à vous, » rétorqua Jack. « Avant de nous rencontrer, vous ne vous en étiez pas privé non plus. Mais il n'est nul besoin de discuter du passé. Ce qui est important ce sont les sentiments de Brett.

--- Oh oui, nous devons penser aux sentiments de Brett!

--- Ne soyez pas cynique Katherine, cela ne vous ressemble pas. Elle veut que vous soyez à l'aise avec cet arrangement. Vous êtes de proches amies et elle ne voudrait pas que vous ayez de mauvaises pensées envers elle parce qu'elle est venue à mon secours. Continuerez-vous à être son amie? »

S'appuyant sur ses bras Katherine se leva de son fauteuil et força ses jambes à rassembler toute leur énergie pour traverser la pièce sans aide. Sur le chemin vers la porte, elle se retourna: « Dites-lui que cet *arrangement* est assez bon pour moi. »

De nouveau seule dans sa chambre, elle s'assit à sa table et fulmina: « Gentille avec elle! Il m'a demandé d'être gentille avec elle! »

Très vite elle nota dans son journal:

Je suppose que ce dernier choc est le pire de tous. Rien à voir avec les humiliations déjà supportées. Le plus grand manque de considération à mon égard --- son égoïsme me stupéfie. C'est ce dont je dois me souvenir lorsque je serai loin. Il ne pense pas plus à moi qu'aux autres ... Je dois garder en mémoire qu'il est un ami --- rien de plus. Qui pourrait compter sur un homme comme lui? Echafauder tout ce plan depuis longtemps, me l'envoyer à la figure et . . . me demander d'être gentille avec Brett ! ! ! C'est tout bonnement indécent! Je suis écoeurée, vraiment écoeurée au plus profond de moi.

AVANT DE QUITTER LONDRES elle invita Richard, le frère de Jack, à aller voir les Ballets Russes au Royal Opéra de Covent Garden. Durant son séjour en Italie d'abord, puis à Menton, ils avaient entamé une correspondance. Il n'avait que dix-huit ans mais ils partageaient la même passion des arts. Katherine lui avait souvent écrit son amour de la nature ainsi que le plaisir qu'elle avait à prendre son stylo et à écrire. Il arriva en voiture et l'escorta soigneusement au théâtre.

Il rentrèrent à la nuit, dans une maison qui leur sembla bien morne et triste après les applaudissements et les lumières éclatantes du concert dont les musiques inspirées et enlevées les avaient tant réjouis.

« Où est Jack? » demanda-t-il.

« Oh! Probablement au bureau. Il y travaille souvent tard en soirée. »

Richard remit une bûche dans la cheminée et la rejoignit sur le canapé. Le feu crépitait et réchauffa les pieds de Katherine, mais elle

ressentit le froid dans son dos. Richard s'aperçut qu'elle frissonnait et demanda: « Où est votre châle?

--- Il est dans ma chambre, mais ne vous dérangez pas. »

Il monta le chercher et en revenant, enveloppa doucement ses épaules. Puis il rajouta encore une bûche dans l'âtre.

« Comme vous êtes différent de votre frère » dit-elle, « il ne remarque jamais si j'ai froid. » Elle riait. « Et j'ai toujours froid. »

Il la regarda: « J'ai honte de la façon avec laquelle mon frère se conduit envers vous. Lorsque vous toussiez il se cache le visage dans ses mains comme si cela lui était insupportable. Et puis il n'a aucune sensibilité vis-à-vis des autres. Cela m'embarrasse beaucoup. Même s'il a toujours été comme ça, ça n'excuse pas sa déprime et sa mine austère comme si c'était lui qui souffrait et non vous.

--- On ne peut pas dire qu'il soit sans émotion, mais il n'est pas en phase avec celles qu'il ressent et il est donc incapable de les manifester.

--- C'est sans doute une excuse. Il n'est occupé que par lui-même. Katherine, il ne se sent absolument pas responsable de vous. Vous êtes si forte dans tout ce que vous faites que je ne comprends pas pourquoi vous restez encore avec lui.

--- Je vous en prie Richard, ne gâchons pas cette merveilleuse soirée. Je suis fatiguée. Merci de m'avoir accompagnée ce soir. Nous recommencerons.

--- Puis-je vous aider à monter?

--- Non, je peux le faire toute seule. S'il vous plait, laissez la lumière pour Jack. »

"SERAI-JE EN PAIX AVEC MOI-MÊME, au calme, sans être dérangée, sans douleur, avec celui que j'aime à mes côtés? Est-ce trop demander?" s'étonnait-elle, seule dans sa chambre. "Richard ne peut pas comprendre. Jack est tout pour moi, mais ne pourra jamais aimer une tuberculeuse. Je ne peux pas laisser mourir notre amour. La seule manière que j'ai de le conserver est de guérir."

16

Aout 1920

*Il y a toujours de ces moments-là dans la vie,
où les limites de la souffrance sont atteintes
et où l'on devient des héros et des héroïnes.*

Révélation --- KM

KATHERINE LISAIT LE COURRIER DE l'après-midi. « Merveilleux! quelle surprise! » s'exclama-t-elle, levant les yeux de sa lettre et regardant LM. « Elisabeth accepte mon invitation pour le thé.

--- C'est gentil de sa part. Servirons-nous de ces "scones" spéciaux pour l'occasion? C'est un peu cher, mais si vous avez une invitée de marque . . . Rappelez-moi votre lien de parenté avec elle.

--- Une cousine de mon père. Je m'étonne encore qu'elle ait accepté mon invitation. Je l'ai invitée uniquement parce que Père me l'a demandé. Elle était plutôt en piteux état depuis son divorce d'avec le comte Russel, m'a-t-il dit. Il pense qu'elle était maltraitée et qu'aujourd'hui elle a besoin de quelqu'un de la famille Beauchamp pour lui apporter secours et soutien. Peut-être certaines critiques de mes nouvelles sont-elles parues dans un journal en Nouvelle Zélande. Père y aura lu que les femmes peuvent se consoler du veuvage, du divorce et même du bannissement.

--- Je ne sais pas ce qu'il en est de la consolation, mais je ressens bien

des affinités avec vos personnages féminins. Je les considère comme des amies. Katie, vous ne prendrez pas cette tartine de pain beurré? » Katherine secoua la tête et se replongea dans sa lettre. « Eh bien, je la prendrai si ça ne vous dérange pas. » LM s'en saisit et continua ses bavardages. « Comte Russel? N'est-il pas le frère de Bertrand Russel? Oh oui! J'ai rencontré Bertrand quand j'allais vous chercher aux réunions de "Bloomsberry" chez Virginia. Il avait l'habitude de venir régulièrement à l'appartement que vous partagiez avec ces autres artistes bohèmes à "bloomsberry". . . durant la guerre, c'est bien ça? Vous m'aviez éloigné pour pouvoir rester avec lui. Comment s'appelait cet appartement? »

Katherine rajouta un sucre dans son thé. « L'Arche, Ida, l'Arche. Et surtout ne parler ni de Bertrand ni de son frère, quand Elisabeth viendra prendre le thé.

--- Naturellement. Vous savez bien que je garde vos secrets. Cela doit faire bien longtemps que vous ne l'avez pas vu, puisque moi-même je ne l'ai jamais rencontrée, alors que je pensais connaître toute votre famille. Quand avez-vous vu votre cousine pour la dernière fois?

--- Juste Ciel! Y'a peut-être dix ans! Lors d'un thé chez mon oncle pour y présenter George et annoncer nos fiançailles.

--- Elle a rencontré George Bowden? Quelle infortune pour elle!

--- George n'était pas si terrible. C'était mon erreur que de l'épouser. »

Katherine sentie le regard de LM posé sur elle, alors qu'elle se servait encore une tasse de thé. "Fixez tout ce que vous voulez" pensa-t-elle, "seulement ne recommencez pas avec George, ni avec Jack d'ailleurs!"

Ses pensées revinrent à sa célèbre cousine Elisabeth. Katherine avait grandi en entendant son père parler de l'extraordinaire Elisabeth, supérieure à toute autre femme. Non seulement Elisabeth était devenue un auteur extrêmement populaire à trente ans à peine, quand elle avait publié *Elisabeth et son jardin Allemand*, réédité vingt et une fois durant la première année et traduit en plusieurs langues, mais elle avait épousé un homme fortuné, un comte Allemand et lui avait donné cinq enfants. Aux yeux de son père, Katherine ne lui arrivait pas à la cheville. Certes Jack n'était pas comte et même s'ils avaient évoqué le fait d'avoir des enfants, elle n'en avait toujours pas. De plus ce qu'elle considérait elle-même comme sa maigre production littéraire, ne lui avait pas permis de s'enrichir.

Le taxi d'Elisabeth la déposa au 2 Portland Villa, avec dix minutes de

retard et Katherine ravala son irritation. Elle envia l'élégance de sa cousine qui portait un tailleur de laine gris clair assorti à la plume de son chapeau. Elle regretta de ne pas avoir pris le temps de se changer et se couvrit vivement de son châle espagnol brodé de couleurs chatoyantes et se tint bien droite pour l'accueillir.

Comme elle se penchait pour l'embrasser, Katherine remarqua l'expression effarée sur le visage d'Elisabeth. Cette même expression qu'elle lisait sur les visages de tous ceux qui la savaient souffrante et découvraient soudainement en la voyant, les ravages de la maladie. Le regard d'Elisabeth traduisait une sincère inquiétude qui émue Katherine. « J'ai été surprise d'avoir de vos nouvelles, » dit-elle en lui offrant un siège. Elle s'assit également. Elle aurait trouvé le canapé plus confortable, mais ne s'y installa pas, ne voulant pas traverser la pièce en boitillant devant Elisabeth.

« J'avais prévu cette visite mais vous savez ce que c'est, étant écrivain vous-même il n'y a jamais assez de temps pour écrire et quand enfin on le trouve, tout passe au second plan, les personnes comme les évènements. »

Elle se regardèrent l'une et l'autre un long moment avant qu'Elisabeth ne continue: « Votre père m'a informé de votre état de santé ainsi que du dur combat que vous menez contre la maladie. Il est très inquiet. Je lui ai promis que je vous aiderais autant que je le pourrais. Vous n'avez qu'à me demander. » Katherine ne perçut aucune pitié dans sa voix, seulement une honnête offre d'amitié et elle lui en fut reconnaissante.

LM apporta le plateau de thé chargé des scones. Katherine servit et fut soulagée de constater que sa main ne la trahissait pas sous l'effet d'une crampe.

« J'aurais aimé que mon séjour à Londres eût été assez long pour me permettre de vous rendre visite souvent » reprit Elisabeth, « mais je dois, dès la semaine prochaine, aller à Randogne en Suisse dans mon chalet. Peut-être pourrez-vous m'y rendre visite? Bien des Londoniens viennent dans les Alpes pour y respirer le bon air.

--- Oui, le bon air m'a été conseillé. Mais je crains le froid et c'est la raison pour laquelle je vais dans le sud de la France, sur la "Riviera". Cependant pour quelques jours je peux aussi changer de direction.

--- Votre père m'a confié que vous appréciez beaucoup le jardin. Si vous venez me voir l'été prochain, vous aurez l'opportunité d'admirer le mien, comme j'ai eu moi-même le privilège d'apprécier vos articles dans les colonnes de *The Athenaeum*. »

Katherine baissa les yeux pour ne pas afficher son émotion.

« Votre mari a fait montre d'ingéniosité en intégrant vos critiques dans son journal. Ou bien est-ce votre idée? Je les ai trouvées pertinentes et souvent plutôt amusantes. Elles m'ont permis de choisir plusieurs ouvrages et d'en éviter d'autres toujours pour les mêmes raisons. »

Katherine regarda sa cousine: « Merci Elisabeth, pour ces compliments généreux.

--- Votre mari aussi a su gagner le respect du milieu littéraire au titre de jeune éditeur brillant au regard novateur. Mais peut-être êtes-vous la seule à être félicitée? Suis-je dans le vrai quand je pense que vous avez une réelle influence sur ses décisions? » Elle continua sans laisser à Katherine le temps de répondre. « Depuis que j'ai lu votre travail je peux dire que vous êtes une femme moderne avec des opinions bien affirmées. Mais pourquoi n'ai-je pas encore trouvé vos derniers ouvrages? N'ont-ils pas été publiés?

--- Ma dernière fiction est dans les colonnes de *The Athenaeum*.

--- Ah oui, j'ai lu "*Révélation*". Cependant j'ai été moins enthousiasmée par celle-ci que par votre chef-d'oeuvre "*Prélude*".

--- Merci. Je projette d'écrire plusieurs nouvelles cet hiver, qui se déroulent en Nouvelle Zélande, comme *Prélude*. Mais je n'ai que trop peu de temps ici. C'est pour cette raison que je suis impatiente de retourner en France dans quelques semaines.

--- Oui, il nous faut bien écrire, n'est-ce pas? » conclut-t-elle et elle riait.

Le regard de Katherine s'attarda dans les yeux d'Elisabeth. Ils étaient du même brun sombre que le thé qu'elle portait à ses lèvres et tout aussi énigmatique.

« S'il vous plaît Katherine, parlez-moi de vous. Je veux tout savoir de vous.

--- Je n'ai pas grand-chose à dire. Mes romans parlent de moi bien mieux que je ne saurais le faire.

--- Je m'en rends bien compte. Vos écrits mettent en scène des femmes qui sont tout à fait vraisemblables. Vos personnages sont inoubliables, je dirais même obsédants. Vous êtes de loin un bien meilleur écrivain que moi. Vos histoires sont profondes, les miennes sont plus superficielles.

--- Oui, mais vous bénéficiez d'une grande popularité. Père vous admire. Sans doute cette admiration a-t-elle influencé sa décision de me laisser venir seule à Londres. Peut-être a-t-il pensé que je marcherai dans vos pas. Cependant je l'ai déçu par mes "historiettes" comparées à vos romans.

--- Oh, mais vous pourriez écrire un merveilleux roman. Y avez-vous pensé?

--- Oui . . . Souvent. J'ai essayé plusieurs fois. Mes carnets sont remplis d'études de personnages. J'en ai même trouvé le titre *Karori* --- La maison de mon enfance. L'histoire se déroule là-bas et à Londres. » Un court moment les panoramas de Karori la submergèrent. Cela ne dura qu'un instant, pendant lequel sa cousine avait peut-être partagé sa vision des paysages lointains; ces paysages lointains qui pour toujours les empêcheraient de devenir de véritables Anglaises et elles en étaient fières.

Le regard surpris d'Elisabeth la ramena à la réalité.

« Vous devez accepter mon invitation au "Chalet du Soleil" à Randogne. C'est là que j'ai écrit mes meilleurs romans. C'est isolé . . . tranquille . . . On y trouve la sérénité. Vous renaîtrez avec l'air pur des Alpes, comme moi. Ecoutez mon conseil. » Elle rit. « J'ai l'air de faire de la publicité dans le *Times* pour une clinique en Suisse. Désolée! Mais sachez bien que mon enthousiasme est aussi sincère que mon invitation. Si vous venez au printemps ou en été, nous pourrions consacrer notre temps à travailler dans le jardin.

--- Vous me tentez, Elisabeth. Merci de me l'avoir proposé. »

Elles parlèrent encore de leurs lectures respectives. Katherine lisait Shakespeare tandis qu' Elisabeth était plus attirée par des auteurs contemporains --- quoi que Katherine en appréciait certains et d'autres moins. Elle évoqua son trouble à la lecture de tant de romans de l'après-guerre qui ignoraient à quel point le conflit meurtrier avait affecté la vie de chacun. Comment les écrivains continuaient-ils à écrire comme

si la guerre n'était jamais passée par là? D'autres voies devraient être ouvertes par les femmes écrivains et non pour dire comment le monde avait changé pour elles, mais pour dire seulement la vérité. Oui, oui, dévoiler la beauté d'une feuille mais ne pas taire le parasite qui la ronge. C'était le défi de Katherine et ce devrait être celui de chaque écrivain qui vivait passionnément son art. Elisabeth lui parla du roman qu'elle était en train d'écrire dont elle espérait que Katherine ferait la critique. Tous les écrits d'Elisabeth étaient une protestation contre la fragilité de la Femme dans un monde au masculin. Leurs échanges se poursuivirent sur les liens familiaux, les Beauchamp et quand la pendule sur le manteau de la cheminée sonna cinq heures, elles furent surprises du temps passé si vite.

« Oh, Mon Dieu! j'oublie toujours l'heure. Je dois partir. J'ai un train à prendre. Ne vous dérangez pas ma chère, je peux trouver mon chemin.

--- Merci d'être venue Elisabeth. Malheureusement peu de membres de ma famille connaissent le chemin de Portland Villas dans le Hampstead-Heath et ce fut un plaisir de vous recevoir ici. Peut-être parce que nous ne sommes pas vraiment Anglaises, ni l'une ni l'autre, mais j'ai avec vous de profondes affinités que je ne ressens pas avec mes amis Anglais.

--- Pensez-vous un jour pouvoir retourner "chez nous"?

--- Oh, mais oui! Cependant la position d'éditeur de Jack à *The Athenaeum* ne lui laisse pas l'opportunité de m'accompagner. Je ne suis pas en assez bonne santé pour voyager seule. Mais dès que j'irai mieux . . . »

Elisabeth se leva pour partir, mit son chapeau à plumes en l'ajustant devant le miroir au dessus de la cheminée. « S'il vous plaît, dites à votre mari que je suis désolée de ne pas l'avoir rencontré, mais que j'ai été très heureuse de ce moment passé avec vous. Trop souvent les hommes interrompent les franches conversations féminines avec leur besoin de supériorité dans toutes les matières. J'attends avec impatience nos futurs longs échanges à Randogne. Je sais que nous avons beaucoup à partager. »

Elisabeth partie, Katherine se sentie maussade. Les affirmations enjouées de sa cousine à propos de la vie avaient été si brillantes que le salon lui parut bien vide tout à coup. "Peut-être qu'un traitement à l'air pur dans les Alpes était un bon projet" pensa-t-elle.

AU MATIN, AVEC LM ELLES PARTIRENT pour la gare. Jack, occupé à boucler la dernière édition, ne pouvait les accompagner. Ils avaient évité une discussion à propos de son déménagement chez Brett et avaient concentré leurs conversations sur le journal. Tant que tout cela n'était pas plus clair, Katherine avait décidé qu'elle n'attacherait plus d'importance à cette ridicule liaison entre Jack et Brett.

Je n'en n'aime pas moins Jack, réfléchit-elle, c'est seulement différent. Mon amour pour lui est un boulet accroché à ma cheville alors que j'essaie de ne pas couler. S'il pouvait, seulement pour un instant, m'accompagner, m'aider, me donner un peu de LUI-MÊME! Avec lui, je ne pourrai jamais me relever. Je dois aller mon chemin toute seule. C'est l'écriture qui me sauvera. C'est là-dessus que je dois concentrer toute mon énergie.

Les malles avaient été descendues et le taxi attendait. Sur le pas de la porte, elle se retourna pour dire "au revoir" à sa chambre. Vidée de tous ses accessoires, la pièce était devenue une scène morte. L'actrice principale, l'héroïne, partait en voyage vers d'autres jeux, d'autres histoires que Katherine espérait beaucoup plus joyeux.

"Et je ne peux pas l'écrire ici" pensa-t-elle plaçant un nouveau carnet dans son sac de voyage qu'elle utiliserait dans le train. "Jusqu'à ma guérison, le mieux pour nous deux sera que nous vivions séparés." Elle ferma les rideaux de la fenêtre donnant sur le parc, éteignit la lumière et tira la porte derrière elle.

QUAND, AVEC LM, ELLES DESCENDIRENT du train à Menton, Katherine eut le sentiment de rentrer à la maison. L'air doux et familier lui caressait le visage, la lumière du soleil, la gare au charme désuet avec quelques rares personnes, le silence . . . Un portier leur trouva une voiture qui les amena avec leurs bagages vers la nouvelle maison que Connie et Jinnie avaient préparée pour elles --- La Villa Isola Bella.

« J'ai peine à le croire, vraiment ! » murmura LM alors qu'elles s'arrêtaient sur le chemin couvert de feuilles et abrité de luxuriantes

plantes vertes. « Regardez! Voilà Annette, la domestique de Connie qui nous fait signe. »

Katherine était trop fatiguée pour se réjouir à la vue du jardin. Elle demanda à Annette de l'accompagner immédiatement jusqu'à sa chambre. Avant de se retirer elle profita du balcon d'où elle écouta les cigales, les grenouilles et quelqu'un qui jouait de la flûte. Elle essuya les larmes de joie qui brouillaient ses yeux et murmura: "Que la nouvelle vie commence!"

Le lendemain, avant d'autoriser Annette à lui apporter le petit déjeuner, Katherine assise dans son lit et se sentant coupable d'avoir pris du retard dans son travail, écrivit la critique d'une nouvelle qu'elle avait promis d'envoyer depuis Paris. Mais elle avait été trop fatiguée dans le train. Dès que LM fut partie pour la remettre au bureau de poste, elle se permit finalement de respirer profondément à l'ombre d'un dattier géant. Son regard embrassa un immense magnolia en bourgeons et un mandarinier couvert de boules encore vertes. Ses pensées allèrent vers Jack et à la joie qu'il éprouverait s'il était là, avec elle. Elle rentra pour lui écrire ses premières impressions.

Un vrai petit salon recouvert de velours, une immense horloge morte, un miroir doré et deux très beaux vases cramoisis qui évoquent des fontaines de sang. Il y a deux fenêtres; une donnant sur le portail du jardin et l'autre sur la terrasse surplombant la mer. La salle à manger est tout aussi charmante avec ses ouvertures à la française. En haut, il y a quatre chambres avec également des balcons sur la Méditerranée. Et des tapis somptueux partout comme dans une maison de poupées.

Il y a quelque chose de magique dans ce lieu que je ne saurais définir mais il suffit d'y séjourner pour que tout change. Je pense déjà aux poèmes que vous écriviez si vous viviez ici. J'aimerais vous savoir libre mais j'ai toujours au plus profond de ma "boîte à bonheurs", une tache sombre qui me dit que vous ne vivez pas comme vous le souhaiteriez.

17

Octobre 1920

32ème Anniversaire

Quand je la vis pour la première fois le 15 octobre 1920 la patiente souffrait de troubles pulmonaires depuis déjà trois ans et se plaignait de violentes quintes de toux, plus particulièrement le matin et le soir, de beaucoup de raideur et de douleurs dans l'articulation et les muscles de la hanche droite ainsi que le long de la colonne vertébrale et de palpitations cardiaques à la moindre contrariété.

Historique: Suite à une péritonite en 1910 à l'âge de 21ans (très vraisemblablement d'origine gonocoque précédée de pertes blanches pendant quatre mois), ablation de la trompe de Fallope gauche. Depuis lors, souffre plus ou moins de rhumatismes dans diverses parties du corps, surtout au niveau des articulations de la hanche et des pieds.

Dr. Bouchage --- Menton, France.

KATHERINE HÉSITAIT A ENVOYER le rapport médical du Dr. Bouchage à Jack. Non par "l'origine" de sa maladie qui lui avait été expliquée par le Dr. Sorapure et que Jack connaissait donc déjà, mais parce que ce rapport détaillait la condition "chronique" de cette pathologie.

Ce que le compte rendu du médecin ne décrivait pas, était la joie

qu'elle éprouvait à se promener dans le jardin verdoyant, à ses rêveries au balcon à regarder le soleil doré plonger dans la mer, aux bons petits plats préparés par sa nouvelle cuisinière et gouvernante Marie et à tous les plaisirs trouvés dans sa villa, maison de poupées où elle pouvait écrire librement et sans interruption. Durant ce premier mois à Isola Bella elle assura le rythme hebdomadaire de ses critiques littéraires, écrivit ce qu'elle appela son histoire hallucinatoire *La Jeune Fille* pour les colonnes consacrées à la rubrique "Fiction" de *The Athenaeum* et travailla à un nouveau roman de l'édition suivante.

« Je ne suis pas morte --- du moins pas encore. » dit-elle tout haut en quittant rapidement son lit. Elle marcha sans boiter vers la malle de voyage qui la suivait de retraite en retraite, contenant les lettres de sa famille et de ses amis; preuves réconfortantes qu'elle était bien vivante pour eux aussi. "Si j'existe pour eux, pensa-t-elle, même pendant ces longues absences solitaires, c'est donc bien vrai, je suis encore vivante."

Elle insista auprès de Marie et LM afin que tous les bibelots dans la maison restent là où elle les avait installés, parce qu'ils représentaient une forme de permanence dans sa vie instable. Chaque vase, bol, et même les flacons de médicaments, avaient été déposés pour créer un équilibre, une circulation. De même que pour chaque virgule dans ses écrits il ne s'agissait pas de décisions arbitraires mais plutôt de gestes mûrement réfléchis. Raison pour laquelle, si elle ne voulait pas que Jack ou qui que ce soit déplace ses virgules, elle ne voulait pas non plus que quiconque touche à l'agencement ornemental de la maison. Ses affaires personnelles étaient enracinées autour d'elle et elle écrivait de nouveau. Elle n'était plus une mauvaise herbe sans raison d'être. Elle était désormais semence, plantée non pas au hasard, mais dans un but utile, motivé et riche de promesses.

« Katie! » LM l'appelait de la terrasse du rez de chaussée, tournée vers le balcon de Juliette. « C'est l'heure du thé. Je suis allée au bureau de poste, vous allez voir cette pile de courrier!

--- Je descends. » Elle se regarda rapidement dans le miroir, appréciant de voir les boutons de soie de sa robe tendus sur sa poitrine, suite à sa récente prise de poids. Elle sourit à la canne de sa mère, posée dans un coin, inutile et descendit l'escalier en colimaçon vers le marbre noir et blanc de l'entrée. Au passage, elle s'arrêta pour humer le bouquet de

jonquilles fraîches sur la table.

Sur la terrasse elle trouva le plateau chargé de pain frais et de confiture et le courrier. Elle s'installa dans le fauteuil en osier pour lire d'abord la lettre de Jack, alors que LM lui servait sa tasse de thé. Soudain elle se redressa brusquement, renversant presque la tasse pleine « Oh, non!

--- Et quelle catastrophe encore? » demanda LM calmement étant habituée aux éclats de Katherine à la lecture d'une lettre de Jack.

« Floryan est de nouveau parmi nous. Ne peut-il pas me laisser tranquille?

--- Qui?

--- Ne vous souvenez-vous pas de cet homme en Bavière qui m'avait aidé à récupérer, l'homme qui --- ».

Elle fut interrompue par une quinte de toux.

« Calmez vous ma chère. » LM lui tendit un verre d'eau. « Bien sûr que je m'en souviens. Mais vous m'aviez demandé de ne jamais mentionner son nom, aussi ne l'ai-je point fait. Très honnêtement je me souviens bien de lui. Et je ne l'aime pas. Un empoisonneur sournois qui réapparaît chaque fois que les choses vont bien pour vous, comme maintenant. Souvenez-vous! Ai-je besoin de vous rappeler que j'ai été la première à le forcer à quitter votre maison de campagne de Runcton où il était très confortablement installé pour vivre à vos crochets. Le propriétaire de *Rhythm* avait pris la fuite avec le capital et la secrétaire, vous abandonnant, Jack et vous, à la faillite. Vous avez dû renoncer à votre adorable maison de campagne, rendre les meubles loués et déménager dans ce taudis de Londres. Les créanciers étaient à vos trousses jusqu'à ce que vous insistiez pour régler les factures impayées de l'imprimerie avec votre allocation personnelle. Puis avec Jack vous avez fui à Paris où vous espériez une meilleure étoile. C'était juste avant la guerre ---

--- C'est bon Ida! J'ai compris, vous vous souvenez. J'espère seulement vous survivre, afin que vous emportiez dans la tombe mon passée sordide.

--- Katie! Pensez-vous que ce soient des choses à dire? Même si j'espère vivement mourir avant vous, parce que je serais trop seule sans vous. Et maintenant, dites moi ce que veut ce Floryan.

--- Il veut quarante livres pour les lettres que je lui ai écrites il y a dix ans.

--- Quarante livres! Mais c'est absurde!

--- Il a tenté la même chose avec Bernard Shaw, mais Shaw lui a répondu que les lettres en question n'avaient aucune d'importance.

--- Eh bien! Peut-être devriez-vous suivre son exemple. Pourquoi payer quarante livres pour quelques imprudentes lettres d'amour d'une jeune fille solitaire et ayant égaré --- » LM fut stoppée par le regard furieux que lui adressa Katherine et demanda: « Et vous comptez vraiment accepter?

--- Je ne veux pas de scandale. Qu'il les donne à la presse et qu'elles soient publiées? Quelle aubaine pour toutes les mauvaises langues de Bloomsbury. Je ne veux pas que cette période de ma vie soit révélée à qui que ce soit. Jack écrit que Floryan doit avoir des renseignements quant à l'avance qui m'a été proposée pour toute ma collection, vu qu'il m'en demande l'équivalent. Mais je ne serai pas payée avant d'avoir livré tous les textes. Or Floryan veut cet argent immédiatement. Je ne peux pas demander à mon père une avance sur mon allocation et demander cet somme à Jack est trop humiliant. Vous savez à quel point ils sont pingres, tous les deux. Jack essaierait bien de négocier à la baisse, ce qui rendrait Floryan furieux. »

LM posa la robe de chambre qu'elle raccommoait. « Laissez-moi vous aider Katie.

--- Non, Jones. Vous ne m'avez que trop aidé.

--- Je ne veux pas que cela soit un problème. Votre santé est de loin beaucoup plus importante pour moi que quarante livres. Je vous en prie, j'insiste. Ce sera votre cadeau d'anniversaire.

--- Merci, Jones. Je ne pourrai pas demander de cadeau plus généreux. Mais je trouverai le moyen de vous rembourser. »

Katherine écrivit à Jack en lui demandant de régler ce problème avec Floryan, lui expliquant que LM payerait la somme exigée par le maître-chanteur.

« S'il vous plaît, traînez Floryan devant le notaire et faites-lui prêter serment de ne plus jamais me menacer. Ne lui faites pas confiance, Jack. Récupérez ces lettres avant de le payer et détruisez-les très vite. »

Dans la semaine elle reçut un télégramme de Jack:

LETTRES EN MA POSSESSION . STOP . ET AUSSI
 DECLARATION SIGNEE DE FLORYAN . STOP .
 VOUS LES POSTE IMMEDIATEMENT . STOP . C'EST
 A VOUS DE LES DETRUIRE, SI TEL EST
 VOTRE DESIR . STOP . JE VOUS AIME . JACK

Une semaine s'écoula et les lettres n'arrivaient pas. Katherine ne parvenant plus à travailler, elle s'en inquiéta auprès de Jack. La réponse fut éloquente.

DESOLÉ . STOP . AI OUBLIÉ . STOP . ENVOIE
 PAQUET AUJOURD'HUI . STOP . JACK .

Elle était furieuse. Comment avait-il pu oublier quelque chose d'aussi évidemment important que ces lettres?

Quand le colis arriva elle l'emporta et se réfugia dans sa chambre. Elle redoutait de lire ce qu'elle avait pu écrire dans sa période "Oscar Wilde" quand elle était capable de tout risquer pour une expérience. Il s'agissait d'une dizaine de lettres nouées d'un ruban rose. Sur les enveloppes elle reconnut sa propre écriture rapide qui, remarqua-t-elle n'avait pas changé, mais s'étonna de ce que quelqu'un les eut liées avec un ruban rose. Lui avait-il appartenu et Floryan l'avait-il conservé en souvenir d'elle? Ou bien Jack les avait-il lues avant de les nouer lui-même? Elle espérait bien que non. Ses instructions étaient de les détruire, pas de les lire. Il ne savait que trop bien qu'elle ne voulait garder aucune trace de ce passé révolu.

« Annihiler le passé. . . » se dit-elle, tenant le paquet. Sous l'influence d'Oscar Wilde, elle avait cru que c'était chose facile. Mais ça ne l'était pas. Le souvenir du geste léger de quelqu'un allumant une cigarette Abdullah, lui revenait en mémoire . . .

Les flammes dévoraient chaque lettre. Un à un, les feuillets devenaient cendres --- la cérémonie de crémation d'un passé secret.

C'ETAIT SON 32ieme ANNIVERSAIRE et elle polissait la petite cuillère en argent que Jack lui avait offerte à Ospedaletti pour ses 31 ans. Le fait qu'il ait oublié cet anniversaire-ci lui rappelait douloureusement à quel point ils étaient devenus étrangers l'un pour l'autre et combien Jack pouvait lui manquer d'égards. Son seul cadeau d'anniversaire fut l'injection d'iode hebdomadaire et expérimentale du Dr. Bouchage afin de soulager ses rhumatismes. Cependant ce traitement avait pour seul effet de provoquer chez Katherine des sautes d'humeur, de la fièvre et des maux de tête. La maladie était trop assommante et implacable.

Les bougies allumées, elle s'assit et but à gorgées comptées une crème de champignons avec la délicate cuillère de Jack. Une petite cuillère de fée qu'elle avait mise de côté en songeant aux placards de *Heron*. Mais Jack ne parlait plus de leur maison de rêve dans la campagne du Sussex.

Quelques jours plus tard, appuyée contre ses oreillers, elle nota dans son carnet: "*Jack m'espère morte*". Son stylo dégoulinait sur la feuille et elle dut se lever pour aller jusqu'à sa table de travail, le nettoyer à l'aide d'un buvard. Le sourire du crocodile en cuivre l'amusait d'ordinaire, mais ce soir, il ricanait. Elle rit jaune: « Toi aussi, tu penses que Jack m'espère morte? »

Les pensées les plus sombres l'envahirent lorsqu'elle remarqua une lettre que Brett avait écrite à l'encre verte sur un papier léger. Celle de Jack était à côté, de même que l'enveloppe qui les avait contenues toutes les deux. « Pourquoi sinon me ferait-il suivre cette lettre? » demanda-t-elle au crocodile qui la regardait méchamment de ses yeux de reptile.

« Oh! Ainsi, c'est ce que tu penses! Qu'il me demande de le sauver des griffes d'une femme hystérique? Que ce n'est pas de sa faute. Qu'il ne l'aurait pas encouragée? La vérité est qu'elle l'a flatté pour le capturer! Elle

l'a écouté et approuvé, s'est assise à ses pieds, l'a adoré et a imploré le secours du prophète. Il est tellement vaniteux et absorbé par lui-même, qu'il en tombe dans les bras d'innombrables femmes INFÉRIEURES et quand elles deviennent un embarras il me demande de l'en débarrasser parce qu'il n'a pas le courage de le faire. »

Elle imagina Jack et Brett riant dans le salon de la Maison Eléphant, le soir partageant un moment intime, s'amusant tous deux des lettres enflammées qu'elle avait écrites à Floryan. Est-ce pour cela qu'il ne les a pas renvoyées immédiatement? se demanda-t-elle. Elle ne l'avait pas cru quand il avait dit avoir "oublié". Le ruban rose appartenait-il à Brett?

Oh! Pourquoi n'ai-je pas mis un terme à cette affaire, quand il était temps? Voilà mon problème. Je ne sais pas négocier les désagréments quand ils se présentent, je n'affronte pas la situation, j'enfouis le tout au plus profond de moi.

Elle relut le paragraphe où Brett désirait jeter un regard furtif sous la chemise de Jack, tout en le menaçant, telle un écolier, d'être sévère avec lui.

Et il me demande si je suis offusquée par sa lettre? N'est-ce pas la pire des questions à poser à sa femme?

Vivement, elle saisit son stylo et écrivit:

"J'en suis profondément offusquée. C'est à vomir!"

DANS SON BAIN ELLE PENSA QUE SI c'était possible, elle achèterait Isola Bella, mais dans le cas contraire, elle espérait que Jinnie et Connie accepteraient son offre de la lui louer une année de plus. Katherine était consciente d'avoir déçu ses hôtes par son manque d'enthousiasme à se convertir au catholicisme. Cependant avec un peu de chance, cela n'influencerait pas leur décision.

Immergée dans le bain chaud, les bras le long du corps et les jambes bien droites, à seulement trente deux ans, elle pensa: "Voilà à quoi je ressemblerai, c'est ainsi qu'ils m'installeront dans mon cercueil." Elle

pressa ses orteils luisants contre le bord opposé de la baignoire; ils avaient l'air gais, si inconscients de leur destinée. Ils semblaient tout souriant, alignés en rang d'oignons --- le dernier était si petit.

« Non, pas encore! » dit-elle tout haut, lançant son éponge en direction d'une rangée imaginaire de médecins en blouse blanche, penchés sur elle, le stéthoscope en sautoir autour du cou et brandissant leurs marteaux à réflexes.

« Je vous ai bien eu, pas vrai? » s'exclama-t-elle, « vous aviez dit deux ou trois ans... quatre tout au plus, si je rentrais dans un sanatorium. Ha! Ha! » Son rire fracassa l'apparition. Seuls les stéthoscopes restèrent suspendus un instant au dessus d'elle, réfléchissant la lumière de la lune, puis tombant en piqué dans la nuit.

Elle se glissa hors de la baignoire, drapa le peignoir autour de ses épaules et s'avança vers la terrasse éclairée par la pleine lune. Les crêtes blanches des vagues scintillaient sous l'astre. Les feuilles du mimosa, dentelées comme des fougères, lui murmurèrent doucement: « Tu vas aller mieux, ne te fais pas de soucis. Tu vas guérir. »

Le Dr. Bouchage ne lui mentait pas en lui disant qu'elle allait mieux. Et même si je ne guéris jamais, se dit-elle, je peux accepter la maladie à condition d'avoir le temps d'écrire dans les années à venir. Pas deux --- mais de nombreuses années... Je dois avoir du temps, j'ai encore tant à écrire.

Les idées d'une nouvelle trame lui venaient à foison et elle rentra.

A sa table elle en écrivit les grandes lignes. Il s'agissait d'une séductrice qui abandonnait son compagnon pour un amant plus jeune, qu'elle quittait à son tour pour quelqu'un d'autre. Sans aucun remord. Les histoires d'amours immorales manquent cruellement d'émotion. Le titre lui vint spontanément et elle griffonna: "*Poison*".

LM la trouva encore au travail quand elle apporta le thé du matin.

PAR UN DE CES AGRÉABLES APRÈS-MIDIS qu'elle partageait avec LM, elles étaient installées sur la terrasse pavée, sirotant une camomille à l'ombre d'un parasol géant qui les protégeait partiellement de la lumière du soleil. La brise de l'automne tardif était fraîche mais les rayons du soleil leur permettaient de rester dehors confortablement.

Un vieux mur de briques les abritait des regards indiscrets des passants, laissant seulement flotter une légère brise qui venait de la Méditerranée. Des nuages blancs et joufflus offraient un paysage changeant au regard serein de Katherine. Elle ferma les yeux et sentit le souffle sur son visage. Les jours comme celui-ci, elle ne voulait retourner ni à Londres, ni dans les salons littéraires que Jack trouvait désormais si séduisants.

Allongée sur sa chaise longue cannée, elle saisit un ancien carnet de 1903, année de sa première rencontre avec LM au Queen's College de Londres.

Elle s'amusa en constatant à quel point LM avait peu changé depuis le temps où elles étaient étudiantes. *Un corps géant et une petite voix fluette*, voulant toujours être agréable aux autres, elle en avait fait l'ambition de sa vie. Si effrayée de donner sa propre opinion, qu'elle n'en n'avait pas. Si timide qu'en s'exprimant elle regardait par terre et marmonnait quelques incohérences, incapable de prendre la moindre décision sans l'approbation générale.

« Vous souvenez-vous avec plaisir de Queen's College? » demanda Katherine.

« Mais pourquoi, très chère, une aussi brillante jeune femme pose-t-elle des questions aussi bêtes? Serions-nous devenues de si bonnes amies s'il n'y avait pas eu le Queen's College. Et je ne serais pas assise ici, maintenant. Alors, oui! Je m'en souviens toujours avec plaisir.

--- Il y a quelque chose qui m'intrigue à ce sujet? Pourquoi ne vous êtes-vous jamais vanté de la prestigieuse bourse qui vous avez été attribuée. Je ne l'ai su que parce que d'autres filles en ont parlé. A votre place, j'aurais hurlé la nouvelle dans tout le pays.

--- Oh, ce n'était pas si important!

--- Pas important? Vous aviez les meilleurs résultats de votre classe. Vous auriez pu briller dans tant de domaines. La musique? Les Lettres? Au

lieu de cela, vous êtes là, à prendre soin de moi.

--- C'est ce que je veux. En outre, il m'est plus facile de prendre soin de vous que de mon père. A la mort de ma mère son chagrin fut réellement inconsolable. Il me regardait avec tant de désapprobation et de dédain que je pensais même qu'il me tenait pour responsable. La plus petite besogne que j'accomplissais lui déplaisait. J'ai tenté de prendre en charge l'entretien de la maison mais il remettait en cause toutes mes décisions dans leur plus petits détails. Si j'achetais une livre de farine, j'aurais dû en acheter deux et si j'en achetais deux, j'aurais dû n'en n'acheter qu'une. Tout était toujours trop cher. J'économisais chaque penny, mais il trouvait que je faisais des extravagances. »

Katherine rit. « Il est tout comme moi. »

LM rougit. « Oui, il y a bien quelques ressemblances mais il était de loin bien plus tyrannique et puis vous, vous n'êtes pas cruelle. »

Oh que si! pensa Katherine.

« A la fin de chaque mois il m'appelait dans son bureau humide et sombre pour vérifier tous les comptes. Même avec une belle flambée dans la cheminée il y faisait un froid de canard. Il cognait sa canne sur le sol de pierres. » L'habituelle voix de canari de LM se transforma et devint forte et bourrue. LM rentra la tête dans ses épaules et singea son père: « Je vous ai dit de ne faire aucun achat sans ma permission. » Elle tapa du poing sur la table, ébranlant les tasses à thé. « M'entendez-vous, jeune fille? »

Katherine rit de plus belle à l'imitation de LM.

« Je jure qu'il lui est arrivé de planter intentionnellement son horrible canne au sol pour me faire un croc-en-jambe. La mort subite de ma mère la rendu amer. J'avais terriblement peur de lui et en même temps j'avais peur pour lui. »

Katherine servit encore le thé et se souvint de l'hiver précédent en Italie. « Pourtant, vous n'avez pas eu peur de tirer sur des voleurs avec un revolver?

--- Je n'avais pas le choix! Ils auraient pu vous blesser.

--- Cette nuit-là, j'ai réalisé combien vous preniez soin de moi et depuis, je me sens vraiment en sécurité. En vérité je crois que je ne pourrais pas vivre sans vous. Ici, à Isola Bella, je bénéficie des meilleures

conditions de travail que je n'ai jamais connues et en grande partie, grâce à vous! Vous me laissez tranquille et éloignez même les importuns. »

Elle observa le visage souriant et rougissant de LM, un visage que l'on aurait pu prendre pour un joyeux potiron, mais son sourire ne se reflétait pas dans son regard. Ses yeux étaient des trous noirs auxquels manquait l'étincelle intérieure. « Vous étiez si triste à l'école et si calme. Même le plus gentil de tous, le professeur Lester, n'arrivait pas à vous faire hausser le ton au-delà d'un murmure, dans son cours. Il m'a tant encouragée à devenir écrivain.

--- Moi aussi, il m'a beaucoup encouragée. » rajouta LM inexplicablement sur la défensive.

« Vous? Vous aussi vous vouliez écrire? Attendez, je me souviens du soir où vous êtes venue dans ma chambre, tenant à la main quelques feuillets que vous vouliez me lire. Vous étiez toute excitée. Je venais juste de terminer un texte pour le cours du professeur Lester. J'ai lu le mien la première. J'ai le souvenir que vous en étiez complètement bouleversée. Je crois que vous pleuriez. Je ne me rappelle pas du sujet à traiter, et vous?

--- Oh si! Nous devons parler de quelqu'un qui nous avait beaucoup influencé dans notre vie. Ma mère était le sujet de ma dissertation.

--- Etait-ce le texte que vous teniez à la main? Pourquoi ne l'avez-vous pas lu?

--- Pas après avoir entendu le vôtre. Il était bien meilleur que le mien. Vous y parliez également de votre mère. Elle revivait quand vous la décriviez venant vous border dans votre lit, ou du sentiment de sécurité qu'elle vous inspirait. Elle faisait en sorte que votre vie à tous soit empreinte de sérénité. Voyez-vous, vous sembliez parler de ma mère, mais c'était un bien meilleur travail que ce que j'aurais pu faire. Je crains fort que ce fut le glas de mes ambitions littéraires. »

En se cachant, le soleil jeta une ombre sur la chaise-longue de Katherine. Elle aurait souhaité rentrer, mais il était si rare que LM se confie.

« Je suis vraiment désolée de ne pas vous avoir écouté ce soir-là. Je suis sûre que c'était un bel écrit. »

Katherine tira avec plaisir quelques bouffées d'une cigarette

fraîchement allumée. « Vous étiez un tel mystère pour moi et pour les autres élèves. Vous parliez rarement mais dans les débats de classe vous étiez très animée. Vous y étiez redoutable. J'ai souvent été contrariée que les autres filles votent pour vos arguments plutôt que pour les miens.

--- J'argumentais dans le sens de ce qu'elles comprenaient déjà. Vous, vous étiez pleine d'idées originales que nous, jeunes filles anglaises, trouvions choquantes. Vous étiez étrangère, exotique même! Vous parliez différemment, vous vous habilliez différemment. Nous n'étions pas accoutumées à côtoyer une jeune fille de quatorze ans aussi audacieuse. Même votre façon de marcher exprimait une confiance en soi que nous n'avions pas. Les autres filles vous taquinaient et vous appelaient "la petite coloniale". »

LM se leva. « Vous avez la chair de poule. Rentrons-nous? Ou bien vais-je vous chercher un édredon?

--- Un édredon, s'il vous plaît. J'aimerais voir le coucher de soleil. »

Katherine reprit son carnet. Elle voulait écrire l'histoire de deux soeurs. Elle appellerait l'une Constance, parce qu'elle était aussi loyale que LM.

L'histoire débutait à la mort récente du colonel, leur père. Les deux soeurs, soudain libérées de la tyrannie paternelle, ne savaient plus quelle attitude adopter. Il ne leur avait jamais donné l'opportunité de prendre des initiatives, de murir, de développer leurs propres idées; elles avaient sacrifié toute leur jeunesse à son service.

Ce texte mobilisa toute son attention pendant plusieurs jours. Elle prit du retard dans ses critiques pour le journal, mais consacra chaque heure disponible à la rédaction des *Filles du Colonel Défunt*, son oeuvre la plus longue depuis *Prelude*.

Décembre 1920

VILLA ISOLA BELLA

Et maintenant je parlerai de choses plus personnelles, Chéri. Voyez-vous, vous auriez absolument dû m'envoyer votre Corona! Vraiment, vous auriez dû. Ne pouvez-vous pas imaginer ce que ce travail d'écriture a représenté pour une personne aussi terriblement affaiblie que moi? Ne pouvez-vous le faire? Même un coeur de pierre le pourrait! Vous savez de quel secours elle me fut à Londres.

Mais, Ô mon Dieu, je ne veux pas dire que ce soit de votre faute --- car je ne peux supporter, comme vous le savez bien, de vous rendre malheureux mais ce que vous auriez pu m'éviter --- vous n'en n'avez pas idée! N'est-t-il pas affreux que je n'ai jamais osé rajouter à votre fardeau en me rappelant à votre bon souvenir?

Je dois garder en mémoire que le gouffre dans lequel je risque si facilement de trébucher aujourd'hui est de loin plus profond et plus sombre que tous vos ennuis.

Lettres --- KM

LE Dr. BOUCHAGE PRESSA LE STETHOSCOPE contre sa poitrine et fut si près de Katherine qu'elle vit ce qui lui avait échappé auparavant, l'éclat brûlant de ses yeux. Tous les tuberculeux avaient cette même lueur dans le regard, cette inextinguible fièvre!

« Votre poumon droit est encore enflammé, mais stationnaire. »

Dit-il après l'examen. Elle ne put s'empêcher de penser à quel point il était devenu assommant d'entendre dire que son état n'évoluait pas. « Mais le gauche, celui qui ne fonctionne plus, presse contre votre coeur. C'est pourquoi vous souffrez et vous avez de la difficulté à respirer dès que vous faites quelques pas ou essayez de monter quelques marches. Votre coeur est épuisé par la tension sanguine qui l'accable. Il lui faut un repos complet. C'est votre vie qui risque d'être raccourcie si vous ne diminuez pas votre charge de travail.

--- Mais je ne veux pas faire cela! C'est l'écriture qui me fait vivre, pas mon coeur! J'en mourrai, c'est sûr, si je ne peux plus écrire.

--- Calmez-vous, Mme Murry, » dit-il en lui saisissant la main, « Ecoutez-moi, votre vie est en danger. Limitez votre travail à quelques heures par jour. »

Elle le regarda encore dans ses yeux ardents. « Suis-je dans le vrai quand je pense que vous avez une connaissance personnelle de cette maladie? Arrêtez-vous de travailler pour autant?

--- Diagnostic judicieux, Mme Murry. Oui, je suis moi-même tuberculeux et je pense que c'est mieux dans mon métier de ne pas le mentionner et, oui, je continue mon travail, mais je suis très prudent.

--- Je suis désolée que vous soyez des nôtres. Peut-être pouvez-vous m'aider à comprendre pourquoi par moments je me sens vivante avec un avenir plein de promesses, puis soudainement je me retrouve dans le creux de la vague. Cela vient-il de moi ou de la maladie?

--- Ce sont les effets secondaires liés à la maladie. La mélancolie n'est pas inhabituelle pour nous et en ce qui vous concerne, peut-être quelquefois un peu d'hystérie. Quand une personne a beaucoup souffert, au fil du temps, elle acquiert un sens des réalités différent, une acuité particulière. Le monde peut lui apparaître tour à tour insupportable ou magnifique.

--- A vous entendre, on croirait que je suis en train de devenir folle.

--- Non, simplement vous percevez la vie différemment de ceux qui n'ont pas la conscience d'une mort prochaine. » Il plaça son stéthoscope dans son sac et en sortit une fiole couleur d'ambre et une seringue.

Katherine se rétracta. « Non, je ne veux plus de ces injections d'iode! Elles me fatiguent énormément et me donnent mal à la tête.

--- Mais ne soulagent-elles pas les douleurs dans votre hanche et les

crampes dans vos mains?

--- Non, pas vraiment. » Elle sourit. « J'ai plus besoin d'une machine à écrire que d'iode.

--- Et c'est si difficile à trouver? »

Elle rit. « Cela ne devrait pas l'être. J'ai demandé à mon mari de m'envoyer la sienne. J'attends sa réponse.

--- Certainement dira-t-il "oui". »

Elle sourit à nouveau. « Je l'espère bien. »

Il se leva pour partir, puis se ravisa. « Mme Murry, croyez-vous en Dieu? Ou bien avez-vous quelque autre conviction ou penchant spirituel?

--- Rien de formel et aucune pratique religieuse. Je ne suis pas de ceux qui tombent à genoux et prient un dieu impitoyable, si c'est ce que voulez dire. Ce dont je suis sûre c'est que si je pouvais accepter la Mort et me soumettre à l'inévitable plutôt que de tenter de lui échapper, mes journées seraient beaucoup plus supportables, voire même empreintes de paix. Mais quand la mort se tapit dans l'ombre, m'observe et m'attend . . . j'ai terriblement peur. Dans mon sommeil, elle guide mes rêves. Il en est un, récurrent, où j'embarque avec elle dans un petit bateau qui pénètre dans un golfe noir, sombre et effrayant. Je crie --- Ramenez-moi à terre! Mes pleurs sont futiles, l'ombre continue de ramer. Je veux rouvrir les yeux et voir le mystère qui me fait face . . . je me réveille en hurlant.

--- Votre mari va-t-il venir pour les vacances de Noël?

--- Je lui ai demandé de ne pas le faire. Mais voyez-vous, je ne sais pas ce que je veux. A certains moments, quand je suis seule et dépressive, je le supplie de venir immédiatement. Et puis il y a ceux, quand j'écris et ne veux être dérangée par personne, même pas par Jack: alors, je me cramponne à ma solitude et cherche ma vérité intérieure dans un silence reconfortant. C'est dans ces brefs moments que j'entrevois la réalité, puis un voile couvre ma vue et je ne distingue plus rien clairement. »

Elle prit conscience que son regard se perdait vers la mer. Elle se tourna vers son médecin. « Comprenez-vous ce que je suis en train de dire ou bien tout ceci est-il profondément ridicule? C'est ce que me dit Jack. Est-ce-que je deviens folle?

--- Mais non, Mme Murry c'est tout à fait compréhensible. Trente deux ans c'est très jeune pour accepter la douleur et l'épuisement que vos

deux pathologies conjuguées font subir à votre corps tous les jours. C'est une souffrance que rien de ce que j'ai sous la main ne peut soulager. » dit-il en tapotant sa sacoche sur ses genoux.

« Vous savez, il y a des moments où je crois que ma souffrance est un privilège rare et que comme dans mon rêve je devrais cesser de lui résister. »

Il regarda sa montre à gousset. « Oh! Mon Dieu, regardez l'heure. » Il ferma sa sacoche d'un coup sec et se leva pour partir. « Je dois me hâter. D'autres patients m'attendent. Je reviendrai vous voir dans quelques jours. »

Ce brusque départ la laissa désespérée, coupée du monde. Même son médecin, malade comme elle, ne pouvait lui porter secours. Sans sa passion pour l'écriture, elle serait perdue.

Elle s'assit à son bureau et écrivit à Jack:

C'est avec la plus grande répugnance que j'écris pour vous dire que Katherine ne peut plus continuer. Elle fera la critique des deux derniers ouvrages que vous lui avez envoyés, mais pas plus.

Elle regarda par la fenêtre l'arc de la lune montante.

Je ne suis pas mourante. Si je l'étais, je vous demanderais de venir immédiatement. Mais l'énergie que je consacrerai à travailler pour le journal raccourcira ma vie d'autant. Je ne veux pas mourir parce que je n'ai pas terminé ce qui pourrait justifier et donner du sens à ma vie. Je dois tenir jusqu'à ce que je puisse attester d'une modeste étagère de livres à la tranche marquée KM.

LA SEMAINE SUIVANTE, elle reçut la réponse de Jack. Avant de décacheter l'enveloppe, elle espérait et imaginait un courrier de sympathie et d'amour. Au lieu de cela elle lu une véritable confession --- *en repensant à tous mes mensonges ce soir, je découvre que si je vous avais dit toute la vérité dès le début, je ne me serais pas comporté de manière si dépravée . . .*

En une semaine il avait tour à tour envisagé de coucher avec une grue, pour en fin de compte, l'inviter à dîner, embrassé Anne, leur amie intime, de façon impulsive, enlacé puis caressé Brett, longuement, pour finalement la repousser, dégoûté. Quelques jours plus tard, il avait fait une ballade en voiture avec la Princesse Bibesco et tout aussi impulsivement l'avait embrassé sur la joue. Il craignait que toutes ces femmes ne voient dans ces élans intimes, seulement des tentatives pour les séduire. Or ce n'était pas le cas. Il ne recherchait en fait, que le réconfort de leurs bras. Même s'il ne le disait pas explicitement, Katherine savait qu'il la tenait pour responsable, parce qu'elle était malade et indisponible pour lui.

Trop en colère pour lui écrire, elle lui répondit par un télégramme:

CESSEZ DE ME TOURMENTER AVEC VOS LETTRES
 PERFIDES ET DEPRIMANTES. STOP. SOYEZ DONC
 UN HOMME OU NE M'ECRIVEZ PLUS.

Plus tard quand elle fut apaisée, elle lui écrivit à nouveau.

Je vous avais demandé de vous considérer libre --- et j'étais sincère. Quoiqu'il se passe dans votre vie ne m'affecte nullement. J'ai de vous ce que je veux --- une relation unique, même si ce n'est pas ce que l'on entend généralement par le mot "mariage".

Elle hésita. Etait-ce vraiment la vérité? Voulait-elle vraiment qu'il se sente libre? Mais était-il juste de lui demander de rester fidèle à une épouse absente?

Ceci pour dire: je ne veux en aucune façon dépendre de vous, de même que vous ne pouvez pas m'ébranler. Personne ne le peut. Je ne sais pas comment cela est possible, mais je vis en-deçà de ma vie personnelle. C'est difficile à exprimer. Je suis avant tout auteur. Dans le passé, c'est vrai, quand je travaillais moins, cette part de moi qui écrit se confondait avec un moi plus personnel. Alors, j'étais consciente de votre présence, parfois au point d'oublier tout le reste.

Mais maintenant c'est différent. Vous êtes cher à mon coeur --- mais plus que toute autre chose au monde, plus que le fait de parler, de rire ou d'être heureuse, je veux écrire. C'est affreux. Comme j'aimerais ne pas

avoir à le reconnaître. Mais votre lettre m'a donné le sentiment que vous seriez soulagé si c'était dit clairement . . .

Elle cacheta sa lettre très vite et demanda à LM d'aller la poster avant qu'elle ne change d'avis.

Dans les deux jours qui suivirent, la douleur de la rupture avec Jack était bien pire que celle qu'elle avait éprouvée au cours de leur relation. Maintenant elle était sûre qu'il ne la rejoindrait pas pour les vacances de Noël. Elle frissonna en pensant à la vie froide, fade et solitaire qu'allait être la sienne sans quelqu'un à aimer. Non, elle devait trouver un moyen de lui pardonner, voire même de partager la responsabilité de ses infidélités. Ne se serait-elle pas tournée vers quelqu'un d'autre pour échapper à sa solitude, s'il avait été malade et constamment séparé d'elle? Il y a quelques années *elle-même* avait été infidèle et il lui avait pardonné. A la vérité, même si l'amour de Jack était loin d'être parfait, il l'aimait et elle avait besoin d'être aimée par quelqu'un. Mais il n'y avait pas d'autre "quelqu'un" que Jack.

Elle lui télégraphia à nouveau:

NE PRÊTEZ AUCUNE ATTENTION A MON COURRIER.

STOP. LA MALADIE M'EXASPÈRE. STOP.

ARRIVEZ-VOUS MARDI? STOP. SI OUI N'ÉCRIRAI

PLUS D'ICI LA. STOP. TRÈS AFFECTUEUSEMENT.

STOP. RÉPONDEZ-MOI.

ELLE REPOUSSA SON ÉCRITTOIRE, sortit de son lit, riant et hurlant à la fois: « C'est fini! C'est fini! »

--- Katie! Qu'est-ce qui ne va pas? » cria LM, tirée vivement de son sommeil.

« Mais pourquoi donc pensez-vous toujours que le pire est arrivé

lorsque j'appelle? Regardez-moi, » dit-elle souriant comme le chat de Cheshire. « Je vous invite à venir célébrer ma joie avec une tasse de thé.

--- Célébrer? Thé? Mais, il est trois heures du matin!

--- Mon roman est terminé! » Elle brandit une épaisse liasse de feuillets. « Je l'ai écrit très rapidement avec juste quelques interruptions ou corrections. » Elle toussa. « *"Les Filles du Colonel Défunt"* est de toutes, ma meilleure nouvelle et tout m'est venu d'un seul coup, en quelques jours. Du thé, Jones! Nous devons boire du thé! »

LM revint avec un plateau de thé et elles s'assirent en tailleur sur le lit de Katherine en sirotant leur thé très sucré.

« Saviez-vous que j'ai toujours eu envie d'apaiser les gens et de tout faire pour qu'il soient meilleurs, qu'ils s'enrichissent? Pas seulement par mes écrits, je voudrais qu'il en soit ainsi dans ma vie. J'imagine que si vous étiez libérée de moi, vous sauveriez le monde entier. » s'exclama Katherine.

Comme si elle répondait à un signal, LM bondit et d'un large mouvement de bras, emprisonna, dans ses mains en coupe, un moustique qu'elle libéra par la fenêtre.

« Ne voulez-vous pas faire plus que me protéger des moustiques? » demanda-t-elle, mais LM resta debout près de la fenêtre et ne répondit pas. Katherine la rejoignit et posa sa main sur son épaule. « Mon Dieu, nous avons le même âge. Vous devriez vous marier et avoir des enfants. »

LM la regarda, « Je ne veux pas me marier. Vos histoires sont un peu mes enfants, ou du moins, je suis leur marraine. Près de vous, j'ai tout le bonheur que je peux souhaiter.

--- Jones, je ne serai pas toujours là pour vous donner ce bonheur. » dit-elle doucement et ensemble elles regardèrent le clair de lune.

LM parla la première. « Katie, je vous en prie, ne parlez pas ainsi. Pour moi, vous serez toujours vivante. »

Katherine la saisit par le bras et la fit pivoter vers elle. « Ecoutez-moi, j'essaie de vous prévenir. Vous le savez, un jour, soit je serai guérie, soit je ne serai plus. Alors vous serez indépendante. Et quand cela sera, s'il vous plaît, ne gâchez pas le reste de votre vie en croyant que je suis dans la pièce à côté. » Lisant la frayeur dans les yeux de LM éclairés par la lune, elle rajouta d'un ton enjoué: « Pour m'en assurer, je vous enverrai une

petite boîte d'allumette contenant un ver de terre de mon cercueil, histoire de vous rappeler où je suis allée.

--- Cessez de parler de disparaître. Vous n'irez nulle part et ne parlez plus de toutes ces choses morbides --- des vers de terre dans une boîte d'allumettes. Mais où allez-vous chercher tout ça? »

LM ramassa les tasses sur le plateau et voyant que tout était en ordre, lui souhaita "bonne nuit".

Quand elle fut de nouveau seule, Katherine s'assit dans son lit et regarda le soleil se lever sur la mer jusqu'à ce qu'il arrive à son balcon. Elle prit son écritoire sur les genoux et nota:

Je ne veux vraiment pas mourir en laissant derrière moi un petit recueil pas très bon, un autre assez mauvais et quelques historiettes signées de mon nom. En dépit de toute chose, en dépit de tout ce que je sais et que je ressens --- j'ai envie de chanter la vie --- de chanter ma toute petite chanson de louanges, et peu importe qu'elle soit entendue ou pas.

Dans la lumière de l'aube naissante, elle coucha sur le papier les grandes lignes d'une histoire: celle d'une domestique qui choisit de rester avec sa maîtresse, bien que douloureusement tentée de suivre l'homme qui l'a demandé en mariage.

LE JOUR PREVU, LE 20 DECEMBRE, Jack arriva à la villa Isola Bella. LM l'accompagna à l'étage, expliquant que Katherine était trop fatiguée pour descendre au rez-de-chaussée ce jour-là.

« Oh, Boge! C'est bien vous? » s'exclama Katherine d'une voix rauque, montrant juste un oeil sous les couvertures. « Je pensais vous avoir fait fuir.

--- Vous ne me ferez jamais fuir. C'est plutôt moi qui vous ferai cet effet. » Il jeta son feutre sur le bureau et se pencha pour l'embrasser. Il s'assit au bord du lit et ensemble, ils regardèrent les étincelles des bûches crépitant dans la cheminée.

« Je sais que je vous ai blessée Katherine et j'en suis navré. Je ne veux

plus être la cause de vos souffrances, me pardonneriez-vous?

--- Je suis restée au lit en vous attendant, » dit-elle calmement, « prévoyant ce que je vous dirais. Maintenant vous êtes là et je peux vous dire que j'en suis arrivée à la conclusion que la souffrance peut être surmontée. Je ne pense pas à la souffrance physique. Les douleurs de mon corps et de mes poumons, je peux les contrôler. C'est un jeu d'enfant comparé à la souffrance émotionnelle. L'année dernière en Italie, je pensais qu'une épreuve de plus me condamnerait irrémédiablement, mais la souffrance est sans borne. Elle est inévitable! Je ne dois pas me bagarrer plus longtemps. Mieux vaut l'accepter.

--- Ne dites pas ça. Vous ne devez pas baisser les bras. J'ai toujours pensé que vous aviez la force de la combattre, de la surmonter seule, ou du moins de la nier et que de nous deux, j'étais le plus faible. Et puis j'ai fait la pire des choses en vous confessant mes indiscretions, sans réaliser à quel point cela vous blesserait. Je ne vous ferai plus souffrir Katherine, je vous le promets.

--- Attendez un peu Jack, laissez-moi préciser ma pensée tant que j'ai les idées claires. On n'apprend rien de la souffrance si on ne l'accepte pas complètement, si on ne l'intègre pas à la Vie. Tout ce que nous apprenons à accepter finit par se transformer. Ainsi la souffrance devient Amour. C'est le mystère que j'ai eu peur de regarder en face. Maintenant je sais ce que je dois faire. Je dois donner à la Vie ce que je n'ai donné qu'à vous. Dans toutes choses je dois me servir de ma douleur pour évoluer --- transformer le chagrin en joie. Je dois passer de l'amour personnel, qui m'a trompé, à un amour plus grand.

--- Mais Katherine, notre amour n'est pas un échec!

--- Mais si, bien sûr. Accepter la vérité Jack! La terrifiante douleur que j'ai ressentie en lisant votre dernière lettre --- je dois maintenant en tirer de l'énergie. Je dois entendre la leçon qu'elle m'a enseignée. Ce ne sont pas des mots que je dis à la légère, ni de ceux que l'on dit pour consoler les malades. La douleur actuelle s'estompera. Dans ce monde physique comme dans le monde spirituel, la souffrance ne dure pas toujours. Je sais cela maintenant.

--- Oh, Katherine! » s'exclama-t-il en s'approchant d'elle.

Elle le repoussa. « Non Jack, ne bougez pas, ne dites rien. C'est déjà assez difficile de se livrer, sans être interrompue. Je dois finir et vous

devez m'entendre. » Elle se redressa, relevant la tête de l'oreiller. Son regard sonda celui de Jack.

« C'est très difficile d'avoir une belle mort. Votre revendication de ne plus rien souffrir de ma part est blessante. C'est d'un égoïsme des plus mesquin.

--- Katherine, c'était injuste de ma part de vous dire tout ça. Lorsque nous sommes séparés je me sens complètement désespéré et terriblement seul. Je commets alors des erreurs, mais je ne cesse de vous aimer. Je vous en prie, écoutez-moi. Aucune de ces femmes ne compte pour moi. C'était seulement pour me distraire. Un moyen égoïste d'échapper à ma propre souffrance. Je ne désire aucune autre femme que vous. »

Jack la regardait d'un air si malheureux qu'elle ne put résister à le prendre dans ses bras. Sa tête contre sa poitrine, Katherine passait ses doigts dans ses cheveux en murmurant tendrement: « Je vous aime toujours Jack. Je vous aimerai toujours. » Et à ce moment précis, elle trouva la force de lui pardonner et le courage de tout risquer, si seulement il restait avec elle.

Il était l'essentiel de sa vie. Malgré toutes leurs différences ils étaient les deux côtés d'une même médaille. Elle avait voulu se détacher de lui, mais maintenant qu'il était là, elle ne pouvait plus le laisser partir.

LE JOUR DE NOËL, IL LUI FIT LA SURPRISE et lui donna la machine à écrire Corona ainsi que sa poupée Rib, celle qu'elle lui avait laissée à Londres pour lui tenir compagnie. Tant qu'ils étaient ensemble, Rib n'avait nul besoin de rester à Londres. Dans la semaine qui suivit, l'état de santé, si faible de Katherine, s'améliora. Elle était persuadée que la présence de Jack auprès d'elle était déterminante et que son état dépressif s'estompait. Elle descendit de sa chambre et fit même quelques courtes promenades dans le jardin avec lui.

LM s'installa dans une pension de famille toute proche pour qu'ils puissent jouir de leur intimité. Marie, qui prit sa relève, aimait dresser le couvert pour des dîners aux chandelles et servir de délicieux repas à ce

couple tellement amoureux. Marie était si enthousiaste à partager leur bonheur qu'ils durent trouver mille excuses pour l'éloigner. Ils faisaient l'amour puis buvaient du champagne jusque tard dans la nuit et faisaient cent projets de voyages à travers le monde, poursuivant toujours le soleil.

Ils décidèrent que Jack devrait démissionner de *the Athenaeum* en avril. Malgré ses efforts herculéens pour le journal, la distribution de celui-ci n'atteignait pas ses espérances et lui faisait au contraire perdre de l'argent. L'idée d'une fusion avec une autre jeune revue *The Nation* était dans l'air. Maintenant que Jack avait acquis une très respectable réputation de critique, il pourrait être rémunéré pour ses articles dans *The Athenaeum & Nation* ou d'autres publications intellectuelles. Sir Walter Raleigh l'avait engagé pour six conférences littéraires à Oxford sur le thème: *Les problèmes de style*.

Tout était comme à la Villa Pauline de Bandol, cinq ans auparavant. Ils partageaient les livres, partageaient les idées, partageaient le bureau, partageaient la cheminée, partageaient le lit . . .

Jack retourna à Londres en janvier pour honorer ses obligations. Dix jours plus tard, l'état de santé de Katherine empira et il revint précipitamment. Il resta avec elle jusqu'à ce qu'elle guérisse d'une forte fièvre, puis rentra à Londres pour démissionner de *The Athenaeum* deux mois plus tôt que prévu. Il donna une petite fête d'adieux à son équipe et à ses amis. Il aurait voulu que Katherine l'accompagne mais le Dr. Bouchage affirma qu'un voyage à Londres pourrait mettre en péril sa guérison. Quelle guérison? se demanda-t-elle plus tard. Après que Jack fut parti, elle passa le plus clair de son temps alitée.

Fin février, il s'installa de façon permanente à la villa Isola Bella. Ils reconnaissaient tous deux que l'Angleterre, où ils avaient bâti leur réputation, n'était plus le refuge idéal pour leur mariage. Désormais, ils ne voulaient plus être séparés.

19

Mars – Avril 1921

Ma santé ne me désespère pas. Mais il me faut faire tous les efforts possibles pour qu'elle s'améliore vite, très vite . . . Je ne suis pas née invalide et je veux être bien portante . . . J'ai toujours l'impression que chaque jour sera le dernier de la vie que je mène en ce moment. Il faut que je m'en sorte.

Carnets de notes ----- KM

ELLE SE FIT VIOLENCE POUR SORTIR de son lit en entendant Jack appeler: « Katherine! » Elle aurait voulu être sur la terrasse quand il reviendrait de sa promenade de l'après midi, mais elle s'était endormie. L'écharpe accrochée au montant du lit lui rappela ce qu'elle devait faire ce jour-là et pourquoi Jack l'appelait. Devant le miroir, elle s'en servit pour cacher son cou enflé et mit son chapeau.

"Si seulement j'avais pu attendre que LM soit présente pour cette intervention" pensa-t-elle en voyant son reflet. Mais LM était à Londres pour trier, garder, donner ou jeter les dernières affaires restant à la maison Eléphant. Katherine aurait préféré attendre son retour, mais la douleur dans son cou était telle qu'elle avait dû interrompre tout travail. La seule solution envisagée par le Dr. Bouchage pour la soulager était de ponctionner le phlegmon qui pressait contre son artère. En l'absence de LM, il fallait donc qu'elle s'en remît entièrement à Jack.

« Nous allons être en retard. Avez-vous commandé une voiture? » demanda-t-elle. Jack, debout dans l'entrée la regardait descendre l'escalier, douloureusement raide.

« Une voiture? Est-ce que d'y aller à pied ne vous ferait pas le plus grand bien? »

--- Comment voulez-vous que je marche alors que je peux à peine descendre les escaliers?

--- Bien sûr. Suis-je bête, dit-il dans un demi-sourire. »

Après l'intervention, Katherine, affaiblie, s'appuya sur le bras de Jack pour monter dans la voiture. Elle chercha son porte-monnaie pour payer le chauffeur mais Jack la rassura, affirmant qu'il s'en chargerait.

--- C'est vraiment gentil à vous. » répondit-elle en posant la tête sur son épaule.

Il l'aida à monter dans sa chambre et à se coucher. Elle ne le revit pas jusqu'au soir, quand elle se réveilla en entendant le son de sa plume griffonnant le papier.

« De l'eau s'ilvous plaît, j'ai la gorge si sèche, » dit-elle d'une voix rauque.

« Vous sentez-vous mieux? » demanda-t-il en lui versant un verre d'eau.

« Oui, mais fatiguée et endolorie. » Il avait repris sa place au bureau avant même qu'elle eût fini son verre. « Travaillez-vous sur une de vos conférences? Je ne pense pas pouvoir vous écouter maintenant, mais plus tard j'aimerai que vous me les lisiez. »

--- A dire vrai, je fais nos comptes. J'essaie de mettre un peu d'ordre dans tout ça. J'ai d'ailleurs quelques questions à vous poser.

--- Tout de suite?

--- Cela ne prendra que quelques minutes. »

A la lecture de leurs dépenses depuis qu'il l'avait rejointe à Menton, elle ferma les yeux. Elle dériva, plus ou moins consciente, jusqu'au moment où elle l'entendit dire: « Votre part dans le règlement pour la voiture de location aujourd'hui. » Elle se tourna vers lui en s'appuyant sur les oreillers: « Aujourd'hui? le tarif pour revenir de la clinique? »

--- Voyons! Nul besoin d'être courroucée. Ne vous en faites pas, vous

n'avez pas à me rembourser tout de suite. Cela peut attendre demain.

--- Prenez la somme dans mon porte-monnaie, dans l'armoire, prenez tout.

--- Katherine, vous allez irriter votre gorge en criant de la sorte. Avec vous je ne sais jamais si c'est le bon moment pour parler de nos affaires financières. Je vous laisse vous reposer. »

Elle le regarda compter les pièces dans son porte-monnaie avant qu'il ne s'esquive.

"Comment pourrais-je me reposer?" pensa-t-elle. Elle s'assit au bureau et empila avec rage les documents qu'il avait négligemment laissés en vrac. Elle prit une feuille vierge de sa rame personnelle et écrivit à LM qui attendait des réponses détaillées à d'irritantes questions relatives à ce qu'elle devait faire à la "Maison Eléphant". Elle mentionna aussi la mesquinerie de Jack concernant l'épisode du taxi, lui disant combien sa pingrerie lui rappelait celle de son père. Katherine lui dit également à quel point son soutien lui manquait. Jack était totalement incapable de s'occuper de ces petites choses du quotidien et son travail à elle trop souvent interrompu. Elle lui demandait de réintégrer la maison au plus vite.

KATHERINE LISAIT LE COURRIER DU MATIN sur la terrasse ensoleillée, quand soudain elle s'écria: « Ida !!! Où est Jack ??? » LM se précipita, le torchon à la main.

« Il est sortit se promener.

--- Il y a des heures de cela. A-t-il vu le courrier avant de partir? » s'enquit rageusement Katherine.

« Non, je pense qu'il était déjà parti. Qu'y a-t-il Katie? Pourquoi êtes-vous aussi en colère? » Katherine lui agita une enveloppe sous le nez.

« Cessez de vous agiter, » dit LM, « je ne peux pas lire. Bi-bes-co? Qui est-ce? »

--- Madame *La Princesse Bibesco*. Ecoutez un peu la façon dont elle me réprimande à propos de *son* Jack.

--- *Son Jack?* » LM s'assit face à Katherine mais celle-ci se leva et arpenta la terrasse tout en lisant la lettre comme s'il s'agissait d'un document officiel.

20 mars 1921

Chère Mme. Murry. Je ne permettrai pas plus longtemps que Jack souffre de votre égoïsme. Comment osez-vous le retenir alors que vous êtes incapable de tenir votre rôle d'épouse? Vous ne pouvez pas le rendre heureux en habitant en France tout en lui précisant que vous ne reviendrez pas à Londres. Vous en êtes partie, bien qu'il vous y ait créé un foyer.

Une quinte de toux l'interrompit. Elle tendit la lettre à LM qui en continua la lecture à haute voix, mais sur un ton bien moins pompeux.

Je regrette que vous soyez malade. Mais Jack n'est aucunement responsable, même s'il pense le contraire. Je ne peux pas croire que votre intention soit d'utiliser votre maladie pour maintenir votre emprise sur lui. Personne n'oserait se montrer aussi cruel. L'écrivain observateur que vous êtes doit bien réaliser à quel point cet homme souffre de solitude et de manque d'affection.

Il veut se libérer de vous, mais chaque fois qu'il tente de vous en parler, il dit que vous perdez connaissance ou que vous avez une de vos quinte de toux. Ne voulant pas aggraver votre état de santé, il sacrifie son propre bonheur. Alors qu'il est si bon de l'entendre rire de bon coeur plutôt que de le voir si dépressif et anxieux.

Il dit que vous êtes une femme merveilleuse et sensible, aussi m'est-il difficile de comprendre votre attitude. Sachez que Jack ne peut continuer à vivre ainsi. Le retenir comme vous le faites est criminel. Il a besoin d'être aimé et câliné. Moi, je peux lui donner ce dont il a besoin. Il le sait, mais un sentiment de culpabilité l'empêche de venir vers moi. Le fait même de me baiser la main le gêne. Je vous implore de le délivrer. Par pitié Katherine, je vous en conjure!

Sincèrement, Princesse Bibesco.

« Juste ciel! » s'exclama LM. « Mais qui est cette femme? »

Katherine rit durement. « Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de cette Princesse. Mais il avait promis de mettre fin à cette relation. »

Katherine repliait la lettre quand Jack entra. « Je viens de terminer la

lecture d'un courrier édifiant de la Princesse Bibesco. »

Prétextant qu'elle avait à faire, LM se retira.

« N'auriez-vous pas dû me la laisser lire en premier, ma chérie?

--- Mais elle ne vous est pas adressée.

--- Eh! Pourquoi donc la Princesse vous écrirait-elle, à vous?

--- C'est bien ce que je comptais vous demander, Jack!

--- Je n'en ai aucune idée. Je ne l'ai rencontrée que quelques fois avec son mari, en société, puis il y a eu cet épisode où je l'ai impulsivement embrassée dans la voiture. Mais je vous ai déjà parlé de cette histoire. » Il s'assit en face de Katherine et se servit une tasse de thé.

« Alors pourquoi me dit-elle . . . Voyons! Laissez-moi vous le lire:

"Il veut se libérer de vous, mais chaque fois qu'il tente de vous en parler, il dit que vous perdez connaissance ou que vous avez une de vos quintes de toux."

--- Oh! En voilà des âneries!

--- Quel écrivain charmant et intelligent, votre Princesse! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé des dispositions personnelles que vous avez prises pour publier une de ses nouvelles dans *The Athenaeum*?

--- Mais c'est ridicule! Laissez-moi voir cela. » Il arracha vivement la lettre des mains de Katherine.

Tandis qu'il lisait, Katherine l'observait, guettant un signe de culpabilité, de reconnaissance de sa trahison, ou au moins de confusion. Mais il ne manifesta pas la moindre trace d'émotion.

Il replia la lettre en tous petits morceaux et en secouant la tête. Katherine s'en saisit promptement, avant qu'il ne la fasse disparaître dans sa poche.

« Et que comptez-vous faire?

--- Pourquoi faire quelque chose? Ce sont des balivernes. Ignorez-les. Elle n'écrira plus.

--- En êtes-vous vraiment aussi sûr? Moi, pas. Elle paraît persuadée de vos sentiments et pense être la mieux placée pour prendre soin de vous. Peut-être a-t-elle raison? » Katherine déplia à nouveau la lettre: « Et quelle formule polie utilise-t-elle? Ah, oui c'est là . . .

Je ne peux pas croire que votre intention soit d'utiliser votre maladie pour maintenir votre emprise sur lui. Personne n'oserait se montrer aussi cruel. L'écrivain observateur que vous êtes doit bien réaliser à quel point

cet homme souffre de solitude et de manque d'affection.

--- Mais Katherine, elle est hystérique! Il n'y a pas une once de vérité dans ce qu'elle écrit. Bon sang, je la connais à peine!

--- Vraiment, Jack? Je crois au contraire qu'elle vous connaît très bien. Mais elle, elle ne me connaît pas.

--- Qu'allez-vous faire?

--- Tout d'abord, c'est vous qui allez me dire ce que vous envisagez. Ne pensez-vous pas que cette lettre requière une réponse formelle de votre part? Pour que nous soyons débarrassés de cette femme?

--- Oui . . . Je pourrais écrire quelque chose, j'imagine.

--- Laissez tomber! Je le ferai moi-même. Je vais lui dire de ne plus jamais écrire à mon mari aussi longtemps que nous vivrons ensemble sous le même toit. Je la réprimanderai aussi d'envisager une liaison avec un homme marié, d'autant qu'elle même est mariée. Je lui suggérerai de s'adresser à son propre époux pour une leçon de bonne conduite. »

Jack rit. « Oui, ça devrait faire l'affaire. Bonne idée! Il y a plus de chance qu'elle l'entende si ça vient de vous. Vous savez à quel point je peux être naïf, n'est ce pas? Elle parle comme si nous étions amants, pourtant je vous le jure, je ne l'ai embrassée qu'une seule fois. »

Katherine envoya sa réponse et l'on n'entendit plus parler de la Princesse Bibesco. Elle confia cependant à LM qu'elle doutait que cela signifie la fin des aventures de Jack avec d'autres femmes, prédisant même qu'il épousera Brett quand elle-même aura disparu. « Brett lui apporte exactement ce qu'il attend d'une femme, » rajouta-t-elle, « flatteries, courbettes et adoration. » Katherine était trop malade pour lui offrir encore cela. Et d'ailleurs, même si elle avait pu, elle n'en avait plus envie.

DANS LA FRAÎCHEUR DE CE GLACIAL mois de mars, le splendide spectacle de la mer et du jardin depuis le balcon de sa chambre, commença à irriter Katherine. Son travail était dans une impasse alors que Jack continuait à écrire de son côté. Il avait complété la rédaction des six conférences pour Oxford. Maintenant qu'il avait moins d'obligations envers *the Athenaeum*, il pensait sérieusement à un recueil

de poésies, à moins qu'il ne reprenne l'écriture d'une nouvelle qu'il avait commencée à Bandol.

Elle avait le sentiment que le Dr. Bouchage en avait assez d'inciser régulièrement son phlegmon et que, suite à une quinte de toux accompagnée de saignements soudains, il avait complètement baissé les bras. Le seul bon conseil qu'il lui avait récemment donné était que le climat chaud et humide ne vaudrait rien à ses rhumatismes pas plus qu'à ses poumons. D'autre part, contrairement à leur promesse, Connie et Jinnie ne maintenaient pas leur idée de lui louer leur maison à Isola Bella. Katherine s'imagina qu'elles avaient renoncé à la convertir au catholicisme et qu'elles avaient dû trouver une autre personne plus sensible à leurs convictions. Elle était maintenant convaincue qu'elle devait quitter Menton, mais pour aller où? Et comment convaincre Jack que c'était la meilleure chose à faire?

Elle se souvint qu'au cours d'un thé à la "Maison Elephant", sa cousine Elisabeth avait préconisé un séjour dans les Alpes pour essayer de contrer la tuberculose. Elle consulta *Tubercle* un magazine anglais auquel elle était abonnée, qui informait des traitements, guérisons et miracles les plus récents, témoignages de patients guéris à l'appui --- journal qu'elle tenait caché, Jack ne croyant à aucun prodige, ni remède qui ne soit étayé de preuves scientifiques. Son attention se porta sur une pleine-page de publicité pour une clinique suisse, celle-la même qu'Elisabeth avait mentionnée lors de leur rencontre.

Son coeur s'emballa lorsqu'au détour d'un feuillet, elle tomba sur un article concernant le Dr. Spahlinger, un microbiologiste suisse qui avait découvert un sérum anti-tuberculeux --- produit à partir du sang des chevaux infectés par la maladie. Elle ne savait que trop bien qu'il valait mieux ne pas raviver trop d'espoir. Elle avait entendu parler de plus de cent "traitements miracles" et autant de faux remèdes, mais il se trouvait que le gouvernement britannique finançait la recherche pour celui-ci.

Elle évalua le prix d'un voyage et d'un séjour en Suisse se demandant comment elle pourrait se le permettre. Elle toucherait bien des droits d'auteurs pour "Bliss & Others stories" qui, suite à d'excellentes critiques, se vendait au delà de ses espérances. Mais il lui faudrait attendre plusieurs mois avant de les percevoir. Peut-être que son allocation mensuelle serait suffisante. Si nécessaire, elle pouvait envisager de

demander de l'aide à ses amis. Car il était hors de question qu'elle se tourne vers Jack ou vers son père. Elle avait cessé de correspondre avec ce dernier, après que Connie lui eut appris qu'il rechignait à l'aider financièrement dès lors que son mari pouvait subvenir à ses besoins.

Sa décision prise, elle invita LM au salon pour le thé, tandis que Jack faisait sa promenade. Plus tôt dans la journée, elle lui avait demandé de se rendre à la pâtisserie. LM arriva avec le plateau garni de délicieuses gâteries.

Installées dans deux fauteuils se faisant face, elles fixaient toutes deux la théière, attendant que le thé infuse. Katherine prit la parole. Evoquant le déménagement de Londres et toutes les difficultés que LM avait dû aplanir, elle lui manifesta sa reconnaissance. Sans pouvoir cependant s'empêcher d'ajouter: « Mais que de questions! Je ne m'attendais pas à ce que vous demandiez mon accord à propos du moindre objet.

--- J'en suis désolée, mais qu'auriez-vous dit si j'avais jeté une chose à laquelle vous teniez vraiment?

--- Vous n'aviez pas à vous inquiéter. Tout ce dont j'ai besoin est ici --- mes stylos, mon matériel d'écriture et quelques souvenirs. Le reste est superflu. Quel besoin aurai-je de robes et de vêtements de soirée, puisque je n'ai pas l'intention de retourner à Londres.

--- Oh, Katie, vous dites beaucoup de bêtises. Comme si vous pouviez renoncer aux galeries d'art, aux ballets russes, aux concerts à Queen's Hall ou à vos amis londoniens? Kot, Ottoline ou Virginia vous manqueraient et il en serait de même pour eux. Vous êtes d'humeur sombre aujourd'hui n'est ce pas?

--- Non Ida, je ne suis pas d'humeur sombre, » dit-elle avec empressement. Cette conversation ne prenait pas le tour qu'elle avait prévu. Elle changea de ton. « Je pense que le thé est prêt maintenant. Vais-je le servir?

--- Non Katie. Laissez-moi faire. Mais je crois que nous devrions attendre quelques minutes. Vous allez être encore contrariée s'il n'est pas assez fort.

--- C'est bon, » dit-elle. Elle se leva pour aller fermer la porte et jeter un oeil dans l'entrée. Elle se rassit. « Je voulais vous parler avant le retour de Jack. Je veux quitter la Côte d'Azur. Il faut que je voie le Dr. Spahlinger

à Genève dès que j'aurai obtenu un rendez-vous.

--- Partir? Spahlinger? Genève? Mais de quoi parlez-vous donc?

---Je vais trop vite, désolée! Reprenez un de ces délicieux gâteaux à la crème pendant que je vous lis cet article:

"Le gouvernement britannique a définitivement décidé d'acquérir les droits de fabrication du sérum anti-tuberculeux que le Dr. Spahlinger a mis au point après plus de dix ans de recherches et d'expériences. La résidence de son père a été transformée en laboratoire et les terrains y sont largement consacrés à l'élevage des chevaux, vaches, ânes, chèvres et tout autre animal permettant l'extraction du sérum. A ce jour, le Dr. Spahlinger n'a jamais reçu aucune rémunération directe ou indirecte de ses patients."

Katherine leva les yeux de sa lecture . « J'ai demandé un rendez-vous pour une consultation mais il y a mille autres tuberculeux qui errent en cherchant le salut. Je sais que Jack est opposé à cette idée parce que le Dr. Spahlinger n'est pas officiellement médecin. Il veut que nous restions ici. Je lui ai pourtant demandé plusieurs fois d'en parler à son associé Sullivan, qui connaît Spahlinger personnellement, afin qu'il m'aide à obtenir un rendez-vous. »

Katherine rangea la coupure de journal dans son fichier consacré à sa quête des traitements médicaux et regarda LM: « Je trouve tout cela fort encourageant, mais je dois dire que vous me semblez bien dubitative. Etes-vous comme Jack? Ne pensez-vous pas que j'aie une chance? Ne croyez-vous pas aux miracles?

--- Disons que je suis plutôt surprise. » dit LM puis elle rajouta: « Je pensais que vous aviez enfin trouvé l'endroit idéal pour vous poser en attendant d'aller mieux.

--- Ida, nous sommes ici depuis octobre. Dès que je vais un peu mieux, la rechute n'est pas loin. Et puis, est-ce que je vais vraiment mieux? Non. Avez-vous entendu ce que je viens de lire? Spahlinger propose un traitement. Il me faut vérifier s'il dit vrai. » Elle resservit du thé pour donner à LM le temps de se faire à l'idée d'un prochain départ.

Observant le visage inexpressif et vague de LM, Katherine hésita avant de faire une nouvelle tentative pour la rallier à sa cause. « Jones, il nous faut miser tous nos espoirs sur la Suisse. »

LM sortit de sa stupeur. « Oui! Bien sûr. Certainement. Cela fait

beaucoup pour moi d'un seul coup. Sérum . . . Guérison . . . Départ . . . Tout cela est si soudain. Mais vous le savez, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. »

Katherine tendit les mains et prit celles de LM dans les siennes.

« Merci ma chère et loyale amie. Je n'y arriverai pas sans vous.

Il vous faut d'abord aller à la gare et vous renseigner pour les billets . . . Et aussi vous informer à propos d' un logement. Nous risquons d'y séjourner assez longtemps. Peut-être vaudrait-il mieux nous installer à Montreux plutôt qu'à Genève. C'est moins pratique mais Genève sera trop cher et nous devons en tenir compte. »

Katherine s'interrompit, pensant avoir entendu le pas de Jack. Elle baissa la voix et rajouta en toute hâte: « Il n'y a que vous et moi qui partons. Jack doit donner des conférences à Oxford et ne sait pas encore ce qu'il fera après, mais je ne peux pas attendre.

Et il y a autre chose dont nous devons parler. Ecoutez-moi bien Jones, et ne m'interrompez pas avant que j'aie terminé. A partir de maintenant, je veux que vous me voyiez comme une amie et non plus comme quelqu'un qui a besoin d'aide. Quelles qu'en soient les implications. Comprenez-vous?

--- Non, je ne comprends pas. Comment ça? Quelles implications? Parlez-moi clairement, en anglais.

--- Ce que j'essaye de dire c'est que je ne veux plus que vous me couviez comme si j'étais un oiseau blessé qui ne peut voler sans votre assistance. Vous avez été ma garde-malade trop longtemps. Je veux que vous soyez ma compagne. Autorisez-moi à prendre soin de moi, toute seule. Sinon, ça ne marchera pas. Nous devons être indépendantes l'une de l'autre si nous voulons que notre amitié perdure. Chacune poursuivant ses propres intérêts.

--- Mais mon intérêt à moi, c'est vous! » répondit LM se levant et se dirigeant vers la fenêtre. Katherine attendait. Finalement LM se retourna et dit: « D'accord, j'essaierai de faire ce que vous demandez.

--- Bien. Ce sera mieux pour moi de devoir me débrouiller sans votre aide. Mais dans l'imédiat, » dit-elle en riant « voulez-vous préparer une autre théière? Jack ne va pas tarder. Prenons un morceau de gâteau au citron, aussi. Ou bien l'avez-vous terminé?

--- Je n'y ai même pas touché, Katherine. Vous savez bien que je suis au régime. »

UN MOIS PLUS TARD, assise à son bureau, Katherine écrivait quelques lettres à ses soeurs et à ses amis de Londres, leur demandant de ne plus adresser leur courrier à Menton puisqu'elle partait pour la Suisse. Elle s'était entendue avec un collaborateur du Dr. Spahlinger qui avait confirmé un rendez-vous pour la seconde semaine de mai. Elle ne put cependant pas trouver la motivation suffisante pour écrire à son père, après les remarques concernant son allocation.

Ce matin là, Jack était parti pour Londres, admettant finalement que le désir de Katherine de quitter Menton n'était pas un caprice. Si le traitement du Dr. Spahlinger était une imposture, au moins prendrait-elle le bon air des Alpes. Ils avaient projeté de se retrouver en Suisse après sa tournée de conférences. Ils y chercheraient un chalet pour eux deux seulement, avec une gouvernante --- sans LM. C'était une idée de Jack que Katherine savait injuste, mais à laquelle elle s'accrochait tant la venue de Jack demeurait incertaine.

20
MAI 1921

Les Alpes Suisses

Je vois un petit chalet blanc avec un jardin près d'une forêt de pins. Tout y est simple, avec un gros poêle en céramique blanc et une femme très gentille, le visage tanné, les cheveux décolorés par le soleil, qui apporte le café. Je vois l'hiver --- la neige et une réserve de bois livrée à notre porte. Je nous vois partir sur un petit traineau, équipés d'énormes gants de fourrure et pique-niquant dans la forêt, de sandwiches fourrés au jambon. Il y a une lampe --- très importante --- il y a nos livres. Tout est serein. Le gel est sur la vitre. Vous êtes dans votre chambre en train d'écrire et moi dans la mienne. Dehors les étoiles scintillent, les pins sont sombres comme du velours.

Carnet de Notes --- KM

EN ARRIVANT A LA GARE DE Clarens-Montreux, Katherine prit une chambre à l'hôtel Beau Site et dès le lendemain matin, au réveil, aperçut la chaîne des Alpes depuis sa chambre. LM avait, pour sa part, réservé dans un hôtel plus économique près de Blonay.

Après avoir déballé ses carnets et installé son écritoire, elle ouvrit la porte-fenêtre de son balcon du quatrième étage et respira profondément sans douleur ni aucune quinte de toux. En traversant ses poumons

enflammés, l'air vif alpin lui provoqua une agréable sensation de fraîcheur. Elle avait eu raison de quitter Menton.

On frappa à la porte. Une domestique suisse, grande et athlétique, en tablier blanc amidonné, entra avec un plateau chargé d'un service à café en argent, croissants, beurre et confiture. Katherine lui demanda de le déposer sur le balcon ensoleillé. Son petit-déjeuner terminé, elle s'habilla rapidement. Elle ne voulait pas être en retard à son rendez-vous avec le Dr. Spahlinger. LM lui avait offert de l'accompagner, mais Katherine se sentait assez forte pour s'y rendre toute seule.

Avant leur rencontre, elle suivit une visite guidée des granges converties où elle put voir des ânes, des vaches, des chevaux, des chèvres, et des moutons bien nourris. Elle découvrit aussi dans les laboratoires, différentes éprouvettes où se développaient les bacilles en culture. On lui expliqua qu'ils étaient injectés aux chevaux. Une fois leur immunité à la bactérie développée, leur sérum était prélevé et injecté aux patients tuberculeux. Le procédé scientifique était à la fois fascinant et complexe. L'idée que le sang de l'animal soit mêlé au sien la dégoutait, mais elle était déterminée à tout essayer si c'était cautionné par la science. Elle aurait souhaité que le Dr. Sorapure soit présent, il aurait su apprécier cette évolution de la microbiologie et l'aurait encouragé à se proposer pour ce nouveau traitement.

En l'introduisant dans la salle d'examen, l'assistant du Dr. Spahlinger lui dit que le médecin avait glissé son rendez-vous dans un calendrier déjà très chargé. Il la fit entrer dans la salle d'attente. Elle pensait rencontrer un scientifique beaucoup plus mature que le jeune homme robuste qui l'observait de son bureau. Son teint d'alpiniste des sommets suisses n'avait rien à voir avec l'allure d'un chercheur se consacrant à la culture des bactéries. Peut-être même, était-il plus jeune qu'elle.

L'examen fut plutôt bref. Elle se retrouva rapidement assise face à son bureau, attendant anxieusement qu'il finisse de lire son dossier médical qu'il n'avait visiblement pas encore consulté.

Il leva les yeux vers elle: « Oui, Mme. Murry, je peux vous soigner, mais il vous faudra être patiente. Mes méthodes prennent beaucoup de temps parce qu'il nous faut trouver la bonne combinaison des cultures qui détruiront les bactéries caractérisant votre tuberculose. Naturellement, ceci

est sans garantie.

--- Le mot "patiente" est à double sens, n'est ce pas? Je trouve ironique d'être une patiente, tout en devant être patiente quand il s'agit de sauver ma vie. Vous offrez l'espoir à des milliers de gens comme moi qui n'en n'avaient plus, mais néanmoins il nous est difficile d'être patients. »

Le téléphone sonna.

Après une longue conversation en allemand, il reprit: « Voyons, où en étais-je?

--- Nous étions en train de parler "patience", Docteur. » dit-elle, ne cachant pas son irritation.

--- Ah, oui. Désolé pour cet appel. Je suis terriblement sollicité et nous sommes trop peu nombreux. J'allais vous expliquer qu'il vous faudra vivre ici, à Genève, afin que je puisse suivre de près l'évolution après chaque période d'inoculation. Ce peut être un processus très long.

--- Combien de temps?

--- Oh, sans doute une année, voire plus. Mais une fois que nous aurons trouvé le bon sérum, la période de restauration peut être courte. Pour certains de nos patients, cela ne prend que quelques mois. Le vaccin est tout à fait efficace.

--- Je vois. Puisse-je vous demander le coût de ce traitement? »

Il sembla vexé. « Le prix? Je n'attends aucun honoraire de votre part, Mme. Murry. Ma rémunération sera de pouvoir rajouter votre nom à ma liste des malades guéris. »

Ce médecin qui ne demandait aucun honoraire ne lui inspirait guère confiance. En fait, le gouvernement britannique projetait d'investir généreusement dans sa découverte. Si la liste des patients guéris s'allongeait, de nombreux autres pays investiraient des sommes mirobolantes pour produire son sérum en grande quantité.

Il retourna au dossier de Katherine et griffonna quelques annotations. Elle sentait son esprit de diagnostic à l'oeuvre essayant d'évaluer les probabilités de l'ajouter à sa liste. C'est ça, pensa-t-elle, il a besoin de moi, mais moi, est ce que je veux devenir son cobaye?

« Je vois que votre tuberculose a été diagnostiquée en 1918. Cela rend votre guérison plus difficile que pour des malades plus récents. De plus, l'effort pour respirer avec des poumons endommagés affaiblit

votre coeur. Ajoutez à cela les rhumatismes. Nous avons là, un cas particulièrement difficile à prendre en charge. »

Katherine rangea son carnet de notes et se leva pour partir.

« Mme. Murry, j'ai dit "difficile", pas "impossible". Vous êtes très jeune, il y a donc de l'espoir. Mais comme je vous l'ai dit, je ne peux vous suivre que si vous vous installez à Genève. Notre personnel peut vous aider à trouver un logement confortable.

--- Mais Docteur, j'ai décidé de m'installer dans les montagnes. Je suis écrivain et il est très important pour moi de poursuivre mon travail pendant le traitement.

--- Je vois. Laissez-moi vous faire une autre suggestion. Il y a une clinique réputée à quelques heures d'ici à Montana, dirigée par le Dr. Théodore Stephani. Je vous recommande vivement son "traitement au grand-air". Il obtient d'excellents résultats avec les patients tuberculeux. Si vous voulez, je peux l'appeler.

--- Oui, s'il vous plaît, faites le. » Elle mit ses gants. « Il ne faudrait pas que la tuberculeuse que je suis, monopolise trop votre précieux temps. » Il ne releva pas.

Des yeux profondément bruns et bovins quittèrent leur repas herbeux pour la regarder partir. Elle frissonna à l'idée que du sang de cheval, de vache, comme de n'importe quel autre animal puisse courir dans ses veines et elle tourna son regard vers les sommets blancs des Alpes.

Sans consulter LM, ni même écrire à Jack, elle contacta le Dr. Stephani et lui demanda un rendez-vous. Pourquoi ne pas aller plus haut? Elle sourit au Mont Cervin qu'elle pouvait voir de son balcon.

Elle fut surprise par la rapidité de sa réponse. Il lui proposait de la rencontrer deux jours plus tard, à Sierre, le village juste en dessous de la clinique. Faisant preuve d'une rare spontanéité et sans regarder à la dépense, elle loua une automobile pour la conduire dans les montagnes de Sierre.

En route, dans l'air pur et frais, elle arriva requinquée à l'hôtel "Château Bellevue" où le Dr. Stephani la reçut dans un salon privé. Elle eut de la difficulté à comprendre son anglais fortement teinté d'un accent suisse-allemand. Fascinée par les hauts plafonds dorés du salon, d'où pendaient des chandeliers en cristal, elle en oubliait presque pourquoi elle

était là. Mais elle reprit soudainement ses esprits quand le stéthoscope glacial se pressa contre sa poitrine.

Le Dr. Stephani l'examina beaucoup plus sérieusement que ce que l'avait fait le Dr. Spahlinger et prit plus de temps à noter ses observations. Elle se rhabilla, s'assit en face de lui sur le divan. Elle fut une fois de plus distraite par la beauté d'un rayon de soleil scintillant sur les voltiges de deux abeilles. "Il me faut vivre pour l'instant présent, pensa-t-elle, je le sais maintenant. Aujourd'hui est une journée divine et c'est tout ce qui compte."

Venant de loin, la voix du Dr. Stephani la ramena à la réalité.

« Mme. Murry?

--- Oui, je suis désolée, que disiez-vous?

Il avait lu son dossier médical et répétait ce que tant d'autres médecins déjà avaient constaté sur son état de santé. Elle aurait voulu lui dire quelque chose comme: " Oui, tout cela est la vérité, mais écoutons et regardons plutôt les abeilles. C'est la première fois que je les entends bourdonner de cette manière. Et voyez-vous ces plantes adorables derrière les fenêtres? Cela me rappelle l'Afrique."

Son coeur et ses poumons étaient devenus un sujet si remarquablement assommant qu'elle ne pouvait plus imaginer que lui ou quiconque puisse encore s'y intéresser. "Mais c'est pourtant pour ça que je suis là," se souvint-t-elle. Elle détourna son attention des beautés qui l'entouraient et se recentra sur le visage sérieux du Dr. Stephani. « Vous êtes une jeune femme courageuse pour venir jusqu'ici seule, avec une santé aussi précaire. Beaucoup de tuberculeux "jettent l'éponge" plus vite, non seulement physiquement mais aussi psychologiquement. Il semblerait que vous ayez appris à surmonter vos pathologies car je relève que vous en avez plusieurs.

--- Je crois aux miracles, Docteur, je suis sûre qu'il y a un traitement pour moi.

--- Je dois vous dire que moi en revanche, je ne crois pas aux miracles, mais en la capacité de la science à trouver des traitements qui guérissent ou du moins qui permettent de continuer à vivre.

--- Pensez-vous que je pourrais compter ne serait-ce que sur une petite rémission si je suis soignée chez vous? »

Il scruta le dossier médical. Katherine retint sa respiration.

« Oui, je le pense. J'ai connu des patients, aux poumons aussi endommagés que les vôtres, qui ont retrouvé la santé. Je n'ai aucune idée du temps que cela prendra, ni du temps qu'il vous restera à vivre Mme. Murry. Mais notre "traitement au grand air" augmentera vos chances de survie si vous êtes assez résistante pour tolérer l'air froid.

--- Merci pour votre franchise, Docteur. Si vous le permettez, je vais faire le nécessaire pour m'installer à Sierre et commencer votre programme immédiatement.

--- Oh, vous voilà bien prompte à la décision.

--- Votre réputation et celle de votre clinique sont excellentes. Je pense que je serai en sécurité chez vous. D'ailleurs, rien que d'être au coeur des montagnes, je me sens déjà mieux.

--- Bien! Je vais arranger cela avec le Dr. Hudson pour qu'il supervise votre situation. Il est anglais comme vous et spécialiste des maladies pulmonaires tout à fait reconnu. Nous travaillons en équipe et il me tiendra au courant de vos progrès. »

A ce moment-là Katherine pensa lui dire qu'elle était néo-zélandaise, mais n'en fit rien.

« Notre sanatorium est au Palace Hôtel à Montana. En partant d'ici, c'est un petit trajet en funiculaire, mais c'est tout de même à 1 500 m d'altitude. En attendant qu'une chambre se libère, vous pouvez commencer le traitement immédiatement dans n'importe quel hôtel de Sierre dont les restaurants proposent les mêmes menus que la clinique. C'est possible car bon nombre de nos clients vivent au village. Il vous faudrait aussi un balcon assez grand pour y installer une chaise-longue.

--- Je pensais que par définition, les balcons suisses étaient tous nantis de chaises-longues. »

Il rit pour la première fois et cela dissipa complètement les derniers doutes qu'elle aurait pu avoir sur son tempérament. Les seuls médecins qui lui inspiraient confiance étaient ceux qui ne craignaient pas de rire franchement.

Au retour, très favorablement impressionnée par le Dr. Stephani, elle se cala confortablement dans les fauteuils de velours de la voiture de location. Mais son enthousiasme retomba au fur et à mesure que la voiture descendait vers Montreux. En fait elle aurait souhaité entendre le Dr. Stephani lui dire: « Dans six mois maximum vous serez guérie. »

Pour évacuer ce désespoir soudain, elle demanda au chauffeur de s'arrêter le long d'une avenue bordée de peupliers. Dans cet éclatant corridor vert, tacheté de soleil, elle put admirer les chariots de bois qui transportaient des familles entières. Plus loin, la place du marché était décorée de guirlandes et les gens dansaient au son d'un orchestre. La plupart des femmes portaient d'énormes bouquets de pivoines cramoisies éclatantes. Les villageois vendaient ou achetaient des animaux de la ferme. Beaucoup d'autres encore étaient dans les bistrots, sous les châtaigniers aux fleurs roses et blanches. Des jardinières de narcisses étaient accrochées aux fenêtres où s'encadraient des jeunes filles soigneusement coiffées de foulards orange et rouges. Elle fut tentée de se joindre aux festivités, mais le chauffeur poursuivit la route vers la vallée.

Ce soir-là, elle écrivit dans son journal:

Quelle redoutable calamité que d'aimer la vie comme je le fais. Il me semble qu'avec le temps qui passe, je l'aime de plus en plus. Jamais je ne pourrai en faire une habitude --- c'est un émerveillement constant. J'espère vraiment y tenir ma place assez longtemps pour achever une oeuvre réellement valable.

De son bureau elle admira la pleine lune qui enveloppait d'un halo le chapeau enneigé du Mont Bernèse. "Il me faut faire des projets et aller de l'avant," pensa-t-elle.

Le lendemain, au petit déjeuner, toute excitée, elle raconta à LM sa rencontre avec le Dr. Stephani et s'amusa de l'expression choquée sur le visage de son amie. « Vous voyez, je vous l'avais dit, je suis capable de faire des choses par moi-même. » Elle lui demanda pourtant de vérifier si des chambres étaient disponibles à l'hôtel "Château Bellevue" de Sierre. Elle ne voulait résider nulle part ailleurs. « Montreux est hideux comparé aux villages que j'ai traversés hier de retour des montagnes. »

Elle passa l'après-midi sur le balcon, allongée sur sa chaise-longue. Grisée d'altitude, elle suivait ainsi les instructions que le Dr. Stephani lui avait donné concernant les cures en plein air, tout en se trouvant quelque peu ridicule, emmitouflée jusqu'au cou dans toutes les couvertures trouvées dans sa chambre.

QUELQUES JOURS PLUS TARD, elle s'installa avec LM à l'hôtel "Château Bellevue". Elle écrivit à Jack pour lui transmettre sa nouvelle adresse et lui précisa que ce serait également la "sienne" dès qu'il aurait terminé sa tournée de conférences à Oxford. Elle pensa que c'était le bon moment pour parler à LM de l'éventuelle venue de Jack dans les semaines à venir. Mais elle n'en fit rien. Et s'il changeait ses projets? Et puis LM s'était si bien adaptée dans les Alpes. Le paysage était tout à fait à sa mesure. C'est de bon coeur qu'elle partait quotidiennement à l'assaut des montagnes, laissant Katherine à son "traitement" sur le balcon.

A Montreux, elle avait reçu un paquet de son père, qu'elle n'avait toujours pas ouvert. Sachant qu'il était désormais réticent à lui verser son allocation, elle craignait le pire, cauchemardant même que le colis apportait la nouvelle de la suspension de ce revenu.

Sans cet argent, elle ne pourrait se permettre la cure dans le service du Dr. Stephani. La seule pensée d'ouvrir le paquet la faisait paniquer.

Le choc serait moins rude à encaisser si Jack l'ouvrait à sa place et lui en transmettait le contenu.

Jack, écrivit-elle, je suis certaine que la lettre de Père contient ce que je redoute le plus. Pouvez-vous l'ouvrir, la lire et me dire ce dont il s'agit?

Jack lui retourna le paquet et la lettre en l'informant qu'il ne s'agissait que de son livret bancaire. Mr. Kay de la banque l'avait malencontreusement envoyé à son père et ce dernier se contentait de le faire suivre. Jack lui fit remarquer qu'elle avait été bien sotte de s'affoler. Pourquoi diable, suspendrait-il son allocation?

Soulagée, ravigotée, elle prit sa plume et écrivit enfin à son père. Elle lui annonçait son installation en Suisse, où elle était suivie par le Dr. Stephani. Mais un trop long silence les séparait maintenant et elle éprouva le besoin d'explications. Elle était encore profondément blessée de savoir qu'il avait jeté au feu ses écrits.

Elle reposa son stylo et fixa la feuille blanche. Elle craignait les conséquences que pourrait entraîner la vérité. Elle écrirait plus tard, quand elle serait pratiquement rétablie. Elle pourrait alors lui faire part de ce projet de voyage à Wellington, trop souvent remis à plus tard, auquel Jack et elle songeaient depuis si longtemps.

JUIN – NOVEMBRE 1921

CHÂLET DES SAPINS

Il a neigé abondamment dans la nuit de dimanche. Lundi a été le premier jour vraiment parfait de cet hiver. On aurait dit que le bonheur de Bogey et le mien étaient au zénith ce jour-là. Nous avons le sentiment qu'il était impossible d'être plus heureux. Assis un instant sur le balcon de la chambre par exemple, ou conduisant le traîneau entre les murs de neige, il était beau, si beau sans son chapeau, se promenant les mains dans les poches . . . Puis après un baiser rapide je m'en suis allée, mais sans hâte.

Carnets de notes ----- KM

JACK ET KATHERINE ÉCHANGÈRENT DES LETTRES profondément sincères pendant les deux mois de leur séparation. A la fin de sa série de conférences à Oxford, il écrivait:

"Faites-moi confiance comme si j'étais une partie intégrante de votre coeur. Je suis une partie de votre coeur. Et maintenant c'est comme si vous étiez dans mes bras, ma merveilleuse épouse. Vous y serez toujours jusqu'à mon arrivée en juillet."

Et elle répondit:

"Je ne vous ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui. Ce doit être notre été indien, je pense."

Son arrivée fut un joyeux et lumineux moment venant rompre une routine par trop ennuyeuse. Ils quittèrent Sierre où Katherine avait entamé sa cure de plein air et s'installèrent au "Palace Hôtel" non loin du Dr. Stephani, à Montana.

A l'issue d'une semaine en sanatorium, elle commença à montrer des signes d'impatience. La vie mondaine et en grande pompe de Montana ne correspondait pas à ses goûts simples. Dans le parc médical, les riches malades métamorphosés par la pathologie en patients désespérés, clopinaient sur leurs béquilles ou étaient poussés en fauteuil roulant; spectacle qui ne la ramenait que trop à une vision viscéralement effrayante et innommable de l'avenir qui l'attendait.

Et puis il y avait le règlement. Le Dr. Stephani affirmait que le stress favorisait le développement du bacille. Il encourageait donc ses patients au repos complet afin de bénéficier pleinement du traitement. Mais l'inaction rendait Katherine nerveuse. Rien de bon ne pouvait lui advenir dans cette oisiveté traîtresse. L'air pur de l'altitude avait amélioré sa respiration et apaisé sa toux. Alors oui! Elle voulait bien se reposer toute la journée sur une chaise-longue, à 5 000 pieds au dessus du niveau de la mer, mais pas sans ses carnets et son écritoire, ni trop loin d'une table garnie d'encre et de papier.

Avec Jack à ses côtés, elle ne voyait aucune raison les empêchant de s'installer dans un chalet où ils pourraient travailler côte à côte, comme ils l'avaient fait à Bandol, ou à la "Villa Isola Bella" à Menton.

Le Dr. Hudson, auquel le Dr. Stephani avait confiée le suivi médical de Katherine, suggéra le chalet de sa propre mère, perché sur les falaises toutes proches de Montana, une de ces maisons qu'elle avait eu la joie d' admirer en arrivant dans la région.

"Le chalet des Sapins" était parfaitement situé, à seulement une demi-heure de marche du "Chalet du Soleil" où résidait sa cousine Elisabeth, à Randogne. Dans la direction opposée, à une petite course en voiture vers Montana, elle pourrait continuer son traitement à la clinique du Dr. Stephani.

L'arrivée de Jack avait décontenancé LM, mais cette dernière avait accepté la situation grâce à son habituelle capacité d'adaptation. Elle appréciait les Alpes et avait trouvé un travail d'infirmière à la clinique

ainsi qu'un logement sur Montana. Elle avait cependant précisé à Katherine et Jack, qu'en cas de besoin, ils pourraient toujours compter sur elle pour faire les courses au village.

Ils employèrent Ernestine pour le ménage et la cuisine et emménagèrent dans le petit chalet. Ses trois étages permettaient à chacun d'avoir son propre bureau. Dans le salon du rez de chaussée trônait une cheminée massive et Katherine frissonnait déjà à l'idée du froid requérant un tel âtre. La météo était si clémente cet été qu'il était difficile d'imaginer les rigueurs de l'hiver.

Ils se plièrent avec plaisir à une nouvelle routine --- travail le matin, pique-nique ou promenade l'après-midi, puis encore travail en fin de journée. Après le dîner, ils se lisaient ce qu'il avaient écrit dans la journée, ou bien se faisaient mutuellement la lecture de leur auteur préféré du moment, ou encore jouaient aux échecs ou aux cartes devant la cheminée.

Cet été là, à trente deux ans, Katherine s'épanouissait dans ce chalet magique, au sommet du monde. Elle marchait encore en boitillant mais son coeur reprenait des forces et elle pouvait accompagner Jack dans de courtes promenades dans les bois. Les jours où il faisait doux, elle arrivait même à marcher jusqu'au "Chalet du Soleil" pour passer l'après-midi à bavarder avec Elisabeth. Ils ne voyaient personne, excepté LM quand elle rapportait les courses du village et restait pour le thé.

La toux atténuée de Katherine ne réveillait plus Jack. Ils dormaient ensemble dans la chambre au deuxième étage, où se trouvait un poêle et le lit le plus spacieux de la maison.

Un soir, assis en tailleur sur le lit, ils dessinèrent les plans du chalet qu'ils projetaient de bâtir à proximité. Cet après-midi-là Jack avait conduit Katherine en calèche. Secoués par les cahots de la route, ils avaient fini par trouver un endroit pour leur pique-nique, un monticule herbeux donnant sur le chapeau neigeux du Weisshorn. Ils avaient levé leurs coupes de champagne et trinqué à leur décision de ne plus retourner vivre en Angleterre. *The Heron* serait un chalet construit ici. Pourquoi pas? Où pourraient-ils être plus heureux? Et ainsi coupés du monde qui se déroulait à leurs pieds, ils avaient l'impression que le temps à consacrer à leur oeuvre était illimité.

Elisabeth les avait avertis, qu'il était courant pour de nouveaux venus dans les Alpes, de se sentir stimulé par l'air pur, l'altitude, les montagnes

enchanteresses, et le temps magnifique. Tout ça pouvait monter à la tête. L'air était grisant. Il suscitait les passions. « Advienne que pourra . . . » fut la seule réponse qu'ils firent à cet avertissement.

Jack ayant terminé la mise en forme de ses conférences d'Oxford en vue de leur publication, il avait entamé l'écriture de son deuxième roman: "*Ce que nous sommes.*" Katherine pour sa part écrivait tous les jours. Ses textes s'envolaient littéralement par la fenêtre du balcon, vers divers éditeurs londoniens. Aucun ne fut rejeté et Katherine apprit par les lettres de ses amis que l'on parlait d'elle de façon flatteuse dans les salons. Et, "cerise sur le gâteau", elle décrocha un contrat lucratif avec un journal anglais *The Sphere* qui publierait deux fois par mois ses nouvelles. Et Jack, devenu le plus populaire critique de Londres, contribuait aux finances par ses essais et ses critiques.

C'est au lit que, cette nuit-là, ils imaginèrent "*The Heron*". La forêt de sapins à l'arrière de la maison, le Bernèse-Ober bloquant le vent glacial soufflant du nord et, comme au "Chalet des Sapins", deux grands balcons faisant face aux formes massives du Mont Blanc et du Cervin. Et bien sûr, la vallée verdoyante du Valais se déroulant à ses pieds. Ces projets leur donnèrent le vertige à tous deux et ils s'écroulèrent de rire sur le lit. Il la prit dans ses bras et lui fit l'amour.

« Nous l'appellerons "Chalet Content", » déclara Jack la voix étouffée dans l'oreiller de plumes. Puis tout étourdi: « Ne le dites à personne, mais j'ai besoin de dormir. »

Elle parcourut la chambre du regard et sourit. Sur chaque étagère, chaque rebord, elle avait placé des bouquets de fleurs alpines, découvertes par Jack lors de ses escapades. Que de fleurs pressées entre les pages des livres qui garnissaient les étagères ou s'entassaient sur le sol contre le mur. Suffisamment de livres pour les occuper bien des années à venir.

Elle ferma les yeux pour savourer son bonheur. Jack marmonna: « Certainement pas plus de deux étages et une grande cheminée ouverte . . . » Il sortit son bras des couvertures et elle se blottit contre lui. Serrés l'un contre l'autre, ils regardèrent le quartier de lune baignant dans une multitude d'étoiles scintillantes.

Elle murmura à son oreille: « Et des abeilles?

--- Absolument, beaucoup d'abeilles et je tiens aussi à élever une chèvre. » Elle riait, ne pouvant imaginer son paresseux de mari, véritable

rat de bibliothèque, sortir dans le petit matin traire sa chèvre.

« Penser aux chèvres et aux abeilles me donne faim, pas vous? » dit-il. « Oh si, terriblement!

--- Je file chercher une assiette de gâteau au citron d' Ernestine et vous réchaufferez le lait ici, sur le poêle. »

Wingley pelotonné à leurs pieds, se réveilla et applaudit à leur idée en ronronnant et en se léchant les babines. C'est LM qui avait fait le voyage en train avec lui dans un panier, depuis Londres. Katherine lui avait mentionné combien il lui manquait.

*11 SEPTEMBRE 1921 --- Le manteau neigeux s'étendait sur les rochers et les sommets des sapins, écrivait-elle dans son carnet. Elle contemplait les hautes crêtes dans le lointain. Du balcon, allongée sur sa chaise-longue au chaud sous les couvertures, elle admirait le premier clin d'oeil du soleil par dessus les chaines de montagnes. Elle avait travaillé toute la nuit sous le coup d'une impulsion qui avait duré neuf heures et avait terminé la plus longue de ses nouvelles, *At the Bay*. Il était bon de pouvoir étirer les jambes et de savourer ce sentiment d'extase qui suivait le travail accompli. Elle était particulièrement satisfaite de ce dernier effort, qui lui permettait de remplir la promesse qu'elle s'était faite jadis, après la mort de son frère de vingt et un ans à la guerre, d'écrire sur sa famille aimante et son enfance.*

Elle songea à réveiller Jack, mais il n'était pas du genre à apprécier les heures trop matinales et encore moins accompagnées des bavardages de sa femme. "Il faut pourtant que je parle à quelqu'un" pensa-t-elle et elle saisit sa plume pour écrire à Brett --- elle était peintre et donc, comme elle, comprenait la satisfaction de l'artiste devant le fruit de l'effort. La rupture qui avait suivi la malheureuse liaison entre Brett et Jack était consommée et depuis que Katherine était en Suisse, elle échangeaient une correspondance régulière.

Le plaisir de toute lecture, écrivait-elle, est double lorsque la personne avec laquelle on vit partage les mêmes livres. Je mentirais si je n'avouais pas que ce qui me manque ici est de voir du monde. Je ne

demande pas la foule, mais il y a des moments où je ressens vraiment le besoin de voir, d'entendre et d'écouter --- d'écouter, surtout.

Tout ce qu'elle pouvait "écouter" ce matin-là, était la profonde respiration de Jack à l'étage en dessous.

Sa plume tacha le papier, elle effaça la trace de l'encre et continua:

Je viens juste de terminer une nouvelle histoire. J'y ai travaillé toute la nuit. Il y a environ soixante pages. J'y ai décrit toutes sortes d'endroits --- allant et venant --- j'espère que c'est bon. En tout cas, je ne peux donner plus. J'y ai mis tout mon coeur, toute mon âme --- dans le moindre petit détail. Oh! Mon Dieu! J'espère que cela procurera du plaisir à quelqu'un. Je dois reconnaître qu'il est tellement étrange de faire revivre les morts. J'avais l'impression de leur dire: "Vous n'êtes pas morts mes chéris. Je n'ai rien oublié . . . Tous mes souvenirs . . . Vous vivrez à nouveau à travers moi, dans toutes vos richesses, toute votre beauté."

C'était un tel frisson de réveiller ces esprits qu'elle chérissait tant. Tout comme les touches d'un pinceau sur l'esquisse, d'où émergeait une image, le souvenir d'une sensation, d'une vision déjà ressentie, jusqu'à ce que tous ces souvenirs retrouvent une nouvelle vie sur la toile.

Wingley interrompit la rédaction de sa lettre en bondissant du bord de la fenêtre sur la terrasse, étirant longuement son corps grassouillet, dans la première flaque de soleil du matin.

Un dernier liseré de ciel de nuit avait laissé place à un matin tout neuf. "Y'a-t-il vraiment un metteur en scène invisible qui dirige ce spectacle et vient en éclairer la scène?" s'interrogea-t-elle. Témoin de la nature qui s'éveillait autour d'elle en un jour nouveau, de son perchoir, elle aurait presque pu croire en Dieu.

"Non, nous ne rentrerons certainement pas en Angleterre dans les années à venir," écrivait-elle à Brett. *"Il vous faudra venir nous voir ici."* Une brume envahit la vallée, enveloppant le jaillissement du soleil. Elle frissonna et ramena la couverture vers elle. *"Mais prenez des vêtements chauds."*

Reconnaissant finalement à quel point elle était épuisée et gelée, elle descendit et se glissa sous les couvertures aux côtés de Jack.

CE N'EST QU'APRÈS AVOIR FÊTÉ son 33ième anniversaire que de sombres nuages masquèrent le soleil, signe avant-coureur de l'approche de l'hiver. L'exaltation dûe à l'air pur et à l'altitude cessa son effet magique, dans un chalet qui n'avait jamais été vraiment assez chaud malgré la grande cheminée du rez de chaussée et les tuyaux du poêle qui sifflaient à longueur de journée.

Dans un premier temps, Katherine avait été satisfaite des deux nouvelles, *At the Bay* et *The Garden Party*. Mais maintenant elle avait le sentiment qu'elle aurait pu faire mieux. Jack ne partageait pas son avis, lui répétant que c'était ce qu'elle avait fait de mieux. Elle sentait qu'il y manquait quelque chose. Elle n'arrivait pas à discerner quoi, mais savait qu'elle trouverait la réponse en persévérant dans son travail. Elle entama une autre nouvelle, *The Doll's House*, qui se déroulait aussi dans la maison de son enfance en Nouvelle Zélande.

Avec les premiers vents d'hiver, ses quintes de toux revinrent de plus belle. Elle dormait au troisième étage, plus froid, afin de ne pas réveiller Jack. Beaucoup plus fréquemment dans la journée, il s'échappait dans les bois où elle ne pouvait pas le suivre, escaladant des rochers escarpés à la poursuite de plantes inconnues, ou dévalant des pentes à ski avec Elisabeth et ses amis.

Elle ne lui demandait jamais de rester à la maison, mais était gagnée par l'angoisse quand elle entendait la porte d'entrée se refermer et le silence pesant s'installer. Que se passerait-il si elle avait une attaque comme en Italie? Ernestine ne montait que si Katherine l'appelait. Il s'écoulerait des heures avant qu'elle ne la trouve. Et puis Jack était peu soigneux et abandonnait ses affaires n'importe où. Sur chaque chaise traînait un de ses vêtements. Il tenait pour acquis qu'elle s'occuperait de la nourriture, des menus et des finances. Cela ne pouvait pas fonctionner. Elle était fragilisée par la maladie et épuisée par la gestion des tâches domestiques qui s'additionnaient au temps qu'elle consacrait à l'écriture. Tout ceci ne lui laissait que peu de disponibilité pour son traitement quotidien au grand-air sur le balcon.

Elle invita LM à venir prendre le thé. Celle-ci, résignée à vivre seule au village, s'y était fait de nouveaux amis et avait souvent dit à Katherine combien elle était satisfaite de son travail au sanatorium.

Katherine ne savait pas comment son amie réagirait à la proposition de revenir vers elle, à la fois comme aide-soignante mais aussi dame de compagnie.

« Que se passe-t-il avec Jack? Ne peut-il vous aider?

--- Oh, vous connaissez Jack. Il peut disparaître pendant des heures et quand il rentre, il est distrait ou bien travaille dans son bureau. Je vous demanderais seulement de m'apporter le déjeuner, de servir le thé, de ranger un peu et de me tenir compagnie quand il n'est pas là. »

Toutes deux jetèrent un coup d'oeil circulaire au salon qui laissait fort à désirer. LM ne répondit pas tout de suite et Katherine rajouta: « Voulez-vous y réfléchir quelques jours?

--- Non, non. Je suis juste un peu déconcertée. Vous m'aviez dit qu'avec Jack vous vous entendiez si bien qu'il valait mieux que je vous laisse dans votre intimité. Mais naturellement je viendrai, si c'est ce que vous souhaitez. Il va falloir que je change mes horaires au sanatorium. Mais ne craignez-vous pas que je sois "dans vos pattes"?

--- Ne vous faites aucun souci à ce propos.

--- Bien, alors je commencerai demain. » Elle ramassa le pull-over que Jack avait lancé sur le dossier d'une chaise et le rangea dans le placard en prenant congé.

DÈS QU'ELLE EUT TERMINÉ *The Doll's House*, Katherine nota dans son carnet:

"Il n'y a pas de mot pour dire le froid que je ressens et l'hiver n'a pas encore commencé. Notre chauffage central tourne à longueur de journée, mais je dois rester dehors, en plein-air, sur le balcon au moins six heures par jour. Et même enfouie sous les couvertures mes doigts se transforment en glaçons."

Le soir, avec Jack, ils se blottissaient près de la cheminée du salon où ils se lisaient à tour de rôle l'oeuvre complète de Jane Austen. Ils avaient terminé *Emma* et en étaient à présent à *Mansfield Park*.

C'est aux alentours de Noël qu'Alfred R. Orage, un ancien éditeur et

néanmoins ami de Katherine, leur fit parvenir un paquet. Elle s'étonna que ce colis fut adressé à Jack, sachant qu'Orage et lui n'avait jamais été vraiment des amis. A un moment donné, ils avaient été en compétition pour publier les écrits de Katherine dans leur journal respectif.

Elle regarda Jack ouvrir le paquet et remarqua qu'il fronçait les sourcils en découvrant son contenu.

« Vous a-il envoyé un livre, Jack? Comme c'est curieux. Quel en est le titre?

--- *Cosmic Anatomy*. Pourquoi diable, m'envoie-t-il, à moi, un livre avec un titre pareil? » Il lu la lettre qui l'accompagnait et regardant Katherine rajouta: « Il me demande de faire un article. Essaie-t-il d'être drôle? Il sait parfaitement que je n'éprouve aucun intérêt pour la théosophie ou le mystique ni même, comme le dit ici l'auteur, le Dr. Wallace, pour "la volonté de croire". »

Il le feuilleta, tout en secouant la tête, le ferma d'un coup sec et l'abandonna sur la table. Quand ils montèrent se coucher, Katherine l'emmena avec elle.

« Qu'est-ce que vous allez faire avec ça? » demanda Jack en regardant avec un sourire méprisant le livre qu'elle tenait dans la main. « Votre esprit serait certainement mieux nourri par la lecture de Chaucer ou de Shakespeare que par ce charabia.

--- Pourquoi réagissez-vous aussi violemment à ce livre, alors que vous ne l'avez eu dans les mains que cinq minutes? Orage ne vous ferait pas perdre votre temps si ce livre ne valait rien.

--- Et bien, je préférerais que vous ne le lisiez pas.

--- Pourquoi, Jack?

--- Nous sommes heureux ici. Je ne veux pas que le premier théologien venu ou autre charlatan ne tente de vous convaincre du contraire. »

C'EST LA SEMAINE SUIVANTE, QU'UN SOIR, elle saisit "Anatomic Cosmique" sur sa table de nuit et l'ouvrit à la première page. Beaucoup plus tard, elle lisait encore. Le style en était difficile et le contenu suscitait chez elle de nombreuses questions, restant à ce jour et à ses yeux, sans réponse. Cependant la théorie du Dr. Wallace, quant au fait que certaines réactions de causes à effets étaient les mêmes depuis la nuit des temps, éveilla son intérêt.

Jack vint lui souhaiter "bonne nuit" et s'assit au bord du lit.

« Ah! Ainsi donc, vous lisez ce livre; j'aurais préféré que vous y renonciez.

--- Pourquoi, Jack? Je pense que vous êtes jaloux. Mon amitié avec Orage vous a toujours contrarié, mais je ne me souviens pas que vous ayez jamais tenté de censurer mes lectures. Ce livre est fascinant et sans doute plein de sagesse. Le Dr. Wallace est un théologien reconnu, tout à fait bien documenté sur ce que vous appelez de façon insultante "Doctrines Occultes". Il s'agit, en fait, de théories religieuses. Une approche alternative de nos expériences pourrait susciter d'intéressantes discussions entre nous. Et peut-être cela nous ferait-il du bien à tous deux de voir les choses sans dédain ni arrogance intellectuelle.

--- Mon intégrité de septique ne me permet pas de considérer la pensée théosophique comme digne de considération. C'est pourquoi, je n'écrirai rien sur cet ouvrage. Quand je suis entré, il y a un instant, j'ai cru vous entendre marmonner des incantations vaudous.

--- Oh! Jack, ce n'était pas du vaudou. C'était un verset des Upanishad: *Om, Krato smara, Klibe smara, Kritam smara.*

--- Et qu'est ce que ça veut dire?

--- Je ne sais pas encore. »

Il secoua la tête.

« Jack, essayez de vous montrez quelque peu tolérant. Cet air si sévère ne sied pas à votre beau visage. Regardez, je ne lis pas que ça. » Sur son lit, se trouvait aussi *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare ainsi que la *Bible*.

« Intéressante collection, ma chérie! » Il l'embrassa sur le front. « Ne lisez pas toute la nuit. Je vous réveillerai en vous apportant votre thé demain matin avant d'aller skier avec Elisabeth. »

"Je ressens beaucoup d'amour entre nous. Un tendre amour. Pourvu

que ça dure!" nota-t-elle dans son carnet quand il fut parti. Mais dans son lit, incapable de trouver le sommeil, elle se demandait ce qui pourrait changer; il se montrait rétif face à ses tentatives pour trouver d'autres moyens de guérison.

Elle s'assit et reprit le brouillon du courrier qu'elle avait envoyé à Orage l'année précédente depuis Menton.

"J'ai ces paroles au bout des lèvres depuis des mois.

Je veux que vous sachiez à quel point je suis sensible à votre merveilleuse et constante gentillesse à mon égard et aussi vous remercier pour tout ce que vous m'avez permis d'apprendre. J'ai encore --- honte à moi --- tant de travail à accomplir à votre écoute. Vous m'avez appris à écrire, à penser; vous m'avez montré ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter.

Mon cher Orage, je ne peux vous dire combien de fois je reviens à nos conversations et me remémore mon maître tout en écrivant. Suis-je impertinente? Si c'est le cas, pardonnez-moi, mais laissez-moi vous remercier Orage --- Merci pour tout. Si seulement un jour je pouvais écrire quelque chose d'assez bon pour vous "l'offrir" . . . Et si je n'arrive pas à repousser l'échéance qui se tient derrière la porte, au moins saurez-vous que telle était mon ambition.

"La boucle est bouclée," pensa-t-elle. Au début de sa relation avec Orage, elle s'était élevée contre les croyances théosophiques. En rencontrant Jack, elle avait cessé d'écrire pour *New Age*, la revue que dirigeait Orage et s'était montrée plus sévère encore vis-à-vis des livres d'inspiration religieuse. Elle avait affirmé dans *Rhythm*, que le mysticisme n'était qu'une admiration passionnée pour ce qui n'avait pas de réalité concrète et conduisait à l'anéantissement de toute création artistique.

C'était avant qu'elle ne soit définitivement malade. Maintenant, allongée sur son lit, le regard posé sur les sommets enneigés, lumineux de clair de lune, elle se demandait pour la première fois s'il lui serait possible de vaincre la maladie sans l'aide de la science ou de la médecine. L'auteur de *"Cosmic Anatomy"* croyait que l'esprit pouvait contrôler, transcender et même survivre au corps. Même le sien? Si elle en parlait à Jack, il ne ferait que lui rire au nez. Mais avec Orage, ils pourraient discuter toute la nuit des questions que soulevaient *"Cosmic Anatomy"*. Elle ferma les yeux et vit Orage, debout devant elle, coiffé de son chapeau de feutre, comme si

c'était hier et non douze ans auparavant ainsi qu'elle venait de le compter sur ses doigts.

EN FÉVRIER 1910, IL AVAIT PUBLIÉ "*The Child who was tired*", une nouvelle qui avait lancé sa carrière. Son hebdomadaire intellectuel et littéraire *New Age* était consacré à la littérature, aux arts, à la politique, au spiritualisme et défendait le droit de vote des femmes. C'était un havre pour les écrivains et les artistes contemporains qui émergeaient juste avant la guerre. A vingt et un ans, Katherine était la plus jeune de ses protégés. Elle obtint un respect immédiat et une notoriété instantanée, au côté d' Ezra Pound, George Bernard Shaw, H.G. Wells et G.K. Chesterton.

Elle se souvenait du jour où elle avait monté les marches de pierre menant à son bureau. Quel bel homme séduisant, avait-elle pensé en le voyant pour la première fois. Il l'avait regardée droit dans les yeux en lui serrant la main, la défiant. Elle lui avait retourné son regard sans ciller en renversant la tête. Il était si grand!

Elle pensait qu'il lui demanderait seulement de déposer ses trois manuscrits comme chez n'importe quel autre éditeur. Mais Orage lui demanda de s'asseoir et d'attendre tandis qu'il les lisait. De ses longs doigts félins, il tournait les pages une à une, tout en croisant et décroisant ses jambes. Ses lèvres bougeaient au fil de la lecture. Elle aurait voulu regarder ailleurs. Elle concentra son attention sur sa cravate rouge flamme. Son esprit s'apaisa en imaginant un champs de tulipes orange.

Il la surprit en se levant promptement à la lecture du troisième manuscrit. « Celui-ci correspond tout à fait à ce que je recherche, dit-il, un drame provoqué par les mauvaises conditions sociales. Quel en est le titre? » Sans attendre la réponse de Katherine, il était revenu à la première page. « *The Child Who Was Tired*, ça me plaît bien. Amenez-moi d'autres textes comme celui-ci, je les publierai. Je vous réserverai une colonne --- *Bavarian Babies*. »

Elle aurait préféré un autre titre. Elle avait écrit cette nouvelle en Bavière, après que Florian l'eut initiée à celles d'Anton Tchekov. Elle l'avait conçue comme un exercice, pour s'imprégner de son style, en

s'inspirant directement de l'un des textes de l'auteur russe.

Orage prenait des notes, sans remarquer son air inquiet. « Avez-vous un nom de plume, jeune fille?

--- Katherine Mansfield.

--- Très bien Mademoiselle Katharine Mansfield, » dit-il en l'écrivant de façon incorrecte. « Je ne suis pas intéressé par les autres nouvelles que vous m'avez présentées. Quand pourrez-vous m'en apporter d'autres plus satiriques comme celle-ci?

Elle n'en n'avait pas d'autres mais se garda bien de le lui dire. A ce jour elle écrivait des histoires sentimentales, sirupeuses, espérant devenir populaire auprès d'un public féminin et gagner ainsi un peu d'argent. Son regard fit le tour de la pièce miteuse et sombre. Il y avait juste assez de place pour les deux chaises sur lesquelles ils étaient assis, leurs genoux se touchant presque. Les bottes d'Orage étaient aussi élimées que les siennes. « Peut-être pourrais-je vous en rapporter, » dit-elle, imitant de son mieux la femme du monde. « Puis-je vous demander combien sont rémunérés vos écrivains? »

New Age avait la réputation de ne pas payer ses écrivains. Le magazine comptait plus de trois mille abonnés mais c'est à peine s'il rentrait dans ses investissements. Elle avait dû le surprendre dans un de ses bons jours. Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire tout en disciplinant une mèche rebelle qui lui tombait sur le front. Geste qu'elle apprit à connaître et reconnaître affectueusement. « Je vous paierai dix schillings pour celle-ci tout de suite et la même somme pour chaque texte que vous me présenterez et que j'accepterai. »

Orage ne se contenta pas de la publier. Il la prit sous son aile éditoriale pendant deux ans. Il l'encouragea à écrire des morceaux plus sérieux débarrassés d'un sentimentalisme encombrant. Avec ses encouragements et guidée par son excellent talent d'éditeur, elle prit de l'assurance et réinventa la nouvelle. Avec une attention méticuleuse à la technique, elle créa un style unique fait de phrases concises, riches de sens et de vérité. Cette écriture particulière, qui n'était ni poésie, ni prose, mais une méthode où elle donnait libre cours à l'intuition, lui permettait de pénétrer l'esprit et l'âme de ses personnages et aurait une grande influence sur tant d'autres auteurs, dont Virginia Woolf.

Quand elle rencontra Jack, sa loyauté bascula vers *Rhythm* qu'il

dirigeait.

Orage devint furieux. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, il se considéra trahi et posa un ultimatum: « Ou vous écrivez pour *New Age* ou vous écrivez pour *Rhythm*. » Or, quand il s'agissait de son travail, elle n'aimait pas qu'on lui dise ce qu'elle devait faire ou ne pas faire, que ce soit Orage ou quiconque. C'était son travail et elle ne voulait pas avoir à choisir entre qui que ce soit. Elle se jura de ne plus rien lui soumettre et dit à Jack: « Orage est bien trop laid. »

Pendant toutes ces années de brouille, elle n'oublia jamais combien elle lui était redevable. Et aujourd'hui, il était la personne avec laquelle elle souhaitait le plus parler de "*Cosmic Anatomy*" et de questions spirituelles.

DECEMBRE 1921

Le Traitement du Dr. Manoukhine

Une congestion, c'est très simple. Le poumon se remplit de sang et le coeur s'emballe. Cela donne de la fièvre, c'est douloureux et ça vous cloue au lit.

Lettres --- KM

LA FIÈVRE TUBERCULEUSE la cloua au lit plusieurs jours. Un matin, en se réveillant, elle toussa dans son mouchoir. Taché de sang, elle le cacha instinctivement quand Jack, éclatant de santé, entra dans sa chambre en lui apportant son thé.

« Comment allez-vous, aujourd'hui? » demanda-t-il, penché sur elle avec ce petit sourire craquant qui la touchait toujours profondément. « Vous semblez un peu fatiguée. J'espère que vous n'avez pas passé la nuit à travailler.

--- Non, » elle se retint de lui dire qu'elle l'avait passée à tousser, « et vous?

--- Je me sens plutôt excité à l'idée de sortir. Après le vent de la nuit

dernière, il y a plusieurs centimètres de neige fraîche. Aussi, je pensais marcher jusque chez Elisabeth. Elle a proposé de me donner quelques leçons de ski sur des pentes faciles. Est-ce que ça vous ennuie si je pars toute la journée?

--- Non, allez-y. LM viendra aujourd'hui. Prenez du bon temps. Dites mes amitiés à Elisabeth. »

Quand il fut parti, à l'idée que Jack et Elisabeth dévalaient les pentes, elle en fut jalouse. En effet sa cousine était de vingt ans son aînée, alors qu'elle-même n'avait que trente trois ans. Elle était en colère contre elle-même de n'avoir pas dit la vérité à Jack. Son absence n'avait rien de contrariant quand elle était occupée à écrire, mais à présent qu'elle était à nouveau malade et contrainte de garder la chambre, elle avait besoin qu'il soit près d'elle. Si elle le lui disait, il déprimerait et ce serait encore pire. Ne valait-il pas mieux qu'il restât dans l'ignorance?

Elle prit le journal anglais sur le plateau. Un article y relatait le voyage en Italie pour raisons de santé de l'écrivain russe Maxime Gorky. Il était tuberculeux. La presse internationale l'interviewait.

En lisant que Gorki déclarait qu'un certain Dr. Manoukhine, camarade Russe, avait enfin "découvert dernièrement un remède" contre la tuberculose, l'intérêt de Katherine s'éveilla. Elle comprit que c'était le même médecin que Kot lui avait conseillé quelques mois auparavant. Gorky affirmait qu'au moyen de rayons, le Dr. Manoukhine avait obtenu de brillants résultats sur plusieurs centaines de malades russes tuberculeux. Ce médecin se trouvait à Paris avec l'appareil à rayons X qu'il avait fait breveter et recevait de nouveaux patients.

Lorsque Kot lui avait parlé du Dr. Manoukhine, elle se sentait plutôt bien et n'avait pas souhaité envisager une autre cure qui l'aurait tenue éloignée de Jack. Mais comme toujours, les circonstances avaient changé. Aujourd'hui elle était bloquée par la neige, clouée au lit et elle crachait du sang.

Sur le champ elle écrivit à Kot, lui demandant les coordonnées du Dr. Manoukhine. Elle supposait que Jack n'avait pas lu l'article, sinon il l'aurait mentionné et elle décida de ne pas lui en parler. Il aurait argumenté que le Dr. Hudson avait bien spécifié que le traitement du Dr. Stephani pourrait prendre une année, voire deux, avant que ses poumons ne soient

débarrassés du bacille. Or, elle n'y croyait plus.

Jack ne savait pas ce qu'était d'écrire un texte le plus vite possible avec la peur au ventre de ne pas le terminer. Ignorant le peu de temps qui restait à Katherine, il avait tout loisir de parcourir les montagnes et de passer ses après-midi au "Chalet du Soleil", chez Elisabeth. Dans la soirée il rentrait à la maison, rayonnant de vitalité, inconscient que la sienne s'étiolait.

Kot lui envoya l'adresse du Dr. Manoukhine. Deux semaines plus tard celui-ci lui répondait. Elle cacha la lettre à Jack et ne l'ouvrit qu'après son départ pour la journée. Wingley s'assit sur son arrière train et la regarda décacheter l'enveloppe. Il la rejoignit sur le lit tandis qu'elle traduisait du français à haute voix. « Oui, je pense que je peux vous aider. Venez à Paris dès que possible. Une fois que je vous aurai examinée, je saurai vous dire si vous êtes suffisamment résistante pour tolérer le traitement aux rayons X. Si c'est le cas, nous pourrons commencer immédiatement. »

Un écheveau de fil détourna l'attention de Wingley. Et Katherine relut le courrier pour elle-même. Trop excitée pour rester au lit, elle enfila sa robe de chambre et resta à la fenêtre, regardant tomber la neige. "Je hais la neige, pensa-t-elle, particulièrement quand elle s'entasse couche après couche, blanc sur blanc. Comme il sera délicieux de marcher parmi les magasins de fleurs à Paris."

"Merci pour votre courrier, répondit-elle, malheureusement je ne peux quitter la Suisse avant la fin du mois. Mon assistante vous appellera pour prendre un rendez-vous dès que je serai libre de voyager. Merci de m'avoir redonné espoir. Chaleureusement. KM.

LE DOCTEUR HUDSON ÉTAIT ASSIS au bord du lit. « Vous devez mieux vous nourrir, vous reposer plus et travailler moins pour faire tomber la fièvre. » dit-il sévèrement en agitant le thermomètre sous son nez.

Mais quel avantage tirerait-elle à être une patiente docile, s'il fallait

qu'elle soit clouée au lit, telle une infirme, avec interdiction d'écrire? Elle ne devait pas s'arrêter maintenant. Le Dr. Manoukhine était-il sa dernière chance? Ou bien le Dr. Hudson, avec tous ses petits outils dans son extravagante mallette, connaissait-il les réponses qu'elle cherchait?

Elle reboutonna la veste de son pyjama, s'appuya contre les oreillers et attendit qu'il ait terminé de ranger son matériel et fermé sa sacoche avant de dire: « Docteur, j'ai besoin de vous parler en privé. Auriez-vous l'obligeance de fermer la porte? »

Il se rassit et attendit qu'elle ait fini de boire pour soulager sa voix rauque.

« J'ai écrit au Dr. Manoukhine qui affirme avoir trouver le remède contre la tuberculose et lui ai demandé un rendez-vous dans sa clinique parisienne. Avez-vous entendu parler de lui?

--- Non, pas du tout. » Il rit. « Si j'essayais de m'intéresser à tous les nouveaux remèdes contre la tuberculose qui voient le jour, je n'aurais plus assez de temps pour mes malades. Comme vous le savez, beaucoup de médecins revendiquent la découverte d'un traitement. Il y en a même qui expérimentent le sérum d'éléphant. Aucun n'a pu encore prolonger la vie d'un patient autant que le traitement à l'air pur que nous développons ici.

--- D'après ce que j'ai lu, le Dr. Manoukhine pense qu'irradier la rate stimule le système immunitaire dans la fabrication d'anticorps qui détruisent la bactérie de la tuberculose.

--- Oh, attendez une minute, j'ai lu quelque chose au sujet de l'utilisation des radiations par le Dr. Manoukhine. Les rapports anecdotiques étaient excellents. En toute honnêteté, je ne peux vous conseiller ce traitement parce que je n'en sais pas assez. Mais je peux vous dire que les radiations seraient plus qu'éprouvantes pour votre santé précaire.

--- Je crois que c'est un risque à prendre. Le Dr. Manoukhine serait peut-être ma dernière chance.

--- Je ne suis pas d'accord avec vous, Mme. Murry. » dit-il, sa main potelée enserrant le stéthoscope. « Je viens d'ausculter votre poumon droit qui est pratiquement guéri. Et le gauche va beaucoup mieux.

--- Vraiment? Alors pourquoi mes poumons me brûlent-ils et pourquoi dois-je faire tant d'efforts pour me lever le matin et pourquoi

est-ce que je continue de perdre du poids et pourquoi la fièvre est-elle toujours constante? Je n'ai certainement pas besoin de stéthoscope pour entendre mon coeur tambouriner dans ma poitrine. Je n'ai plus assez de forces pour lutter contre cette maladie. Jour après jour, elle me consume à petit feu. Sans vouloir être vulgaire, j'ai l'impression d'être dévorée toute crue. » Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration.

--- Je vous en prie, Mme. Murry. Franchement, c'est votre coeur qui m'inquiète le plus. Il est surmené par votre diaphragme qui ne peut se dilater à cause de vos poumons endommagés.

--- Mais vous venez juste de dire qu'ils allaient mieux.

--- Ils vont mieux, mais ils sont très abîmés et on n'y peut rien changer. Je dirais que moins d'altitude serait bénéfique pour votre coeur. Si les derniers bacilles pouvaient être détruits par les radiations, il y aurait au moins un poumon pour aider votre diaphragme à se dilater.

--- Je suis confuse Docteur, êtes-vous en train de me conseiller d'aller à Paris?

--- Je pense que ça pourrait être une bonne idée dans la mesure où vous seriez très prudente et ménageriez votre coeur. Combien de temps comptez-vous partir?

--- Une quinzaine de jours. Assez longtemps pour rencontrer le Dr. Manoukhine et voir un dentiste pour soigner mes dents cariées. Après les examens à la clinique, s'il arrive à me convaincre qu'il peut m'aider, je retournerai à Paris au mois de mai. A moins que vous ne pensiez qu'il soit urgent d'intervenir immédiatement.

--- Non, pas du tout. C'est le voyage à Paris qui m'inquiète. Pensez-vous que nous pourrions utiliser les procédés du Dr. Manoukhine dans notre clinique? Nous sommes très bien équipés avec une machine à rayons X dernier cri. Et s'il veut bien nous donner les instructions appropriées . . .

--- Je vais lui écrire et le lui demander.

--- Splendide! » Il se leva pour partir.

« J'ai une autre faveur à vous demander avant que vous ne partiez. Je vous en prie, asseyez-vous encore une minute. » dit-t-elle en lui tendant la main.

--- Oui, Mme. Murry? » Il se rassit, posant ses mains sur son ventre

replet.

--- Je préférerais que vous ne parliez pas de mes projets avec Mr. Murry. » Elle sourit. « Je crains qu'il ne croit pas aux miracles. »

Tous deux regardaient les pouces du médecin qui tournoyaient. « Voilà une requête bien inhabituelle. J'ai pour principe d'informer le conjoint de mes patients, mais dans votre cas particulier, j'accepterai de ne rien lui dire, si vous me promettez d'informer vous-même votre mari dès que vous aurez la réponse du Dr. Manoukhine.

--- Je le ferai Docteur, je vous le promets. »

Le Dr. Manoukhine ne répondit pas favorablement à la proposition de collaboration du Dr. Hudson. Son appareil breveté était spécifiquement fabriqué en fonction de ses calculs et former une autre personne à son utilisation lui prendrait trop de temps. Elle devait se rendre à Paris.

Quelques jours plus tard, la fièvre était tombée. Elle demanda à LM de s'occuper des arrangements du voyage.

Le soir même, après le dîner, elle s'installa avec Jack près de la cheminée et ils se préparèrent à lire la fin de *Mansfield Park* de Jane Austen. Avant de commencer elle dit: « Jack, il faut que nous parlions. »

Il regarda par dessus ses montures en écaille. "Si séduisant et pourtant si jeune" pensa-t-elle. « Devons-nous le faire maintenant, ma chérie? J'ai attendu tout le jour pour connaître la fin!

--- C'est de loin beaucoup plus important. J'ai lu dans le *Times* un article à propos d'un médecin de l'Institut Pasteur à Paris. Il obtient d'excellents résultats dans le traitement de la tuberculose. De nombreux patients, dont Gorky, affirment avoir été guéris par cette nouvelle méthode scientifique.

--- Vous avez lu également l'interview de Gorky? Cela m'a intéressé d'apprendre qu'il était tuberculeux. Mais tout ça m'a l'air d'être un canular. Irradier la rate? Quelle absurdité! Vous ne l'avez pas pris au sérieux, j'espère?

--- Vous auriez au moins pu le soumettre à mon attention. Il ne s'agit pas que de Gorki, mais aussi du traitement de ma maladie. Et oui, Manoukhine irradie la rate et non, ce n'est pas un canular. Kot me l'a recommandé et m'a donné son adresse à Paris. Je lui ai écrit et il a répondu. Jack, il dit qu'il peut m'aider. Je dois aller à Paris et vérifier par

moi-même.

--- Oh, Katherine, n'allons pas déménager une fois de plus! Concentrez-vous sur le traitement au grand air du Dr. Stephani. Le Dr. Hudson dit que vous faites de merveilleux progrès. Tout s'est si bien passé pour nous depuis que nous sommes ici. Regardez le travail que vous avez accompli. J'ajouterai même que c'est ce que vous avez fait de mieux jusqu'à présent. Allez-vous laisser tomber tout ça pour un traitement miraculeux de plus? Comment se fait-il que chaque fois que nous sommes installés quelque part, vous décidiez de partir? Cette fois, je ne peux vraiment pas vous laissez faire. »

Elle se sentait partagée. Ses résolutions ébranlées mais, déterminée dans son projet, il fallait qu'elle lui avoue la vérité. « Jack regardez-moi, regardez-moi bien et dites-moi que je vais mieux, alors que vous savez très bien que ce n'est pas le cas. Je finis même par perdre mes dents. Je tousse tellement que nous ne pouvons plus partager le même lit. Je crache du sang. J'ai peur Jack. J'ai peur pour nous. Et si le Dr. Manoukhine pouvait m'aider? Le jeu n'en vaut-il pas la chandelle? C'est peut-être notre dernière chance. Il faut que j'y aille. »

Jack la regarda d'un air si pitoyable qu'elle se tassa dans son fauteuil, mais elle lui avait dit la vérité et il fallait le faire quelqu'en soient les conséquences. Elle attendit.

Il se leva et vint vers elle. « Ainsi, vous avez échafaudé et décidé des plans sans me consulter? Sans demander mon avis? N'ai-je plus droit de parole?

--- Vous auriez sûrement essayer de m'en dissuader.

--- Non Katherine, je ne l'aurais pas fait. Si vous croyez que le Dr. Manoukhine peut vous aider, vous avez raison, il faut y aller. Mais je suis blessé que vous ne m'en ayez pas parlé.

--- Je suis navrée. Notre bonheur, ces derniers mois a été si parfait! Je voudrais que rien ne change. J'appréhende d'être séparée de vous, même pour peu de temps. »

Il s'agenouilla en face d'elle et saisit ses mains pour les réchauffer dans les siennes. « Ma chérie, cela n'arrivera pas. Rien ne peut nous séparer. Voulez-vous que je vienne avec vous?

--- Non, je veux que vous finissiez votre livre. Je n'ai pas l'intention

de m'absenter plus d'une quinzaine de jours. Et si je reste aussi longtemps, c'est pour avoir le temps de me faire soigner les dents. Si le Dr. Manoukhine accepte de me prendre en charge et pensons tous deux que c'est une bonne idée, je programmerai le traitement pour le mois de mai, quand j'aurai vendu quelques manuscrits de plus à *Sphere*.

--- Et ne comptez pas sans moi. D'ici mai, je devrais pouvoir vous aider aussi. J'aurai publié plusieurs articles et je pourrai peut-être demander une avance sur mon roman, si j'ai le temps de le peaufiner en restant ici.

--- Merci Jack. Je pense que je pourrai payer ce nouveau traitement. Si je n'y arrive pas, nous en reparlerons.

--- Je n'aime pas l'idée de vous savoir seule à Paris.

--- Vous êtes trop amusant Jack! Je suis toujours étonnée que vous soyez devenu LE Critique de Londres, alors que vous ne voyez pas ce que vous avez sous le nez. Pensez-vous réellement que je sois suffisamment valide pour voyager seule? Bien-sûr, LM m'accompagnera. »

Plus tard ce soir-là, il la rejoignit dans sa chambre. « Katherine, je suis désolé que vous ayez pensé ne pas pouvoir me parler de vos projets. J'ai été très pris par mon propre travail et je vous ai négligée, n'est-ce-pas? J'en suis désolé. Je ne voulais pas que vous vous endormiez sans vous avoir dit combien je vous aime et que je vous accompagnerai si vous le souhaitez.

--- Ne vous faites pas de souci, tout ira bien. Quand nous nous retrouverons, j'aurai comblé ces horribles trous noirs. » Elle fit une grimace idiote et cela le fit rire.

« Vous serez toujours "ma beauté" avec ou sans dents. »

Le lendemain matin, LM frappa et apporta un verre d'eau. En le tendant à Katherine elle dit: « Etes-vous sûre de pouvoir supporter ce voyage? Vous n'avez pas mis le nez dehors depuis les premiers froids et c'était il y a un mois. Le Dr. Hudson est-il d'accord avec ce projet?

--- Oui, il a fait des recherches sérieuses sur le traitement du Dr. Manoukhine et ils ont été en contact à propos de ma situation. Je dois aller à Paris.

--- Si quelque chose devait vous arriver, Jack m'en tiendrait responsable.

--- Jones, vous n'avez pas changé d'avis au moins? Je ne peux pas le

faire sans vous!

--- Non, nous y allons. J'ai pris les billets de train, ce matin. Dans la mesure où vous êtes en forme, nous partirons lundi matin. »

En cette fin de semaine, Katherine mit de l'ordre dans ses affaires. Elle appelait cela: "Donner un grand coup de balai dans son campement", ne laissant aucun désordre. Elle écrivit à sa famille, à ses amis les mettant au courant de son projet de partir à Paris, mais continua de remettre à plus tard un courrier à son père. Elle se sentait incapable de lui écrire même après réception de son carnet de chèques où il l'avait tenue informée comme un simple banquier de Wellington.

Elle se cacha derrière sa maladie pour ce long silence de vingt et un mois parce qu'elle ne voulait pas qu'il sache combien elle était déprimée. La vraie raison de son silence venait de sa cousine Connie. Celle-ci lui avait dit que son père rechignait à lui verser son allocation. Après sa visite à Ospedaletti, Katherine avait cru que cette aide était l'expression de son amour paternel. Une sorte de cadeau pour la soutenir, puisqu'il était improbable qu'elle vive longtemps et que la tuberculose était une maladie trop coûteuse qu'elle ne pouvait assumer seule. En découvrant la vérité elle s'était sentie rejetée, comme s'il lui avait dit: « Je ne vous aime plus. » Perdre l'amour de son père lui était insupportable comme croire que c'était de sa faute.

Ce soir elle se confronta timidement à la crainte d'un rejet de son père et elle hésitait, la plume tremblante sur une feuille vierge. De même qu'avec Jack, elle savait que pour soigner ce malaise qui la torturait, elle devait dire la vérité à tout prix.

Son stylo courut sur le papier. Elle lui demandait pardon d'avoir été une enfant si insatisfaisante et si décevante. Elle terminait par: "*Père chéri, ne vous détournez pas de moi. Si vous ne pouvez pas m'accueillir à nouveau dans votre coeur, croyez-moi quand je vous dis que je reste votre fille profondément dévouée et affligée. Kass.*"

Après l'envoi de cette missive, elle tria son courrier et ses carnets. Elle en détruisit la plus grande partie avec satisfaction. Avant de partir elle écrivit une dernière note dans son journal:

Chaque fois que je prépare un voyage, je me prépare à la mort. Si je ne devais pas revenir, tout est en ordre.

23

Janvier 1922

Paris

Ce qu'il nous faut vraiment garder à l'esprit, c'est que nous pouvons faire ce que nous désirons, à condition que nous le voulions suffisamment fort. C'est un effort énorme, que nous n'avons pas toujours envie de fournir, n'est-ce-pas? Et puis toute cette jungle à tailler, tout ce débroussaillage à faire quand on atterri quelque part, c'est épuisant. Oui, je suis bien d'accord. Mais avons-nous le choix? Quelle est l'alternative? Qu'est ce qui me tient vraiment à coeur? C'est ce que je dois continuer à me demander envers et contre tout.

Carnet de notes --- KM

LUNDI MATIN, ELLE SE RÉVEILLA en suffoquant et se redressa la gorge sèche, elle remonta elle-même ses oreillers. « Un poisson dans un bocal vide respirerait mieux que moi! » grinça-t-elle, réveillant Wingley qui bondit du lit et s'enfuit par la porte ouverte.

Au delà de la fenêtre, mentalement elle couvrit d'un grand manteau de neige profonde la nouvelle herbe printanière et elle s'imagina allongée sur un lit de fleurs sauvages jaunes et blanches. Aujourd'hui elle partait pour Paris vers un nouveau printemps. Aucun blizzard ne pourrait l'arrêter.

"Cette Dernière Chance est le miracle que j'ai tant recherché --- La Dernière Chance pour Jack et moi", pensa-t-elle. "Ma vie de tuberculeuse errante est terminée. Le Dr. Manoukhine me guérira. Plus de médecine en bouteille, plus de détresses nocturnes, plus de cauchemars, plus de petit déjeuner servi sur un plateau."

Comme répondant à un signal, LM entra avec le plateau du matin et Katherine éclata de rire. Le tout dernier plateau.

« Katie, pourquoi n'êtes-vous pas habillée? Nous avons un train à prendre! Laissez-moi vous aider. »

Jack les accompagna jusqu'au funiculaire qui les ramènerait dans la vallée. LM enregistra les bagages et rejoignit Katherine dans leur compartiment. Le train siffla, les roues s'ébranlèrent et elles quittèrent la gare de Genève.

LM s'agrippait à son nécessaire de voyage. Katherine lui sourit mais LM parla sèchement. « C'est notre voyage de Bandol à Paris qui recommence, comme en 1918.

--- Non, pas du tout. Je suis un peu fatiguée mais je n'ai pas toussé de la matinée. » Sa fidèle compagne n'était pas convaincue, elle le voyait bien. « Le jour où nous avons quitté Bandol, nous avons d'abord été retardées à Marseille, puis à Paris puisque les Allemands nous bombardaient. C'était la guerre, Jones. Regardez comme tout est paisible maintenant. Pas un seul soldat en vue. »

Ensemble elles regardèrent le paysage montagneux, tout blanc avec en toile de fond, le ciel profondément bleu, sans un nuage.

« Vous auriez dû attendre que la guerre soit finie pour vous marier, dit LM. Vous étiez en sécurité à Bandol.

--- Oui, et vous connaissez mon aversion pour la sécurité. Si nous étions restées à Bandol, nous n'aurions pas connu ces moments palpitants à Paris, réfugiées dans la cave de l'hôtel pour éviter les bombes allemandes.

--- J'aurais pu faire "sans" ces moments palpitants. Ce dont je me souviens très bien, c'est votre colère quand je n'ai pas pu trouver de billets pour notre passage vers Londres. Comme si c'était de ma faute si les Allemands nous bombardaient. »

Katherine rit. « Oh, chère Jones, vous avez raison. J'ai le chic pour vous entraîner dans de terribles situations. Mais n'est-ce pas là, le plaisir d'être ma compagne de voyage, ne pas savoir de quoi demain sera fait?

--- Non, pas vraiment. Le plaisir comme vous dites, est de savoir que je peux vous protéger des dangers, et là, je ne m'amuse pas vraiment. »

Dominant de toute sa taille l'employé du train, LM régla le thé qu'il leur apportait. Katherine nota son pourboire généreux, mais se retint de faire une observation. Elle avait promis de ne plus critiquer sa générosité, que ce soit vis-à-vis des moustiques ou des êtres humains. Katherine voulait que ce voyage soit agréable et LM était si facilement blessée par ses remarques, que quelques mots auraient suffi à la rendre boudeuse jusqu'à Paris.

« Je vous en prie, ne soyez pas fâchée avec moi, » dit Katherine dès que LM se fut rassise et eut servi le thé.

--- Mais je ne suis pas fâchée avec vous, rien qu'avec moi-même. C'est une affaire risquée que d'aller consulter encore un médecin, qui par dessus le marché, vous a mis en tête des idées de miracles. Trop souvent, je vous ai ramenée à la maison et j'ai lu la déception sur votre visage quand le médecin n'obtenait pas le résultat que vous escomptiez. Vous risquez de mettre en péril le peu de santé qui vous reste avec ce voyage incroyable.

--- Jones, ne dites pas ça. J'ai besoin que quelqu'un croie encore à la possibilité d'un miracle dans ma vie. »

LE VICTORIA PALACE HOTEL que lui avait recommandé son ami peintre Anne Drey, était plus que satisfaisant. Son bureau était placé en face de la fenêtre donnant sur une ruelle bordée d'arbres. De l'autre côté de la rue, elle voyait régulièrement une femme qui nourrissait ses canaris sur un balcon ensoleillé.

Le mardi après-midi suivant, elles quittèrent l'hôtel pour se rendre au cabinet du Dr. Manoukhine. Bien que ce fut un jour d'hiver glacial, Katherine convainquit LM qu'une promenade dans les rues parisiennes serait non seulement économique mais salubre, après les longues heures inconfortables du voyage de la veille.

« Ce doit être ici. » dit LM avec assurance. Elles bifurquèrent dans une rue escarpée et se trouvèrent face à un mur de briques.

« Je croyais que vous saviez où était le cabinet du Dr. Manoukhine. » observa Katherine d'un ton irrité. Elle avait mal dormi, s'était réveillée avec de violents maux de tête et n'avait pas besoin, en plus, de se perdre et d'arriver en retard à son rendez-vous.

« Je n'ai jamais dit ça. Vous êtes sortie en trombe de l'hôtel et je vous ai suivie. Vous savez très bien que je n'ai aucun sens de l'orientation. De nous deux, vous êtes celle qui connaît le mieux Paris.

--- Ne le prenez pas de haut, Mademoiselle Ida. Vu que vous ne m'êtes d'aucun secours, vous pouvez retourner à l'hôtel. Je trouverai mon chemin moi-même.

--- Vous ne pouvez pas y aller toute seule! Regardez-vous. Vous pouvez à peine respirer. Vous avez quitté l'hôtel si précipitamment que vous en avez oublié votre canne. Appuyez-vous sur moi.

--- Non, je n'ai pas besoin de votre aide. » Katherine se redressa du mieux qu'elle pût et s'éloigna. Elle sentit le regard de LM vriller son dos, longtemps, mais ne se retourna pas et, pour une fois, LM ne la suivit pas. Elle parcourut en boitillant son chemin. Elle reconnut finalement le nom de la rue, mais ignorant le numéro, il lui fallut frapper à plusieurs portes avant d'entrer dans la salle d'attente du Dr. Manoukhine. Elle s'écroula dans un fauteuil.

« Vous sentez-vous bien? »

Katherine leva les yeux sur une jeune fille menue et impeccable dans son uniforme d'infirmière, qui la regardait très inquiète.

« Oui, merci. » Katherine s'exprimait en français comme la jeune fille qui l'accueillait. « C'est un long chemin depuis mon hôtel et je me suis perdue. J'ai un rendez-vous avec le Dr. Manoukhine. Nous nous sommes écrit.

--- Vous êtes sans doute Mme. Murry. Nous vous attendions. Je suis Sonja, son assistante et interprète. C'est merveilleux que vous parliez français, car mon anglais n'est pas très bon. »

Katherine toussa.

« Oh, mon Dieu, et moi qui bavarde. Je vais vous chercher un verre d'eau. » Pendant que Katherine buvait à petites gorgées, elle entendait derrière la porte des voix d'hommes parlant russe, tous ensemble tel un chœur duquel se détachait une voix de contre ténor. Était-ce celle du Dr. Manoukhine? Elle l'espéra.

Elle imagina les voix de Dostoïevski, Tolstoï, Tourgueniev, Pouchkine et d'autres écrivains slaves. "Il faut que j'apprenne le russe, pensa-t-elle, afin de pouvoir lire mes auteurs favoris dans leur langue. Et il faut que j'aie un enfant que j'appellerai Anton."

Elle pensait à Tchekhov; il avait, comme tant d'écrivains russes, exprimé avec fougue une passion dévorante pour son pays, sa culture et son peuple.

Sonja l'accompagna dans le bureau du Dr. Manoukhine. Sa corpulence la surprit. Elle avait espéré quelqu'un de plus grand, plus mince comme le Dr. Anton Tchekhov. Sans aucun préambule, il lui indiqua un fauteuil face à son bureau. Elle trouva ses manières brusques et décevantes compte tenu de ce qu'elle attendait d'un médecin russe. Le Dr. Tchekhov, lui-même tuberculeux, aurait tellement bien compris sa situation.

« S'il vous plaît, veuillez quitter votre veste et votre blouse, Madame Murry. » Sonja traduisait du russe en français. Il était si près d'elle lorsqu'il se pencha pour l'ausculter, qu'elle aurait pu compter les nouveaux poils qui poussaient sous sa barbiche. Ses yeux étaient impénétrables. Elle ferma les siens et inspira comme on le lui demandait.

Après l'examen, d'un geste de son bras court, il lui fit signe de se rasseoir. Sa figure rondelette était moins impressionnante une fois qu'il était derrière son imposant bureau, sorte de zone tampon entre eux. Sonja se tenait à côté de lui. Il s'adossa à son fauteuil, tournant son stylo dans ses doigts potelés. Il se passa une éternité avant qu'il ne reprenne la parole.

« Vous êtes bien malade, Madame Murry. Vous avez une tuberculose au deuxième degré --- le sommet droit est très légèrement enflammé mais le gauche est plein de râles. » Les r-r-r-r gutturaux de la traduction française de Sonja rendirent bien les sons qu'il avait dû entendre; son poumon gauche crépitait de part les mucosités provoquées par la bactérie. « Mais votre état est meilleur qu'au troisième ou quatrième degré, lorsque les deux poumons sont pleins, que le patient présente une forte fièvre et des symptômes plus sévères que ceux qui vous accablent aujourd'hui. Votre séjour dans les Alpes vous a fait du bien. »

Il expliqua que son équipement pour les traitements par radiations était spécialement conçu en fonction de certaines spécifications.

« Il n'y a aucune autre machine à rayons X comme celle-ci. Des médecins du monde entier sont venus étudier son fonctionnement et sont repartis très impressionnés. » Il souligna que la proposition du Dr. Hudson, de la soigner au moyen d'un appareil normal, était ridicule. L'arrogance de ce Monsieur était détestable, l'accent français de Sonja difficile à comprendre et le médecin parlait russe trop rapidement pour que Katherine puisse comprendre toutes les subtilités de son discours. "Si seulement Jack était près de moi", pensa-t-elle en retenant ses larmes. Elle regardait ses bottines usées et semblait lasse et découragée. "Mais pourquoi, suis-je venue toute seule?"

Soudain le Dr. Manoukhine cessa de chanter ses propres louanges et dit d'une voix plus douce, « Je peux vous guérir. » Elle le regarda dans les yeux et répéta, "Л·Е·Ч·Е·Н·И·Е". C'est Kot qui lui avait appris le sens de "Л·Е·Ч·Е·Н·И·Е" *("Je peux vous guérir") lorsqu'ils traduisaient ensemble les lettres de Tchekhov. « En êtes-vous certain? » demanda-t-elle. Il se lança dans une longue réponse en russe tout en caressant sa barbichette. Katherine était impatiente d'entendre la traduction de Sonya.

« Oui, je promets de vous guérir --- de vous transformer comme si vous n'aviez jamais contracté cette maladie. Quinze séances seront nécessaires --- une par semaine --- peut-être plus, selon la tolérance de votre organisme aux radiations. Vous prendrez ensuite une période de repos, de préférence à la montagne pendant deux, trois peut-être quatre mois. Puis il vous faudra revenir à Paris pour une dizaine de séances complémentaires. Après la première période, vous devriez vous sentir parfaitement bien. Les dix dernières séances seront là pour prévenir toute forme de rechute.

--- Je pensais attendre le mois de mai. »

Il tirailla à nouveau sa barbichette et regarda Katherine attentivement, « Madame Murry, votre réponse me surprend. Pourquoi attendre? Vous avez tout intérêt à commencer immédiatement. Vous êtes dans de bonnes conditions. Mais naturellement, c'est vous qui décidez. »

Avant qu'elle ait pu répondre, il s'adressa brusquement à Sonja, se leva et sortit. Katherine se dressa elle aussi, croyant que l'entretien était terminé et qu'il avait mal tourné. « Attendez, dit Sonya, il avait un appel urgent à donner. Il revient tout de suite. »

Il revint en effet et s'appuya contre le bureau, en face d'elle.

« Je vous en prie, comprenez-moi bien Madame Murry. Je ne suis pas en train d'insister pour que vous commenciez tout de suite. Je ne dis pas que l'attente sera dommageable pour vous. Le plus grand avantage à commencer maintenant est que vous êtes ici, c'est tout. Si vous attendez le mois de mai, il vous faudra alors passer l'été à Paris, où la météo n'est pas la meilleure pour vous. »

Dans la salle d'attente, Sonja et Katherine s'assirent ensemble sur le sofa. Sonja lui parla des miracles dont elle avait été témoin depuis qu'elle travaillait avec le Dr. Manoukhine. Elle avait voyagé avec lui depuis Kiev, où il avait traité des centaines de soldats à l'hôpital de la Croix Rouge.

Tandis que Sonja répondait au téléphone, Katherine "pеса" le pour et le contre quant à la question du Dr. Manoukhine --- "Pourquoi attendre?" N'est-ce pas ce que Jack et moi-même souhaitons? Maintenant que je suis presque sûre de guérir, pourquoi est-ce que j'hésite? Parce qu'une moitié de moi-même pense que ce médecin si cher est sans doute un charlatan? Il y a en lui quelque chose de parfaitement déplaisant. Mais qu'est-ce que ça peut faire s'il peut me guérir? »

Sonja ouvrit son agenda. « Pourquoi ne commenceriez-vous pas demain?

--- Demain? dit Katherine, et toutes ses résolutions volèrent en éclats.

--- Oui, vous avez de la chance. Il y a eu un désistement.

--- Et quand devrai-je payer? » demanda-t-elle encore.

Sonja détailla les frais. Mentalement Katherine parvint à additionner une centaine de livres à tirer de ses économies. "Combien d'histoires devrais-je écrire pour gagner cent livres supplémentaires?"

Elle dit à Sonja qu'elle avait besoin de prendre du temps avant de se prononcer.

En rentrant à l'hôtel elle avait mal à la tête. Ses pensées étaient partagées. Fallait-il courir le risque d'être séparée de Jack pendant des mois?

Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle lui écrivit *son désir de ne pas rester à Paris. Pourquoi? Parce que c'est notre vie et je ne veux pas la briser. Je crains pour notre avenir.* Elle lui demandait de prendre la décision pour elle, ou si c'était trop dur, au moins de la conseiller. *Mais dans tous les cas, n'oubliez pas que c'est vous que j'aime par dessus tout.*

Le lendemain matin au réveil, ses pensées étaient bien plus

optimistes. Il fallait qu'elle voit le Dr. Manoukhine à nouveau. Elle ajouta à la lettre pour Jack: *Ce matin, j'ai le sentiment que nous avons un peu oublié la différence évidente qu'il y aurait pour nous deux si j'étais en meilleure santé. Et attendre encore, alors que nous attendons depuis si longtemps, serait peut-être idiot.*

Elle envoya une note au cabinet du Dr. Manoukhine sollicitant une autre rencontre, mais cette fois avec aussi son collaborateur français, le Dr. Donat. De la sorte il y aurait moins de risque de malentendus dans la traduction. Elle reçut une réponse immédiate: « Venez à la clinique à 5 heures. »

Les docteurs Donat et Manoukhine l'accueillirent à l'entrée. La clinique elle-même était bien plus grande que le bâtiment du cabinet du Dr. Manoukhine. Ses équipements étaient impressionnants, sophistiqués et du tout dernier cri. La silhouette du Dr. Donat, bel homme âgé au regard inspirant confiance, vêtu de la calotte et de la veste typiques du médecin, contrastait avec celle rondelette et trapue du Dr. Manoukhine.

Ils lui firent visiter les pièces réservées aux soins par radiations où elle serait exposée aux rayons x au cours de séances de deux heures. Elle demanda au Dr. Donat de lui expliquer le processus dans les moindres détails, afin d'en comprendre les bénéfices mais aussi les dangers.

« Le procédé du Dr. Manoukhine agit comme une immense concentration de la lumière solaire. Cette machine obtient beaucoup plus vite ce que le soleil fait de façon dispersée. Il n'y a pas de risque, mais en revanche la guérison est assurée. Le Dr. Manoukhine a récemment guéri un Anglais atteint au troisième degré. Après douze séances, ses expectorations ne présentaient plus de bacille. Nous pouvons faire de même pour vous. »

Elle scruta l'intimidant dispositif et s'imagina en voie de guérison rien qu'en s'exposant à ses rayons.

« Vous êtes malade depuis longtemps, » dit le Dr. Donat. « Les réserves d'énergie d'une personne ne sont pas illimitées. L'air de Paris et les rayons du Dr. Manoukhine vous feront grand bien. J'en ai la certitude. Mais je ne voudrais pas que vous pensiez que ce sera facile. Les rayons x vont se concentrer sur votre rate. Les cinq premières semaines seront on ne peut plus pénibles. Ensuite vous vous sentirez mieux.

--- Je suis rompue aux situations pénibles, Docteur. »

Elle écrivait à Jack le soir même.

Je reviens juste d'une rencontre avec les docteurs Manoukhine et Donat afin d'en savoir plus sur le traitement aux rayons x. A présent je suis confiante et je sais que les radiations sur ma rate seront sans danger. Le Dr. Manoukhine a découvert que la rate est l'organe qui permet au sang de se renouveler. Si elle est stimulée par les rayons x, il en sera de même pour le sang. Il a expérimenté son procédé sur nombre d'animaux et observé tel ou tel résultats. C'est la toute dernière "trouvaille" de la science. J'ai eu le sentiment en visitant leur clinique, d'être en présence de vrais chercheurs --- pas seulement des médecins. J'imagine que l'Institut Pasteur présenterait les mêmes qualités et le même professionnalisme.

Si, durant la traversée de ces mois difficiles, ils ne perdaient pas de vue sa guérison, alors la séparation n'altérerait en rien leur amour renouvelé depuis leur séjour au "Chalet des Sapins". Mais il leur fallait rester sereins.

Mardi matin, le télégramme de Jack arriva.

VOUS DEVEZ FAIRE CE QUE DISENT LES
MÉDECINS. STOP. COMMENCEZ LE TRAITEMENT
MAINTENANT. STOP. SERAIT CRIMINEL DE
RENTRE. STOP. JE VOUS AIME. BOGE.

Elle était soulagée. Jack avait décidé pour eux deux. Elle appela la clinique et prit rendez-vous pour la première séance. Elle rentra à la clinique le lendemain à 14 heures. LM avait offert de l'accompagner mais elle souhaitait y aller seule. Elle lisait en attendant son tour, quand le Dr. Manoukhine se dirigea rapidement vers elle. « Vous avez décidé de commencer le traitement; c'est très bien. » Il passa à toute vitesse devant elle et se retourna avant de quitter la pièce. En passant devant elle, il lui dit en français: « Bonne santé! Tout de suite! »

Je n'oublierai jamais cette gentillesse, écrivit-elle plus tard à Kot, le geste d'une "bonne personne", vraiment.

Le vendredi soir, épuisée par la première séance de soins, elle rentra à l'hôtel et dans son lit, l'écritoire sur les genoux, elle écrivait à Jack.

Elle lui disait que, dès son télégramme reçu, elle avait subi la première séance. Elle lui confessait néanmoins ses propres doutes, "*Même si j'ai une grande confiance dans le Dr. Manoukhine --- très grande et cependant . . . je suis parfaitement partagée. Vous savez comment, pour faire les choses correctement, ne serait-ce qu'un tout petit pas, il faut se concentrer. Et bien moi, je ne suis pas concentrée. Un doute sombre et secret me retient.*"

Elle espérait qu'il viendrait à Paris, ne serait-ce que pour quelques jours. Elle ne le lui demandait pas directement parce qu'elle voulait que ce soit lui qui prenne cette décision. Elle souhaitait qu'il lui dise qu'il ne pouvait vivre nulle part ailleurs que près elle.

Sa réponse arriva quelques jours plus tard.

J'espère, Chérie, que vous ne me penserez pas froid et calculateur, mais si je ne travaille pas maintenant, je ne le ferai jamais. Et si je n'attaque pas de front mon manuscrit de l'année, alors ça va traîner en longueur. Je suis en plein dans l'écriture de mon livre. Si je pars maintenant, ce travail n'aboutira jamais. Mais je ne suis pas à ce point entiché de cette idée que je ne puisse en entendre une autre. Je veux dire que si vous voulez que je vienne à Paris maintenant, dites-le-moi sans détour.

Ce courrier la tint éveillée toute la nuit. Il était soulagé qu'elle soit loin. Il ne parlait pas de venir, même quelques jours. Il parlait de "venir la chercher" en mai.

Katherine ne répondit pas. Elle était très faible après cette première séance et avait besoin de conserver toute son énergie. Ecrire à Jack, ou même penser à lui la plongeait dans un état d'agitation profonde.

Il écrivit à nouveau. Il n'était plus aussi sûr d'avoir pris la bonne décision et lui demandait de lui dire ce qu'elle attendait de lui. Comme elle ne répondit pas il lui télégraphia en lui demandant s'il devait venir.

Je vous en prie, ne venez pas pour moi, répondit-elle, ça ne sert à rien. Je sais maintenant que je dois me constituer une coquille, loin de vous. Je veux --- "je demande" mon indépendance. A tout moment dans l'avenir, vous pouvez me laisser dans le pétrin, si cela vous chante. C'est un trait de votre caractère. Finissez votre livre. La belle affaire que ce soit un des moments les plus importants de ma vie! Venez en mai et avec un peu d'espoir, je serais encore en vie pour vous accueillir.

Il était hors de question qu'il vienne "me chercher", se dit-elle.

Il écrivit de nouveau, insistant pour venir.

Je préfère rester seule, répondit-elle, j'ai affronté le plus difficile, en venant voir Manoukhine, sans personne à qui en parler et ainsi de suite. Je veux vraiment être seule jusqu'en mai. Ensuite, SI je vais mieux, nous en reparlerons et si je ne vais pas mieux, je prendrai d'autres dispositions. Soyons indépendants l'un de l'autre jusque là --- d'accord?

Jack l'avait déçu une fois de plus, la dernière; il ne fallait plus qu'elle compte sur lui.

Pour que je puisse me porter mieux, il faut que je guérisses mon Moi intérieur, écrivait-elle dans son carnet. Oui, c'est la chose la plus importante. Je dois y parvenir seule et tout de suite. J'ai renoncé à l'idée du "mariage vérité" (Avec le recul, quel bel exemple de l'absurdité du temps: il y a une semaine, nous n'avions jamais été aussi proches).

C'est vrai, je ne peux pas supporter de penser à ce que j'aime en lui . . . ces petites choses. Mais si j'y renonce, elles se dissoudront. Je ne suis pas aussi entière que je devrais l'être. C'est à cause de cela que ne vais pas mieux, elle est là, la racine. Mon esprit n'est pas sous contrôle. Je deviens oisive, je "lâche prise" et m'enfonce dans le désespoir.

Pour être sûre qu'il ne vienne pas, elle lui envoya un télégramme:

NE VENEZ PAS. STOP. J'ENVOIE LM. STOP. ELLE

VIENDRA "CHERCHER" CE DONT J'AI BESOIN

PUIS ME REJOINDRA.

Il lui répondit qu'elle était une *âme contrariante*. Il avait le sentiment qu'elle envoyait un message contraire à celui qu'il avait si souvent reçu, quand il avait commis cette terrible erreur de ne pas entendre son "appel au secours".

Je veux être le plus clair possible; j'ai, de ma propre liberté, avec toute ma raison, aussi calme que je puisse espérer l'être, décidé de venir à Paris, avant que vos quinze séances ne soient terminées. Je suppose que vous aller m'implorer de ne pas venir, parce que vous imaginez que je vais le faire par égard pour vous et non parce que c'est ce que je veux. Et bien non, j'ai réalisé que je

serai infiniment malheureux ici, seul et loin de vous, que je ne pourrai pas travailler et que, si j'ai dit dans un premier élan que je pouvais vivre en ermite et travailler huit heures par jour, c'est parce que je n'avais pas encore réalisé que vous n'étiez plus là.

BOGE. Il n'y a pas beaucoup d'amour dans cette lettre, pourtant mon coeur en déborde.

Printemps 1922

LES "SEANCES" à PARIS

JOB-couvert-de-cendres. Manoukhine dit que dans huit jours, le pire sera passé. Quelle singulière sensation! Cette brûlure se répand dans les mains, les pieds, dans tous les os, puis soudainement on est secoué par une telle névrite que l'on ne peut même pas lever le petit doigt. Puis il y a ces grands coups dans la tête . . .

Dans ces moments-là, je pourrais arborer cet affreux sourire qu'ont les martyrs quand ils sont mangés par les flammes et commencent à grésiller.

Mais qu'importe, ça passera . . .

Carnet de notes ---- KM

JACK ARRIVA À SON HÔTEL avec une valise dans une main et une lettre dans l'autre. Il demanda à Katherine de la lire avant qu'ils ne se parlent. Il attendit à la porte pendant qu'elle lisait.

Quand j'ai appris que vous alliez rester à Paris, je me suis dérobé. Le lendemain du jour où je vous ai dit ne pas pouvoir vous accompagner, j'ai compris qu'il était impossible que nous nous séparions. J'en ai été très angoissé chaque heure de chaque jour. J'avais perdu ma "moitié".

Je ne revendiquais aucune liberté, depuis un an, je n'en veux pas. Je

n'ai même jamais rêvé d'être libre. Je ne faisais que fuir, fuir ce sentiment d'être déraciné. Ces quatre dernières années m'ont enlevé ce qu'il me restait de courage et je n'en n'ai jamais eu beaucoup. Voilà une épouvantable confession que fait un homme en bonne santé à son épouse malade. J'en suis pétri de honte. Mais que puis-je faire? Je lutte contre cela et quand le moment arrive, je suis terrorisé. Je ne peux plus bouger. Et je vous abandonne.

Un grand élan de tendresse envahit le coeur de Katherine et une grande affection pour lui quand elle leva les yeux. Elle vit la peur dans son regard, reflet de ses angoisses à elle. Elle ne pouvait renoncer à lui tant qu'il y avait encore quelques espoirs qu'elle recouvre la santé. Son "petit sourire craquant", celui qui l'avait tant séduite lors de leur première rencontre, fit fondre le peu de résistance qui lui restait. Elle lui ouvrit les bras et il s'y blottit.

L'arrivée de Jack présentait un problème. Où installer LM? Depuis leur arrivée, LM occupait la chambre contigüe à celle de Katherine. Jack aurait besoin de cette chambre; les nuits de Katherine ponctuées d'insomnies et de quintes de toux étaient trop agitées pour qu'elle les partage avec qui que ce soit.

LM retournerait au chalet en Suisse. Elle pourrait y sous-louer les chambres vides, ce qui couvrirait ses dépenses et le loyer.

DANS SA CORRESPONDANCE avec Elisabeth et Brett, Katherine s'émerveillait du bonheur qu'elle partageait avec Jack à Paris. Il lui était d'un grand secours, l'accompagnant à la clinique chaque semaine et la ramenant à la maison ensuite. Que cette routine était plaisante! Jack faisait les courses, ramenait du pain de chez Fergusson, des petits fours de chez Conte. Ils partageaient les thés les plus délicieux dans leur chambre douillette qui dominait les bruyantes rues parisiennes. Après leur travail ils jouaient aux échecs ou interprétaient des scènes du théâtre de Shakespeare. Elle écrivait que Jack l'ignorait d'une façon positive, de la

façon si nécessaire à l'écrivain. Il était là, sans être là. C'était quelque chose que LM n'aurait jamais pu faire.

Elle mit au courant sa famille et ses amis des premiers succès du traitement du Dr. Manoukhine et racontait qu'avec Jack, ils flottaient ensemble dans un nouvel optimisme.

En réalité, les effets secondaires des radiations provoquèrent une déferlante de maux de tête, de douleurs et de fatigues. Malgré tout, les jours où elle restait alitée entre deux séances de thérapie, elle parvint à écrire des « spasmes » d'histoires. Les revenus obtenus à la publication de ces textes dans *Sphere* lui serviraient à régler le coût de ce traitement si onéreux. Jack passait ses journées dans la chambre voisine où il terminait sa nouvelle "*The Things we are*".

Plusieurs textes qu'elle avait écrits au chalet furent publiés dans d'autres magazines. "*The Garden Party*" avait fait l'objet d'une série sur trois semaines dans *Westminster Gazette* et son recueil de nouvelles, paru sous le même titre, avait fait l'objet d'excellentes critiques. The Pinker Agency, qui lui avait d'abord opposé un refus, réclamait de nouveaux manuscrits.

Fin mars, comme promis par le Dr. Manoukhine, le pire était passé. Son appétit revenait, son cœur ne s'emballait plus, elle pouvait faire quelques pas avec Jack, dans le jardin du Luxembourg tout proche. Elle se déplaçait lentement. Si elle était prise de vertige, Jack était là pour la soutenir.

Timidement au début, mais avec la certitude qu'elle allait mieux, tout deux commencèrent à échafauder des projets pour les mois et même les années à venir. Dans sa correspondance régulière avec LM, il était aussi question d'un retour au chalet pour le mois de mai. Katherine était tiraillée entre les projets avec Jack et ceux avec LM. Elle ne voulait se séparer ni de l'un ni de l'autre; elle avait seulement besoin des deux, chacun à leur tour et en ce moment c'était de Jack.

Elle finit par trouver une solution qui, espérait-elle, conviendrait à tout le monde. Elle vivrait avec Jack six mois de l'année en Angleterre et les six autres mois d'octobre à mars, elle inviterait LM à la rejoindre dans quelque endroit chaud, peut-être le sud de la France ou l'Italie. « *Vous le savez, écrivait-elle à LM, ce seront des mois de travail. A part écrire*

nous partagerons tout le reste --- les promenades, le thé dans la forêt, le poulet froid sur un rocher au bord de la mer . . . »

Le problème, disait-elle encore à LM, était d'avoir les moyens financiers pour assurer cette vie à deux endroits à la fois. Katherine suggéra de subvenir aux dépenses de LM durant le semestre où elles seraient ensemble. Mais qu'en serait-il de l'autre semestre? LM pourrait-elle envisager de diriger un salon de thé par exemple, six autres mois de l'année?

Dans un autre courrier, quelques semaines plus tard, Katherine avouait à LM que si les séances donnaient les résultats escomptés, elle irait avec Jack passer l'été en Allemagne. Ils iraient voir Elisabeth à Randogne, avant de revenir à Paris pour y terminer sa thérapie. Ils envisageaient même un voyage en bateau jusqu'à Wellington.

Elle relut ce qu'elle avait écrit. Ai-je bien dit tout ce qu'il fallait dire? "Dis la Vérité", pépiaient les canaris sur le balcon d'en face. *Nous ne pourrions plus vivre tous les trois à nouveau ensemble. C'est impossible, puisqu'il nous faut être heureux! Pas d'échec, pas d'improvisation, le bonheur absolu . . .*

Elle termina sa lettre en parlant à LM de ce psychothérapeute français, le Dr. Emile Coué, qui soignait ses clients par l'auto-suggestion, méthode plus connue sous le nom de Couéïsme. Coué prescrivait un mantra, invitant ses patients à le répéter le plus rapidement possible, du matin au soir et tenant ainsi éloignée de leur esprit toute idée négative. Elle transmit le sien à LM: *Jour après jour, quelles que soient les circonstances, je vais de mieux en mieux.*

Puis elle lui donna le conseil qu'elle tentait elle-même de mettre en pratique: *Le plus important --- si on le peut --- est de penser au bonheur, oeuvrer dans son sens et toujours le rechercher.*

Elle envoya cette lettre, un peu inquiète tout de même, espérant que LM comprendrait et accepterait ce nouvel arrangement qui l'excluait temporairement du trio.

OUTRE "COSMIC ANATOMY" du Dr. Wallace, qu'elle lisait pour apprendre comment atteindre la symbiose entre plan spirituel et plan psychologique et intellectuel, elle se passionnait pour d'autres ouvrages proposant des méthodes de mise en harmonie avec soi-même. Elle tentait de discuter avec Jack de ce qu'elle considérait dorénavant comme sa quête spirituelle pour soigner son "moi divisé". Néanmoins, toute conversation avec lui sur ce qu'il considérait "occulte" se terminait invariablement en disputes. Son esprit était hermétique à tout état mental qui ne pouvait être évalué médicalement ou scientifiquement.

Il se refermait comme une huître dès que les conversations portaient sur le "libre-arbitre" ou la responsabilité de chacun face à ses actes. Ou encore à l'idée qu'un individu peut avoir induit un fait qui finira par se produire. Quand elle expliquait que son esprit s'ouvrait à la lecture de *Cosmic Anatomy*, il baissait son regard sur l'échiquier et poussait ses pions en silence.

Pourtant il ne se montrait pas aussi silencieux vis-à-vis d'Orage l'ancien mentor de Katherine. Il le maudissait sans cesse d'avoir envoyé ce livre, le tenant pour responsable de la mésentente grandissante entre sa femme et lui. Or Katherine se tournait vers Orage, le seul qui comprenait son besoin d'apaiser sa déchirure intérieure.

Un après-midi, alors qu'elle pratiquait un mantra de la méthode Coué: "Je suis heu-reu-se, je suis heu-reu-se", Jack se rua dans sa chambre, complètement blême. « J'ai perdu mon porte-feuille! » Avant qu'elle ait pu demander où il pensait l'avoir égaré, il sortit précipitamment pour aller faire un bruit d'enfer dans la chambre à côté.

Elle le rejoignit et le trouva en train de vider le contenu de la corbeille à papier sur le sol. Il la repoussa et retourna dans sa chambre à elle, où il fouilla dans ses papiers, claqua les portes des placards, défit le lit, secouant tout ce qui lui tombait sous la main. Il finit par abandonner ses recherches et s'effondra dans un fauteuil.

C'est dans des moments comme celui-là qu'elle souhaitait vraiment pouvoir se débrouiller seule. Jack l'épuisait et LM ne la lâchait jamais. Elle remit de l'ordre dans le fouillis sur la table et essaya de se remettre au travail, mais après quelques minutes en présence de Jack, assis, noyé dans un désespoir complet, elle finit par retourner dans sa chambre pour y

chercher l'objet de sa détresse.

« C'est inutile, cria-t-il, il s'est envolé. J'ai regardé partout, c'est sans espoir. »

Quelques instants plus tard, Katherine réapparut, agitant le porte feuille: « Le voilà! »

AVANT LA DERNIÈRE SÉANCE DE MAI, Katherine connut une énorme déception. Elle travaillait à un de ses "spasmes", quand soudain elle pressa sa main contre son coeur qui battait et palpitait violemment tandis que de l'autre main elle s'agrippait à la table. « Jack! » cria-t-elle. Jack l'aida à se coucher et appela le Dr. Donat qui vint aussitôt. Après l'avoir auscultée, le médecin annonça qu'il faudra remettre à plus tard la dernière séance. Il assura que les palpitations n'étaient pas causées par le traitement, mais plutôt par les dernières séquelles de l'infection tuberculeuse dans ses poumons.

Katherine était encore très effrayée, même quand la crise se fut calmée. Avec Jack, ils décidèrent qu'il serait plus sage d'aller se reposer dans les Alpes avant de revenir à Paris à l'automne afin d'y terminer le traitement. Ils rangèrent les prospectus pour l'Italie et autres croisières dans le pacifique. Au regard du coeur fragile de Katherine, ils choisirent Randogne, moins en altitude que le "Chalet des Sapins" et plus proche d'Elisabeth pour laquelle ils éprouvaient une grande sympathie depuis leur précédent séjour.

En toute hâte, Katherine écrivit à LM lui expliquant leurs nouveaux projets et lui demandant de leur chercher un logement à Randogne. Mais puisqu'on n'avait plus besoin d'elle au Chalet, LM avait décidé de rentrer en Angleterre et d'ouvrir enfin un salon de thé à Brighton.

Elle en profita pour rendre visite à Katherine à son hôtel, et la surprit en faisant brusquement irruption dans sa chambre où, toute à l'excitation de retrouver son amie, elle faillit presque renverser un magnifique bouquet de fleurs. « Oh! Que c'est joli, l'avez-vous disposé vous-même? »

« Vous vous lancez donc dans votre projet de salon de thé? » demanda Katherine quand elles furent confortablement installées à déguster une tasse de thé.

« Oui, » dit LM mordant dans un biscuit. « C'est ce que je prévois pour le moment, à moins que ---

--- Je crois qu'une chocolaterie *et* un salon de thé serait mieux. Je pense que l'on peut gagner sa vie confortablement grâce à un bon salon de thé en bord de mer, avec les petits pains du matin après le bain et tout et tout. Si j'étais vous je ferais en sorte qu'il soit original, très simple avec un style vraiment particulier. L'important est de se faire remarquer par quelques spécialités particulières que l'on maîtrise le mieux possible.

--- Mon associée, Susan Suchard serait sûrement d'accord avec vous. Elle croit réellement à l'idée de développer des spécialités. Elle a trouvé un local en bord de mer à Brighton, elle n'attend plus que moi pour signer le bail et nous pourrons nous lancer. Mais, j'hésite.

--- A faire quoi?

--- Signer le bail. Je ne sais pas si Susan acceptera de m'engager pour seulement six mois par an, afin que je puisse voyager avec vous le reste de l'année. »

Katherine pouvait entendre les canaris du balcon d'en face par la fenêtre ouverte. "Dis la vérité! Dis la vérité!" Oui, pensa-t-elle, c'est ce que je dois faire.

« Justement, je voulais vous en parler. Je dois vous dire d'abord que j'ai fait un rêve particulièrement désagréable à propos de nous et bien que cela ne change en rien mes sentiments à votre égard, je me suis dit que peut-être me suis-je trop avancée en vous parlant si précisément du futur . . . Peut-être en êtes-vous consciente aussi? » Elle n'attendit pas la réponse en voyant blêmir les joues roses de LM.

« Tant que je n'irai pas mieux, nous ne pouvons envisager de vivre ensemble de quelque manière que ce soit. Telle que je suis, je ne mérite pas votre amitié. Je profite de vous, attends de vous la perfection, vous écrase. »

LM tira un mouchoir de son sac à main.

« Jones je vous en prie, ne pleurez pas. Je ne dis pas que nous devons nous séparer pour le restant de notre vie. Je pense seulement qu'il vaut

mieux "laisser le sol en jachère" quelques temps. Vous comprenez ce que je veux dire? Que tout cela décante, que les choses poussent, meurent et s'éparpillent ou s'épanouissent. Par le sol, je veux dire . . . la base . . . les fondations de notre amitié . . . cette chose stable qui est nôtre. Laissons les choses reposer. »

Le visage de LM se décomposait et Katherine se rendit compte qu'il lui fallait être encore plus directe.

« Dans la multitude des incertitudes, il en est une dont je suis sûre: il n'y a rien à faire pour moi à présent. En cas de besoin, Jack peut me donner un coup de main. Oh, bien-sûr, il est clair qu'il ne saura faire tout ce que vous avez fait. »

Elle se tut et observa le visage de LM pour être bien sûre d'être comprise. Mais elle vit qu'elle ne saisissait pas encore. « Je préfère m'assumer seule plutôt que de vous imposer cette tâche. Voyez-vous, il y a un malentendu entre nous. Et vous méritez de vivre votre vie. Vous seriez déjà mariée si vous ne vous étiez pas occupé de moi ces cinq dernières années. Il faut que vous commenciez à vivre de manière indépendante. Ce ne serait que justice. Qu'est-il advenu de ce jeune homme que vous nous aviez présenté? Etes-vous toujours en contact? »

LM rougit. « Katie, c'était il y a cinq ans.

--- Non, est-ce possible? Et bien, vous finirez bien par rencontrer quelqu'un une fois que vous n'aurez plus d'obligations à mon égard.

--- Je ne veux pas être libre, Katie.

--- Je le sais. Vous êtes sincèrement Ma Griselda. J'ai acheté ces petits choux à la crème pour vous, je sais qu'ils sont vos préférés. » Elle garda le silence tandis que LM mangeait.

Puis elle reprit, « Maintenant que je suis bien rémunérée pour mon travail, je veux vous offrir un pécule pour vous aider à démarrer votre nouvelle affaire. Savez-vous qu'à ce jour, je ne sais toujours pas comment vous vous débrouillez, de quoi vous vivez? Je n'ai pas les moyens de vous offrir beaucoup, mais je pense pouvoir vous proposer cinq livres par semaine.

--- Je n'ai pas besoin de votre argent. J'ai été plus que bien payée pour mes services. »

Katherine tendit la main par dessus la table et prit celle de LM.

« En ce moment, j'ai du mal à évaluer les choses clairement, je l'avoue, mais peut-être que dans le futur je pourrai vous offrir un voyage en Rhodésie pour que vous puissiez rendre visite à votre soeur.

--- Vous n'avez pas besoin de faire ça. » LM regarda sa montre et lâcha la main de Katherine. « Je dois y aller. »

Elle mit rapidement son manteau et son chapeau.

Katherine lui tendit une enveloppe qu'elle avait préparée. « Je vous en prie, prenez ceci. C'est pour vous aider à régler votre retour à Londres et pour votre installation. »

LM secoua la tête.

« Jones, je vous en prie, acceptez ce cadeau de ma part. En gage d'amitié. Je serais vexée si vous le refusiez. »

LM fourra l'enveloppe dans la poche de son manteau. Katherine s'agenouilla pour dire "au revoir" à Wingley que LM avait amené dans sa cage de voyage. Il somnolait, ouvrit les yeux et la regarda droit dans les siens. Un instant, elle pensa le garder, mais ça n'avait pas de sens. C'était tout aussi impossible que de garder LM.

Katherine rappela LM alors qu'elle attendait l'ascenseur. « Je sais que votre salon de thé sera un franc succès. Ecrivez-moi. Faites-moi savoir comment ça se passe.

--- Je le ferai, Katie.

--- Et s'il vous plait, comptez sur moi; je suis toujours la même, quoi qu'il advienne, même si je n'écris pas. »

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, LM s'y faufila. Elle ne répondit pas au geste de Katherine.

C'ÉTAIT UNE VÉRITABLE CONTRAINTE que de continuer à écrire ses "spasmes" pour le magazine *Sphere*, simplement pour des raisons alimentaires. Elle ne ressentait aucune loyauté à leur égard, rien que du dégoût. Mais à l'automne, il y aurait encore dix séances de thérapie à payer. Et puis, ses lecteurs n'aimaient-ils pas les textes de *Sphere* autant que ce qu'elle les détestait? Elle recevait beaucoup de lettres. Des femmes tombées sous le charme d'un homme séduisant, des femmes seules, des

femmes trahies, des hommes désemparés. Et puis il y avait eu aussi les critiques à l'instar de Virginia qui attendait mieux d'elle et reprochait à ses textes leur manque d'originalité ou la baisse de leur qualité par rapport à ses écrits antérieurs.

Elle lança son stylo sur la table, se leva et se dirigea avec impatience vers la fenêtre pour regarder les canaris voleter d'un perchoir à l'autre dans leur espace restreint. La chambre était bien vide sans Jack. Un moment idéal pour écrire. Qu'est ce qui l'en empêchait?

Depuis sa dernière rechute elle se sentait bien mieux. Il n'y avait que son coeur, invisible, qui lui donnait encore du souci.

Le Dr. Manoukhine avait dit qu'il lui faudrait de la patience, que son coeur reprendrait des forces pendant la coupure entre les séances. Jusque là, il l'avait mise en garde et lui avait conseillé de ne pas se promener plus de dix minutes par jour. Il croyait fermement que les radiations sur la rate avaient stoppé le développement du bacille dans les poumons et que les dernières séances à l'automne, l'élimineraient définitivement.

Elle avait hâte de quitter Paris et de retourner aux pouvoirs guérisseurs de la nature. Plus elle observait la vie parisienne, plus il lui paraissait évident que les gens vivant loin de la ville étaient les héritiers de la terre. Elle imagina les premières fleurs de l'été sur les collines verdoyantes et pentues du Valais.

Elle répéta: « Chaque jour, sur tous les plans, je vais de mieux en mieux. » vingt fois de suite, s'arrêtant seulement pour se sourire dans le miroir, gonflant ses joues et les pinçant jusqu'à ce qu'elles semblent rosir de santé. Elle sourit en entendant Jack ouvrir la porte et s'écrier: « Je suis là! Où est ma petite femme chérie? »

25

JUIN 1922

Retour dans les Alpes

*Timidement, timidement elle dégage la tête de son aile.
Dans le ciel, il y a deux étoiles.
Flottantes, scintillantes . . .
O! Que les flots m'emportent
Je voudrais tant et tant admirer ces étoiles!
O! Mon aile --- emporte-moi, emporte-moi!
Je ne suis pas si mortellement blessée.*

L'oiseau blessé --- KM

FAIRE LES VALISES SE RÉVÉLA chaotique et mouvementé. Ils voyageraient par le train de nuit, ce qui leur laissait tout le temps nécessaire pour faire les bagages. Jack oubliait constamment où il avait rangé les affaires et devait les déballer anxieusement. Il avait omis de commander un taxi et Katherine craignit sérieusement qu'ils ne ratent le train. A la gare, tant bien que mal, ils finirent par trouver un porteur qui les "précipita" dans le wagon, juste avant que le sifflet du départ ne retentisse. L'argent que Katherine avait confié à Jack pour couvrir leurs frais de voyage fut dilapidé quand il se trompa et donna cinquante francs au porteur au lieu de cinq.

Le train était bondé de passagers allant assister à un événement

d'été à Lausanne. Il n'y avait plus de places assises. Finalement un "gentleman" qui avait dû remarquer la pâleur extrême de Katherine, lui offrit son siège. Plus tard, Jack s'avoua étonné que certains voyageurs aient traité Katherine comme une vieille dame ou voire, comme un oiseau blessé. Oui Jack, pensa-t-elle lui dire, ils me voient telle que je suis réellement.

Elle fut surprise et soulagée à la fois, quand ils arrivèrent intacts le lendemain après-midi à Randogne, où ils descendirent à l'hôtel d'Angleterre. Enfin, pas tout-à-fait intacts: Jack s'était arrangé pour perdre son seul stylo-encre, tout comme le réveil de voyage de Katherine, réveil qu'elle chérissait depuis toujours.

Sa première impression sur l'hôtel d'Angleterre fut nettement moins favorable que pour le Palace Hôtel de Paris, si élégant. Mais au fil de la première semaine elle en vint à apprécier la simplicité des quelques meubles épars et la beauté brute des planchers nus. Et le panorama depuis le balcon était bien ce qu'elle avait espéré quand à sa fenêtre parisienne, elle regardait la voisine d'en face nourrir affectueusement ses canaris.

En dépit de la joie de revenir dans les Alpes, son état de santé s'aggrava immédiatement. Elle avait quitté Paris avec un début de rhume qui avait empiré dans le train; Jack n'étant pas parvenu à trouver des couvertures. Elle finit par avoir une pleurésie, qui la confina au lit, fiévreuse et secouée de quintes de toux. Les propriétaires de l'hôtel, deux soeurs assez âgées, faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour rendre son séjour confortable, lui apportant le thé ou la soupe. Ils étaient les seuls pensionnaires. La saison était terminée; les sanatoriums et hôtels étaient en grande partie inoccupés.

Au bout d'une semaine de repos au lit, elle commença à se sentir mieux et fut réveillée d'une de ses siestes par les sonnailles des vaches descendant de la montagne après une journée passée à ruminer au soleil. Elle ouvrit la porte donnant sur le balcon, s'avança pour respirer l'air pur et embrasser la vue époustouflante sur le Valais, se jurant de ne plus jamais retourner habiter en ville.

Sur les pentes herbeuses, couvertes de fleurs sauvages et de trèfles, les vaches, chèvres, et moutons menés par leurs bergers s'avançaient nonchalamment dans sa direction. Les vaches s'arrêtèrent sous son balcon

et la regardèrent avec des yeux soucieux et maternels. Elle imagina les animaux de la ferme qui dansaient, caracolaient et jouaient tous ensemble pour leur plaisir et le sien, au son d'une symphonie de sonnailles ricochant contre les montagnes. Elle fut tentée de dévaler les escaliers pour les rejoindre dans son propre rêve.

Elle se débrouilla pour s'habiller seule, même si, sans l'aide de LM, cela lui prit beaucoup plus de temps. Devant le miroir, la veste et la jupe qu'elle remplissait si bien à Paris, s'affaissaient à présent lamentablement. Les kilos qu'elle avait pris, preuve des pouvoirs guérisseurs du traitement de Manoukhine, fondaient un peu tous les jours, malgré les efforts attentionnés de ses logeuses qui lui procuraient des réserves inépuisables de pain frais, de lait, de fromage et de beurre.

Elle évoqua tous les médecins qu'elle avait croisés depuis quatre ans et conclut qu'ils étaient tous des charlatans, à part le Dr. Sorapure, le seul n'ayant jamais promis la guérison. Elle maudit tout ce temps gaspillé en errance, toujours à la recherche d'une solution extérieure, alors que dès le départ, la vraie solution était en elle-même. Si seulement Jack pouvait comprendre cela et l'accompagner dans sa nouvelle quête.

Elle s'installa à sa table de travail mais ne prit pas son stylo. Bien qu'en retard dans la livraison de "*spasmes*" promis à *Sphere*, elle n'éprouvait aucune envie d'écrire. Trop fatiguée. Rien que le fait de se lever et de s'habiller l'épuisait.

Quand Jack ne travaillait pas à son roman, il s'échappait en randonnée, à la pêche, collectant fleurs et papillons, ou en visite au chalet tout proche d'Elisabeth. Il rentrait le soir, éclatant des bienfaits de la nature. Elle essayait de ne pas s'indigner de cette vitalité juvénile, que la maladie lui avait volée, à elle. Dans son carnet elle rédigeait:

Pourquoi le fait que je sois alitée devrait-il le priver de toute Vie qui vibre autour de nous? Mais je ne parviendrai pas à travailler si les choses continuent d'être ce qu'elles sont.

Elle avait besoin de LM. Elle ne pouvait pas compter sur Jack pour s'occuper d'elle et était beaucoup trop épuisée pour le faire elle-même. Elle hésita, puis prit son stylo et écrivit deux lettres.

Dans la première, sans mâcher ses mots, elle demandait à LM de revenir; lui expliquant qu'elle était malade et ne pouvait pas à la fois écrire

et assumer les tâches quotidiennes. La seconde était un brouillon que LM devrait recopier de sa main et signer. Une demande pour qu'elle puisse revenir en qualité de dame de compagnie et secrétaire auprès de Katherine, expliquant que le salon de thé ne se développait pas de la façon attendue et qu'elle cherchait une place à six livres par semaine. De cette façon, Jack n'aurait rien à opposer à cette requête.

LM répondit promptement et Katherine montra la lettre à Jack qui approuva l'idée de l'aider après tout ce qu'elle avait déjà fait pour eux. Katherine lui envoya l'argent nécessaire pour le voyage mais aussi pour l'acquisition de chaussettes de laine bien chaudes. La semaine suivante, LM s'installa à l'hôtel d'Angleterre. Ils lui avaient réservé une chambre sur le même étage que le leur, mais tout au fond du couloir afin de préserver leur vie privée.

Aux bons soins de LM, Katherine se remit à son travail et entama "*The Dove's Nest*", une nouvelle dont elle espérait tirer un roman.

Un soir Jack rentra d'un dîner chez Elisabeth et interrompit Katherine au beau milieu de sa récitation du mantra du Dr. Coué: "Chaque jour, sur tous les plans, je vais de mieux en mieux."

« Katherine chérie, vous n'allez pas recommencer avec ça, n'est-ce pas? »

Cela la mit en colère car non seulement il l'avait interrompue, mais pire, il la réprimandait.

« Et pourquoi pas? »

--- Parce que je trouve tout à fait choquant qu'une femme de votre intelligence puisse faire siennes ces fadaises. Il n'y a aucune preuve scientifique médicale prouvant que vous pouvez utiliser votre Volonté pour parvenir à guérir. A présent, la seule personne qui puisse vous guérir est le Dr. Manoukhine, un expert médical reconnu. Pourquoi auriez-vous recours à autre chose qu'à ses méthodes qui ont fait leurs preuves?

--- Jack, regardez-moi.

--- Oh, nous y revoilà! Ne soyez pas sotté.

--- S'il vous plaît, faites le pour nous. » Elle se redressa sur ses oreillers afin qu'il puisse l'observer d'encore plus près et, lui prenant la main, elle l'approcha de son visage. « Regardez-moi bien, telle que je suis vraiment. Non pas comme vous aimeriez me voir dans le futur, ou comme

vous m'avez vue par le passé, mais telle que je suis aujourd'hui. Touchez mes mains d'épouvantail, voyez mes yeux brûlants de fièvre, effleurez ma peau trop pâle et mes joues creuses. » Jack détourna les yeux. « Non Jack, ne vous détournez pas. Arrêtez de nier la vérité. Il le faut, pour *nous*. » Il la fixa. « Maintenant, dites-moi si vous croyez sérieusement que ces traitements qui ont brûlé mon corps et que j'ai supportés à Paris ont eu l'effet annoncé par le Dr. Manoukhine?

--- Hé bien . . . certainement pas guérie, mais vous êtes mieux. Il faut du temps. Vous avez juste besoin de vous reposer --- vous devriez prendre un peu de couleurs au soleil --- c'est tout. Demain je vous emmène en pique-nique. Cela vous ferait plaisir?

--- Jack, n'avez-vous pas remarqué les difficultés que j'aie rien que pour traverser ma chambre, sans parler de sortir sans ma canne?

--- Alors, je vous porterai.

--- Orage m'a écrit ---

--- Orage! C'est un imbécile. Pourquoi donc, continuez-vous à communiquer avec lui?

--- Parce que j'ai besoin de quelqu'un avec qui parler de mon désir de trouver la paix intérieure.

--- La paix intérieure? Ne pensez-vous pas que c'est là le détournement d'un concept beaucoup plus grand en relation avec la guerre?

--- Mais non, pas du tout. Intérieurement, je suis bel et bien en guerre.

--- Arrêtons ce stupide bavardage. Vous êtes sous son influence. Vous n'étiez pas du genre à tenir de tels propos. Il parle de choses auxquelles il ne connaît rien et vous remplit la tête avec ça. Ne rentrez pas dans son jeu Katherine, cela ne vous fera que du tort.

--- C'est ce que vous me disiez à propos de Kot quand il me suggérait de rencontrer le Dr. Manoukhine.

--- C'est différent; Kot, au moins, vous recommandait un médecin reconnu. Orage n'a fait que vous envoyer ce livre ridicule écrit par un sorcier. Voilà ce qui a causé une brèche entre nous.

--- N'est-ce pas un peu exagéré de targuer le Dr. Wallace de sorcier?

--- Ce n'est pas un théosophe qui va vous guérir.

--- Ah non! Je ne suis pas d'accord. Ce livre que vous trouvez si détestable, bien que vous ne l'ayez jamais lu, m'a aidé à traverser des périodes bien difficiles. Il m'a aidé à vivre avec ma maladie. Je vous ai

demandé de le lire, mais vous refusez, même si j'aimerais en discuter avec vous.

--- Parler de quoi? Du Libre-Arbitre? Vous pensez vraiment que c'est en vous concentrant sciemment sur votre maladie que vous la ferez disparaître? »

Elle le regarda. Peut-être l'avait-il lu?

Il savait ce qu'elle pensait. « Non, je n'ai pas perdu mon temps avec ces imbécillités et vous ne devriez pas perdre le vôtre. Il fut un temps où vous étiez d'accord avec moi à propos d' Orage. Il y a eu cette longue période où vous ne vouliez plus lui parler à cause de sa relation avec cette femme, Béatrice. Avez-vous oublié toutes les horreurs qu'ils ont proféré à notre endroit?

--- Je l'ai jugé de manière injuste, c'est une de mes mauvaises habitudes.

--- Et donc maintenant, c'est moi que vous jugez injustement. Peut-être préféreriez-vous qu' Orage soit ici, à ma place?

--- Jack, cette conversation est idiote; le fait qu' Orage m'aide à répondre à mes questions spirituelles n'empêche en rien ma relation avec vous. »

La porte claqua derrière lui.

LES PALPITATIONS CARDIAQUES ET les difficultés respiratoires de Katherine ne s'amélioraient pas. Elle décida de déménager vers le village de Sierre situé plus bas à quinze cents mètres d'altitude.

Elle dit à Jack qu'elle voulait maintenir le même rythme d'écriture quotidienne qu'à Paris et, pour ce faire, elle devait être seule. Elle mentait. Elle ne pouvait plus écrire. Elle gardait cela secret, si quelqu'un entrait dans la chambre elle faisait semblant de travailler. Elle comptait sur le fait que descendre un peu vers la vallée apaiserait son coeur. Ainsi elle pourrait reprendre le travail.

Elisabeth proposa à Jack une chambre d'amis. Il dit à Katherine qu'il était fort satisfait de ce nouvel arrangement qui lui permettait de travailler

et de venir la voir en fin de semaine.

Avant son départ, Elisabeth vint dire au revoir à Katherine.

« Comme c'est étrange que nous ayons mis si longtemps à devenir amies. » dit Katherine une fois qu'elles furent installées sur le canapé avec une tasse de thé. « Vous souvenez-vous de la première fois où nous nous sommes rencontrées, chez votre père, à Londres? Probablement pas. C'est tout juste si j'ai dit un mot. Vous m'impressionniez tellement, que je redoutais de dire quoi que ce soit, au risque de me rendre ridicule. Père était si fier de vous. Vous êtes son étoile si brillante! J'ai pensé que si je devenais célèbre je gagnerais aussi son amour.

--- Et alors?

--- Et bien, non. » Katherine sourit. « Il n'a jamais respecté mon travail. J'ai su par ma famille qu'il n'a lu aucun de mes écrits. Dans ses lettres il me dit à quel point il est fier de mes soeurs et leurs enfants.

--- S'il ne sait pas reconnaître la valeur de ce que vous faites, votre père ne connaît rien à la littérature. Votre travail est de bien plus haute volée que le mien, alors que vous avez plus de vingt ans de moins que moi! J'ai toujours envié l'originalité et la modernité de vos fictions. J'ai bien peur de n'être rien d'autre qu'une conteuse.

--- Mais vous êtes une merveilleuse conteuse. Avec Jack, nous n'avons pas pu fermer "Vera" sans en avoir terminé la lecture. Et quel final! C'est certainement une pièce tout à fait originale et tellement plus populaire que tout ce que j'ai pu écrire.

--- Mais que dites-vous ma folle cousine? Regardez plutôt combien de fois vos recueils de nouvelles ont été réédités. Voyez dans les journaux, les éloges de votre génie. Vous êtes plébiscitée. Je ne connais personne qui n'ait lu vos histoires dans *Sphere*.

--- Ah oui, les histoires pour *Sphere*. J'ai écrit ces "spasmes" à deux mille mots, souvent en une journée, pour payer Manoukhine. Pour moi, ils ne relèvent pas d'un défi, mais c'est vrai qu'ils divertissent mes lecteurs. Peut-être est-ce suffisant? Mais si mon père songeait à augmenter mon allocation pour couvrir mes frais médicaux, je pourrais employer mon énergie à un travail plus stimulant.

--- Mais pourquoi ne lui demandez-vous pas de prendre en charge les séances de Manoukhine? Il a probablement les moyens de le faire.

--- Non, je ne m'y abaisserai pas. Ce serait reconnaître que j'ai échoué en tant qu'écrivain. Pour lui le succès signifie "indépendance financière". » Elle regarda Elisabeth droit dans les yeux, pour s'assurer qu'elle la comprenait bien. « Il ne proposera jamais d'augmenter cette pension. Dans ce domaine, il est bien comme Jack, aussi avare l'un que l'autre. En ce qui concerne Jack, je le comprends mieux. Il a grandi avec peu et s'accroche à ce qu'il gagne. Mais avec mon père, c'est une question de principe. Oui, il est extrêmement riche mais il ne veut pas que mon allocation facilite la vie de Jack.

--- Et êtes-vous d'accord avec votre père? Considérez-vous que Jack devrait être votre seul soutien? »

Katherine rit. « Juste ciel, non! Je porterais des loques. Il lui est arrivé de me prêter de l'argent, mais il s'attend toujours à ce que je le rembourse. Il m'a même demandé de partager le coût du taxi lorsque nous sommes rentrés de la clinique, quand j'ai fait soigner un flegmon à Menton. »

Katherine rit en voyant l'air horrifié d'Elisabeth.

« Je n'aurais jamais toléré une chose pareille.

--- Je n'ai pas vos qualités pour quitter un homme. »

Elisabeth rougit. « Non attendez un instant. Vous n'êtes pas juste. Mon premier mari est mort. Je n'ai divorcé que du second.

--- Par ailleurs, je ne quitterai jamais Jack. Je l'aime encore énormément en dépit de son avarice, de son auto-satisfaction, de son indifférence. » Katherine avait voulu plaisanter, mais le ton de sa voix la trahit.

« Alors, c'est vrai n'est-ce pas? "*The man without a temperament*", c'est Jack? Il vous arrive d'utiliser des éléments autobiographiques dans vos écrits. C'est certainement ce que j'ai fait dans "*Vera*". Transformer le côté sombre de mon mari en éléments de fiction, m'a aidé à surmonter un divorce malheureux. »

Katherine souriait toujours et prit son temps pour resservir le thé avant de répondre. « Cette histoire était un message à Jack. Mais il l'a lu comme un témoignage de mon amour à son égard, ce que j'ai trouvé pour le moins étrange. Maintenant je comprends qu'il est persuadé, de même qu'il persuadera toute personne qui voudra bien l'écouter, d'avoir sacrifié sa vie, sa carrière à son épouse moribonde.

Elisabeth posa sa main sur celle de Katherine et la regarda dans les yeux. « Vous avez fait beaucoup de compromis, n'est-ce pas? C'est bien là le sort des femmes! Mais peut-être ne voulez-vous plus qu'il en soit ainsi? » Elisabeth retira sa main.

« Non, je crois encore à notre bonheur. C'est seulement dernièrement, avec ma rechute, qu'il nous est devenu difficile d'être ensemble du fait que nous ne sommes pas d'accord sur la manière de me soigner. Actuellement, je suis un chemin spirituel que Jack ne veut absolument pas partager. Il ne me croit pas quand je lui dis que cette nouvelle quête nous réunira dans ma guérison. »

Katherine posa sa tasse.

« Elisabeth, si vous saviez comme cette conversation me fait du bien. C'est un vrai soulagement de pouvoir m'exprimer sincèrement avec vous.

--- Oh! Ma très chère Katherine, y' a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous rendre la vie plus facile?

--- Vous faites déjà tellement pour moi. Les absences de Jack me sont plus supportables si je sais qu'il est avec vous.

--- Il est un invité très agréable. Jamais ennuyeux. Son intelligence est stimulante pour moi, on ne rencontre que peu de personnes comme lui en société.

--- Oui c'est vrai, il a beaucoup d'esprit. C'est un critique brillant. En fait, les cercles littéraires et intellectuels de Londres le considèrent comme LE critique. Mais dans sa recherche intellectuelle, il peut oublier de respirer une rose sur son chemin. Il a besoin que je lui rappelle certaines choses.

--- Oui, j'ai remarqué cela. » Elles rirent de bon coeur.

« Mais ne parlons plus de Jack. » dit Katherine. « Parlez moi de votre nouvel amoureux. Etes-vous heureuse? Vous avez certainement l'air plus heureux quand vous êtes ensemble? »

--- Oh oui vraiment! Mais parfois j'ai peur qu'il s'ennuie avec moi. Nous sommes isolés dans notre nid d'aigle et, sauf d'exceptionnelles visites, nous sommes souvent seuls et il est beaucoup plus jeune que moi.

--- Je ne m'en inquièterais pas Elisabeth. Vous êtes extrêmement divertissante et tout à fait ravissante. C'est avec envie que j'ai observé comment il vous regarde. Je doute que vous dormiez dans des chambres

séparées.

Elisabeth riait. « Des chambres séparées? Certainement pas. Est-ce que Jack et vous faites chambre à part?

--- Bien sûr. Du moins, quand je suis malade. »

Toutes les deux contemplèrent les feuilles de thé au fond de leur tasse vide, jusqu'à ce qu'Elisabeth relève le nez et dise: « Quelque chose m'intrigue, pensez-vous que vous seriez devenue "écrivain" si vous n'aviez pas été malade?

--- J'en suis arrivée à la conclusion que je suis écrivain en dépit de ma maladie, mais que la souffrance m'a donné l'opportunité de voir clairement ce que d'autres peuvent ne pas apercevoir. Elle a augmenté ma vision. Je cherche maintenant une voie plus intègre pour exprimer ce que j'ai appris et ainsi aider les autres à plus de discernement. » Elle hésita encore et rajouta: « J'ai besoin de temps pour ça. »

On frappa à la porte. Elles se levèrent. LM annonça qu'il était l'heure du repos. Katherine, émue par le regard embué de sa cousine, était prête à pleurer.

Katherine la suivit du regard par la fenêtre, remonter le sentier vers son chalet. Son coeur se serra soudain et elle craignit de ne plus jamais revoir Elisabeth.

Juillet 1922

Château Bellevue

Il me semble qu'il y a quelque chose de triste dans la vie, je dois bien l'avouer. Il est difficile de définir ce que c'est. Je ne parle pas du chagrin que nous connaissons tous, comme la maladie, la misère ou la mort. Non, c'est quelque chose de différent et c'est là, au plus profond de chacun, tel un souffle.

The Canary --- KM

KATHERINE PASSA LES MASSIVES PORTES de verre du château Bellevue à Sierre. Le contraste avec la lumière éclatante du dehors lui donna le sentiment d'entrer dans une froide et pâle église vide. Stephen, le souriant et hospitalier maître d'hôtel, se souvenait d'elle et l'invita à s'asseoir à son aise. Elle avait séjourné ici au début de son "traitement au grand air" avec le Dr. Stephani. C'était dur à croire, mais il y avait à peine un an.

« Bonjour Madame Murry et, ah oui, Madame Baker n'est-ce pas? Entrez! Entrez! Nous vous attendions. » Il prit les bagages et s'engagea dans l'escalier en colimaçon dont les pierres étaient éclairées par le soleil qui filtrait au travers des vitres sales.

Quelques marches plus haut, Katherine quitta ses gants et se frotta les mains sur la large balustrade usée; en fait c'était une excuse pour reprendre son souffle. Stephen continua de converser gaiement sans prêter attention à tous les arrêts qui lui étaient nécessaires. En haut du premier palier elle lui demanda si les lits étaient équipés de moustiquaires.

« Ce n'est pas nécessaire ici. » Répondit-il surpris par cette question. Puis il porta la main à son visage et rit: « Oh! Ces piqures? J'ai campé en montagne cette fin de semaine et j'ai été attaqué. Et comme vous pouvez le constater ils aiment mon sang.

--- Ah, oui je vois ça! » Elle sourit. « Le mien aussi est apprécié. C'est pour ça que je posais la question.

--- Il n'y en a pas au château. Ne soyez pas inquiète. »

Stephen s'arrêta devant une lourde porte d'acajou, au numéro 12 qu'il ouvrit à l'aide d'une longue clé de cuivre. « Voilà votre chambre Madame Murry. J'espère que vous la trouverez à votre goût. »

Katherine était enthousiasmée. Les murs de lambris vert lui souhaitaient la bienvenue. Les tentures de brocard fleuris retenus par des crochets de cuivre eux aussi, encadraient les profondes ouvertures donnant sur un paysage de prairies dorées par le soleil. Et les Alpes, toujours, complétaient le panorama au loin. Les rideaux d'un blanc immaculé dansaient au pied des fenêtres sous la brise tendre et chaude venant du dehors. Le soleil traversait le plancher de bois qui luisait tel des écailles de tortue polies. Elle fut émerveillée, en regardant le chandelier, de s'apercevoir que les dessins sur le sol se reproduisaient au plafond. Cela lui donna le vertige. Elle se retint à une colonne de lit jusqu'à ce que la pièce se redresse.

Elle s'assit au secrétaire orné d'un vase rempli de zinnias jaune safran et orangé. "Dans cette chambre, pensa-t-elle, je pourrais travailler, pour peu que mon coeur cesse de battre aussi violemment. Il faut que je me repose."

Stephen posa sa valise sur une commode en bois. « Merci Stephen. Vous devriez soigner ces piqures.

--- Oui M'dame. » Et il sortit discrètement.

Le lit bas, en bois et recouvert d'un piqué de satin vert, s'offrait à son corps fatigué.

LM commença à défaire ses valises et s'affaira dans la pièce, ce qui perturba le repos de Katherine.

« S'il vous plaît Jones, pas maintenant. Installez-vous dans votre chambre. Nous nous rejoindrons pour le dîner.

--- Vous êtes sûre que ça va aller?

--- Ici, dans cette pièce, comment pourrait-il en être autrement? »

LM partie, Katherine ferma les yeux et s'endormit en murmurant: "Reste, repose-toi, tu es en sécurité ici."

Le lendemain matin son rythme cardiaque s'était apaisé. En revanche elle était toute excitée à l'idée de commencer une autre histoire pour laquelle elle avait l'inspiration. Elle installa la machine à écrire, la Corona de Jack, sur la table. L'idée de cette nouvelle histoire avait germé dans sa tête en observant les canaris de sa voisine sur le balcon, en face de son hôtel parisien.

Elle se souvint s'être mise au lit après ses séances et avoir écouté leurs ramages. "Pour écrire cette histoire dans l'ordre," pensa-t-elle, "j'ai besoin d'entrer dans cette cage. Leurs ressentis, leurs rêves, la vie qu'ils menaient avant d'être capturés ou la vie de leurs ancêtres qui vivaient dans les forêts sud-américaines ou sur les côtes de la mer immense et parfumée . . . Les mots sauront-ils exprimer la beauté de leurs chants à la fois forts et perçants?"

En quelques jours de travail intense elle écrivit *The Canary* et le dédia à Brett comme promis en témoignage de leur amitié. Elle l'enverrait à son agent qui lui demandait sans cesse plus d'histoires pour satisfaire sa popularité croissante. Ce qui, à une époque, avait été si difficile à faire, en l'occurrence trouver des éditeurs, était maintenant si simple et aurait pu être très gai, si elle n'avait pas été malade.

Quand elle eut terminé, elle prit une feuille blanche et écrivit à son père qui était en visite à Londres chez ses soeurs. *Je termine juste une nouvelle histoire dont le héros est un canari et j'ai l'impression d'avoir vécu en cage et picoté du mouron moi-même.*

Elle ne pouvait plus supporter de rester enfermée alors que l'extérieur, vu depuis sa fenêtre, lui tendait les bras. Elle venait de terminer un travail, il lui fallait célébrer dignement ce moment. D'abord elle se dirigea timidement vers les jardins de l'hôtel. Elle n'avait aucune habitude de sortir seule. Ayant attendu un instant mais ne voyant LM nulle part, elle finit par

s'aventurer au delà des limites de l'hôtel.

Plongée dans ses pensées, elle ne se rendait pas vraiment compte de la distance parcourue jusqu'à ce qu'elle aperçoive l'hôtel au loin. Avant de prendre le chemin du retour, elle s'allongea sur un lit d'herbe douce et observa le ciel serein à travers les feuilles des arbres. "C'est," pensa-t-elle, "la plus grande joie que je n'ai jamais connue. Je veux ressentir ce bonheur le reste de mes jours."

Elle s'appuya contre le tronc d'un arbre et nota dans son carnet:

Rien ne m'empêcherait de vivre ainsi, si ce n'est que c'est incompatible avec le style de vie de Jack. Me voilà une femme bien stupide qui ne voit pas que tout repose sur elle et que, si elle n'en prend pas l'initiative, les choses ne sont pas faites.

Je devrais me concentrer sur ce qui compte vraiment --- comme à première vue, cet arbre avec ses fruits violets, à moins qu'ils ne soient bleus et m'émerveiller de pouvoir les attraper alors qu'ils sont pleins de gomme --- Collants? Pas une goutte? Non, ils sont comme du cristal.

Il y a quelque chose que je devrais apprendre. Qu'est ce que c'est? Je dois le découvrir et prendre un nouveau départ avec un nouveau style. Quelque chose manque à mes histoires. Qu'est ce que c'est?

Une soudaine chute des températures lui redonna la notion du temps. Elle se leva et enroula son châle autour de ses épaules. Maintenant les lumières de l'hôtel miroitaient dans le crépuscule. "Comme c'est beau," pensa-t-elle, "je dois écrire quelque chose là-dessus." Au loin elle entendait LM qui l'appelait avec inquiétude.

ELLE AVAIT ATTENDU IMPATIEMMENT la visite de Brett, mais quand celle-ci arriva, Katherine trouva mille excuses pour l'éviter. Elle avait besoin de solitude pour faire le point avec elle-même. Elle donna la même consigne à ses deux compagnes: "si elles la voyaient dans le jardin, elles ne devaient pas la déranger". Elle expliqua aussi qu'elle serait occupée à écrire jusqu'au milieu de l'après midi, mais qu'elle les rejoindrait pour le thé. Brett était venue à Sierre pour peindre des paysages et était

contente de rester seule avec son chevalet. Pour sa part, LM partait en randonnées, seule; LM et Brett n'avait pas grand-chose à se dire.

Certains soirs Brett rendait visite à Katherine dans sa chambre. Elle avait un penchant à poursuivre de longues discussions sur leurs amis communs sans réaliser que son auditrice tombait de sommeil. Aussi Katherine demandait-elle à LM de venir la libérer, arguant le repos dont elle avait grand besoin. Ce qui était vrai. Katherine était fatiguée, plus fatiguée que ce qu'elle-même ou n'importe qui voulait bien admettre.

Katherine disait avoir besoin d'être seule pour écrire mais ce n'était pas vrai. Elle avait seulement besoin d'être seule. Son stylo ne grattait plus le papier et la Corona restait muette. Elle mentait dans ses lettres, mentait en disant à ses amis, à sa famille qu'elle allait beaucoup mieux et écrivait toujours plus. Elle avait dit à son père que la tuberculose était stabilisée, mais ne parlait pas de son coeur qui, à chaque instant, devenait plus bruyant et terrorisait ses nuits.

Jack vint en fin de semaine, rendit visite à Brett et joua assez souvent au billard avec Katherine, dans le salon de l'hôtel. Il demanda où elle en était dans ses écrits. Elle parla d'une petite nouvelle sur laquelle elle travaillait, une suite de deux productions antérieures, *Prelude* et *At The Bay*. Elle avait dans l'idée de les fusionner en une seule et grande nouvelle qu'elle situerait dorénavant entre l'Angleterre et la Nouvelle Zélande. Tout n'était pas complètement faux. Elle travaillait, c'était sûr, mais seulement dans sa tête.

Plus les jours passaient, plus elle connaissait l'angoisse de se retrouver devant une page blanche. Aussi elle se mit à écrire n'importe quoi, tout ce qui lui venait à l'esprit.

Un jour, sortant de sa chambre, Brett croisa Katherine dans le couloir examinant les numéros sur les portes.

« Qu'est-ce qui vous arrive? Chercheriez-vous votre numéro de chambre?

--- Je travaille sur une histoire mais j'ai si souvent changé les choses que je m'y perds. J'ai besoin de trouver la chambre dont est originaire l'idée. Les pièces ici, sont décorées de façon exquise et de plus, elles sont

toutes vides. Je m'y ballade. Je cherche un énorme poêle, venez avec moi et aidez-moi à trouver. »

Brett la suivit tout au long de la vaste résidence où Katherine se glissait de pièce en pièce. « Il est là, » cria-t-elle. « C'est tout à fait ce que je cherchais. » Elle pointait, dans un coin de la pièce, un ancien poêle bleu et blanc laiteux. Épuisée par tant d'efforts elle s'assit sur le lit et prit son calepin. « Brett pourriez-vous me lire les inscriptions qui y sont gravées? »

Brett tourna autour du poêle et lu à haute voix: « Mille six cent vingt trois.

--- Maintenant je me souviens. » Katherine s'embrouillait toute seule mais continuait de noter les détails. « La perfection historique vérifiée! Vous ne trouvez pas?

--- Que dites-vous?

--- Cela n'a aucune importance! » répondit Katherine, « Quelque chose que dit Emma à sa soeur à propos du poêle. Si vous voulez bien, venez avec moi jusqu'à ma chambre, je le lirai pour vous. Cette histoire se déroule dans cet hôtel où Emma et Emily ont séjourné avec leur père. »

De retour dans sa chambre, elle saisit les feuillets sur lesquels elle avait travaillé et se tint bien droite devant Brett comme si celle-ci était au milieu d'un auditoire fourni dans un salon de lecture, situation qu'elle avait si souvent pratiqué par le passé.

Cela fait bien longtemps maintenant --- Combien de temps? --- une éternité, peut-être --- que père et filles parcouraient le monde. Nice, Montreux, Biarritz, Naples, Menton, le Lac Majeur . . . Ils avaient tout vu et plus encore. Et toujours ils continuaient, allant de l'avant, volant, infatigables, ne s'arrêtant nulle part. Mais à la vérité --- Oh! Mieux vaut ne pas trop s'interroger sur ce qu'était la vérité! --- L'idéal est de ne pas se demander ce qui les faisait toujours aller plus loin, puisque le seul mot qui déstabilisait le père était le mot MAISON . . .

Maison! Y séjourner, ne rien faire, guetter le temps qui passe, compter les années, se souvenir . . . Vous vous rendez compte? Rester toujours au même endroit comme si quelque chose ou quelqu'un devait arriver. NON! Non! Mieux valait être loin, être balayé sur la terre comme une bogue, comme une cosse flétrie du haricot qui, emportée par le vent, virevolte avant de retomber dans le jardin.

Elle s'arrêta et regarda Brett « Alors?

--- C'est tout?

--- Oui, pour l'instant.

--- Mais c'est merveilleux! J'ai toujours aimé quand vous lisiez vos histoires à voix haute. Quand vous reviendrez à Londres, il faut que j'organise pour vous un salon de lecture.

--- Avec ma cousine Elisabeth, nous envisageons de faire une "Tournée de Lecture" aux Etats-Unis. Mes livres s'y vendent bien, ils y sont même redemandés.

--- Ce serait formidable! Pourrais-je venir?

--- Oui . . . Pourquoi pas? » Katherine baissa les yeux sur son calepin. « Mais vous devez me laisser maintenant --- J'ai du travail. Nous parlerons de tout ça pendant le dîner.

--- C'est déjà ce que vous avez dit hier.

--- Je suis désolée. Je vous ai négligée n'est ce pas? Je descendrai ce soir, je vous le promets.

--- Je l'espère bien, moi aussi. Je pars pour Londres demain.

--- Non, ce n'est pas possible! Cela fait déjà quinze jours que vous êtes là? Nous n'avons pas assez pris de temps ensemble toutes les deux. Je suis navrée de vous voir partir. »

Quand Brett fut partie, Katherine s'assit pour travailler. Mais elle était trop fatiguée et, au lieu de cela, elle alla s'allonger sur son lit.

Le soir elle demanda à LM de l'aider à s'habiller pour le dîner.

Elle descendit à la salle à manger qui n'en n'avait que le nom puisqu'elle était de la taille d'une salle de bal. On était hors saison et il y avait peu de résidents à l'hôtel. Il lui fut aisé d'apercevoir Brett à une des rares tables occupées. Avant de se diriger vers elle, elle rédigea très vite dans son carnet:

Tout est gai, tout scintille, les grandes fenêtres à la française ouvertes sur le jardin vert et or, la salle à manger qui s'étirait devant elles. Une cinquantaine de petites tables ornées chacune d'un petit pot de dahlias, donnaient l'impression qu'ils allaient se mettre à danser avec . . .

Qui? Katherine se le demandait bien, n'ayant aucune idée elle-même de se qui allait se passer, ni si elle terminerait son texte, tant il y avait de scènes inachevées dans son carnet. De loin elle sourit à Brett et s'approcha d'elle.

Ce fut comme au bon vieux temps. Elle "joua" gaiement pour Brett toute la soirée, imitant leurs amis et racontant mille histoires drôles. Katherine donna une brillante représentation d'elle-même en espérant que lorsque son amie rentrerait à Londres, elle témoignerait auprès de leurs proches de sa gaité, son bon moral et de ses productions littéraires.

De retour dans sa chambre, elle se coucha. Plus la force de se concentrer sur un de ses textes, elle préféra revenir à la poésie.

Dans un grand lit couvert d'un piqué vert, brodé

De fleurs et de feuilles toutes ciselées

Elle semblait un oiseau, reposant dans la mare.

Soudain, elle lâcha son stylo. « Jones! Jones! »

LM se précipita dans la pièce. « Qui y a t-il, Katie? »

--- Mon coeur! Il s'emballe! »

Le Dr. Donat avait donné à LM toutes les indications à suivre en cas de fortes palpitations. Garder son calme, ne pas la laisser seule, ne pas la laisser paniquer.

Cette crise s'estompa au bout de quelques minutes. LM lui apporta un verre d'eau.

« Je ne peux pas continuer comme ça, dit Katherine. Ces spasmes qui suivent ma toux sont trop épuisants et de loin les plus effrayants. Chaque fois je crois que je vais mourir. Je dois voir le Dr. Sorapure. Il est le seul qui me dira la vérité. Nous devons partir pour Londres tout de suite.

--- Je m'occuperai de l'organisation du voyage dès demain. » répondit LM que les crises récurrentes chez Katherine effrayaient beaucoup.

« Jack revient dimanche. Je dois d'abord lui en parler. Il est très content à Randogne. Peut-être devrait-il y rester et finir son livre. Vous savez qu'il s'est mis au golf? J'étais sûre qu'il le ferait un jour. »

Incapable de dormir, elle établit une liste, comme elle le faisait quelque fois mentalement, des gens qu'elle voulait voir à Londres.

Père (Bien aimé depuis l'enfance)

Orage (L'Ami de l'âme)

Kot (Ami de toujours)

Sorapure (Médecin du Coeur).

LE LENDEMAIN, ELLE AVAIT RETROUVÉ ses forces. Elle écrivait à son père, s'excusait pour le changement dans ses projets et expliquait son désir de le rencontrer à Londres plutôt qu'à Paris.

Pour aller droit au but, mon coeur m'a tellement donné de tracas la semaine dernière que je me rends compte qu'il me faut absolument rencontrer le Dr. Sorapure, avant de reprendre mon traitement à Paris.

Jack était d'accord avec cette décision. Il lui fit seulement promettre de continuer le suivi avec le Dr. Manoukhine en septembre. Elle venait de traverser une légère dépression mais il était certain que quelques séances de rayons amélioreraient complètement sa santé.

Ils jouèrent au billard et tout en échangeant quelques balles ils échafaudèrent de nombreux projets. Il voulait l'accompagner à Londres.

Elle occuperait la seule petite chambre disponible chez Brett. Lui devrait donc séjourner chez d'autres amis voisins.

Ce fut une journée tranquille pour tous les deux. Elle le laissa gagner au billard. Il lui dit ses premiers pas avec Elisabeth, dans cette nouvelle discipline pour lui qu'était le golf. Le taquinant, elle observa: « Les seules femmes que vous aimez sont les seules qui vous aiment. Et cette fois c'est ma propre cousine Elisabeth. »

Il resta toute la nuit dans sa chambre et le lendemain matin l'embrassa tendrement avant de retourner jouer au golf avec Elisabeth.

Après son départ, LM lui apporta le plateau du petit déjeuner et Katherine lui déclara: « Jones, je veux que vous soyez le témoin de mon testament.

---Katie, quelque fois je pense que vous dites les choses uniquement pour me choquer. C'est seulement votre état cardiaque qui est inquiétant. Je suis certaine que le Dr. Sorapure va vous remettre sur pieds. Et le Dr. Manoukhine ne vous a-t-il pas promis que les prochaines séances allaient vous guérir?

---Jones, s'il vous plait! Ne soyez pas comme Jack. Si je ne peux pas préparer l'inévitable avec lui, j'aimerais savoir que je peux le faire avec vous. »

LM la regarda un long moment avant de pouvoir répondre: « Je vous aiderai autant que je le peux.

---Merci. Vous voulez bien m'apporter mon carnet et nous pourrons

commencer. » Elle sentait encore le tendre baiser matinal de Jack sur ses lèvres. « Si quelque chose devait m'arriver je veux laisser des instructions claires pour Jack, sans quoi il ne saurait que faire de mon patrimoine. »

Le testament précédent qu'elle avait rédigé en toute hâte à la "Maison Eléphant", alors qu'elle était persuadée qu'elle ne survivrait pas à l'hiver en Italie, ne lui convenait plus. Elle voulait en écrire un beaucoup plus précis.

Ensemble avec LM, elles firent l'inventaire de ce qu'elle possédait. « Rien de très grande valeur. » Dit Katherine. « Le collier de perles que Richard, le frère de Jack, m'a offert pour mon mariage, mon châle espagnol, mon manteau de fourrure, mes livres préférés venant de quelques amis, la canne de marche que Mr. Koteliansky a offert à ma mère: tout ça, c'est pour mes soeurs. L'essuie-plume qui fut mon loyal compagnon de voyage ira à mon père. »

Elle tenait à la main sa petite montre en or avec sa chaîne qu'elle avait prise sur le manteau de la cheminée. « Jones, vous fera-t-elle plaisir?

--- Bien sûr, si c'est ce que vous voulez me donner, dit LM de sa toute petite voix fluette.

--- Cela me semble être le cadeau juste. C'est représentatif de notre longue amitié. Votre loyauté n'a jamais chancelé et vous m'avez toujours apporté le soutien constant d'une amie. Et à propos de ma Bible? L'aimeriez-vous?

--- Katie je vous en supplie, plus rien à ce propos. C'est cruel de votre part de continuer ainsi à ce sujet. »

Katherine ignora les éclats de LM et rajouta calmement: « Entendu, je donnerai ma Bible à mon père.

--- Ne pourrions-nous pas faire tout ça à un autre moment?

--- Encore deux ou trois bricoles et nous en aurons terminé. »

Lorsque la liste fut complétée, Katherine donna congé à LM qui en quittant la pièce ne prit même pas la peine de cacher ses larmes.

Mais Katherine voulait écrire à Jack.

Plusieurs fois j'ai été sur le point d'écrire ces quelques mots. Mon coeur se comporte de si curieuse manière que je n'imagine même plus qu'il ne me lâchera pas très bientôt. Ainsi, comme je détesterai vous quitter sans préparation, je veux essayer de noter ce qu'il conviendra de faire pour la paix de mon âme.

Tous mes manuscrits sont pour vous; vous en ferez ce que vous

voudrez. Parcourez-les à l'occasion, Cher Amour. Détruisez tout ce que vous ne voudrez pas utiliser. Je vous en prie, détruisez aussi tout ce que vous ne voudrez pas conserver ainsi que tous les papiers. Vous connaissez mon penchant pour l'ordre. Donnez un grand coup de balai, Bogey, que ce soit net --- Vous le ferez?

Mes livres sont à vous naturellement . . . l'argent naturellement . . . tout est à vous.

En fait mon très cher chéri, je vous laisse tout --- à vous, confident dont j'ai embrassé les lèvres ce matin. Néanmoins . . . comme nous avons été heureux! Je ne vois aucun autre amant avec lequel j'aurai parcouru la terre aussi allègrement . . . néanmoins. »

Elle s'attarda sur les petites perles en forme de marguerite d'une bague que Frieda Lawrence lui avait gentiment donnée, la retirant de son propre doigt lorsque Jack avait oublié d'apporter les anneaux le jour de leur mariage. Elle avait un aspect irisé sous les lampes à gaz. Elle ne s'en séparait jamais. Elle la porterait pendant ce sinistre voyage où elle espérait que personne ne la suivrait, pas même Jack.

27

AOÛT - SEPTEMBRE 1922

RETOUR à LONDRES

*Pourquoi tant de fleurs au sol, fanées
Que mon regard jamais n'a vues?
Pourquoi tant de chants d'oiseaux dans la ramée,
Et dans mon coeur, cette froidure?
Pourquoi tant de pluies d'été
Voilent-elles l'éclat des roses?
Et mon coeur si sombre que je ne saurais le dire?*

Eveil --- W. de la Mare

LONDRES L'ACCUEILIT TELLE l'enfant prodigue. Elle s'installa dans le salon de Brett à Hampstead tandis que LM alla à Chiswick, tout proche, dans la famille de sa soeur qui était rentrée de Rhodésie. Jack loua l'appartement du dernier étage dans la maison voisine de celle de Brett. Il y avait trop d'escaliers à monter dans ce logement et c'est Jack qui venait la rejoindre pour les repas et pour le thé.

Sans LM pour dissuader les importuns, Katherine accrocha une pancarte sur sa porte --- "Je travaille". C'était plutôt à l'intention de ceux qui s'arrêtaient en passant, sans invitation et seulement "pour dire bonjour". Elle ne comprendrait jamais pourquoi les gens pensaient qu'un écrivain n'a rien d'autre à faire, assis derrière son bureau, qu'attendre que

quelqu'un passe seulement "pour dire bonjour". Brett était de ceux-là. Elle arrivait n'importe quand et Katherine ne pouvait refuser cette visite. C'était sa maison. Et puis Brett avait évoqué le possible départ du locataire de l'étage, à la fin du mois. Dans la perspective où Katherine décide de prolonger son séjour à Londres, elle pourrait louer cet appartement. Katherine était très tentée. Cependant elle voulait attendre d'avoir rencontré le Dr. Sorapure avant de prendre la moindre décision pour l'avenir.

Sorapure (Médecin du Coeur)

Quand elle entra dans son cabinet, il la gratifia d'un « Katherine, vous semblez être bien mieux que la dernière fois que je vous ai vue! Combien de temps cela fait-il?

--- J'ai été loin durant deux ans.

--- Si longtemps? Et bien, le plein-air vous a été bénéfique, à moins que ce soit le traitement par radiations du Dr. Manoukhine? Alors, pourquoi venir me voir?

--- Simplement parce que vous êtes le seul médecin en qui j'ai confiance pour me dire la vérité.

--- Et bien voilà un compliment de la part d'une personne qui a vu autant de médecins que vous. Si vous voulez mon avis, seulement en vous regardant je dirais que, quoique vous ayez fait, c'est bien mieux que tout ce que j'aurais pu faire moi-même.

--- J'ai bien peur que mon apparence soit trompeuse. Je suis encore tellement fatiguée, ma hanche est en feu, ma toux est revenue et je suis souvent essoufflée. Tous ces symptômes, j'ai appris à les supporter. Ce sont plutôt ces crises de palpitations effrayantes qui m'ont amenées vers vous. Mon coeur résonne dans mes oreilles et bat deux fois plus vite qu'il ne le devrait. Et s'il me lâche, eh bien tout va s'arrêter. Je veux savoir si je prends un risque en m'engageant dans une série de radiations supplémentaires.

--- Je vois. Que dit le Dr. Manoukhine?

--- Il dit que les palpitations cesseront quand le traitement sera terminé. Mais elles ne cessent pas, au contraire, ça va de mal en pis.

--- Laissez-moi écouter le tambourinage dont vous me parler. »
L'embout métallique et froid pressé contre sa poitrine la fit tressaillir.

« Pourquoi n'utilisez-vous pas votre appareil anti-froid?

--- Le disque en caoutchouc? Je suis désolé, j'ai oublié de le mettre dans ma sacoche. Peu de mes patients sont aussi sensibles que vous à l'auscultation. Voulez-vous entendre? demanda-t-il.

--- Non, je suis écoeurée d'entendre battre mon coeur et râler mes poumons. De plus je n'ai nul besoin d'un stéthoscope pour mesurer leur plainte. »

Quand il eut terminé son examen, il l'invita à s'asseoir et s'installa dans un fauteuil tout près d'elle.

« Voici la bonne nouvelle. Vous avez le coeur d'une femme de trente-trois ans et vous avez trente-trois ans. C'est juste qu'il doit pomper très fort pour vous maintenir en vie. Le problème, c'est le poumon gauche. Laissez-moi vous expliquer ça avec un petit croquis. »

Il prit un crayon gris, une feuille et traça un simple dessin d'enfant avec côte à côte, un ballon gonflé et un autre qui ne l'était pas. Il expliqua: « Ici, vous voyez un poumon normal, et là, voilà le vôtre. » Puis il traça un large canal autour du ballon dégonflé et le noircit avec la mine du crayon gris. « La bactérie de la tuberculose a pris la place de l'air dans les bronches et dans les parois de votre poitrine. Ces canaux dilatés, appelés "espace pleural", pressent contre votre coeur et de ce fait celui-ci doit pomper beaucoup plus durement pour faire circuler le sang chargé d'oxygène. Si le chemin était dégagé pour laisser le passage à l'air dans l'espace pleural, votre poumon se gonflerait encore et vous ne souffririez pas de palpitations. »

Elle étudia le croquis griffonné au crayon gris et toucha le petit poumon dégonflé. Elle releva la tête et demanda: « Comment savez-vous cela?

--- Il n'y a aucun bruit de respiration venant de votre poumon infecté, parce que l'air n'y pénètre pas, parce qu'il ne fonctionne pas. Seul votre poumon droit travaille.

--- Et il n'y a rien à faire pour permettre le passage de l'air? » demanda-elle pointant du doigt le canal noirci. « Ne peut-il être libéré d'une quelconque façon?

--- Malheureusement non, du moins pas encore. Comme je vous l'ai déjà dit, le processus de recherche médicale et scientifique est assez long

vers la guérison de cette maladie. Nous avons encore à découvrir par quel chemin l'air peut sortir de l'espace pleural.

--- Et y-aurait-il un remède pour apaiser les palpitations?

--- Faites travailler vos poumons. Pas de façon excessive, cela pourrait être dangereux, mais marchez lentement dix minutes tous les jours. De lentes et profondes respirations en plein air pourraient aider à étirer le poumon dégonflé.

--- Votre avis médical est donc favorable à la poursuite du traitement du Dr. Manoukhine, avec une promenade quotidienne dans le parc? »

Il sourit. « Ah! Katherine. J'apprécie toujours votre sens logique. Oui, je parie que vous pourriez le présenter ainsi mais je ne veux pas être cité comme vous ayant recommandé les radiations. Il n'y a aucune donnée médicale ou scientifique qui appuie les théories de Manoukhine. Des patients courageux comme vous ont bien voulu prendre le risque médical. C'est ce qui nous conduit, nous les médecins et scientifiques, à ces traitements tant convoités. Mais jusqu'à ce qu'ils soient médicalement prouvés, il n'y a que les mots de Manoukhine et les témoignages des patients satisfaits --- ceux qui sont encore là, j'entends. Je peux vous recommander de suivre ce chemin seulement dans le cas où votre corps ne vous dit pas le contraire. Je vous conseille simplement de ne pas accumuler les épreuves. »

Katherine quitta son cabinet. Suivant ses conseils, elle prit le temps d'une petite promenade dans *Hyde Park*, échappant à la fraîcheur du jour grâce au soleil encore chaud d'une fin d'été. Elle s'assit sur un banc et profita de cette journée lumineuse. Elle envisagea ce qu'elle devrait faire maintenant, sachant que son coeur n'était pas en danger immédiat. Elle avait très envie de rester dans cette ville, qu'elle appelait déjà "sa ville", avant de devenir une poitrinaire errante. "Si je décidais de poursuivre le traitement du Dr. Manoukhine," s'interrogea-t-elle toute seule, "pourquoi ne pas le faire ici plutôt qu'à Paris?"

Manoukhine lui avait parlé d'un radiologue londonien qui s'était formé personnellement à ses techniques avec ses appareils brevetés. Pourquoi rester dans une petite chambre d'hôtel solitaire à Paris, alors qu'elle pouvait bénéficier des dix dernières séances ici, à Londres?

Et puis, il y avait Brett, qui bientôt aurait un appartement à louer . . .

Elle se leva. Il y avait beaucoup à faire. Oui, elle resterait à Londres, au moins jusqu'à l'hiver. Et si elle était complètement guérie à Noël, sans risque de rechute, comme Manoukhine l'avait promis, peut-être resterait-elle plus longtemps. Avec ce bon projet au coeur, son moral remonta. Elle héla un taxi pour rentrer chez Brett.

Père (Bien aimé depuis l'enfance)

Quelques jours après avoir consulté le Dr. Sorapure, elle prit le train pour aller chez sa soeur Chaddie, dans la banlieue. Son père, arrivant de Nouvelle Zélande, y était en visite ainsi que sa soeur Jeanne, elle-même venue du Canada avec son mari et ses enfants. Tous et toutes étaient enchantés que Katherine fut à Londres et en voie de guérison. Elle apporta des cadeaux pour ses neveux et nièces qu'elle n'avait encore jamais vus auparavant et projeta de déjeuner avec son père et ses soeurs à Londres la semaine suivante. Ils furent si chaleureux et son père parut si sincèrement ému qu'elle voulut bien croire que son retour dans le giron familial lui redonnait la place de l'enfant adorée de Pa.

Orage (L'ami de l'âme)

Le troisième sur la liste, après le Dr. Sorapure et son père, était Orage. C'est en lisant *Cosmic Anatomy* et d'autres livres sur le mysticisme que Orage lui avait envoyés, que Katherine avait compris que ces théories influençaient la pensée bien au delà de ce qu'elle avait pu imaginer. Naguère, alors qu'elle n'était encore qu'un jeune écrivain de vingt deux ans, il lui avait dit qu'elle devait trouver "son propre coeur" où l'esprit et l'âme travailleraient ensemble dans la création artistique. Il avait été avisé quant à leur rapprochement personnel et intellectuel quelques années plus tôt, alors qu'elle conduisait ses propres expériences vers la plénitude. A l'époque elle s'était entichée de plusieurs personnes considérées par Orage comme irresponsables et ayant une mauvaise influence sur sa jeune personne.

« Le jeune artiste, tel un virtuose se doit de vivre pour son art. » lui avait-il dit. Mais elle ne l'avait pas écouté, ni aucune autre personne d'ailleurs. A ce moment-là son ambition était de vivre libre, quel qu'en soit le prix à payer. L'écriture devait suivre. A l'époque elle avait été en colère contre lui, mais aujourd'hui elle comprenait qu'il avait raison. Que de temps précieux avait été perdu!

Katherine invita Orage à une rencontre au restaurant puisqu'il n'y avait pas vraiment d'intimité dans le salon de Brett. Ce mercredi matin elle se leva, impatiente. C'était deux semaines après son arrivée à Londres. Tandis qu'elle s'habillait, son coeur se mit à battre très fort. Mais elle n'avait pas peur. Il palpitait de bonheur. Il y avait deux ans qu'ils ne s'étaient plus vus. Elle était très excitée mais prit le temps de se vêtir correctement, vérifia sa tenue devant le miroir de l'entrée, pinça ses joues et alla attendre le taxi.

Quand elle entra dans le restaurant qu'il avait suggéré, elle l'aperçut assis dans un coin retiré. Il était toujours aussi charmant et beau qu'il l'avait été avec, peut-être aujourd'hui, un air un peu las dans les yeux à l'abri sous son éternel feutre indémodable qu'il portait déjà il y a douze ans lors de leur première rencontre. Il se leva promptement quand il la vit et la regarda affectueusement, arborant un charmant et joyeux sourire.

Quand elle fut à portée, il enleva vivement son chapeau et la serra dans ses bras. Enveloppée aussi paternellement elle voulait qu'il ne la laissât jamais s'échapper. Quelques boucles lui tombèrent sur le front et elle le recoiffa de la main. Il la relâcha doucement et sourit:

« Katherine vous semblez ---

--- Je vous en prie, ne le dites pas. Ce n'est rien qu'une imposture immense avec un beau bâti extérieur mais tout s'écroule dedans. Oui, je peux donner à voir une très bonne imitation de la personne bien sous tous rapports, mais ça, c'est seulement quand je suis assise. Sinon, je ne peux pas faire plus de quelques pas sans chanceler. »

Les yeux d'Orage s'embruèrent.

« Mais ce n'était pas un appel à votre sympathie. Je suis seulement fatiguée de toutes ces mascarades pour donner l'impression aux autres que je vais bien. Avec vous, je n'ai pas besoin de faire semblant.

--- C'est ce que j'allais vous dire avant que ne m'interrompiez ma chère Katherine. C'est le sud de la France et les montagnes suisses qui vous ont fait du bien. Votre production aussi en a bénéficié. Je me suis intéressé au travail que vous avez publié et ce que vous avez accompli est remarquable. Vous laisserez le souvenir de la plus belle des écrivains d'histoires modernes.

--- Vous parliez de moi comme d'une coquille vide, avec la cervelle

d'un lapin et la fourberie d'un chat, aussi responsable qu'une bulle de savon. » Elle riait en imitant de ses petites mains les pattes du chat griffant ses cheveux. « Miaou! » termina-t-elle.

Le visage de Orage s'éclaira. « Oh, ma chère! Vous n'avez donc rien oublié, pas vrai?

--- Il n'est guère aisé d'oublier un tel discours de sagesse, venant de la bouche même de mon éditeur.

--- Je n'avais nullement l'intention de vous blesser.

--- Et pourtant vous l'avez fait. Mais je vous ai pardonné il y a bien longtemps et cela, dès que j'ai compris que vous essayiez seulement de m'aider. Je n'étais simplement pas capable d'affronter quelqu'un d'aussi honnête que vous. »

Ils commandèrent le repas et parlèrent de toutes ces petites choses du passé. Dans un moment plus silencieux, Orage leva son verre et le tenant à hauteur des visages récita un poème, que W. de la Mare avait écrit après avoir passé une après-midi en compagnie de Katherine, à Londres, plusieurs années auparavant.

à K.M.

Nous nous sommes assis, nous avons parlé.

Dans le jour finissant, la lumière d'été

Se posait au plafond, sur les murs.

Pièce tranquille --- couleurs et ombres blêmes,

Les heures s'écoulaient, fleurs, cerises et porcelaine..

Sombre chevelure, yeux d'ébène, doigts effilés --- vous faisiez le thé,

Votre petite cuillère en suspend vous me parliez,

Bercés par nos voix, par nos pensées,

Comme nous étions heureux!

Le porto fut servi accompagné de biscuit Cheddar et de figues. Bien installés dans leurs fauteuils, ils échangeaient des confidences. « Orage, il y a quelque chose dont je suis curieuse. Pourquoi avez-vous demandé à Jack de faire la critique de *Cosmic Anatomy* pour votre magazine? Son intégrité intellectuelle aurait été à rude épreuve s'il avait accepté la théosophie comme une philosophie solide. Avez-vous vraiment cru qu'il le ferait? »

Orage riait. « J'ai fait ça pour vous, Katherine. J'aurais aimé que

Jack le lise, mais il ne le fit pas. J'espérais réellement que vous le prendriez et que vous le liriez. Vous et moi avons repris notre correspondance et nous parlions plus de sujets littéraires que spirituels. Je pensais qu'il serait mieux que vous découvriez par vous-même cet ouvrage. Et vous l'avez choisis. »

Katherine sourit. « Il m'a emporté dans une aventure intérieure qui est loin d'être terminée. Ce livre m'a ouvert les yeux, il m'a fait comprendre mes insatisfactions relatives à l'idée que la Vie nous donne moins que ce que nous attendons d'elle. J'ai le sentiment de traverser une vie artificielle mais avec des moments, des instants, des lueurs où j'éprouve quelque chose de beaucoup plus vrai. J'espérais qu'en venant ici, vous pourriez me présenter des gens, comme vous, qui savent mieux ce qu'il faut faire pour développer une conscience délibérée.

--- Il y a quelqu'un que je connais et qui a peut-être la sagesse que vous recherchez. Avez-vous entendu parler de G.I. Gurdjieff? »

Elle fit non de la tête.

« Ses conférences du début de l'année ont été si populaires que le ministère de l'intérieur s'est senti concerné. Gurdjieff a fui les persécutions bolchéviques russes. Notre gouvernement s'est inquiété des répercussions déplaisantes et lui a refusé le visa. Il est arrivé en France il y a quelques semaines. Les Français sont plus réceptifs à l'idée que sans "libre arbitre" l'Homme ne pourrait être libre, ne pourrait se gouverner lui-même et resterait toujours un esclave. Je suis désolé que vous ne puissiez le rencontrer.

--- Où est-il en France?

--- Il a installé son Institut dans de nouveaux locaux à Fontainebleau. En fait, j'ai appris qu'il venait de signer un bail dans un château là-bas, aujourd'hui même. Mais il y a quelqu'un d'autre que vous pourriez rencontrer. Son disciple P.D. Ouspensky, qui sera ici dans quelques semaines pour une série de conférences sur les enseignements de Gurdjieff. Vous pourriez venir avec moi à l'une d'elle.

--- Naturellement, je viendrai. Je dois y aller. . . Je vous avoue Orage et à vous seul: je n'écris pas. Je prétends que je le fais et dis à tout le monde de me laisser seule pour que je puisse le faire. J'ai même mis un panneau sur ma porte "Je travaille", mais derrière la porte, je suis assise à

ma table et fixe une page blanche. Pire, j'ai relu bon nombre d'histoires que j'avais écrites auparavant et je n'en n'aime aucune. Il leur manque quelque chose. Je voudrais du nouveau mais suis encore en recherche. Peut-être Gurdjieff pourrait-il m'aider dans cette quête. »

Orage couvrit de sa main celle de Katherine. « Katherine, ma chère Katherine! » Elle sentit qu'il essuyait très doucement les larmes sur ses joues. « Les choses qui nous arrivent sont justes. Je suis sûr que si quelqu'un peut vous aider à trouver votre route, c'est Gurdjieff.

--- Vous a-t-il déjà aidé?

--- Enormément. C'est terriblement banal et Jack en riait, mais Gurdjieff a changé ma vie. Longtemps je me suis demandé: "Qui suis-je? Pourquoi suis-je ici? Quelle est ma raison de vivre? Et en particulier dans ma vie d'homme". A présent j'ai rencontré quelqu'un qui approfondit depuis des années ces questions, qui a trouvé des réponses et qui est prêt à aider les autres à trouver leur chemin. »

Il hésita avant de rajouter « J'ai un secret que je vais vous confier et que vous garderez pour vous. Je suis décidé à quitter *New Age* pour rejoindre Gurdjieff dans son nouvel Institut à Fontainebleau.

--- Orage! Je ne peux le croire, vous allez quitter votre magazine?

--- Avec ce que je sais de la vie aujourd'hui, je dois opérer un changement. Gurdjieff m'a montré, à partir de mes auto-observations, que ce qui permet le changement c'est le réveil, c'est la prise de conscience. Si je surmonte ce travail d'auto-observation, je la placerai au dessus de tout dans ma vie. Je n'ai pas de temps à gaspiller avec des peccadilles. »

LE TERNE PETIT CABINET MÉDICAL du radiologue, le Dr. Webster, protégé du Dr. Manoukhine, demeurant à Londres, était tout à fait différent de la clinique sophistiquée et stérile de Paris. L'auscultation fut très brève et le médecin, maladroit; avec son stéthoscope il explora timidement la poitrine de Katherine comme s'il avait peur d'y déclencher un séisme en terrain miné. Le pire de tout fut quand, après

avoir essayé à plusieurs reprises d'entendre ses pulsations cardiaques avec son appareil glacial, il finit par le décrocher de ses oreilles et plaqua celles-ci contre sa poitrine.

Puis il déclara qu'elle n'était pas suffisamment résistante pour supporter une nouvelle série de séances. Ils en discutèrent et elle mit en avant le discours du Dr. Sorapure qui avait trouvé son coeur jeune et fort, bien que surmené.

« C'est peut-être un jeune coeur », répondit-il, « mais pour l'instant il est usé. Reposez-vous encore pendant une semaine et nous en reparlerons après un autre examen, d'accord? »

Les honoraires du Dr. Webster était moitié moins élevés que ceux de Manoukhine mais elle se sentit escroquée. Il n'avait pas d'infirmière et elle serait la première patiente à être traitée à Londres avec la machine à rayons x du Dr. Manoukhine.

LES JOURS SE SUCCEDAIENT, LUGUBRES. Même l'appartement qu'elle occupait chez Brett avec ses rideaux à grandes fleurs orange et son Bouddha familial sur le manteau de la cheminée, ressemblait à une salle d'attente. Après trois auscultations hebdomadaires sous le stéthoscope du Dr. Webster, il reportait toujours la reprise du traitement. Le moral de Katherine s'en trouva affecté. Elle rendit visite à sa famille et à ses amis proches pour faire diversion et se consoler, comme avec Kot qui était le quatrième de sa liste.

LM lui rendait visite tous les jours afin de savoir si elle avait besoin de quelque chose. Jack avait déménagé dans le Sussex chez des amis pour l'automne. Elle alla l'aider à s'installer dans la première semaine de septembre et promit de revenir les fins de semaines. Mais elle trouva des excuses pour ne pas le faire. Ils avaient une influence dépressive l'un sur l'autre et Jack mit ça sur le compte de "la passion occulte" de Katherine.

Orage l'emmena à la conférence de Ouspensky comme promis. La pièce était exigüe et sentait le renfermé mais personne ne s'en plaint. Le

disciple de Gurdjieff fascinait son auditoire. Il parla du manque d'harmonie dans la vie de chacun, qui provoquait la perte des "essentiels" acquis à la naissance, que la personne développait seulement la moitié de son "être", la personnalité étant une mécanique dont l'individu n'a pas le contrôle absolu.

Il amusa les auditeurs en leur suggérant d'essayer, sur le chemin du retour à la maison, de marcher différemment de leur habitude. Marcher à reculons peut-être et vérifier si ce changement dans les mécanismes et les automatismes de leurs comportements, éveillait en eux une nouvelle conscience de leur esprit. « Si vous pratiquez les méthodes de Gurdjieff, » dit-il, « vous deviendrez le maître de votre vie et pourquoi pas le maître de votre mort. »

Katherine et Orage étaient assis au premier rang et elle eut l'impression que Ouspensky ne s'adressait qu'à elle. Il parla du nouvel "Institut pour le Développement Harmonieux de l'Homme" à Fontainebleau, dont les premiers résidents seraient des disciples de Gurdjieff venant d'Europe de l'Est. Quelques occidentaux seraient aussi invités.

Après la conférence Orage présenta Katherine à Ouspensky. Elle voulait savoir s'il était possible de rencontrer Gurdjieff dans son Institut. Ouspensky lui dit que peut-être il pourrait organiser ça lui-même, mais elle devait d'abord expliquer les raisons qui la motivaient aussi sérieusement. Malheureusement il ne pouvait pas la revoir avant deux semaines, son agenda étant plein jusque là.

Quelques jours plus tard, Orage l'invita à déjeuner chez l'écrivain de science-fiction J.D.Beresford avec John Sullivan, l'ancien assistant de Jack aux éditions *The Athenaeum*.

Orage y parla de ce nouvel Institut de Fontainebleau, où chacun pouvait y trouver sa propre harmonie en pratiquant l'auto-observation. Gurdjieff assurait que dans les conditions anormales de la vie moderne d'aujourd'hui, le chemin vers la sérénité était long. Pour atteindre cette harmonie tant convoitée, l'individu devait développer de nouvelles facultés --- ou bien actualiser ses potentiels latents, à travers un travail sur lui-même. Les enseignements étaient présentés sous trois formes: écriture, musique et mouvements qui correspondaient à la personne intellectuelle,

émotionnelle et physique.

Chez Beresford, Katherine s'assit près de lui dans le salon. Elle ressentait une grande mélancolie dans cette pièce et même un courant sourd de profond regret. Elle admit timidement, « Je sens que j'ai perdu quelque chose au fond de moi, que je renonce et ce n'est pas ce que je veux. Si c'est tout, la Vie ne vaut pas d'être vécue, mais je sais que ce n'est pas tout. » Elle répéta ce qu'elle avait déjà dit à Orage à propos de ces moments, de ces reflets quand elle entrevoyait la possibilité d'une réelle vérité.

Dehors, dans le fond du jardin, à la lueur du soleil, les feuilles luisantes dansaient sous les arbres. Elle-même se sentait embrasée et aussi réconfortée en pensant à ceux qui, comme elle, étaient en quête d'un renouveau, telles leurs connaissances communes à elle et Jack --- qui ne se moquaient pas de ses idées.

En rentrant à la maison, elle y trouva Richard le frère de Jack et la conversation se poursuivit avec lui sur tous les "Possibles" de la Vie. Sullivan les rejoignit pour le souper. Elle leur confia que si elle arrivait à trouver une forme de paix intérieure, elle espérait que cela l'aide aussi à guérir sa tuberculose.

Lorsqu'ils furent partis, elle repensa à la soirée où W.J. Dunning était venu dîner à la Maison Eléphant et où ils avaient discuté des religions orientales et de la pratique du yoga. Plus tard avec Jack, ils avaient encore échangé à ce sujet avec une approche intellectuelle occidentale. A ce moment-là, Katherine avait bien senti le changement intérieur chez Jack, ce vacillement de sa lumière intime. Mais qu'était devenue cette lumière intérieure? Pourquoi ne voulait-il pas regarder au plus profond de lui-même? Pourquoi ne voyait-il pas la valeur de l'auto-observation?

Elle reprit sa plume et lui écrivit:

Je souhaite que vous appréciiez le merveilleux de la vie autant que je le fais. Même une idée --- l'ébauche d'une idée --- de s'éveiller, révèle un monde nouveau. Le mystère est que nous, "nous tous" avec nos différences et nos cheminements personnels, semblons aller dans la même direction.

Katherine sourit. Probablement Jack penserait qu'elle résonnait comme cette évangéliste Mme. Jellaby, un personnage de Dickens, qui était tellement zélée dans son engagement de missionnaire qu'elle en laissa ses enfants mourir de faim.

LE VENDREDI 27 SEPTEMBRE, elle souffrit beaucoup dès sa seconde séance de radiations au cabinet du Dr. Webster. Lorsqu'elle se plaint auprès de lui des symptômes récurants dont elle souffrait, il l'envoya promener, minimisant sa plainte, laquelle dit-il n'avait rien à voir avec les soins qu'il lui prodiguait. Il programma une autre séance pour la semaine suivante. En le quittant ce jour-là elle savait qu'elle ne reviendrait plus.

Dans la nuit, elle écrivit à Jack dans le Sussex et lui expliqua qu'elle changeait ses projets quant à son séjour à Londres. "*Le Dr. Webster ne sait pas ce qu'il fait. Je ne le laisserai pas s'acharner sur moi*". Elle voulait rejoindre Paris le lundi suivant et reprendre le traitement avec le Dr. Manoukhine. Elle ne lui demandait pas de l'accompagner, d'ailleurs il ne le lui offrit pas.

Elle lui dit également combien elle était consciente que leur relation était devenue fraternelle plutôt que maritale. Mais peu importe! Tout cela changerait quand elle serait guérie.

Jack ne vint pas lui dire au revoir.

28
Octobre 1922

34 ième Anniversaire

« Savez-vous ce qu'est l'individualité, demanda Ouspensky.

--- Je pensais que oui, » répondit Katherine. « Je n'en suis plus très sûre.

--- C'est avoir conscience de sa volonté et celle de pouvoir agir. Cela vous intéresse-t-il?

--- Oh oui! Enormément. »

K-M Discours avec Ouspensky

LORSQU'ELLE RENTRA À L'APPARTEMENT, LM l'y attendait.
« Katie, vous voilà bien exaltée! Où étiez-vous?

---J'avais rendez-vous avec Ouspensky. » dit-elle rapidement en reprenant sa respiration. « Je dois m'asseoir. » Elle s'écroula sur le sofa et bu une gorgée du verre d'eau que lui offrait LM. « J'ai peut-être une chance de rencontrer Gurdjieff à Fontainebleau, dans une quinzaine de jours.

--- Gurdjieff? Ouspensky? Qui sont ces gens? Comment les connaissez-vous?

--- Il y a deux semaines j'ai assisté à une conférence de Ouspensky sur les enseignements de Gurdjieff.

--- Mais comment pouvez-vous aller à Fontainebleau alors que vous avez commencé les séances de rayons avec le Dr. Webster à Paris.

--- Il n'a aucune expérience et je ne peux pas lui faire confiance. Il est radiologue et ne peut pas poser le bon diagnostic comme le Dr. Sorapure. En outre il ne se sent absolument pas concerné par les symptômes que je

présente. Je pourrais me consumer sur sa table d'examens et il ne s'en apercevrait même pas.

--- Ma chérie, c'est horrible! Voulez-vous que je vous accompagne la prochaine fois?

--- Il n'y aura pas de prochaine fois. Je veux aller à Paris dès lundi.

--- Lundi! Mais c'est dans deux jours!

--- Oui. Manoukhine peut me donner la troisième séance mercredi, ainsi je n'aurai rien manqué. Jones, ne me regardez pas comme ça --- comme si j'étais folle. Je pense que vous croyez en Manoukhine autant que moi, n'est-ce-pas? Vous ne voulez pas venir à Paris?

--- Mais si, naturellement. Cela me paraît si soudain. Vous venez d'emménager dans vos meubles . . . Il a fallu deux semaines pour que tout soit comme le vouliez et maintenant vous êtes bien installée. Même votre Bouddha a trouvé sa place sur le manteau de la cheminée. Est ce que Brett est au courant?

--- Pas encore. Je vais lui demander une sous-location pour mes affaires. Je ne peux pas tout emporter. Je reviendrai . . . mais je vous en prie, ne me poser plus de question. Faites seulement comme je vous le demande.

--- J'irai à la gare dès demain. Combien de billets dois-je acheter?

--- Deux. Jack reste dans le Sussex. Il n'y a aucune raison pour qu'il vienne à Paris.

--- Est-il seulement au courant de vos projets? Et en avez-vous parler à votre père?

--- Non. Comment l'aurais-je fait? J'ai décidé cela il n'y a que quelques jours . . . Ida! Arrêtez de me regarder comme si j'étais une "demeurée". Venez vous asseoir. Prenons le thé, ça nous fera du bien à toutes les deux. »

Katherine laissa LM verser le thé. « Il y a quelque chose que je veux vous dire, mais promettez-moi de garder le secret.

--- Bien sûr! Vous savez que vous pouvez me faire confiance. De quoi s'agit-il?

--- J'ai bien l'intention de poursuivre les séances avec le Dr. Manoukhine, mais si elles doivent me rendre autant malade que ce que je l'ai été, j'y renoncerai.

--- Mais Katie ---

--- J'en ai assez d'être clouée au lit et incapable d'écrire, pendant que ces médecins font des expériences sur moi et des promesses de guérison qui ne se concrétisent pas. Mon Dieu! Je ne suis pas une souris blanche! Manoukhine est le dernier docteur auquel je m'en remets. S'il échoue, il ne me restera qu'une seule alternative.

--- Alors, où allons-nous maintenant? En Côte d'Ivoire pour y rencontrer un sorcier?

--- Pas exactement, mais c'est ce que certains penseront peut-être. C'est pour cela que je veux garder le secret sur ce projet.

--- Pourtant le Dr. Manoukhine vous a bien dit que les prochaines séances ne seraient pas aussi difficiles.

--- Oui, c'est ce qu'il a dit. Et moi, je dis que j'essaierai, mais j'ai besoin de . . . comment dire? D'une échappatoire. Sachez que j'y ai longuement réfléchi. Ce n'est pas une décision impulsive. Je n'ai pas été endoctrinée, même si Jack pense que c'est le cas.

--- Bon . . . Puis-je savoir quel est cette échappatoire?

--- C'est l'Institut du Développement Harmonieux de la Personne.

--- L'Institut de . . . quoi?

--- J'ai appris qu'il était possible pour un individu de transformer son état pathologique par la conscience de sa propre volonté, d'être son propre maître en dépit des circonstances. Il se pourrait que Gurdjieff soit capable de m'enseigner comment y arriver. »

LM posa sa tasse de thé, se pencha vers Katherine et dit: « Je ne comprends rien du tout à tout ça, ni qui sont ces gens, mais ne vous en faites pas, je suis avec vous de toutes façons.

--- Merci Jones, j'espérais que vous diriez cela. Souvenez-vous que c'est notre secret. Je n'en n'ai parlé qu'à vous pour que vous soyez parée à toute éventualité. Je vous dois bien ça. »

CE N'EST QUE LORSQU' ELLE FUT ASSISE dans le compartiment du train et qu'elle eut biffé quelques lignes sur sa liste de choses à faire à Londres, qu'elle pu se détendre. N'ayant rien à leur dire, elle avait annulé les visites à Ottoline, Virginia et quelques autres amis. Elle en avait vu d'autres comme cette horrible Wyndham Lewis qui avait dénigré les enseignements de Gurdjieff de façon tellement éhontée que Katherine avait regretté d'avoir pris cette peine.

Sous un ciel sans nuage, Calais était torride. De vieilles femmes proposaient de succulentes poires tirées de leurs paniers. Au moment de prendre leur correspondance pour Paris, LM dut veiller à ce que Katherine ne soit pas écrasée par les autres passagers.

Enfin installée, elle ouvrit son sac à main et en sortit une adresse que lui avait donnée Ouspensky. Constatant que sa santé était encore précaire, il avait insisté pour qu'elle consultât, avant son rendez-vous à l'institut, le Dr. Young, chirurgien et psychothérapeute qui avait exercé à Paris. Il était également un disciple de Gurdjieff. "Sondera-t-il mon esprit, mes émotions, ou mon corps, ou les trois à la fois?" se demandait-t-elle. Elle s'attarda à regarder les paysages de France qui emplissaient le cadre de la fenêtre, tel un tableau impressionniste. "Est-ce-que ce sera une inspection?" et elle ferma les yeux pour le reste du voyage.

Le train entra en gare et elle leva le pare-soleil pour contempler Paris dans le crépuscule. Le temps était chaud et ombrageux. Les réverbères diffusaient une lumière rougeâtre rappelant les vers luisants --- tout à fait différente de celle jaune et dure de Londres. Elle ressentit un rayonnement intérieur et sourit. "Nous voici chez nous."

LM avait dressé une liste d'hôtels recommandés. Elle se dirigèrent vers le Victoria Palace où Katherine avait déjà séjourné avec Jack. Assise dans l'élégant hall de velours rouge, elle songea à la distance qui s'était creusée entre eux, alors que seulement quelques mois auparavant, ils étaient inséparables.

Elle ne fut pas déçue quand LM lui apprit qu'aucune chambre n'était disponible. Elle trouvait l'opulence du lieu détestable. Cela lui rappelait son enfance privilégiée à Wellington, que jeune fille, elle avait fui. Elle n'avait jamais été à l'aise avec le chic et la mode, et aujourd'hui elle n'en éprouvait pas plus le goût.

Elles essayèrent encore quelques refus dans d'autres hôtels et, comme la nuit tombait, elles s'installèrent dans la chambre sombre d'un petit hôtel miteux. Le sommeil de Katherine fut perturbé par les bruits fantomatiques de l'eau hoquetant et gargouillant dans la tuyauterie rouillée.

Comme d'habitude, LM dort profondément et Katherine dut la réveiller au matin. Elles se vêtirent rapidement et quittèrent l'hôtel. En allant boire un café dans un bistrot tout proche, Katherine eut un sentiment de "déjà vu". Par la fenêtre, de l'autre côté de la rue, elle avisa un petit hôtel modeste. « Mais c'est notre bon vieil hôtel, » s'écria-t-elle en lisant l'enseigne familière. « Select Hôtel, ce nom m'a toujours amusé, car ce n'est pas tout à fait l'endroit que l'on sélectionnerait d'emblée, mais à l'époque, nous n'avions pas vraiment le choix. Vous en souvenez-vous?

--- Bien sûr, je me souviens. Mais pourquoi voudriez-vous y séjourner? Cela ne ferait que nous remémorer de mauvais souvenirs. Les Allemands bombardaient Paris lorsque nous y étions. Ni vous, ni moi ne pouvons dire que ce fut une époque agréable.

--- Non, mais je me souviens de la simplicité du lieu, et de la vue merveilleuse depuis les greniers --- les toits de la Sorbonne ornés de ces hommes distingués en toge de marbre. Et ces escaliers branlants que nous devions grimper, et les petites promenades dans les jardins du Luxembourg. Et puis, il n'est pas cher et mon compte est à sec.

--- Comment vous débrouillerez-vous avec les escaliers? Et depuis quand avez-vous ce penchant pour la simplicité? Vous avez adoré votre séjour au Palace.

--- Je ne suis plus cette personne. Elle est morte, ne la ravivez pas. »

Katherine sourit en voyant l'expression choquée de LM. « C'est seulement une façon de parler, Jones. »

Dans les heures qui suivirent, elles étaient installées dans les mêmes chambres mansardées, au 6ème étage, qui donnaient précisément sur la vue dont Katherine avait un souvenir très précis. Elle appela le Dr. Manoukine pour avoir un rendez-vous le lendemain mercredi. Elle fut enchantée quand les Dr. Manoukhine et Donat, avec Sonia, prirent le téléphone à tour de rôle et saluèrent son retour en anglais, russe et français. Une fois qu'elle eut raccroché, touchée par leur sollicitude, elle rangea le numéro du Dr. Young. Elle attendrait un peu pour l'appeler.

LES DEUX MEDECINS ET SONYA attendaient à l'entrée et l'accueillirent par de nombreuses étreintes et embrassades. Elle eut le sentiment de rentrer chez elle et de retrouver ses amis les plus chers. La salle sombre réservée aux rayons x, la pendule, la froide table de métal étaient comme elle les avait laissés en mai. Le seul changement notable était la barbichette soigneusement taillée du Dr. Donat, qui la chatouillait lorsqu'il écoutait son coeur.

Elle leur donna l'analyse de ses problèmes cardiaques que le Dr. Sorapure avait rédigée. Le Dr. Donat traduisit pour le Dr. Manoukhine, qui, après discussion, lui assura qu'à la fin de cette série de séances, les bactéries restantes auraient bel et bien disparu. Son poumon gauche, alors, se regonflerait et la pression cardiaque redeviendrait normale.

La première séance se déroula sans difficulté. La puissance des radiations fut allégée et le temps d'exposition ramené à une heure au lieu de deux. Elle ne ressentit aucun mal-être dans l'immédiat. Ils lui conseillèrent le plus grand repos durant les jours à venir car elle présenterait probablement d'autres réactions.

Ils lui donnèrent une pile de brochures récemment imprimées: *Le traitement de la tuberculose par leucocytose consécutive à l'irradiation de la rate*. Katherine était sollicitée pour les distribuer en Angleterre. Le Dr. Donat insista sur l'immense succès de la machine à rayons x du Dr. Manoukhine sur la rate et rajouta les termes "de véritables résurrections" même dans les pires situations.

"*Oui, je suis une résurrection,*" pensa-t-elle de retour dans sa chambre, en lisant le prospectus. Elle les enveloppa à l'adresse de Jack, lui demandant de les remettre au Dr. Sorapure ou tout autre personne susceptible d'avoir recourt au traitement miracle du Dr. Manoukhine.

ELLE ESPÉRAIT ÉCRIRE ET UN BUREAU fut commandé puis installé dans sa chambre. C'est là qu'elle écrivit à Jack son intention de lui envoyer ses nouveaux récits, bien que le seul travail qu'elle accomplisse encore fut la correction de la traduction anglaise de quelques lettres de Dostoïevski, pour Kot.

La semaine suivante, après la deuxième séance, elle se trouva dans l'incapacité de garder quelque nourriture que ce soit, sauf peut-être le bol de soupe que lui apportait LM. Trop faible pour quitter son lit elle demanda le report de la troisième séance, confiant à Jack qu'elle ne pouvait même plus lever le petit doigt.

Son courrier terminé elle envoya LM à la poste, puis sortit la feuille de papier pliée qu'elle conservait dans son nécessaire de correspondance. Elle appela le Dr. Young.

Il lui offrit gracieusement de venir l'examiner à l'hôtel. Ils arrêterent une date pour la semaine suivante. Le jour dit, juste avant l'arrivée du médecin, elle reçut une réponse de Jack. Une rose séchée en tomba et elle réalisa que c'était aujourd'hui son trente-quatrième anniversaire.

Le Dr. Young resta près d'elle une paire d'heures et ils discutèrent de la façon dont les enseignements de Gurdjieff étaient pratiqués à l'institut. Tous les résidents devaient passer du temps à travailler en cuisine comme au jardin ou à la construction d'un nouveau bâtiment. Katherine lui confia qu'elle n'était pas très expérimentée pour la cuisine mais que le jardinage l'intéressait. Il l'ausculta et ils parlèrent de ses palpitations cardiaques et de sa grande lassitude. Il lui dit aussi que le régime alimentaire à l'Institut comprenait du lait et du fromage produit dans leur propre ferme et qu'il avait bon espoir qu'elle reprenne du poids parce qu'elle était un peu trop maigre. Il parlerait à Gurdjieff pour qu'il l'invite à visiter l'Institut et la rappellerait très bientôt, dès qu'il aurait reçu le rapport médical du Dr. Manoukhine.

Elle lui demanda de dire à Orage qu'elle espérait le voir avant qu'il ne parte pour l'Institut. Orage lui téléphona le soir même et l'invita à dîner. Elle accepta, souhaitant seulement que ce soit dans un endroit tout proche car elle était vraiment trop fatiguée.

Sur le chemin du restaurant ils furent surpris par une averse. Elle riait et remarqua combien la situation était appropriée, du fait qu'elle marchait

à côté de lui, Orage, faisant ainsi appel à un jeu de mot français. Ils s'engouffrèrent dans la salle et se défirent de leurs manteaux mouillés. « C'était aussi inattendu que vivifiant » dit Katherine lorsqu'ils furent à table. « Marcher sous la pluie est merveilleux. C'est une sensation qui reste en vous longtemps après que le soleil soit revenu. » La serveuse vêtue d'une veste rouge, tablier blanc et petit chapeau gris, revint avec leur commande --- un grand bol de ragoût de boeuf bouillant, du pain et une carafe de vin rouge. Katherine attendit qu'ils en soient au café pour se livrer de manière plus intime.

« Jack a un grand choix de bâtons de randonnée dans le râtelier de l'entrée, de même que tout un panel de parapluies. Alors que moi, je me sens mal protégée et même vulnérable avec cette effrayante impression de risquer que le ciel ne me tombe sur la tête. Tout ça pour dire que lui et moi, sommes très différents. Il ne veut jamais discuter des enseignements de Gurdjieff. Je lui ai écrit que le Dr. Manoukhine et bien d'autres médecins avaient échoué avec moi parce qu'ils ne traitaient que la partie physique de mon être.

--- Et que répond-il?

--- Il dit que l'autre partie m'appartient. Il dit qu'aucun médecin ne peut m'aider dans ma spiritualité. C'est vrai. Mais comment atteindre l'autre partie --- ce moi secret qui, dans l'obscurité, attend d'être guéri? Quelque fois, quand je suis au repos, tranquille, et que je fais ce voyage intérieur, je descends les escaliers vers la cave et trouve une petite fille malade, en haillons, frissonnant dans un coin sombre. Je veux la sortir de là et la ramener à la lumière du soleil mais elle secoue la tête, dit "non" et elle s'éloigne de moi. Elle est mon moi secret. Si j'allais à l'Institut et pratiquais les enseignements de Gurdjieff, pensez-vous qu'elle sortirait de la cave et me rejoindrait à la lumière pour y être guérie?

--- Je crois que Gurdjieff peut vous être d'un grand secours, ainsi qu'il l'a été pour moi. J'ai été assez mécontent de mon travail à New Age et ce, pendant longtemps et n'envisageais pas d'autres voies plus satisfaisantes ni réjouissantes. Avec lui j'ai trouvé l'inspiration et le courage de transformer ma vie.

--- Jack dit qu'abandonner Manoukhine au profit des "charlataneries mystiques" de Gurdjieff serait criminel. "Cela ne va pas du tout" dit-il.

--- Essaiera-t-il de vous dissuader?

--- Non, » elle sourit, « il n'est pas de ceux qui défendent passionnément leurs idées. Ma décision l'angoissera, mais il n'essaiera pas de m'arrêter. »

Orage la raccompagna jusqu'à son hôtel. Ils s'attardèrent dans le hall. Elle ne voulait pas qu'il s'en allât mais il avait une réunion le lendemain matin à l'Institut avec Gurdjieff. Après l'avoir rassurée en lui disant qu'il était certain qu'ils se retrouveraient très bientôt, il l'aida à monter vers sa chambre, puis la quitta.

ELLE ATTENDAIT ANXIEUSEMENT l'appel du Dr. Young. Pour se distraire, elle marchait sur le sentier caillouteux du parc, bordé de fleurs d'automne, resplendissantes. Quelque fois, hors d'haleine, elle s'asseyait simplement sur un banc près de l'entrée du jardin. LM veillait sur elle, de l'autre côté de la rue, depuis un café.

Quand elle reporta à nouveau la troisième séance de soins, le Dr. Donat, inquiet, vint la voir à l'hôtel. Quand elle lui suggéra que peut-être ces séances étaient la cause de ses symptômes, il réitéra ses conseils de patience. Les désagréments de ces effets cesseraient lorsque les radiations cesseraient, mais pour le moment elle devait persévérer. C'est sûr, elle serait guérie pour Noël. Il lui fit peur avec ses remarques sur les conséquences d'un arrêt soudain de la thérapie et répéta plusieurs fois que seul le Dr. Manoukhine pouvait la sauver.

Le lendemain, avec LM, elle boitilla vers le parc et comme elles arrivaient vers son banc préféré, elle s'y assit seule, demandant à son amie de la laisser.

Elle ne pouvait pas retrouver son calme. Pourquoi le Dr. Young ne l'appelait-il pas?

Elle se faisait du souci, pensant que le Dr. Manoukhine n'avait peut-être pas écrit le compte-rendu nécessaire, parce qu'il voulait être le seul à prendre soin d'elle.

Elle soupirait dans les couleurs vibrantes qui l'entouraient, les enfants

jouaient dans l'herbe, les feuilles ensoleillées cabriolaient les unes derrière les autres, culbutées par une brise légère. Mais elle ne pouvait se dégager de ses sombres souvenirs d'enfance qui la submergeaient . Elle n'avait plus de forces pour résister. Elle s'agrippa au montant froid du banc comme à un radeau qui l'aurait emporté vers les profondeurs de la mer.

« Mademoiselle . . . Mademoiselle . . . Vous allez bien? »

Le visage inondé de larmes elle chercha des yeux le gentil monsieur qui s'était approché d'elle en l'entendant pleurer.

« Oui . . . Je veux dire, non. » Embarrassée, Katherine essayait de rire et essuya ses joues avec son mouchoir. « Quelques mauvaises nouvelles m'ont rendue triste, mais je vais reprendre le dessus. Je vais y arriver. Merci de vous être dérangé. »

Elle attrapa sa canne.

« Etes-vous sûre que je ne peux pas vous aider? » dit-il en lui tendant la main.

« Non, je dois y arriver toute seule. Merci. Au revoir. »

Le téléphone sonnait quand elle entra dans sa chambre.

« J'ai de bonnes nouvelles, » dit le Dr. Young à l'autre bout du fil, « Gurdjieff vous invite à venir visiter l'institut. Le rapport du Dr. Manoukhine dit que vous êtes trop malade pour voyager et qu'il est de votre intérêt de rester à Paris, sous sa responsabilité. Mais Gurdjieff veut quand même vous rencontrer. Il jugera par lui-même. Mademoiselle Mansfield, vous êtes là? »

--- Oui, désolée, j'avais besoin de m'asseoir. Je rentre à l'instant de promenade et je suis un peu essoufflée. C'est une merveilleuse nouvelle. Je vais prendre des dispositions pour venir le plus vite possible. »

Son coeur s'affolait depuis qu'elle avait monté les escaliers et elle s'allongea sur le lit pour se reposer. Les rayons de soleil entraient par la fenêtre et l'inondaient, de sorte que la sensation de "froid dedans" qu'elle avait ressentie dans le parc, se dissipa. Elle fut même traversée par des picotements de joie. Si elle n'avait été aussi fatiguée, elle aurait sauté comme un cabri. Elle s'endormit le sourire aux lèvres.

Ce soir-là, en apprenant la nouvelle, LM sembla attristée. Comme Jack, elle avait vraiment cru au traitement du Dr. Manoukhine. « Nous n'allons à l'Institut que pour quelques jours. » Et c'était la vérité.

Il n'y avait aucune garantie que Gurdjieff veuille garder Katherine, ni que Katherine acceptât d'y rester. Mais pour le savoir, elle devait y aller.

« Ne soyez pas inquiète Jones, Fontainebleau n'est qu'à un court trajet en train et on m'a dit qu'il y avait un très beau parc. Souvenez-vous de nos promenades au Queens College et comme vous jouiez en me lançant des feuilles d'automne. Sans doute pourrons-nous recommencer à Fontainebleau. Nous sommes dans la même saison qu'alors. »

Un petit sourire éclaira le pâle visage de LM sous la faible lueur des lampes à gaz.

Le lendemain matin, avant de partir, elle écrivit à Jack:

Je verrai Gurdjieff et rentrerai demain.

Cela ressemblait à un télégramme et n'exprimait certes pas ses vrais sentiments, aussi elle rajouta:

Il n'y a pas de soleil aujourd'hui. Quelle différence terrible sans lui! Pourtant ça ne devrait pas. Nous devrions avoir un "petit coeur" de chaleur intérieure qui brûle sans cesse et que le soleil embellit. On l'a, je pense, si on le cherche.

Dans le train qui les emmenait à Fontainebleau, elle croisa le regard effrayé de LM la regardant comme si elle avait le visage de la mort.

"Elle doit croire que je l'emène à l'abattoir," pensa Katherine. "Elle regrette son impuissance à chaque tour de roue du train. Elle suppose le pire --- ma mort. Pauvre Jones, si seulement je l'avais laissée s'en aller et ne lui avais jamais demandé de revenir encore et encore. Comme j'ai été injuste. Toute notre amitié est faussée. Aujourd'hui je dois vous laisser partir et ne plus vous supplier de revenir. Je vous ai utilisée durant toutes ces années parce que je craignais de ne pas arriver à m'occuper de moi toute seule, sans vos bons soins, sans vos bonnes attentions. Et maintenant vous avez trente quatre ans et personne à qui parler, personne qui vous aime."

Novembre 1922

L' Institut GURDJIEFF

*Le sage ne pleure ni la vie ni la mort,
Jamais, quelque soit le moment,
Fusse pour toi, moi ou d'autres monarques.
Sans quoi, nous cesserions à jamais d'être.
L'irréel ne saurait naître,
Le vrai, jamais ne cessa d'être.*

Bhagavad-Gita

KATHERINE PENCHA LA TÊTE par la fenêtre du taxi et respira dans la longue avenue bordée d'arbres chétifs, sur lesquels se cramponnaient encore quelques feuilles. Leurs parures, à cette saison, s'éparpillaient à la volée pour former à terre, des tas moelleux rouge et or. Approchant du grand château blanc en contre bas de la route, elle aperçut ses fenêtres brillant dans le soleil tardif d'un automne déjà avancé et se demanda à quel étage serait sa chambre et quelle vue serait la sienne. La clarté finissante de ce jour lumineux semblait s'immobiliser et lui souhaiter silencieusement "Bienvenue" à l'Institut pour le Développement Harmonieux de l'Homme de Mr. Gurdjieff.

Le Dr. Young l'accueillit sur le perron et la conduisit dans le hall d'entrée tout en marbre, orné d'un escalier en colimaçon. Alors qu'ils

parcouraient le grand hall pour pénétrer dans une grande chambre, il aida LM pour les bagages. « Comme c'est magnifique! » dit Katherine.

Il lui avait été difficile de monter à l'étage, mais cette chambre était tout ce qu'elle avait espéré un peu plus tôt lorsqu'elle était encore en voiture. C'était bien au delà de ce qu'elle avait imaginé assise dans sa mansarde parisienne --- des murs couverts de boiserie, du mobilier ancien, des gravures françaises, des miroirs de style empire et une grande vue sur le jardin de style versaillais avec ses carrés traditionnels de géraniums rouges, des lobélies bleu nuit, les gouttes citron des calcéolaires et des mésembryanthemums rose. C'est le jour même qu'elle vit pour la première fois Mr. Gurdjieff lors du déjeuner informel. Il était occupé avec d'autres invités et les présentations furent brèves. Plus tard dans la soirée, après un second repas copieux, les étudiants de la communauté et d'autres invités se saluèrent devant une belle flambée dans le salon. Gurdjieff était assis près de Katherine et ils discutèrent avec l'aide d'un interprète Russe. Lorsqu'il se leva brusquement pour dire qu'il était temps pour chacun de se retirer, elle remarqua que LM s'était déjà éclipsée.

« JONES, RÉVEILLEZ-VOUS! DEBOUT! » suppliait Katherine en se penchant sur le matelas à même le sol et la secouant. « J'ai de merveilleuses nouvelles! Je vous en prie, réveillez-vous. »

Encore toute endormie, LM se leva, se frotta les yeux et évita la lumière de la bougie que tenait Katherine.

« C'est grave? Que se passe-t-il? »

--- Je vais bien. S'il vous plait, venez vous asseoir près de la cheminée et écoutez mes nouvelles. » LM s'assit par terre sur le plancher en face de Katherine et la regarda pensive.

« Gurdkieff est d'accord pour me garder en observation pendant une quinzaine de jours et voir si je m'adapte.

--- Et, est-ce que vous vous adaptez? Moi, certainement pas. Qui sont ces étrangers? Je ne comprends pas un traitre mot de ce qu'ils racontent et

ils sont vêtus si bizarrement. Ils devaient être une trentaine pour le dîner hier soir, ils mangeaient et parlaient tous en même temps. Tout le monde criaient à travers de la table. Je n'ai jamais vu boire autant de vin et ils sont partis à point d'heure. Vous ne voulez pas vous adapter à ça, n'est ce pas?

--- Oh si, je le veux. Je travaillerai comme tout un chacun et il allègera mes corvées jusqu'à ce que je me sente mieux. Les corvées que j'aime faire: travailler de mes propres mains dans le jardin ou aider en cuisine les jours de pluie pour la préparation des repas. Il n'y a pas de personnel ici. Tout le monde met la main à la pâte --- même Gurdjieff. Et Orage a creusé une tranchée pour les canalisations d'eau. N'est-ce pas merveilleux, Jones?

--- Je suppose que oui, si ça vous rend heureuse.

--- Alors pourquoi avez-vous un air si tragique? »

LM se força à sourire.

« Demain, j'ai besoin que vous alliez à Paris et que vous m'y preniez des vêtements. Seulement quelques affaires. Je vous donnerai une liste dans la matinée. »

DÈS QUE LM RENTRA DE PARIS, Katherine la remercia de lui avoir rapporté ce qu'elle lui avait demandé et suggéra d'aller s'asseoir près de la fontaine au jardin.

Katherine sentit la fraîcheur du ciment pénétrer sous sa jupe et en traverser la soie lorsqu'elle s'assit. Elle frissonna, mais avant que LM ne se soit levée, elle lui dit: « Non, ne bougez pas, je ne veux pas que vous alliez chercher mon châle. » Elle lut la tristesse dans le regard de son amie mais se décida tout de même à dire à LM ce dont elle avait prévu de lui parler depuis longtemps.

« Jones, je sais que vous pensez que c'est trop tôt et c'est à contre coeur que je vous le dis --- nous devons nous séparer. Vous avez à vivre votre Vie. Une Vie que j'ai déjà bien accaparée en vous demandant d'être

mes jambes. De par votre dévouement votre Vie a été lésée et, à ma grande honte, j'ai laissé faire cela.

--- Mais il n'y a rien d'autre que j'aurai voulu faire que rester à vos côtés.

--- Oui. Vous me l'avez dit de si nombreuses fois que j'ai fini par vous croire. Mais vous pensez ainsi parce que je suis tout ce que vous connaissez et je veux maintenant corriger cette situation. Peut-être voudriez-vous voyager? Vous avez souvent parlé de visiter la Russie. Jones, que voulez-vous faire?

--- Prendre soin de vous.

--- Mais ça ne marchera pas comme ça. La Katherine qui dépend de vous est partie. Cette Katherine assise ici, à côté de vous, veut vous rendre votre Vie. Comprenez-vous?

--- Ma raison accepte la vérité que vous êtes en train de me dire et je peux faire une liste de tous les endroits où je voudrais aller, maintenant que je suis libre de le faire; mais mon coeur ne peut imaginer la Vie sans vous et il se brise à cette perspective. Qui prendra soin de vous si ce n'est moi?

--- Le Dr. Young a pris des dispositions avec un étudiant qui restera proche de moi, mais seulement lorsque j'aurai besoin d'aide. Voyez-vous, ici, une partie de l'enseignement consiste à apprendre à se débrouiller tout seul, à être indépendant. Je n'ai jamais fait ça depuis que je compte sur vous. »

Les mains dans la fontaine, LM tripotait les morceaux de glace et les feuilles mortes qui y étaient tombées. Elle sortit une à une les fleurs noyées et égoutta une rose rouge qu'elle déposa sur les genoux de Katherine. « En même temps, vous trouverez la vie beaucoup plus intéressante sans moi, » dit Katherine tout doucement, essayant de ne pas blesser LM plus qu'elle ne l'était déjà. « Je ne suis pas en train de vous dire que je ne vous verrai plus jamais. Mais pas comme mon infirmière. Je veux que vous partiez sachant que nous nous rencontrerons à nouveau et que nous serons alors d'égal à égal. »

Les yeux plein de larmes LM regarda Katherine: « Je pars parce que vous me le demandez, mais c'est seulement pour rentrer à Paris où j'attendrai que vous me rappeliez. De cette façon, si vous changez d'avis, je

n'aurai pas une longue route à faire.

--- Cela n'arrivera pas. Cette fois nous nous séparons et vous savez que vous êtes toujours près de moi par le coeur. Je veux que vous pensiez à nous, comme voyageant ensemble sur le chemin de la Vie et que nous ne sommes pas éloignées l'une de l'autre, même si nous ne sommes pas sur le même bateau; marins ensemble mais indépendantes. »

Elle remarqua les mains rougies de LM trempant encore dans la fontaine. "J'ai dit tout ce que je pouvais dire," pensa-t-elle, et elle se leva.

« Je vais m'en aller maintenant, Jones. Nous n'avons pas besoin de nous dire au revoir. Je vais faire quelques pas et vous attendrez jusqu'à ce que vous m'ayez perdue de vue. Ecrivez-moi de temps en temps, voulez-vous? »

Elle prit sa canne et lentement, se dandina vers le château, sachant que le regard de LM la suivrait jusqu'à la perdre de vue. Elle crut entendre un sanglot mais peut-être étaient-ce seulement la dernière raisonance des feuilles tombant sur le sol.

ELLE FIT UNE PÉRIODE D'ESSAI DE QUINZE jours avec les corvées que Gurdjieff lui avait assignées: se promener dans le jardin, cueillir des fleurs pour les vases de l'entrée, manger et se reposer.

Orage l'accompagna pour un tour de propriété avec beaucoup d'enthousiasme. Cela le soulagea et lui accorda une pause dans le creusement de la tranchée qui amenait l'eau aux bains-turcs en construction. Quand il lui montra où les tuyaux allaient être posés, elle fut surprise de voir Gurdjieff descendre dans la tranchée et mettre la main à la pâte avec ses élèves.

Orage lui expliqua que si elle restait ici, elle partagerait son savoir-faire, travaillerait en menuiserie comme aux travaux agricoles. Il dit aussi avoir hâte de sortir de cette tranchée, même s'il se surprenait lui-même à se réveiller chaque matin avec un bel enthousiasme pour aborder sa journée laborieuse. Sentiment qu'il

n'avait jamais connu à Londres quand il se rendait au bureau de *New-Age*.

En plaisantant, elle se plaint "des corvées difficiles" que lui avait attribuées Gurdjieff en lui demandant de se nourrir. Elle n'avait jamais vu autant de nourriture servie à chaque repas. Tout était délicieux et le défilé des plats n'en finissait plus. Elle ne guérirait peut-être pas au château, mais le Dr. Young l'avait prévenue qu'elle y prendrait certainement du poids avec un régime alimentaire à base de lait, de beurre et de crème.

Puis Orage retourna à son ouvrage et elle trouva un banc au soleil où se reposer. "Tout est comme dans un rêve merveilleux," pensa-t-elle, "tel que Gulliver a dû le ressentir après le naufrage de son esquif, quand il posa le pied à terre dans un monde inconnu et aussi étranger par la nourriture, la langue, les coutumes, que par les habitants, la musique et l'époque. Comme ma vie était fade avant que je n'arrive ici! Gurdjieff a déjà tant ensoleillé ma Vie et je ne suis ici que depuis une semaine.

Le beau temps s'installait. Elle se levait tôt chaque matin, reposée, impatiente de poursuivre son exploration du domaine, de rencontrer le plus possible de russes et d'autres étrangers qui suivaient ici les enseignements de Gurdjieff.

Un après-midi où elle était assise sur son banc favori à l'ombre d'un cognassier massif --- semblable à ceux de chez elle en Nouvelle Zélande --- elle leva les yeux pour admirer le bleu profond du ciel à travers les branches. Au loin elle pouvait voir les membres de l'institut au travail de la tranchée. Leurs silhouettes se découpaient dans les dernières lumières de l'automne. La chaleur du soleil se dissipait et elle frissonna. Mais elle ne voulut pas rentrer tant que les couleurs flamboyantes de la saison n'eurent pâli dans le soleil couchant.

Elle resserra son châle autour de ses épaules. A part son manteau de fourrure, elle n'avait qu'une toute petite garde-robe et encore, insuffisamment chaude.

Au dîner, Gurdjieff lui donna les nouvelles qu'elle attendait impatiemment. Elle pourrait rester au château aussi longtemps qu'elle le souhaitait. Elle était désormais un membre de la communauté et non plus une simple invitée. Elle aurait à travailler en cuisine et à s'occuper des animaux de la ferme. Elle était enthousiaste à ce projet, mais elle avait besoin de vêtements adaptés.

Mentalement, elle fit une liste: une veste de laine pour s'asseoir le soir au salon après le dîner et regarder les danseurs évoluer au son de la musique, une ou deux liseuses pour pouvoir rester près de la cheminée dans sa chambre avec de nouveaux amis, une jupe de laine pour promener dans le jardin et des galoches pour s'aventurer parmi les animaux de la basse-cour. C'est à ce moment-là qu'un coing tomba près d'elle, l'avertissant qu'il était grand-temps de rentrer avant de prendre froid.

De retour dans sa chambre, elle prépara un courrier à LM. Elle resterait définitivement à Fontainebleau. En cas d'accident elle envoya son testament au siège de la banque de son père, où il serait en lieu sûr. Elle demandait aussi à LM de lui acheter les vêtements de la liste puisqu'elle était encore à Paris. Puis se souvenant d'une promesse qu'elle avait faite à certains étudiants elle rajouta:

S'il vous plait, pourriez-vous m'envoyer aussi le fascicule d'instructions pour "violoncelliste débutant".

Elle savait pertinemment qu'elle ne respectait pas son engagement de ne plus rien demander à son ancienne compagne, mais elle avait froid. Qui était le mieux placé pour lui acheter et lui envoyer les vêtements dont elle avait besoin? Elle se jura que c'était la dernière fois qu'elle la sollicitait.

LM répondit qu'elle allait à Londres pour quelques semaines, en visite chez sa soeur. Elle rencontrerait aussi Jack. Katherine imagina que peut-être Jack achèterait une petite ferme dont LM serait la gouvernante, l'aiderait au jardin et s'occuperait des animaux comme elle-même le ferait ici très bientôt. LM continua de poser quelques questions quant aux enseignements de l'Institut. Katherine lui recommanda les conférences de Ouspensky durant son séjour à Londres et, pourquoi pas, l'apprentissage de ses pratiques.

Dans une lettre à Jack, elle lui soumit les mêmes références, ainsi que l'idée d'inviter Ouspensky à dîner et de discuter avec lui de la philosophie de Gurdjieff. Dans sa réponse, Jack s'inquiétait de savoir si elle écrivait toujours avec autant de bonheur. Elle répondit:

Me voilà revenue à l'origine. Quand j'écrirai à nouveau --- et j'écrirai c'est certain --- j'écrirai imperturbablement jusqu'à y laisser ma Vie comme cela a été --- depuis toujours.

Elle encouragea Jack à sortir, à travailler la terre de ses mains, à apprendre les choses qui ne sont pas dans les livres. Elle craignait qu'il ne laissât échapper sa vie en lisant et en jouant aux échecs.

Elle reçut ses vêtements supplémentaires juste le soir où la température tomba en dessous de dix degrés. C'est également ce jour-là qu'elle fut avisée qu'elle allait déménager dans une autre aile du château: l'aile des domestiques. Il ne fallait y voir aucune intention de sanction; Gurdjieff faisait souvent déménager les résidents d'une chambre à l'autre sans aucune explication. Elle ouvrit la porte sur une "cellule spartiate" sans vue sur le parc et se demanda comment il lui serait possible de vivre dans un endroit pareil.

Après plusieurs semaines de cette vie au château et quand tous ses sous-vêtements eurent rejoints la corbeille de linge sale, elle commença à déprimer pour la première fois. Elle n'eut pas la force de prendre un taxi seule pour aller faire les magasins à Fontainebleau. Elle hésita mais écrivit encore à LM pour lui demander de l'aider encore un fois, en incluant dans sa missive une liste détaillée de ce qui lui faisait défaut. Elle lui rembourserait les déplacements bien sûr. Et bientôt un autre paquet arriva.

La nouvelle chambre ne fut pas le seul changement dans sa vie à l'Institut. Gurdjieff avait aménagé, spécialement pour elle, un petit grenier surplombant les stalles des vaches dans l'écurie. Il voulait qu'elle passe beaucoup de temps à respirer le souffle des vaches. C'était un vieux "remède de bonne femme" contre la tuberculose et il pensait que ça pourrait l'aider. Quand Orage l'accompagna jusqu'à cette étable, ils passèrent au milieu des animaux de la ferme avec lesquels elle se familiarisait: les moutons, les cochons, les lapins, les lièvres, les chevaux et les mules. En traversant cette pastorale elle pensa que tout cela était une merveilleuse aventure.

Dans l'écurie, les trois vaches aux doux yeux de bovins l'accueillirent chez elles. Elle leva les yeux vers la soupente, stupéfaite que quelqu'un ait construit ça, rien que pour elle. Un résident avait peint le plafond d'un joyeux parterre d'arbres et de fleurs. Il avait aussi caricaturé les visages de certaines personnes de l'Institut, y compris lui-même, avec des visages d'animaux ou d'oiseaux. Le sol et les murs de la pièce étaient tendus de tapis et de coussins orientaux. Elle monta par l'escalier étroit et

s'enfonça dans les coussins de velours violet entassés sur le divan.

Ce premier jour, elle se laissa bercer par la douceur de l'odeur des vaches et s'endormit sur les oreillers. Elle se réveilla au son de la traite. Le jet du lait frappait énergiquement le seau d'étain. Elle descendit par la petite échelle et se trouva en présence d'une toute jeune fille coiffée d'épaisses nattes noires qui trayait les vaches.

« Bonjour Mme. Murry, » dit-elle en souriant. « Je m'appelle Adèle Kafian. Mr. Gurdieff m'a dit de vous dire qu'elles sont "vos vaches" --- "les vaches de Mme. Murry," a-t-il dit. Quand vous serez plus solide, c'est vous qui vous en occuperez. »

Katherine voulut s'essayer à la traite, mais y renonça après seulement quelques tentatives.

« Gurdjieff m'a dit de garder un oeil sur vous, quand vous êtes à l'étable. » rajouta Adèle, « s'il y a quoique ce soit dont vous ayez besoin, dites-le moi, tout simplement. » Puis elle puisa, à même un autre seau d'étain, un gobelet de lait de chèvre, précisant que Gurdjieff voulait que Katherine en boive quatre verres par jour.

Elle fut étonnée du goût de ce lait. Elle remercia Adèle et lui demanda comment elle en était arrivée à vivre à l'Institut.

Elle expliqua que trois ans auparavant, avec quelques autres personnes dévouées à Gurdjieff, ils avaient quitté leurs maisons des montagnes caucasiennes de Russie pour créer des écoles en Occident où son enseignement devait y être propagé et utilisé. Elle avait aussi étudié la peinture et aidé à peindre les singes pendus aux arbres du plafond de l'étable.

Relevant la tête, Katherine pensait que maintenant elle préfèrerait dormir dans l'étable au dessus de la chaleur des bêtes et respirer leur odeur avec un ciel de lit peint à la main. Elle était impatiente d'y passer tous les après midi pour venir y lire, écrire dans son carnet ou seulement s'y reposer.

Quand elle revint dans sa petite "cellule" au château, elle s'assit sur son lit pour écrire à Jack. Il n'y avait de place ni pour une table, ni pour un chevet et elle prit son écritoire sur les genoux. Jack se plaignait de ce qu'elle n'écrivait pas assez souvent et quand elle le faisait, elle ne lui disait rien de sa vie dans ce nouvel Institut.

Notre bonheur ne dépend pas de notre correspondance, écrivait-elle, et je ne sais comment vous expliquer à quoi ressemble ma vie ici. Je ne veux pas fausser ma situation sachant que je suis encore "en marge" de tout ce qui se fait ici et en cela, je ne peux pas l'écrire. Ce que je peux vous assurer, c'est que je suis heureuse et que chaque instant de la journée semble rempli de Vie. J'ai fui ma maladie et c'est ce que j'espérais en venant ici. Mais je suis dans une période de transition, il m'est difficile d'en parler. Ce dont je suis sûre est que jamais je ne reviendrai à mon ancienne vie et que je ne peux encore disposer de la nouvelle.

Quant à "nous", je me rends bien compte que nous n'avons pas de relation actuellement, mais je sais au plus profond de moi, que le regain est possible.

Sa réponse arriva cinq jours plus tard. Il disait avoir été blessé au plus profond de son coeur. Que voulait-elle dire par "pas de relation"? Il redoutait qu'elle fût sous une trop grande influence de Gurdjieff, car c'est ce qui certainement causait ce radical changement de son caractère.

Très vite elle écrivit une apologie:

Je suis venue ici pour guérir. Aucun autre traitement n'a été aussi bienfaisant pour moi. Je suis maintenant comprise par quelqu'un qui traite l'individu dans son ensemble --- psychologiquement comme physiquement. Mes anciens amis et médecins ont seulement vu la fragilité de la moitié de moi-même --- ils n'ont vu que "la malade" et n'ont pas tenu compte de mon âme, alors que c'est elle qui me conduira vers la guérison.

Un jour, quand je serai complètement rétablie, vous et moi vivrons dans la joie et le bonheur, mais pas tout de suite. Vous savez que nous sommes ensemble. Je vous aime. Vous êtes Mon Homme! Je veux construire et vivre avec cette réalité. Je crois que c'est possible. Votre toujours aimante. Wig

Décembre 1922

Il existe des esprits vraiment curieux, qui désirent ardemment la vérité du coeur, la recherchent et s'efforcent de résoudre les problèmes générés par la vie. Ils essaient de pénétrer jusqu'à l'essence des choses et des phénomènes et tentent de voir clair en eux-même. Si un homme raisonne et pense sainement, peu importe le chemin qu'il suit pour résoudre ses soucis, il devra inévitablement revenir à lui-même et se poser la question de savoir qui il est et quelle est sa place dans le monde qui l'entoure?

G.I. Gurdjieff

TOUT AU LONG DU MOIS de novembre et jusqu'en décembre, elle se réveillait avec le soleil qui lui donnait la force nécessaire de s'habiller et descendre prendre son petit déjeuner. Elle cueillait les oeillets d'hiver précoces dans le jardin et les disposait en bouquets multicolores dans les vases en cristal du château, donnait un coup de main en cuisine pour éplucher et couper les légumes du déjeuner. L'après-midi elle se reposait dans le grenier de l'étable et si elle ne se sentait pas trop fatiguée, écrivait à sa famille, à ses amis et même couchait dans son carnet les esquisses d'histoires qu'elle développerait plus tard.

Trop faible pour participer aux corvées agricoles, elle avait été chargée par Gurdjieff de consigner tous les détails des travaux en cours dans la communauté. Elle alla à la rencontre des étudiants-jardiniers qui plantaient bulbes et graines avant les premiers frimas et des bâtisseurs qui construisaient la "Maison des Etudes" brique après brique. Elle mesurait

le travail accompli et gardait un regard admiratif pour tous ces acteurs de terrain qui offraient leurs mains à la communauté comme elle voulait le faire elle-même. Elle en profitait également pour mémoriser une liste de vocabulaire russe ainsi que les calculs mathématiques enseignés par Gurdjieff --- tout un entraînement pour la concentration intellectuelle.

Les étudiants s'habituèrent à ses visites et avaient même installé une chaise-longue où elle pouvait se reposer quand elle était lasse de rester debout. A la fin de la journée, s'il lui arrivait d'être rompue de fatigue et de s'endormir, l'un d'eux, très gentiment la réveillait et la raccompagnait au château en s'assurant de son confort avant de prendre congé. Elle avait beau leur dire qu'elle n'avait pas besoin d'aide, ils la traitaient comme de la belle porcelaine toujours prête à se briser.

Un de ces après-midi particulièrement frais, elle était occupée à écrire dans son grenier. Elle aurait apprécié une bonne flambée pour réchauffer ses doigts gelés; ce courrier avait du retard et elle voulait le terminer.

Très cher Pa,

Après deux autres séances supplémentaires avec le Dr. Manoukhine, mon coeur n'en peut plus. J'ai été très malade et déçue aussi. Je réside maintenant à Fontainebleau, à l'extérieur de Paris, aux bons soins de Mr. G.I.Gurdjieff. Il me fait faire des exercices légers et des mouvements modérés. A partir de maintenant je me concentre sur l'amélioration de mon état cardiaque et après je reprendrai le traitement pour mes poumons. Je suis confiante. Aux années de vaches maigres suivront j'en suis sûre, des années de vaches grasses.

J'aimerais que vous puissiez me voir maintenant confortablement installée au dessus de l'étable et respirant le souffle des vaches. Cela fait partie de mon traitement --- c'est excellent pour les poumons abîmés. Le château est magnifique dans la lumière de l'hiver. Les chambres y sont adorables avec chauffage central et eau chaude et froide au robinet. Il est essentiellement géré par des Russes (on dirait qu'ils me poursuivent). Pensez donc Père! Je parle français et allemand couramment et je suis fascinée par les langues, alors j'espère apprendre le russe et après l'italien puisque j'irai dans le sud dès que j'en aurai fini avec cette cure.

Je suis déterminée à recouvrer une bonne santé même si je suis déçue par le temps qu'il faut pour cela, qui est bien plus long que tout ce

que j'avais imaginé. Mais sachez que déjà je me sens mieux. Je ne renoncerai pas. Je n'accepterai jamais de vivre comme une invalide.

J'ai laissé partir LM et m'occupe de moi toute seule maintenant. Peut-être travaille-t-elle chez Jack dans une ferme qu'il avait le projet d'acquérir.

Votre fille dévouée.

Katherine

Oui, c'était vrai, il y avait le chauffage central. Mais ce qu'elle ne disait pas c'était que Gurdjieff préconisait son utilisation seulement dans des conditions de froid polaire. Chaque décision qu'il prenait avait un lien direct avec les pratiques de ses enseignements. Le travail curatif passait par la prise de conscience de son être physique autant qu'émotionnel et intellectuel.

Elle acceptait cette austérité, cependant le froid humide de sa chambre sans cheminée, dans l'aile des domestiques, mettait en danger le peu de santé qu'elle avait eu tant de peine à reconquérir. Elle vivait en manteau de fourrure et même quand il y avait dix ou vingt casseroles sur la cuisinière, elle grelotait encore en épluchant les carottes.

Quand elle eut terminé sa lettre, elle la fourra sous le tapis du grenier et décida de demander à Gurdjieff de déménager dans une chambre mieux chauffée, peut-être avec une cheminée. Elle était inquiète car si sa toux reprenait ou si elle avait encore de la fièvre, Gurdjieff la renverrait. Comme si elle l'avait convoqué, il apparut soudainement, debout en face d'elle, lui apportant le troisième verre de lait quotidien. Bien qu'étant un homme grand et robuste, elle ne l'avait pas entendu monter. C'était comme s'il avait bondi, silencieusement, tel un chat.

Elle but à petites gorgées le lait qu'il lui tendait tandis qu'il ne la quittait pas des yeux, l'étudiant et la captivant, assis en face d'elle, jambes croisées sur les coussins. « Comment allez-vous Mme. Murry? » lui demanda-t-il en lui proposant du geste son propre mouchoir pour essuyer le lait autour de ses lèvres.

« Je me sens bien mieux que je ne l'aie jamais été depuis des années. » Elle était stupéfaite de s'entendre dire cela. Mais c'était la vérité. Actuellement elle pouvait passer une journée entière sans faire de sieste, se levant à sept heures du matin et ne retrouvant sa chambre

que tard dans la soirée. Si ce n'était le froid . . .

Il lui demanda ce qu'elle avait appris en demeurant dans l'aile des domestiques et très spontanément elle répliqua: « J'ai appris à y vivre "à la dure", supporter le bruit, faire face au désordre, à la désorganisation aux odeurs bizarres . . . tout ça sans perdre la tête. »

Ses grands yeux noirs pétillaient et son ventre était secoué d'un rire si communicatif qu'elle rit avec lui, plutôt embarrassée de sa propre franchise. Les rires furent suivis d'un assez long silence qu'il rompit en disant: « Aujourd'hui Mme. Murry, vous faites vos valises.

--- Faire mes valises? » demanda-t-elle inquiète, en posant son verre. Non, je vous en prie, cria-t-elle en elle-même, je suis ici chez moi; c'est ici que j'ai trouvé mon bonheur, c'est ici que je vais guérir.

Gurdjieff avait dû lire la détresse sur son visage. « Ne voulez-vous pas retrouver votre ancienne chambre? Je me disais que vous seriez mieux là-bas.

--- Oh oui, merci beaucoup. Je ne vous avez pas bien compris. J'ai eu peur que vous me demandiez que quitter l'Institut.

--- Et pourquoi donc vous demanderais-je une chose pareille? Je suis heureux que vous soyez parmi nous. Je veux seulement m'assurer que vous êtes installée de la meilleure façon. » Il souriait. « Vous avez appris tout ce qu'il est possible d'apprendre dans cette aile. Adèle vous aidera pour vos bagages. »

Il se leva avec grâce et de son allure de chat noir moustachu, s'éclipsa silencieusement. Elle se sentait ravigotée qu'il ne l'ait pas mise à la porte, la tête lui tourna. Elle regarda ses mains tenant encore le mouchoir. Elle le lui rendrait, à moins que ce ne soit un cadeau?

CHAQUE SOIR, APRÈS LE DINER, il y avait "répétition" des "Danses et Mouvements Sacrés" que Gurdjieff leur avait appris. C'était un mélange de danses assyriennes, arabes et derviches dont il avait été témoin plus jeune et plus tard lors de ses voyages à travers l'orient. Il considérait que "Le Geste" faisait partie intégrante de son enseignement. Il en expliquait et démontrait personnellement chaque pas compliqué avec grand soin et attention.

Katherine s'installait sur sa chaise préférée près de la cheminée et observait les étudiants évoluer sous la direction de Gurdjieff et de sa chorégraphe Jeanne Salzman. Un autre passionné, Thomas de Hartmann, accompagnait les danseurs au piano, jouant des compositions qu'il avait écrites avec le maître. D'autres élèves les rejoignaient avec leurs instruments orientaux dont les sons étaient étrangers à l'oreille de Katherine.

Les mouvements étaient automatiques tel le mécanisme intérieur d'une horloge, mais tous étaient remarquables de précision et de contrôle. A force de pratique, de mémorisation et d'une profonde concentration, les danseurs étaient capables de synchroniser chaque mouvement, créant ainsi une belle harmonie fort gracieuse. Katherine était captivée.

Elle s'en ouvrit à Jack après avoir écouté "L'Initiation de la Prêtresse", son morceau favori.

Je ne me suis jamais vraiment souciée de l'art de la danse, mais là --- cela me semble être la clef d'un nouveau monde intérieur pour moi. L'une d'elle dure environ sept minutes et contient toute une vie de femme --- mais alors, toute! Il ne manque rien! Cela m'a enseigné, m'a beaucoup plus apporté sur la vie des femmes que n'importe quel livre ou poème. Il y avait même de la place pour "Un Coeur Simple" de Flaubert, ou "La Princesse Marya" de Tolstoï. Quel mystère!

Un soir après une répétition, elle invita son amie Olgivanna à prendre un dernier verre de vin au Ritz; c'est ainsi que très affectueusement elle appelait sa grande chambre. Olgivanna, grande, les cheveux noirs, jeune danseuse venue du Monténégro, lui rendait visite quelque fois au Ritz pour discuter. Elle apportait aussi les repas à Katherine lorsque celle-ci était trop lasse pour rejoindre le groupe dans la salle à manger. A vingt-trois ans, de

dix ans sa cadette, Olgivanna avait déjà voyagé avec Gurdjieff dans de nombreux pays. Tout en la regardant danser, Katherine essayait d'imaginer à quoi ressemblait ces voyages.

Katherine s'adossa confortablement dans le canapé tandis que Olgivanna s'assit près d'elle sur un tabouret de manière à pouvoir rajouter une bûche dans la cheminée. Vêtue de sa chaude robe de chambre et son col de fourrure pour se protéger du froid, Katherine fut étonnée de constater que Olgivanna pouvait rester immobile protégée seulement d'une tunique de danse en voile blanc, sans greloter.

« J'aimerais parler russe avec vous, » dit Katherine dans une langue qu'elle pratiquait mal.

« Pourquoi en russe? Nous pouvons très bien parler toutes les deux en anglais.

--- Oui, mais je suis fascinée par les autres langues; dès que je maîtriserai le russe, j'apprendrai l'italien. Gurdjieff ne nous a-t-il pas dit combien il était important pour l'esprit de faire travailler sa mémoire de manière à le garder en éveil? Y a-t-il meilleur moyen que celui d'apprendre une nouvelle langue?

--- Oh oui, c'est peut-être plus facile que les problèmes de mathématiques qu'il nous donne à mémoriser. Ils sont épouvantables, pas vrai? Je préfère les mots, je vais chercher mon dictionnaire »

Olgivanna parcouru la liste de mots que Katherine avait notés dans son carnet et porta la main à sa bouche pour ne pas éclater de rire.

« Qu'y a-t-il de si drôle? Est ce que tout est faux?

--- Non, pas du tout. Mais votre liste est comme un poème sur votre vie au château. » Olgivanna lu en anglais: « *J'ai froid --- apporter du papier pour allumer la cheminée --- les cendres --- le bois --- les allumettes --- paralysée --- parce qu'il n'y a plus de feu --- du papier blanc --- quelle heure est-il --- il est tard --- c'est encore trop tôt --- Y a t-il un verre de vin?* Voilà une description bien froide de votre séjour parmi nous! »

Katherine souriait. Elle leva son verre et trinqua avec Olgivanna. « Ce n'est pas très éloigné de la vérité. Je n'ai jamais été aussi heureuse que maintenant. Cet endroit est comme un rêve --- ou un miracle. Aidez-moi à dire mon bonheur en russe, il se pourrait qu'un jour, des étrangers lisent mes carnets.

--- Vous voulez que des étrangers les lisent?

--- Cela m'est égal. Si mes notes peuvent aider quelqu'un à surmonter les difficultés. C'est ainsi qu'il trouvera le bonheur qu'il cherche.

--- C'est ce que vous avez fait, n'est ce pas? J'espère avoir un jour votre volonté et votre détermination.

--- Vous l'avez déjà, sans quoi vous n'auriez pas suivi Gurdjieff aussi loin de chez vous. Vous avez beaucoup de chance d'avoir un maître si puissant et positif tant que vous êtes jeune. J'aurais aussi tout quitté pour suivre le chemin de mon professeur, mais il n'y a pas eu de "Gurdjieff" pour m'aider quand j'étais perdue et que j'ai commis des erreurs. »

Olgivanna versa du vin dans le verre vide de Katherine et remplit le sien. « Qui étaient vos mentors quand vous aviez mon âge?

--- Principalement des écrivains! En Nouvelle Zélande, dans ma jeunesse, je lisais *Le Journal d'une Jeune Artiste* de Marie Bashkirtseff. Elle commença à l'écrire à l'âge de douze ans et croyait comme Gurdjieff que chacun doit être honnête envers lui-même. Elle écrivit ses pensées sans aucune censure et les partagea avec quelques lecteurs, pensées qui m'encouragèrent à suivre mon propre chemin sans me préoccuper de ce que les autres pensaient de mes attitudes.

Marie était atteinte de la tuberculose. Quand elle sut qu'elle allait mourir elle craignit que ses parents ne trouvent son "journal non censuré" et ne le détruisent ». Katherine récita: « *Et rien ne restera de moi, rien, rien, absolument rien. Vivre, avoir autant d'ambition, souffrir, pleurer, lutter et à la fin être oubliée comme si je n'avais jamais existé.*

A sa mort en 1884, à trente quatre ans, sa mère fit publier son journal mais seulement après l'avoir minutieusement corrigé. Ce qui lui retira toute son humanité. Plus tard le manuscrit original a été retrouvé et publié comme Marie l'aurait souhaité --- sans aucune censure. »

Olgivanna rajouta une bûche dans la cheminée. « Je pense que Gurdjieff aurait apprécié l'influence positive de Marie. Quelles sont les "erreurs" auxquelles vous faisiez allusion tout à l'heure? »

Katherine but une gorgée de vin avant de répondre. « Oscar Wilde.

--- Oscar Wilde?

--- Oui, un écrivain Anglais. Je ne sais pas s'il existe des traductions de son oeuvre en russe. Il a dit, "Un homme qui est maître de lui peut apaiser son chagrin aussi facilement qu'il peut créer son plaisir. Je ne veux

pas être à la merci de mes émotions. Je veux les utiliser, les apprécier, les dominer. »

Katherine sourit. « Malheureusement, il vivait avant Gurdjieff. Wilde a échoué et ses émotions incontrôlées ont détruit son ménage, sa carrière et sa vie. »

Katherine eut l'impression que des fantômes entraient dans la pièce et dansaient autour d'elle. Une bûche tomba et des étincelles atterrirent à ses genoux. Elle sursauta. Les fantômes se dissipèrent.

Elle leva son verre et fixa le feu par transparence; les flammes vives s'y brisaient en mille larmes d'or.

« J'ai fauté jusqu'au bout, » dit Katherine d'une petite voix, « je me le suis pardonné, ensuite je l'ai laissé de côté avec des: « . . . à quoi bon penser à tout cela? » ou quelque fois: « Ce n'était qu'une aventure ! » Mais tout ça n'avait rien d'une aventure! Il y a eu du gâchis, de la destruction aussi. »

Olgivanna vint s'asseoir sur le canapé comme pour mieux entendre et Katherine raconta: « Très tôt après que mon petit ami m'ait quitté, ma mère m'emmena en Bavière. Elle m'y laissa et reprit le bateau de retour pour Wellington sans savoir . . . Malheureuse à l'hôtel où j'étais arrivée, je déménageais dans une pension de famille. J'écrivais . . . faisais de grandes promenades pieds nus dans la forêt . . . subis une cure d'eau pour les femmes hystériques . . . mais j'étais satisfaite . . . ma main sur mon ventre . . . une nouvelle vie se développait en moi.

Un jour, en poussant un coffre sur le haut d'une armoire me servant de garde-robe, je me suis recroquevillée sous l'effet d'une crampe. J'étais seule. Je hurlais de douleur. Ma logeuse me trouva pelotonnée dans mon lit, dans des draps plein de sang. Le médecin ne put rien faire . . . seulement changer les draps . . . »

Ses yeux s'assombrirent et elle les ferma.

Elle sentit une main chaude saisir la sienne glacée et la tenir fermement comme pour l'arracher à l'obscurité. En ouvrant les yeux elle vit le visage blême de la jeune femme.

« Mais qu'est-ce que vous m'avez fait peur! » dit-elle tenant toujours la main de Katherine. « Vous étiez en train de me dire ce qui s'était passé en Bavière, puis vous vous êtes évanouie.

--- Je me sens bien maintenant, dit Katherine, ne vous inquiétez pas.

--- Je suis désolée de ce qui vous est arrivé. Vous êtes une femme remarquable. Je ne pense pas pouvoir jamais être aussi forte que vous. Et puis, garder ce secret si longtemps.

--- Je suis contente d'avoir pu enfin en parler. » Elle souriait et se laissait envelopper par le reflet des flammes de la cheminée. Elle se sentait légère comme si elle flottait sur une mer calme et turquoise réchauffée par un soleil éclatant. Une sensation qu'elle n'avait plus ressentie depuis des années.

Elle détourna son regard de la cheminée pour le porter sur Olgivanna. « Je suis navrée. Qu'ai-je oublié? Vous parlerais-je de Florian? Oui, je suppose que je dois le faire. »

Elle prit son verre et but une gorgée de vin.

« Je l'ai rencontré en Bavière après ma . . . ma fausse-couche. Il traduisait en polonais la littérature anglaise et russe. Il m'en faisait une lecture mélodieuse --- de sa belle voix apaisante, lorsque les cauchemars me réveillaient. Il était très doux et je ne savais lui résister quand il voulait faire l'amour. Je n'avais nulle part où aller. Il m'offrait la sécurité et m'entourait de mille gentilleses. Plus tard, j'ai su que j'avais commis une erreur. Le peu de temps passé avec Florian fut une malédiction et a détruit tout espoir de grossesse future.

--- Mais, je ne comprends pas.

--- J'ai été contaminé par la syphilis. Le traitement médical qui a été tenté n'a fait qu'empirer les choses. C'est pourquoi je suis stérile aujourd'hui. Et ensuite, il y a eu la tuberculose . . .

--- C'est terrible pour vous, mais je suis sûre que vous ne devez pas vous blâmer.

--- Oh non, je le sais! Tout au moins, je ne m'en blâme plus. »

Soudain elle parut très fatiguée et s'allongea sur le tapis tout près de la cheminée. Olgivanna la couvrit d'une couverture et s'installa près d'elle, la tête sur le coude.

« Tout n'était pas que mauvais, » dit Katherine en regardant toujours danser les flammes. « Florian m'a présenté le travail d'Anton Tchekov, puis j'ai lu ses histoires courtes sur le peuple russe. J'ai commencé à écrire sur les Bavarois auprès desquels j'avais vécu. Orage a publié quelques uns de mes récits et ce fut le début de ma carrière d'écrivain.

--- Vous voulez parler de ce vieil homme renfrogné qui creuse tout le jour dans la tranchée et ne se plaint jamais de son corps douloureux? »

Elles riaient de concert. « Oui, c'est le même. J'étais un peu plus jeune que vous quand nous nous sommes rencontrés et je peux dire que c'est lui qui m'a découverte. C'est lui qui a fait publier mes premiers manuscrits.

---J'aime votre enthousiasme, comme vos imitations quand vous divertissez les enfants qui vivent ici. C'est merveilleux de vous entendre leur lire vos histoires.

J'aime faire la lecture. Ma cousine Elisabeth est elle aussi écrivain. Nous allons faire "un voyage de lecture" en Amérique . . . dès que j'irai mieux.

---Avez-vous déjà écrit un roman? »

Le coeur de Katherine se serra à la pensée de ses carnets remplis d'introductions et d'épilogues. « Non, seulement des histoires courtes. Un jour, j'écrirai un roman. C'est un projet qui me tient à coeur. »

Olgivanna se retourna et Katherine lut la peur, à moins que ce ne soit le chagrin, dans ses yeux. Suis-je la seule, se demanda-t-elle, à croire encore en ma guérison?

UN APRÈS-MIDI, TOUTE EXCITÉE par un fourmillement d'idées et pourtant incapable de les coucher sur le papier, elle prit son manteau de fourrure et alla sur le chantier y retrouver Orage. Il l'avait aidée au début de sa carrière et elle lui faisait confiance, il l'aiderait encore aujourd'hui.

Elle rit de le trouver couvert d'éclaboussures de boue. Ils retournèrent ensemble au château. Il l'aida à quitter son manteau et ils s'installèrent devant la cheminée du salon.

« Regardez-vous, » dit-elle, « personne ne vous reconnaîtrait sur "Fleet Street" sans votre vieux chapeau ni votre noeud papillon.

--- Et en ainsi Katherine, je ne vous reconnaîtrais pas non plus dans votre robe toute simple, mais qui vous va comme un gant. »

Katherine se leva et fit un tour sur elle-même faisant voler sa robe unie, bleu foncé.

« Et qu'avez-vous fait à vos cheveux? Je ne vous avais jamais vu sans franges. J'aime ça. Cela fait ressortir vos yeux sombres et expressifs. Venez vous asseoir et vous reposer près de moi. Je creuse depuis l'aube; nous devons finir la "Maison des Etudes" pour la mi-janvier. Beaucoup d'invités viendront y voir une représentation des Danses Sacrées.

--- J'attends ce moment avec impatience. Avez-vous terminé à temps?

--- Gurdjieff ne nous laissera pas tranquilles tant que ce ne sera pas fini. Il travaille à nos côtés et semble bénéficier d'une plus grande résistance que n'importe qui. Vous savez que je n'ai guère l'habitude des travaux physiques. D'ordinaire je travaille plutôt avec ma tête.

--- Regrettez-vous votre décision de venir ici?

--- Certainement pas! Je me sens chez moi, ici. Je m'en plains mais j'aime passer du temps à l'extérieur et travailler de mes mains. J'ai vécu trop de temps dans des bureaux froids et humides. Juste! Jetez un oeil à ces ampoules . . . » et il lui montra ses mains, fièrement. « Et vous, comment allez-vous? » poursuivit-il, prenant sa main dans la sienne. « Regrettez-vous quelque fois d'avoir été présentée à Gurdjieff?

--- Non. J'admets que j'ai eu du mal au début à suivre ses instructions de rester assise et de regarder, mais maintenant, je suis tout à fait contente de mon sort. »

Elle ferma les yeux. « Je n'aurais jamais imaginé être aussi satisfaite et n'avoir besoin de rien d'autre que d'être là --- assise près de mon excellent ami. »

Elle perçut le regard de Orage posé sur elle et rouvrit les yeux.

« Je me souviens très précisément du premier jour où vous êtes venue vers moi avec votre manuscrit, » dit-il, « et maintenant, nous sommes là. Dire qu'il y a douze ans, et toujours bons-amis. » Elle lui souriait.

« C'est bon de vous voir heureuse Katherine; j'ai été très inquiet pour vous, mais aujourd'hui vos joues ont repris de la couleur. Votre visage est illuminé.

--- Arrêtez Orage, vous allez me faire rougir comme une écolière.

--- Mais c'est la vérité, vous êtes radieuse!

--- J'espère seulement que Jack et LM me croient quand je leur dis mon bonheur. Jack croyait que j'avais été endoctrinée par Gurdjieff et LM était consternée comme si j'étais déjà morte. Elle est persuadée que la

maladie me ronge, que je dépéris. D'ailleurs elle m'envoie des vêtements trop petits. Si seulement elle pouvait voir comme je me suis rembourrée en buvant du lait de chèvre. » Ils riaient tous les deux de bon coeur.

« Comment expliquer à Jack, à ma famille, à mes amis, le bonheur que j'ai trouvé ici? » Elle levait sa main désignant le salon dans son ensemble, un microcosme du monde où elle vivait maintenant.

« C'est vous l'écrivain, trouvez les bons mots! »

Elle souriait toujours. « C'est ce dont je veux parler avec vous. J'ai l'impression d'avoir perdu ma technique. Je vois bien que mon écriture est inerte --- une inertie sélective. Mon attitude avait déterminé une sélection d'images et le résultat est que mes tranches de vie ont été partiales et erronées et même, un peu malicieuses. Je ne veux pas écrire de cette façon. Toutes mes idées ne sont pas encore bien définies et chaque jour je sais que je m'en rapproche un peu. Bientôt cette main . . . » continua-t-elle en tenant sa main en l'air contre le soleil qui filtrait à travers la fenêtre, « . . . bientôt, cette main relatera les actes d'hommes et de femmes héroïques dont la qualité de leurs efforts prévaudra sur leur réussite. » Elle soupira et laissa sa main glisser jusqu'à ses genoux. « Je n'ai écrit qu'une seule esquisse pour illustrer ce que j'essaie de faire.

--- Parlez-moi de ça.

--- C'est à propos d'un couple qui considère que l'amour envers l'autre est un art. Ensemble ils oeuvrent pour avoir des vies constructives, oublier le passé, ne pas se soucier du futur et vivre au présent. Chaque jour ils mesurent pleinement la fugacité de leur bonheur. Ils acceptent les fragilités de la vie avec courage comme l'indigence ou la maladie. Ils transforment chaque opportunité pour vivre pleinement leur amour réciproque. Ils sont de véritables héros. L'empathie du lecteur est en haleine de par les efforts constants et variés de l'auteur comme des deux personnages. Ils boudent après leur premier échec mais nous admirons leur endurance, nous compatissons à leurs souffrances et nous rions de leur stupidité. Quand je suis prête, mais aussi quand je ne le suis pas encore, je dois dans mes écrits d'aujourd'hui, rendre les qualités banales aussi attirantes que les défauts. Je veux présenter le bien comme étant le spirituel, l'audacieux, le romantique, l'enjoué, la séduction. Et le mal restant la malveillance, la cupidité, la glotonnerie, la suffisance et le conventionnel.

Oh, vous pouvez me croire, c'est une vieille habitude que j'aie de parler sans avoir solidement fondé mes propres arguments. Je suis si excitée par cette nouvelle orientation que prend ma vie que submergée. Pardonnez-moi, je voulais vous demander conseil et là, je m'emballe toute seule. Tout cela est-il ridicule?

--- Mais non, pas du tout, » répondit Orage, la relevant du canapé. « J'aime vraiment la nouvelle Katherine. » Il attira la main de Katherine jusqu'à ses lèvres et lui dit, « J'attends impatiemment de lire la multitude d'histoires que cette petite, délicate et puissante main écrira. »

31

Janvier 1923

*Je veux faire tout ce qui est possible pour
devenir . . . un enfant du soleil.*

Carnet de notes --- KM

LA CÉLÉBRATION DE NOËL se terminait alors que neuf enfants, les yeux écarquillés, étaient rassemblés autour de Katherine qui leur racontait une histoire dans le salon. Elle les divertissait avec des voix et des dialectes différents pour retenir leur attention puisque peu d'entre eux comprenait l'anglais.

"Ce sont sans doute les mimiques de mon visage qui les réjouissent le plus", pensa-t-elle en grimpa lentement les escaliers pour rejoindre sa chambre. Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration tout en jetant un coup d'oeil au gui qui décorait la cage d'escalier.

Elle ne pouvait pas croire que les fêtes de Noël que Jack passait chez les Denning avaient été aussi merveilleuses que celles passées ici. Gurdjieff avait organisé un festin de Noël traditionnel britannique pour tous les convives étrangers comme pour les nombreux slaves qui résidaient au château. Soixante personnes autour de la table mangèrent de la soupe, des mets épicés, du poisson, des légumes de toutes sortes, de délicieuses salades aux herbes aromatiques ainsi que le meilleur des plats orientaux, des fruits exotiques, des gâteaux et des tartes.

Par la fenêtre aux vitres givrées, elle devinait les arbres nus à l'extérieur. Elle avait l'impression d'être là depuis des années et non depuis seulement quelques mois. A son arrivée la végétation était encore feuillue.

Le printemps, sa saison favorite, serait bientôt là. Elle attendait impatiemment la floraison sous sa fenêtre.

« Oh, ça par exemple! » haleta-t-elle, surprise et enchantée à la fois de trouver un petit sapin de Noël dans sa chambre, illuminé de trois bougies vacillantes.

« Est-ce que cela vous plait? » demanda Adèle qui arrivait sur ses talons.

« Ah oui! » s'exclama-t-elle en français. Elle s'écroula sur le lit. « Mais pourquoi y en a-t-il trois? »

--- Eh bien, il y en a une pour vous Mme. Murry et une autre pour moi. » Elle hésitait.

« Et la troisième? »

--- C'est pour celui dont vous espérez la venue. » Elle rougit.

« Vous voulez dire Mr. Murry? Comme c'est étrange que vous pensiez à lui! Justement ce soir, Gurdjieff m'a dit que je pouvais l'inviter pour la soirée d'ouverture des Danses Sacrées à la Maison des Etudes. Je ne pensais pas voir mon mari avant le printemps. Pensez-vous que je le verrai bientôt, avant que je sois guérie? »

Adèle secoua la tête de haut en bas avec enthousiasme.

Katherine se tourna alors vers le petit sapin. « Quel adorable cadeau! Est-ce vous qui avez pris soin d'aller le chercher dans la forêt? Il semble si frais! »

Adèle la rejoignit sur le canapé et posa sa tête sur ses genoux. Avec une grande douceur Katherine tressa d'épaisses mèches des cheveux d'Adèle. « Vous savez, dit Adèle, ma mère avait l'habitude de s'asseoir avec moi devant la cheminée et de parler des événements de la journée, comme nous sommes en train de le faire maintenant. »

Katherine regardait scintiller les bougies tout en respirant le doux parfum des pommes de pin suspendues dans l'arbre. Elle se souvint avec nostalgie de ces Noëls chez elle, avec sa famille, quand ils étaient encore tous réunis, que sa mère et son frère étaient encore là. Elle les sentait encore si proches d'elle.

Puis Adèle se redressa et demanda: « Vous ne trouvez pas la vie trop difficile, ici? »

--- Non, mais je ne travaille pas aussi dur que vous. J'espère vraiment

que je vais pouvoir participer activement dans le Mouvement. Quand j'entends la musique et vous vois danser, vous et les autres, j'ai très envie de me joindre à vous.

--- Avez-vous demander à Mr. Gurdjieff si vous pouviez le faire?

--- Oui, et il a dit "non, c'est trop fatigant". Pour le moment je regarde et mémorise les pas, je serai prête à le faire quand j'aurai repris toutes mes forces. »

Adèle reposa la tête sur les genoux de Katherine juste au moment où une bougie crépitait et s'éteignait.

« Oh, ma chère, c'est moi n'est-ce pas? » s'excusa Katherine.

--- Non! Non! » dit Adèle sursautant et reniflant encore entre ses doigts. « Regardez, elles se sont toutes éteintes. Qui peut dire laquelle est la vôtre? Vous danserez avec nous, j'en suis sûre, très bientôt. Qui sait? Peut-être, quand votre mari viendra vous voir?

--- Oui, bien sûr, je danserai avec vous. Mais pour le moment je dois aller dormir et vous devriez en faire autant. »

Quand elle fut de nouveau seule, Katherine écrivit:

Bogey chéri, voudriez-vous venir ici les 8 ou 9 janvier et rester jusqu'au 14 ou 15? Mr. Gurdjieff approuve cette idée et vous accueillera comme un invité. Notre nouveau théâtre sera inauguré le 13, ce sera un grand moment.

Elle continua en lui expliquant les modalités du voyage entre Paris et Fontainebleau et lui dit aussi très précisément quels vêtements il devait porter. Elle voulait vraiment qu'il brillât devant tous ses nouveaux amis.

J'espère votre venue mon chéri . . . Nous pourrons nous asseoir et boire le kéfir dans l'étable. Votre toujours aimante, Wig

QUINZE JOURS PLUS TARD, le matin de l'arrivée de Jack, elle s'habilla bien vite car elle voulait avoir fini ses corvées avant qu'il ne soit là. Elle regarda autour d'elle, satisfaite que son "Ritz" soit aussi agréable. Elle s'imagina avec Jack assis dans le fauteuil victorien couvert au point de

croix, en face de la cheminée et buvant le thé fumant à petites gorgées. Ce sera parfait. Peut-être pourrait-elle inviter Adèle ou Olgivanna à se joindre à eux? "Non", se dit-elle, "je ne veux le partager avec personne. Certainement pas le premier jour!" Elle fut prise d'un fou rire telle une adolescente et avec un dernier sourire au miroir elle quitta la chambre en oubliant sa canne tant elle était euphorique.

Dans la cuisine en bas, c'était l'excitation. Il y a trois mois, elle avait fait à Jack une description de l'ambiance du lieu:

C'est une grande cuisine où Mme. Ostrovesky dirige six personnes à la préparation des repas. Elle est aussi l'épouse de Gurdjieff, elle est très belle, marche comme une reine et porte un vieux manteau de pluie. Il y a aussi Nina, une grosse fille en tablier noir --- au demeurant fort gentille --- qui pile les ingrédients dans un mortier. Un second de cuisine est devant une table et hache de pleines casseroles de légumes en chantant. Un autre va et vient portant assiettes et couverts tandis que le suivant nettoie des pots dans l'arrière-salle, fait la vaisselle . . . Et tout ce petit monde est plein d'humour et de joie de vivre. Il n'y en a pas un qui veuille être ailleurs.

Jack allait voir tout cela par lui-même dès aujourd'hui. Gurdjieff entra à grandes enjambées, se saisit d'un chou à pleine main, le décortiqua et le mangea.

Elle traversa la cuisine vers sa table de travail. Une montagne de carottes l'attendait. Elle remonta les manches de son manteau de fourrure et se mit au travail, ne relevant la tête que pour saluer ceux qui passaient par là. Ici, les festivités du soir avaient vraiment démarré. Katherine percevait le climat de gaité qui transpirait même des murs. Dès qu'elle en eut fini avec les carottes, elle coupa le pain en faisant quantité de miettes.

Elle se demandait bien pourquoi elle avait hésité à inviter Jack pour une visite. Qu'est ce qui pouvait leur arriver de mieux?

Elle termina ses corvées de cuisine et sortit cueillir les roses de Noël qu'elle installa dans de petits vases et les aligna sur la longue table de banquet entre les bouteilles de vin et les chandeliers. Cela lui prit le reste de la matinée. Puis, fatiguée elle monta dans sa chambre ne s'arrêtant en chemin que pour prendre de profondes et lentes respirations et apaiser son

coeur qui s'emballait.

Elle s'endormit en pensant aux vêtements qu'elle allait porter pour accueillir Jack en fin de journée.

"Oui, c'est ça! La petite robe violette" , pensa-t-elle en se réveillant une heure plus tard. Elle examina son visage dans le miroir, sortit une brosse et lissa sa frange pour qu'elle lui couvre le front. Il faudra plusieurs jours à Jack avant qu'il ne remarque tous les changements de son apparence. Et puis, elle devra s'y habituer elle-même.

Elle finissait tout juste d'enfiler la veste violette assortie à sa robe quand elle entendit arriver le cabriolet et elle descendit précipitamment ouvrir le portail.

« Oh! Katherine! Est-ce bien vous? Quelle mine radieuse! » s'exclama-t-il en la découvrant. Sous le cognassier qu'elle lui avait décrit dans ses lettres, il l'étreignit et la tint serrée dans ses bras.

« Venez, je veux vous montrer l'étable. » Dit-elle le prenant par la main; il riait. « Attendez une minute. Ne me montreriez-vous pas d'abord votre chambre? Je pourrais y déposer mon bagage.

--- Bien sûr! Suis-je bête! » Elle changea de direction et l'entraîna vers le hall d'entrée.

« Jack, pourquoi ne pas déposer vos affaires dans le placard en bas des escaliers? Je ne suis pas vraiment prête pour monter tout de suite, je me réserve pour le thé.

---Entendu! Allez! Montrez-moi votre merveilleuse étable et allons boire . . . comment avez-vous dit dans votre lettre? . . . Ah oui, le Kéfir. » Il accrocha son chapeau et son manteau dans le placard et posa sa valise en dessous.

En sortant, ils rencontrèrent Adèle qui, timidement, salua Jack et fit quelques pas avec eux vers l'étable avant de retourner à ses occupations. Ils prirent la petite échelle pour accéder au grenier. Ils ne burent pas le Kéfir, mais Jack savoura son plaisir à regarder les arbres et les fleurs peints au plafond tandis que Katherine nommait chacun de ces visages espiègles.

Après l'étable, elle lui fit découvrir les animaux de la ferme et la serre du potager. « Nous mangeons ce qui est cultivé ici, » dit-elle. Ils marchèrent vers la Maison des Etudes où l'activité bâtiesse allait bon

train. Plusieurs personnes étaient occupées à peindre les vitres de couleurs translucides. Passées les salutations et présentations d'usage, Jack fut invité à mettre la main à la pâte. En quelques coups de pinceau il ajouta des touches vives et précises de motifs verts, rouges, bleus et jaunes qui luisaient dans le faible soleil tardif de l'après-midi.

Au moment où ils allaient partir, de gros nuages avaient obscurci le ciel et il commençait à pleuvoir. « Ne devrions-nous pas attendre une éclaircie? demanda Jack. « Non, ce n'est pas la peine. J'aime la pluie. Je veux la sentir sur mon visage. » Répondit Katherine à Olgivanna qui lui offrait un parapluie.

Arrivés au château ils se séchèrent devant une bonne flambée dans le salon. Katherine voulait prendre son temps avant de remonter dans sa chambre, avec Jack. Sur son passage elle lui fit une description détaillée: les roses de Noël avec lesquelles elle avait décoré la table pour le dîner, l'arbre de Noël que Gurdjieff était allé chercher en forêt et toutes les décorations que chacun avait confectionnées puis déposées sur ses branches. Ils risquèrent même un coup d'oeil dans la cuisine où elle lui indiqua l'endroit où elle travaillait.

Enfin, ils se dirigèrent vers sa chambre. En entrant, elle su que Adèle était passée par là. La cheminée était allumée et le plateau pour le thé les attendait sur la table.

« Quel endroit divin! » dit Jack un peu décontenancé. « Pas étonnant que vous vous plaisiez ici; vous vivez comme une reine!

--- Pas tout à fait, » répondit-elle, « mais le roi vit sur le même palier.

--- Le roi?

--- Mr. Gurdjieff habite avec sa femme Madame Ostrovsky dans la pièce voisine. Pourtant je ne la vois jamais que dans la cuisine où elle travaille tout le temps. Ils se lèvent avant tout le monde et sont rentrés toujours les derniers, d'autant que lui est souvent en déplacement sur Paris. Venez vous asseoir Jack, prenons le thé tant qu'il est chaud. »

Jack la regarda faire le service sans en verser une goutte. « Et vous vivez ici toute seule, sans personne pour s'occuper de vous? Je m'attends à voir apparaître LM d'un instant à l'autre.

--- Oh, tout le monde m'aide un peu. Adèle a préparé le thé, elle a disparu juste avant que nous arrivions. Elle ferait encore plus pour moi si

je la laissais faire. Elle m'a adoptée comme sa mère et je l'aime comme j'aimerais la fille que je n'ai jamais eue. »

Il sourit, l'air embarrassé. « J'avais cru comprendre dans vos lettres que vous aviez été hypnotisée par Gurdjieff. Que ce château était occupé par une secte dévote qui allait se saisir de moi dès mon arrivée et me contraindre à rejoindre leur culte. »

Katherine riait. « Heureusement que Gurdjieff ne vous entend pas. Il vous mettrait dehors. Il déteste être traité de gourou.

--- Et comment veut-il qu'on le nomme?

--- Un professeur de danse.

--- Vraiment?

--- Vous les verrez ce soir. Ils seront tous en habits pour une répétition de Danses Sacrées pour l'inauguration de la Maison des Etudes qui aura lieu la semaine prochaine.

--- Vous voulez parler du hangar géant où j'ai donné trois coups de pinceau sur la fenêtre? Ce sera terminé la semaine prochaine?

--- Oui, si Gurdjieff l'a dit, c'est que ce sera prêt. Même s'il doit le faire lui-même. »

Il s'assirent un moment, laissant flotter un silence où l'on n'entendait que leurs respirations.

« Maintenant, vous y allez, » dit Katherine en se levant soudainement. « Pourquoi ne feriez-vous pas un petit tour dans la propriété pendant que je me prépare pour le dîner?

--- Est-ce que je suis bien comme je suis?

--- Vous êtes très beau. Encore plus beau que sur le portrait que vous m'avez envoyé et que j'ai montré à tout le monde. Je serai fière d'être à votre bras, ce soir. Retrouvons-nous à six heures en bas des escaliers du salon. Tous seront là, avant le dîner dans la grande salle. »

Elle apporta un soin particulier à sa toilette. Elle revêtit une robe de mousseline noire et drapa ses épaules d'un châle brodé de couleurs vives. Elle sut que cela valait la peine quand elle vit le regard que Jack portait sur elle au moment où elle arrivait en bas des escaliers. Il la serra dans ses bras impatients.

Pendant le repas, elle veilla à ce que Jack discute avec Orage; leurs vieux différents étaient mis de côté. Jack sembla apprécier la conversation

des stagiaires. "Peut-être restera-t-il quelques temps," pensa-t-elle, "maintenant qu'il apprécie mes nouveaux amis. Dans un premier temps, ils ont pu lui apparaître un peu étranges par leur ouverture d'esprit et sans complexe de ce qu'ils sont."

Après le dîner, ils se retirèrent dans le salon où était donnée la répétition de Danses Sacrées. Un court moment Katherine fut un peu irritée par Jack qui admirait plus les danseurs qu'elle-même. Mais elle décida que son plaisir à elle, était d'être assise à côté de lui.

A dix heures Gurdjieff et les danseurs partirent vers la Maison des Etudes pour une ultime répétition.

Katherine prit la main de Jack et l'entraîna vers les escaliers. « Venez Jack, je ne suis pas assez en forme pour danser, mais je peux vous montrer autre chose! »

Au pied des escaliers, elle lui sourit et rajouta: « Regardez bien! » Elle lâcha sa main et s'élança vers les marches. A mi-chemin une toux délétère la fit suffoquer. Elle pressa sa main sur sa bouche sans parvenir à arrêter le flot de sang avec ses doigts. Elle s'écroula sur le palier.

Epilogue

Au soir du 9 janvier 1923, à l'âge de trente quatre ans, Katherine Mansfield fut terrassée par une hémorragie pulmonaire. Elle mourut une demi-heure plus tard. Elle fut enterrée le 12 janvier 1923 dans le cimetière de Avon en présence de son mari John Middleton Murry, Richard Murry, Ida Baker, ses soeurs Chaddie et Jeanne, Hon. Dorothy Brett, G.I.Gurdjieff, A.R.Orage, le Dr. James Young et d'autres résidents de l'Institut pour le Développement Harmonieux de l'Homme. L'épitaphe gravé sur sa tombe est tiré d'un texte de Shakespeare "Henry IV":

*Mais je vous le dis, jeunes idiots,
Méfions nous des épines, échappons au danger
Et cueillons ses roses avec prudence.*

Remerciements

Cette nouvelle n'aurait jamais vu le jour sans les encouragements et l'inébranlable confiance en mon écriture de mon mari Jim Payne, dont l'histoire personnelle m'a invitée à redonner vie à celle de Katherine. Sa patience fut inépuisable à me suivre dans ma quête sur les collines de Menton pour y trouver la Villa Isola Bella de Katherine, ou à Fontainebleau pour y visiter l'Institut de Formation de G.I.Gurdjieff et encore au cimetière de Avon où sont enterrés Katherine comme Gurdjieff.

Merci à mes enfants, Amie et Sam, qui toujours m'ont inspiré par leur enthousiasme à escalader les montagnes de leurs rêves et m'ont ainsi permis de faire aboutir le mien. A Amie qui m'accompagna dans mes recherches à Bandol (France) sur les traces de mon héroïne et dont les larmes d'émotion à la lecture des lettres d'amour échangées entre Katherine et Jack, ponctuèrent notre chemin de retour. A Sam qui si souvent m'a soutenu avec ses "Vas-y Maman!!!" et m'a autorisée à me servir de sa peinture pour la couverture du livre.

A tous mes amis autour de Teyssières, Brisou, Henri, Eddie, Philippe, Carole, Pascale qui ont su tout autant respecter le calme et la sérénité dont j'avais besoin, que deviner quand je devais faire une pause et m'inviter à partager le verre de l'amitié ou un repas frugal. A Ina qui m'a ouvert la porte de sa retraite en Floride où j'ai écrit dans le silence. A ma soeur Kate qui savait rester muette lorsque je travaillais dans sa demeure du désert californien.

A mes éditeurs, Steve Lewis et Jim Payne. Je n'aurais jamais finalisé ce livre sans leur aide précieuse. Ainsi que le groupe d'écrivains "Duckdog" pour leur patience à écouter jusque tard dans la nuit mes tentatives d'écrivain en herbe, à organiser mille et une fois l'histoire de Katherine.

Enfin Katherine, qui m'a tant donné de cette volonté à devenir moi-même écrivain.

A Propos de mes Sources

Alors que Katherine Mansfield, John Middleton Murry, Ida Baker et d'autres personnages dans ce récit, ont réellement vécu, ils apparaissent ici comme des personnages de fiction et j'ai tenté de rendre aussi fidèlement que possible les points forts de leur vie.

Je reste profondément reconnaissante à Margaret Scott et Victor O'Sullivan d'avoir rassemblé et annoté les carnets et lettres de Katherine Mansfield dans cinq volumes de la collection : *Lettres de Katherine Mansfield*. Ainsi qu'à C.A.Hankin pour son ouvrage *Lettres de John Middleton Murry à Katherine Mansfield*.

Je me suis reposée également sur les informations d'un grand nombre d'autres auteurs dont de très pertinentes biographies telles que: *La vie de Katherine Mansfield* par Anthony Alpers; *Katherine Mansfield: Une vie secrète* de Claire Tomlin. Et *La vie de Katherine Mansfield* par Ruth Elvish Mantz et J.M. Murry. Ida Baker n'aurait jamais été aussi bien campée sans l'honnêteté et le courage avec lequel elle a écrit *Katherine Mansfield: Les Mémoires de LM*. De même que l'autobiographie de John Middleton Murry, *Entre deux mots*; et la biographie de F.A.Lea: *John Middleton Murry*, qui m'ont permis d'entrer dans la vie de Jack. Je ne dois rien écarter non plus de l'amitié entre Katherine et Virginia à laquelle l'écrivain Hermione Lee consacre un chapitre dans sa définitivement merveilleuse *Biographie de Virginia Woolf*.

A propos de L'auteur

Joanna FitzPatrick vit et écrit entre New York aux U.S.A et Teyssières dans le sud de la France.

Ses premiers pas dans le monde de l'écriture l'amènent à travailler sur des scénarii pour Hollywood où elle apprend également à regarder à travers l'oeil de la caméra. Le film *White Lilacs and Pink Champagne* est sa première réalisation. Elle se tourne vers la musique, domaine dans lequel elle connaît une carrière palpitante couronnée de succès vivement soutenue par Bette Midler son professeur et néanmoins agent de *The Manhattan Transfer*. Quand elle quitte Hollywood pour Manhattan, elle devient le directeur de l'agence *Gramavision Record* et promulgue des musiques éclectiques comme le Jazz, le Blues mais aussi le Classique.

Joanna FitzPatrick, quelques années plus tard, revient à ses premières amours, la littérature.

Elle "retourne à l'école" pour y préparer une maîtrise d'Anglais, lauréate *cum laude* de SUNY Purchase elle s'engage dans une maîtrise d'écriture au Sarah Lawrence College.

"In Pursuit" est son premier roman.

Son site web: joannafitzpatrick.com vous donnera plus d'informations sur ses ouvrages: *Princess of the Lanes: A Hollywood Girl*.

